LE MONDE DES LIVRES
■ Spécial premiers romans : les 60 pages de la rentrée



Le Monde

CINQUANTE-TROISIÈME ANNÉE – N° 16356 – 7,50 F — VENDREDI 29 AOÛT 1997 — FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI



STUART FRANKLIN/MAGNUM

■ RETOUR SUR IMAGES

L'inconnu de Tiananmen

IL A SURGI de nulle part pour un face à face terrible avec une colonne de chars. Et il est retourné à l'anonymat de la foule. Qu'est-il devenu, depuis ce 5 juin 1989 à Pékin ? On ne sait rien de lui, pas même son nom. Mais sa silhouette fragile et obstinée incarne désormais la résistance aux mains nues.

Lire page 11

La rentrée diplomatique du gouvernement

● M. Jospin et M. Kohl tentent de relancer le dialogue franco-allemand lors de leur rencontre, jeudi, à Bonn ● Dans un entretien au « Monde », M. Védrine souligne les convergences de vues avec le président de la République ● M. Chirac demande aux ambassadeurs de combattre l'idée d'un « repli » de la France

LE PRÉSIDENT de la République, recevant, mercredi 27 août, à l'Elysée tous les ambassadeurs, les a appelés à promouvoir une image de la France qui rompe avec toute idée de repli. Il a évoqué notamment les grandes lignes d'une modernisation de la politique africaine et l'assouplissement qu'il souhaite pour la politique des visas, en direction notamment des *étudiants et chercheurs étrangers.*

Dans l'entretien qu'il nous a acordé, le ministre des affaires étrangères, Hubert Védrine, souligne la convergence de vues entre le gouvernement et le chef de l'Etat, qui s'est dégagée en politique étrangère depuis l'arrivée de Lionel Jospin à Matignon.

Le premier ministre, qui doit s'exprimer vendredi devant le corps diplomatique, rendait visite, jeudi 28 août à Bonn, au chancelier Helmut Kohl. Cette rencontre a pour but de relancer



la coopération franco-allemande, quelque peu malmenée par les calendriers politiques internes des deux pays, et par les dissensions apparues lors du sommet d'Amsterdam à propos de la mise en place de la future Union économique et monétaire.

Cette entrevue se déroule à la veille d'un calendrier européen particulièrement chargé : Sommet franco-allemand en septembre, Conseil européen à l'automne, Conseil de Luxembourg en décembre et élaboration, au printemps prochain, de la liste des pays participant au lancement de la monnaie unique.

Le chancelier allemand doit pour sa part affronter une rentrée politique particulièrement agitée, et a été contraint de démentir catégoriquement tout remaniement de son cabinet.

Lire pages 2 et 3

« Jeudi noir » sur les places financières d'Asie du Sud-Est

LES MESURES de soutien annoncées la semaine dernière par les autorités monétaires internationales en faveur de la Thaïlande n'ont pas mis fin à la crise financière en Asie du Sud-Est. Les places boursières de la région ont connu un jeudi noir, avec des situations de krach dans plusieurs pays.

A Manille, l'indice de référence s'inscrivait en repli de 9,3 %. La Bourse de Kuala Lumpur cédait plus de 8 %. Les places de Singapour et de Hongkong, réputées plus solides, n'étaient pas épargnées : elles perdaient respectivement 3,28 % et 4,3 %. Le repli des marchés d'actions s'accompagnait d'une nouvelle chute des devises. La roupie indonésienne abandonnait 4,3 % face au dollar.

Lire page 13

■ Deux journaux rénovés sur France 2

Albert du Roy, nouveau directeur de la rédaction de France 2, annonce au *Monde* une réforme des journaux de 13 heures et 20 heures. p. 18

■ L'enseignement inégalitaire

Selon une étude de l'Insee, l'école est toujours incapable de réduire les inégalités sociales. p. 9 et notre éditorial p. 12

■ Dominique Voynet en porte-à-faux

Les Verts réclament l'abrogation des lois Pasqua et Debré et le passage aux 35 heures sans délai, mettant la ministre de l'environnement en position délicate. p. 6

■ Les propos de Lady Di

L'entretien accordé au *Monde* (daté 27 août) par Lady Diana cause un vif émoi en Grande-Bretagne. Après le démenti du cabinet de la princesse, *Le Monde* maintient qu'elle a bien tenu les propos rapportés. p. 24

■ Les 35 heures

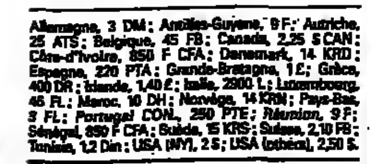
Martine Aubry a démenti, mercredi, connaître la note émanant de son ministère et proposant l'instauration des 35 heures au 1er juillet 2000. *Le Monde* confirme l'existence de cette note. p. 24

■ Grenoble : 1 000 emplois-jeunes

Mise en œuvre du plan emplois-jeunes dans la préfecture de l'Isère. p. 10

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Côte-d'Ivoire, 850 F CFA ; Danemark, 14 KRD ; Espagne, 220 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 400 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2900 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 250 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1,2 Din ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.

M 0147 - 829 - 7,50 F



Un demandeur d'asile a été renvoyé en Algérie par erreur

À L'HEURE où Lionel Jospin défend *« une nouvelle conception du droit d'asile »*, la préfecture des Alpes-Maritimes a renvoyé, lundi 25 août, vers l'Algérie un demandeur d'asile, violant ainsi la loi qui protège cette catégorie très particulière d'étrangers. L'homme, qui faisait état de menaces en cas de retour dans son pays d'origine, a été embarqué sur un bateau à destination d'Alger, alors même qu'il attendait une réponse de l'Office de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra). La Cimade a dénoncé les faits au ministère de l'Intérieur. Elle réclame le retour en France du jeune Algérien, *« en espérant que rien d'irréversible ne lui soit arrivé entre-temps »*.

L'histoire de Ramdane Amroussi ressemble à des dizaines d'autres. Le 18 août, cet Algérien de trente ans est interpellé par les policiers lors d'un contrôle de police. Il assure avoir alors déclaré qu'il est venu en France pour demander l'asile politique. Dès le lendemain, toutefois, le préfet des Alpes-Maritimes prend un arrêté de reconduite à la frontière et le place en rétention. Au centre de rétention, il est accueilli par un responsable de la Cimade, association qui assure l'encadrement des personnes retenues, et raconte sa situation : un père mort dans des conditions troublantes, un frère et des cousins dans l'armée, et les menaces qui se multiplient. Il y a quelques mois, sa mère l'a supplié de partir. Il souhaitait gagner la France, mais impossible d'obtenir un visa. A prix d'or, il a acheté un visa Schengen pour l'Allemagne, y a traîné quelque temps, puis a gagné Nice. Enfin, le 18 août, il a été interpellé avec, sur son passeport, un visa dépassé depuis près d'un mois.

Le 21 août, sa demande d'asile est finalement enregistrée par la préfecture et transmise à l'Ofpra selon la procédure prioritaire. Ce dispositif, réservé aux demandes frauduleuses ou *« destinées à faire échec à une mesure d'éloignement »*, prévoit que l'office se prononce en quelques jours. La procédure est écrite et l'intéressé n'est pas entendu. Dans la grande majorité des cas, la demande d'asile est refusée. Toutefois, tant que la réponse n'est pas intervenue, l'étranger est protégé contre la reconduite. Une évidence s'agissant d'une personne invoquant des risques de persécution en cas de retour dans son pays d'origine.

Le préfet des Alpes-Maritimes, Philippe Marland, plaide *« coupable »*. *« Une faute grave a été commise*, reconnaît-il. *Je l'assume. Un fonctionnaire partait en vacances, un autre en revenait. L'information selon laquelle M. Amroussi avait fait appel n'a pas été transmise. C'est regrettable. »* Dans une circulaire du 24 juin, le ministre de l'intérieur recommandait, dès lors qu'un Algérien s'estimerait menacé en cas de retour dans son pays, de transmettre le dossier à la direction des libertés publiques, *« préalablement à toute décision »*.

L'Ofpra, qui achève la traduction du témoignage déposé en arabe par M. Amroussi, devrait rendre sa décision d'ici quelques jours. *« Si elle est favorable, il va de soi que nous sommes prêts à faire revenir l'intéressé »*, souligne le préfet. L'Ofpra, qui juge cet incident *« très grave »*, pourrait également, tout en refusant d'accorder l'asile politique au titre de la convention de Genève, souligner que M. Amroussi court des risques sérieux dans son pays. Il serait alors invité à déposer une demande d'asile territorial… auprès de la préfecture des Alpes-Maritimes.

Nathaniel Herzberg

Justice clémente pour les femmes

LES FEMMES ne représentent que 10 % des condamnés et 4 % des détenus. Ce phénomène s'explique en partie par la plus grande mansuétude de la justice à leur encontre : l'étude récente d'une démographe démontre que la police place moins souvent en garde à vue les femmes que les hommes et que les juges d'instruction ont moins souvent recours, à leur égard, à la détention provisoire. A infraction égale, elles se voient infliger des peines moins lourdes, sauf dans les affaires de violences à enfants. Selon Michelle Perrot, historienne et spécialiste des prisons, la délinquance féminine existe bel et bien mais elle est plus *« secrète »*. Souvent, elle reste circonscrite à la sphère familiale.

Lire page 8

POINT DE VUE

Europe : le commencement d'une aventure *par Jean-Paul Fitoussi*

POURQUOI fait-on silence sur les politiques que l'on mettra en œuvre pour tenir les promesses de l'unification monétaire, une fois qu'elle sera réalisée ? C'est que les règles de conduite, d'ores et déjà adoptées pour l'après-euro, interdisent de fait d'utiliser les instruments de la politique économique pour combattre le chômage. Elles sont fondées sur les postulats suivants :

– Le chômage n'est pas un problème macroéconomique, mais structurel. Il ne peut donc être combattu par une politique d'expansion, mais, selon l'inspiration doctrinale des gouvernements, par une politique structurelle de transition vers une économie de marché de plus en plus libre ou par une politique de partage du travail. Les deux stratégies peuvent et doivent être combinées.

– L'inflation, en revanche, est un problème purement macroéconomique. Mais il suffit, pour s'en débarrasser, sans coûts pour l'économie, de conduire une politique crédible de stabilité des prix. Ce qui implique au minimum que l'Etat soit délivré de la tentation de financer monétairement les dépenses publiques et donc que la recherche de l'équilibre budgéaire devienne prioritaire.

– Mais un tel programme ne peut être mis en œuvre que si, d'une façon ou d'une autre, l'économie sort du champ du politique. Un ministère des finances est certes un mal nécessaire, mais l'idéal est que l'on parvienne à se dispenser d'un ministère de l'économie (d'un gouvernement économique). En d'autres termes, les gouvernements doivent être débarrassés de la responsabilité de la politique macroéconomique. Cela leur évitera de succomber à la tentation de s'en servir pour résoudre le problème du chômage. A la lumière de ces postulats, on comprend que le programme européen va dans la bonne direction.

Lire la suite page 12

Jean-Paul Fitoussi*, est économiste et enseigne, notamment, à l'Institut d'études politiques de Paris.*

Le pari réussi du PSG



RAI

LES FOOTBALLEURS du Paris-Saint-Germain devaient réussir l'impossible exploit de marquer quatre buts à l'équipe de Bucarest afin de se qualifier pour la Ligue des champions. Ils en ont marqué cinq ! Emmenés par leur capitaine brésilien Rai, auteur de trois buts, les joueurs parisiens ont offert aux spectateurs du Parc des Princes une soirée d'ivresse, effaçant ainsi l'erreur grossière de leur encadrement, qui avait aligné un joueur suspendu lors du match aller.

Lire page 17

International	2	Aujourd'hui	17
France	6	Communication	18
Société	8	Jeux, Météorologie	19
Régions	10	Carnet	20
Horizons	11	Culture	21
Entreprises	13	Abonnements	21
Finances/marchés	14	Radio-Télévision	23

EUROPE Lionel Jospin et Helmut Kohl devaient avoir un entretien de deux heures, jeudi 28 août à Bonn, afin de relancer une coopération franco-allemande malmenée par les calendriers politiques internes des deux pays. ● LA SITUATION économique allemande inquiète les observateurs en raison d'une croissance inférieure aux prévisions et de la difficulté pour Bonn de respecter les critères définis à Maastricht. ● LE CHANCELIER doit faire d'autre part face à une rentrée politique particulièrement agitée. Helmut Kohl a été contraint de démentir énergiquement tout remaniement de son cabinet. ● LA RÉUNION à Paris des ambassadeurs de France fournit l'occasion au président de la République, au premier ministre et au ministre des affaires étrangères notamment, de s'exprimer sur la politique extérieure de la France.

M. Jospin et M. Kohl tentent de relancer le « moteur » franco-allemand

Lors de leur rencontre, jeudi 28 août à Bonn, les deux dirigeants devaient essayer d'aplanir leurs divergences sur la mise en place de la future Union économique et monétaire, et notamment celles nées de la demande française d'une meilleure prise en compte des problèmes sociaux

BONN
de notre envoyé spécial

La première visite que Lionel Jospin effectuait, jeudi 28 août à Bonn, près de trois mois après la victoire des socialistes aux élections législatives, avait pour ambition de remettre sur les rails une coopération franco-allemande malmenée par les calendriers politiques internes des deux pays. Un an avant les prochaines législatives allemandes, le chancelier Kohl affronte une rentrée difficile *(lire ci-dessous)* qui ne lui permet pas de prendre des risques en matière européenne.

Le bon comportement de la cohabitation en France, la réaffirmation par Paris de son intention de tenir les engagements du traité de Maastricht sur la monnaie unique ont largement atténué les craintes suscitées à Bonn après le retour de la gauche. Mais on sent bien que la nouvelle dimension du débat introduit par les socialistes français sur les implications de la future Unioo monétaire prend eo porte-à-faux un gouvernement allemand encore occupé de faire accepter à son opinion publique l'abandon du deutschemark. Bien que le président Chirac se soit aussitôt porté garant du maintien des engagements de la France, la victoire des socialistes aux élections législatives a bouleversé le calendrier franco-allemand.

GRIPPAGE

Le sommet d'Amsterdam, qui devait tenter de trouver un accord minimum sur l'organisation de la future Europe politique avant les négociations d'élargissement avec les pays d'Europe de l'Est, a été dominé par la volonté de la nouvelle majorité française d'obtenir que les problèmes sociaux soieot d'avantage pris en compte dans la préparation de la future Union économique et monétaire. Les mécanismes bien rodés de la coopération entre Paris et Bonn ont évité un affrontement ouvert. Mais le grippage du moteur franco-allemand, qui a paralysé le reste des travaux, a laissé le chantier de l'Europe politique plus ouvert que jamais.

Il convient aujourd'hui, le calme revenu, de reprendre la réflexion à tête plus reposée sur les objectifs que l'on entend poursuivre.

Dans la philosophie, ces objectifs ne sont peut être pas aussi éloignés qu'il le paraît. Helmut Kohl, qui avait milité lors de la conclusion du traité de Maastricht pour que l'Union monétaire aille de pair avec un renforcement de l'Union politique, et Lionel Jospin, qui souhaite que cette même Union mooétaire s'accompagne d'une véritable coordination des politiques économiques et sociales, ont au moins en commun la vision d'une Europe en marche, qui a besoin de se structurer pour assumer de manière démocratique une véritable ambition politique. Malgré leurs différences de sensibilité, Helmut Kohl et Lionel Jospin, assure-t-on dans leurs entourages respectifs, se respectent. Lors du sommet franco-allemand de Poitiers, en juin dernier – alors que la demande française de renégocier le pacte de stabilité monétaire exigé par les Allemands pour garantir une discipline budgétaire au sein de la future zone euro avait fait monter la tension – l'entretien entre les deux responsables se serait bien passé. La rencontre de Bonn devait servir à préciser les inteotions de chacun eo prévision d'un calendrier européen particulièrement chargé. Dans quelques mois à peine, au début du printemps prochain, devra être arrêtée la liste des pays qui participeront au lancement de la monnaie unique au 1er janvier 1999. D'ici là, Paris espère bien que le sommet extraordinaire sur l'emploi convoqué par le Conseil européen pour l'automne, puis le Conseil de Luxembourg, en décembre, permettront de mieux configurer l'organisation interne du futur pôle écooomique et mooétaire constitué par les pays qui participeront à l'euro.

Les socialistes ont conscience que leurs exigeoces se heurtent à de grandes réticences. Mais on fait valoir à Paris qu'il a fallu plus d'un an aussi aux Allemands pour obtenir leur pacte de stabilité budgétaire. Ce pôle, souligne-t-on, doit avoir « un dispositif opérationnel et précis ». On estime que, si les Allemands veulent être logiques avec eux-mêmes et faire de l'élargissement leur priorité, il faudra bien qu'ils conviennent que celui-ci ne pourra avoir lieu que s'il y a, au préalable, un renforcement substantiel de la capacité des Européens à se coordonner.

ÉVITER LES MALENTENDUS

Lionel Jospin tenait à rassurer le chancelier Kohl sur le fait qu'il ne s'agissait pas pour lui de demander de nouveaux financements communautaires et un accroissement des dépenses de l'Union. Conscients qu'ils se heurteraient à un mur, les socialistes ont renoncé à leur souhait de nouveaux grands travaux européens. Aux prises avec leurs propres difficultés pour équilibrer leurs finances publiques, les Allemands, dans cette période électorale, ont indiqué qu'ils profiteraient des négociations à venir sur les ressources de l'Union après l'an 2000 pour demander à leurs partenaires un rééquilibrage de leur contribution au budget. Ils sont actuellement – et de loin – les plus gros contributeurs net.

Cette première visite à Bonn de Lionel Jospin, destinée surtout à préciser les intentions pour éviter les malentendus et voir comment relancer le moteur franco-allemand, devait rester quasi-confidentielle. Le premier ministre français, accompagné de deux proches collaborateurs, avait ainsi renoncé à toute conférence de presse. Le résultat des entretiens se mesurera donc lors du prochain sommet franco-allemand, qui se tiendra eo septembre prochain à Weimar avec le président Chirac.

L'ordre du jour de ce sommet, qui devait à l'origine être à connotation surtout culturelle, a été modifié pour tenir compte des impératifs de l'heure. S'il est toujours question d'y décider de la création d'une université commune franco-allemande, il permettra de passer en revue tous les grands domaines de discussion actuels entre Bonn et Paris, que ce soit l'organisation de l'Union, les questions de coopération en matière militaire et aéronautique, ou la défense européenne.

Henri de Bresson

Bonn aura le plus grand mal à respecter les critères de Maastricht

BERLIN
Correspondance

La croissance allemande devrait être cette année inférieure aux prévisions initialement avancées par le gouvernement. Déjà, l'institut d'analyse munichois de la conjoncture, Ifo, a revu à la baisse début août les prévisions gouvernementales : 2,25 % au lieu des 2,5 % escomptés par Bonn. Ce sont les exportations dopées par le cours du dollar qui tirent la demande pour moitié : sur les six premiers mois de l'année, l'excédent commercial allemand atteint ainsi 58 milliards de deutschemarks (1 deutschemark vaut environ 3,35 francs) : pour la première fois depuis la réunification de 1990, la République fédérale pourrait dépasser cette année 100 milliards de deutschemarks d'excédents.

La vigueur de l'Allemagne à l'exportation inquiète pourtant paradoxalement plusieurs observateurs, qui mettent en avant le risque de dépendance : une inversion de la tendance sur le marché des changes risquerait de précipiter nombre d'entreprises vers la faillite. Les syndicats et l'Institut berlinois de conjoncture, le DIW, proche de l'opposition, insistent avant tout sur la nécessité d'une relance de la demande intérieure.

Car celle-ci demeure le point faible de l'économie : pour la cinquième année consécutive, selon Ifo, les ventes de commerce de détail sont en régressioo (moins 3 % en termes réels depuis le début de l'année). *« Les négociations tarifaires sont depuis quatre à cinq années très raisonnables »*, souligne-t-on du côté du DIW. Mais c'est surtout le niveau élevé du chômage qui freine la demande : le ministère de l'économie a ainsi dû réviser ce mois-ci à la baisse ses prévisions pour l'emploi en 1997 : le pays devrait compter 4,3 millions de demandeurs d'emploi en moyenne annuelle, soit beaucoup plus que les 4,185 millions qui avaient servi de base, à la fin de l'année dernière, aux calculs pour le budget 1997.

Dans ce contexte, Bonn aura le plus grand mal à respecter cette année les critères définis à Maastricht. Officiellement, le gouvernement s'en tient à ses prévisions initiales : *« Nous limiterons le déficit public à 3 % du PIB, soit 110 milliards de deutschemarks de déficit »*, a réaffirmé, en début de semaine, Jürgen Stark, secrétaire d'Etat aux finances, en réponse à une polémique alimentée par la Bundesbank qui estime, de soo côté, que les rentrées fiscales seront inférieures de 10 milliards de deutschemarks aux estimations du ministère des finances à la mi-mai. Bonn avait déjà à cette époque prévu des rentrées d'impôts inférieures de 18 milliards de deutschemarks par rapport aux prévisions de 1996.

Les récents dérapages monétaires et le risque inflationniste dénoncé par les milieux bancaires tombent au plus mauvais moment pour le gouvernement Kohl. Déjà en juillet, l'indice des prix avait connu une hausse de 1,9 % par rapport à juillet 1996 et, selon toute vraisemblance, il devrait connaître une nouvelle hausse de 2 % en août. L'augmentation des prix à l'importation, due à l'envolée du dollar, est largement responsable de cette inflation importée. Il n'en faudrait pas davantage pour faire réagir la Bundesbank. Déjà la banque allemande spécule, pour les semaines à venir, sur une légère augmentation du taux Repo, inchangé à 3 % depuis un an. Une perspective qui inquiète nombre d'entreprises.

Nathalie Wendt

M. Moscovici prône une politique européenne « plus incisive »

« ADOPTER *une attitude plus incisive »*, *« faire mouvement »*, *« tout statu quo signifie régression »*... Devant les ambassadeurs de France réunis jeudi 27 août à l'Elysée, le ministre délégué chargé des Affaires européennes, Pierre Moscovici, a appelé à la mobilisatioo face aux *« échéances majeures qui jalonnent les prochains mois »*. Le calendrier est chargé : Conseil européen extraordinaire sur l'emploi, signature et procédure de ratification du traité d'Amsterdam, engagement du processus d'élargissement, sélection des pays participant à la monnaie unique, réforme des politiques communes et révisions des politiques financières. La France et l'Union européenne se trouvent au *« début d'une période cruciale »*, a-t-il estimé avant d'appeler à surmonter *« le bilan en demi-teinte »* du sommet d'Amsterdam. Selon lui, *« il faut aujourd'hui puiser notre énergie, dans ce sentiment d'inachèvement (...) pour considérer Amsterdam comme un point de départ »*.

Oubliées les réticences des socialistes français sur le respect des critères de convergence, M. Moscovici a réaffirmé que l'objectif français est *« la participation au premier train de la monnaie unique dans les délais et aux conditions de stabilité économiques prévues par le traité* (de Maastricht) *»*.

RÉTICENCES

Mais si *« l'euro a vocation à couronner »* le marché unique, M. Moscovici veut écarter le risque de *« se tromper d'objectif »*. *« Nous serons attentifs à éviter que des mesures tirant prétexte de l'achèvement du marché unique ne visent en fait qu'à déréglementer tel ou tel secteur, à porter atteinte à tel ou tel service public »*, a-t-il lancé, marquant une nouvelle fois sa différence avec les discours entendus outre-Manche.

« L'assise politique et sociale de la monnaie européenne doit (...) être assurée », a-t-il ainsi rappelé. Il s'agit notamment, outre la création d'une banque centrale européenne *« garante de la stabilité monétaire »* et *« d'une stratégie coordonnée des politique nationale de l'emploi »*, d'imaginer *« un pôle de coordination économique »*. Après bien des réticences, le principe de cette sorte de « gouvernement économique » destiné à coordonner les politiques économiques des pays qui participeront à l'euro a été accepté par l'Allemagne, mais le projet reste à affiner.

Le chancelier allemand affronte une rentrée politique agitée

ANALYSE

A un an des élections, le climat à Bonn est celui de l'impasse, voire de la confusion

LE MOIS D'AOÛT a toujours été, dans le calendrier bonnois, marqué par diverses déclaratioos tooitruantes de politiciens en mal de coouverture médiatique, propos le plus souvent oubliés sitôt que prononcés. Ce phénomène classique a même un nom, puisqu'il s'agit du classique *Sommertheater*, ou « théâtre de l'été ». Mais cette année l'exercice a déclenché un chahut inhabituel. Une agitation tellement forte qu'il o'en faudrait guère plus pour secouer sérieusement le navire de la coalition au pouvoir.

Le point de départ date du 3 août : ce jour-là, dans une interview à la télévision bavaroise, le ministre des finances Theo Waigel déclare sans ambages qu'il ne veut plus de son poste après 1998, et qu'il envisage éventuellement d'occuper un autre ministère (sans doute les affaires étrangères, d'après une interprétation courante de ses propos). A l'occasioo du même entretien, puis à nouveau une semaine plus tard dans le *Spiegel*, Theo Waigel invite publiquement le chancelier Kohl à procéder à un remaniement ministériel afin de mieux respecter le poids de la CSU bavaroise, dont il est le président. L'occasion d'un tel remaniement est offerte par la suppression prévue à la fin de l'année – en raison de la privatisation de Deutsche Telekom – du ministère des postes et télécommunications actuellement occupé par un membre de la CSU, Wolfgang Bötsch.

Ce faisant, Theo Waigel a provoqué – sans apparemment s'y attendre – une tempête politique de première importance, aux conséquences néfastes pour l'image de l'équipe gouvernementale du chancelier Kohl. Ce dernier, rentré lundi 25 août de ses vacances en Autriche, a dû intervenir à plusieurs reprises pour réaffirmer sa prééminence exclusive en matière de choix des ministres et, du coup, démentir catégoriquemeot l'hypothèse d'uo remaniement : *« Il n'y aura pas de remaniement ministériel, point final »*, a-t-il répété mercredi 27 août à Berlin, en marge d'une réunioo avec les dirigeants du patronat allemand.

« QUERELLES BAVAROISES »

Visiblement très agacé d'être entraîné dans un débat public sur les qualités et les défauts de tel ou tel de ses ministres, le chancelier, qui s'est dit *« puissamment contrarié »* par toute cette affaire, cherche à mettre de l'ordre dans ses rangs. Plusieurs sources indiquent que le scénario du remaniement était bien envisagé par le chancelier dans le but de relancer la dynamique gouvernemeotale. Mais, après les propos intempestifs de Theo Waigel, unanimement qualifiés de « grave faux pas » par la presse allemande, le sujet est enterré au moins jusqu'à la fin de l'année.

C'est la première fois depuis longtemps que les querelles internes à la coalition de Bonn o'opposent pas la CDU aux libéraux du FDP, mais aux conservateurs bavarois de la CSU. Ces derniers, qui craigneot de perdre du terrain lors des élections régiooales de septembre 1998, mènent une agitation grandissante contre Bonn et Bruxelles (*Le Monde* du 5 août). Or c'est pour assurer sa légitimité auprès de ses troupes bavaroises que Theo Waigel a tenté le « coup » du remaniement. A l'origine, l'idée venait de son rival Edmund Stoiber, ministre-président de Bavière, qui entend montrer, lors d'un prochain congrès de la CSU en novembre, qu'il est le véritable chef du parti. Autrement dit, *« les querelles bavaroises débordent de plus en plus fort à Bonn »*, comme le constate en soupirant un haut fonctionnaire bonnois.

A un peu plus d'un an des élections générales de la fin septembre 1998, cette nouvelle « panne » du dispositif gouvernemental allemand n'est pas de bon augure. Elle intervient alors que l'un des projets-clés de l'actuelle législature, la réforme fiscale, est enterrée jusqu'à nouvel ordre : le Bundestag vient de constater lors d'une session extraordinaire l'échec des négociations menées depuis de longs mois sur le sujet par le gouvernement avec l'opposition sociale-démocrate (*Le Monde* du 5 août). *« Rien n'avance plus »*, titrait cette semaine la « une » de l'hebdomadaire *Der Spiegel* : il ne fait aucun doute que le climat qui domine en ce moment à Bonn est celui de l'impasse, voire de la confusion.

Il est encore trop tôt pour prévoir la portée des événements actuels en termes électoraux. Même si le SPD et les Verts dépassent assez largement dans les sondages la coalition CDU/CSU et FDP au pouvoir, ceux-ci n'ont pas, pour l'instant, de véritable importance à l'échelle nationale. *« On commencera à prendre au sérieux les sondages à partir de mai prochain »*, souligne-t-on dans les plus hautes allées du pouvoir à Bonn, en rappelant : *« L'écart de popularité entre le gouvernement et l'opposition était encore plus important en 1993, à un an des élections de 1994. C'était l'époque où on considérait que Rudolf Scharping, alors président du SPD, deviendrait très certainement le prochain chancelier »*, or le scrutin fut finalement remporté de justesse par le chancelier Kohl. Il est donc bien naturel que le SPD se frotte les mains à l'occasioo de cette rentrée 1997. Mais rien o'est encore joué.

Ce qui est sûr, c'est que, après le désastreux souvenir laissé par la tentative (manquée) de réévaluatioo des réserves d'or de la Bundesbank, à la fin du printemps, et la sèche remise en place de la part de son propre chancelier, l'autorité du ministre des finances allemand ne sort pas grandie par les événements en cours *(lire ci-dessus)*. Or l'opinioo publique allemande a besoin d'un homme fort pour accepter l'abandon du deutschemark d'ici à 1999. Il y a donc ici un problème politique important. Le risque est que se renforce l'idée – déjà assez répandue en Allemagne – que le chancelier Kohl est désormais le seul vrai maître à bord qui, s'il continue à se battre pour la monnaie unique, le fait à la manière d'un prophète peu à peu abandonné par ses troupes. Le chancelier aura donc appris avec soulagement, lundi 25 août, que 59 professeurs d'écooomie allemands viennent de publier une déclaration en dix points *« contre le scepticisme vis-à-vis de l'euro »* et contre l'interprétation fondamentaliste des critères. Ce document servira sûrement pendant la campagne électorale, l'an prochain.

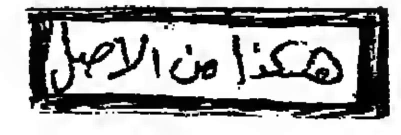
LUEURS D'ESPOIR

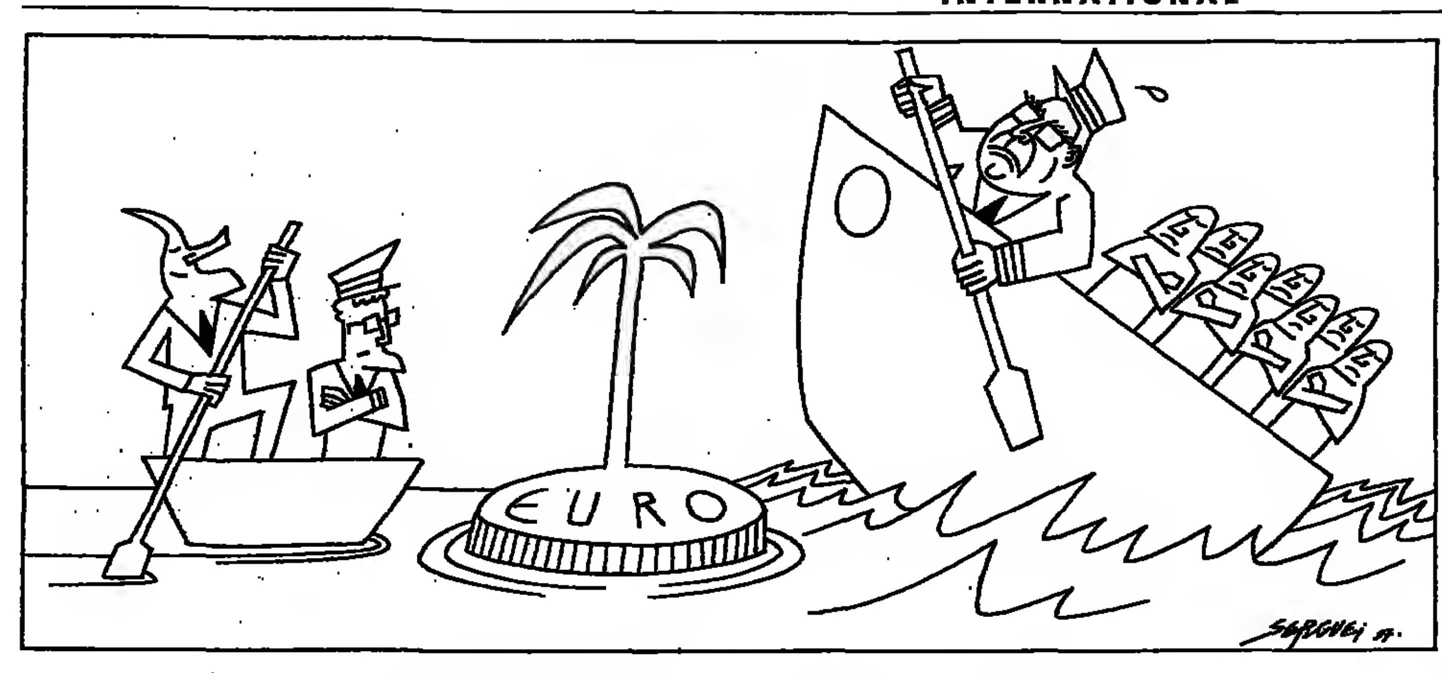
Mais pour regagner la confiance des électeurs le gouvernement allemand va avant tout devoir s'efforcer, désormais, de montrer qu'il est capable de relancer la croissance en bouclant – au moins en partie – le programme de réformes qu'il s'est fixé en début de législature. Sur la réforme fiscale, quelques lueurs d'espoir se profilent à l'horizon. Forcé de discuter avec le SPD sur ce dossier éminemment important, le gouvernement pourrait rencontrer moins de difficultés auprès de ses dirigeants qu'avant l'été lorsque, à la mi-septembre, sera à nouveau convoquée la commission de conciliatioo entre les deux chambres (Bundestag et Bundesrat). C'est du moins l'avis de Hans-Dieter Holtzmann, économiste à la Deutsche Bank, qui pense que *« le SPD ne peut pas se permettre de tout faire échouer »*. Une « petite réforme fiscale » pourrait voir le jour, sans grands effets sur l'économie en raison d'un volume d'allégements trop mince (bien en-deçà des 30 milliards de marks initialement annoncés), mais dont l'effet psychologique ne devrait pas être négligé.

Lucas Delattre

Un ministre des finances affaibli

Le ministre des finances allemand, qui s'expose aujourd'hui à une sèche remise en place de la part de son propre chancelier, paraît, de l'avis général, fortement affaibli. Theo Waigel se sera-t-il consolé d'entendre le chancelier Kohl dire aux journalistes, mercredi 27 août à Berlin, que *« Theo Waigel est un des hommes politiques allemands les plus respectés dans le monde »* ? Helmut Kohl ajoutait (on ne sait jamais quelle part d'ironie le chancelier met dans ce type de propos) : *« écoutez ce qu'a déclaré le ministre français des finances à propos de lui »*, faisant allusion à une interview donnée la veille à la radio publique allemande par Dominique Strauss-Kahn, dans laquelle ce dernier affirmait souhaiter que Theo Waigel reste en place jusqu'à l'introduction de la monnaie unique...





Hubert Védrine, ministre des affaires étrangères

« Il n'y a pas un seul sujet sur lequel il ait été difficile de faire converger les vues du président et du gouvernement »

« Y a-t-il un inconfort à être ministre des affaires étrangères en période de cohabitation ? Cette situation laisse-t-elle au gouvernement une marge d'initiative en politique étrangère ?

– En moins de trois mois, nous avons déjà participé à toute la gamme des sommets et donc traité beaucoup de sujets ; il ne s'en est pas trouvé un seul sur lequel il ait été difficile de faire converger les vues du président de la République et du gouvernement. C'est vrai sur le fond comme dans les méthodes de travail. Si nous rencontrons un problème un jour, nous le traiterons ! Quant aux capacités d'initiative de la France, je peux vous rassurer : elles restent les mêmes qu'avant, on l'a vu à Amsterdam et on le verra chaque fois que ce sera nécessaire. Je me suis mis au travail avec mes homologues Klaus Kinkel, Robin Cook, Madeleine Albright, et avec bien d'autres. Je me rends dans quelques jours à Moscou pour préparer les prochains voyages en Russie du président et du premier ministre. Le secrétaire d'Etat à la coopération et moi-même accompagnerons, en novembre, le président de la République au sommet de la francophonie à Hanoï. Comme vous le voyez, les choses tournent.

– Trouvez-vous la position de la France dans les relations internationales changée depuis que vous avez quitté les affaires en 1995 ?

– C'est le cas de l'Union européenne, plus lourde à quinze qu'à douze, ce qui nous impose d'innover. Mais la coupure essentielle, c'est celle des années 1989-1991, pendant lesquelles nous sommes passés du monde bipolaire au monde global. Pour y défendre nos intérêts et nos valeurs, il nous faut une diplomatie très dynamique – toujours plus dynamique ! –, mobile, à la fois très réactive et inventive, qui trouve des alliés et voie loin. Je prends un exemple concret : la France est membre permanent du Conseil de sécurité de l'ONU. Celui-ci va devoir s'élargir, pour être représentatif du monde global. Notre influence pourrait s'en trouver relativisée si nous nous contentions de nous reposer sur nos lauriers et notre « rang ». Nous devons imaginer une formule qui assure notre influence de demain.

– La France a donné le sentiment, ces derniers temps, d'être moins présente ou en perte d'influence sur plusieurs terrains extérieurs, comme l'Afrique ou la Bosnie. Comment l'expliquez-vous ?

– Prenons l'Afrique pour commencer. La globalisation fait que les diverses influences s'exercent partout dans le monde, y compris sur ce continent. Le jeu s'ouvre. Ainsi, la France acquiert au sud et à l'est de l'Afrique des possibilités nouvelles. Voyez sa position en Afrique du Sud, autrefois inexistante. Ce n'est pas parce que l'influence américaine s'exerce en Afrique comme partout ailleurs que l'influence française est en repli. Notre politique doit se concevoir à l'échelle du continent. Je me rendrai ainsi en octobre en Côte d'Ivoire, en Afrique du Sud et en Ethiopie.

» L'adaptation aux nouvelles réalités de la politique africaine portera sur tous les volets. Ainsi le président de la République avait décidé, et ce gouvernement en est d'accord, de resserrer le dispositif militaire en Afrique. Il s'agit de tirer les conséquences en Afrique de ce qu'on fait en France : passer d'un dispositif lourd, largement statique, à des forces moins nombreuses, plus mobiles. Ce n'est pas un repli. La France maintiendra en Afrique une présence militaire stabilisante et utile : actions de formation, soutien logistique à des forces africaines d'interposition. Cette évolution était souhaitée depuis longtemps ; il serait paradoxal que, quand elle se produit enfin, elle soit mal interprétée. C'est une modernisation de notre présence.

– Cela coïncide, d'une part, avec un échec au Zaïre qui n'est pas passé inaperçu et, d'autre part, avec la volonté affichée de ne plus se mêler de certains conflits, comme au Congo. C'est cette accumulation qui amène à conclure que la France est en recul en Afrique...


HUBERT VÉDRINE

– Echec au Zaïre ? Pour qui ? La France n'a jamais fait la pluie et le beau temps dans ce pays. Ce qui s'y est passé n'est un échec ni une victoire pour personne. La suite le montrera. Quant au Congo-Brazzaville, nous soutenons tous les efforts de médiation sans nous ingérer. Qui s'en plaindra ?

– La France ne s'est-elle pas mise, dans la région, dans la situation de ne plus pouvoir être entendue par personne ? Pas même, par exemple, sur la question des réfugiés dans l'ex-Zaïre ?

– Il y a eu au Zaïre une dynamique qui a dépassé tout le monde, y compris ses acteurs et ses parrains, dans la façon dont Laurent-Désiré Kabila est arrivé au pouvoir comme dans le sort qu'ont connu les réfugiés hutus dans l'Est. Voyons plutôt ce qui peut être fait à présent.

– Le fait que les Américains entraînaient l'armée rwandaise qui aidait M. Kabila et massacrait des réfugiés est maintenant avéré...

– Ne raisonnons que sur des faits établis par des enquêtes incontestables qu'il faut mener. Et ne dressons pas de réquisitoires bâclés, pas plus à l'encontre des Américains que d'autres...

» Plus largement, ce serait un grave contresens que de prétendre faire, à partir des événements tragiques des dernières années dans cette région de l'Afrique des grands lacs, le bilan global de la politique française en Afrique depuis quarante ans. Cette politique doit évoluer parce que le monde bouge, que les Africains changent ; parce qu'une partie de ce continent ne relève plus seulement de la politique d'aide au développement mais d'une bonne insertion dans l'économie mondiale ; parce qu'aussi il y a en Afrique des acteurs politiques et diplomatiques de premier plan qui n'existaient pas avant, et avec lesquels nous coopérons.

– Les intérêts économiques de la France ne sont-ils pas liés au maintien d'une politique plus traditionnelle de soutien à *tel ou tel* dirigeant ? La modernisation dont vous parlez ne risque-t-elle pas d'avoir un coût économique élevé ?

– Je ne le crois pas, au contraire, si c'est une évolution rationnelle, contrôlée, expliquée. Le premier ministre veut une nouvelle politique africaine. Le président de la République également : il l'a redit mercredi aux ambassadeurs. C'est vrai sur le plan militaire, économique, culturel, humain, sur celui des visas. Les nouvelles générations africaines l'attendent.

– M. Jospin, pendant la campagne électorale, avait critiqué le soutien de la France au régime algérien. Souhaitez-vous un changement de politique ?

– On ne peut pas parler de l'Algérie sans parler du Maghreb. Nous considérons, nous Français – et c'est notre spécificité par rapport à d'autres Européens – que nos voisins du Sud sont aussi importants que nos voisins de l'Est. C'est la raison pour laquelle je me suis déjà rendu à Alger, Rabat, Tunis. Depuis les déclarations auxquelles vous faites allusion, il y a eu un élément nouveau en Algérie : une Assemblée multipartite.

– Elle est issue d'élections non démocratiques...

– En tout cas, ce multipartisme parlementaire, qui n'avait jamais existé depuis 1962, est une réalité vivante. Je note ce fait, comme aussi les quelques libérations de personnalités intervenues. De toute façon, il appartient aux Algériens de trouver entre eux les solutions à leurs problèmes. C'est ce que pensent aussi les autres Européens, comme les Marocains ou les Tunisiens, tous soucieux de voir l'Algérie sortir de cette situation.

– En Tunisie, avez-vous parlé des droits de l'homme ?

– Naturellement. Les Tunisiens que j'ai rencontrés reconnaissent les progrès à accomplir, mais soulignent la réalité du risque intégriste. Mais surtout, comme les Marocains, ils attendent de la France qu'elle inspire une politique de l'Union européenne qui conforte, comme c'est son intérêt, l'évolution politique et économique du Maghreb. Je m'emploierai à consolider nos relations avec ces *trois pays proches, qui sont* des alliés naturels et des amis. Tout cela dans le cadre général de notre politique méditerranéenne.

– Au Proche-Orient, l'Europe est-elle impuissante ?

– Tout le monde semble l'être, malheureusement. Dennis Ross n'a pas obtenu beaucoup plus que M. Moratinos. Il n'y a pas lieu de se concurrencer. Mais tous ceux qui sont convaincus que seule la remise sur les rails du processus de paix – aujourd'hui en très grand danger – peut arrêter l'engrenage actuel et assurer à terme une sécurité stable, doivent réunir leurs forces. Pour ma part, j'ai l'intention de m'engager dans cette tâche, que ce soit à Paris, à l'Assemblée générale des Nations unies, ou sur place.

– L'Europe est-elle en panne ?

– Première chose : l'euro. Il se fera à la date prévue, dans les conditions prévues par le traité. Cela produira en Europe un choc, y compris dans des domaines non monétaires, et obligera à donner une vraie consistance à la coordination des politiques économiques dont le gouvernement a fait réadmettre la *nécessité à Amsterdam*. Ce sera une première forme de relance de l'Europe. D'autre part, la position du président de la République et du gouvernement français est claire : les résultats d'Amsterdam sont insuffisants ; nous n'avons pas bâti l'Europe pendant quarante ans pour accepter qu'elle se dissolve dans un vaste magma, au détriment de ses membres actuels et futurs. Le prochain élargissement doit être précédé par une vraie réforme institutionnelle.

– Les Allemands, sur ce sujet, ne sont-ils pas moins allants qu'en d'autres temps ?

– C'est vrai que l'Allemagne pense d'abord spontanément à l'élargissement et que le chancelier Kohl concentre aujourd'hui ses forces, à juste titre, sur ce qui est prioritaire, c'est-à-dire l'euro. Mais je suis confiant : la France et l'Allemagne sauront déterminer une position commune sur l'élargissement, les institutions, l'agenda 2000, comme à chaque grande occasion. La rencontre Kohl-Jospin aujourd'hui à Bonn est à cet égard une étape très importante.

– M. Jospin a pourtant tardé à rendre la traditionnelle visite au chancelier Kohl...

– Les contacts du nouveau gouvernement avec Bonn ont été intenses dès le début. Le chancelier et le premier ministre se sont vus tout de suite, à Poitiers, puis à Amsterdam où, sans casser les engagements monétaires, le gouvernement a obtenu une déclaration complémentaire sur la croissance et l'emploi. De nombreux ministres français et allemands ont commencé à travailler ensemble. Le chancelier et le premier ministre ont recherché une première date possible après les vacances et avant septembre. Cela a été le 28 août. »

Propos recueillis par
Claire Tréan

M. Chirac veut restaurer l'image de la France

Devant les ambassadeurs, le chef de l'Etat a souhaité que l'Hexagone apparaisse à l'étranger comme « le contraire d'un pays replié sur lui-même »

LE PRÉSIDENT de la République s'est adressé, mercredi 27 août, à l'Elysée, à tous les ambassadeurs de France réunis à Paris pour leur conférence annuelle. Cette réunion, qui avait été instaurée par Alain Juppé lorsqu'il était ministre des affaires étrangères, revêt cette année un intérêt particulier puisqu'elle donne aux nouveaux acteurs de l'action extérieure de la France au sein du gouvernement Jospin l'occasion de s'exprimer. Le premier ministre doit ainsi prononcer vendredi, devant les ambassadeurs, sont premier discours de politique étrangère. Le ministre Hubert Védrine et le ministre délégué aux affaires européennes, Pierre Moscovici, sont intervenus jeudi matin, à l'ouverture des travaux qui se poursuivront jusqu'à samedi.

Avant de rappeler les grandes orientations de la politique qu'il *« entend conduire jusqu'à la fin de* [son] *mandat »*, Jacques Chirac a insisté sur ce qu'il attend de ceux qui animent *« le deuxième réseau diplomatique et consulaire du monde, le premier dans le domaine culturel »*, et contribuent à façonner l'image de la France à l'étranger. Cette image, selon le président de la République, doit être celle *« d'un pays généreux, ouvert au dialogue, respectueux de l'identité de chacune des nations. Bref le contraire d'un pays arrogant ou replié sur lui-même »*.

POINT FAIBLE

Dans cette optique il leur demande notamment *« de rendre compte avec lucidité et sans fard des critiques qui s'expriment à l'égard de notre pays »*, mais aussi, sur le plan économique, de *« corriger l'image que projettent volontiers certains medias étrangers : celle d'une France qui aurait du mal à s'adapter aux contraintes de la mondialisation »*.

La participation à la formation des élites étrangères est l'un des aspects du rayonnement de l'ouverture de la France, a souligné M. Chirac, en évoquant le point faible du dispositif français dans ce domaine : *« un réseau sans équivalent »* de lycées français dans le monde, mais qui ne trouve pas suffisamement de prolongements au niveau universitaire. *« Je souhaite*, a-t-il dit, *qu'une réflexion soit lancée sur la création en France de structures souples capables d'organiser, moyennant rétribution, l'accueil d'étudiants étrangers dans nos écoles et nos universités »*. C'est dans cette optique aussi, a rappelé le président de la République, qu'il a demandé il y a plusieurs mois la mise en place d'une politique plus souple de visas pour les étudiants, les chercheurs étrangers qui désirent se former en France. Cet assouplissement est l'une des mesures préconisées par le sociologue Patrick Weill dans son rapport, remis récemment au gouvernement, sur la politique de l'immigration et des visas.

Le président de la République a encore évoqué la question des visas à propos de la politique africaine de la France. *« Nous devons éviter de donner à nos amis africains le sentiment que nous leur fermons nos portes »*, a-t-il déclaré ; *« à ma demande, de nouvelles dispositions ont été prises en matière de visas. La responsabilité de leur application attentive vous incombe »*. Contre l'idée d'un recul de l'influence française sur ce continent, il a réaffirmé que *« la France est et restera le premier partenaire de l'Afrique sub-saharienne »*, tout en annonçant une *« adaptation »* de ses accords de défense avec les pays du continent africain. Le président de la République s'est d'autre part déclaré favorable à ce que le Parlement débatte de la politique française en Afrique, à laquelle, a-t-il rappelé, il a fixé *« deux règles »* visant à promouvoir un *« vrai partenariat »* ; *« s'interdire toute ingérence, de quelque nature qu'elle soit, politique, militaire ou autre »* et encourager les Etats africains *« à renforcer l'état de droit et la bonne gouvernance »*.

Enfin le président de la République a rappelé aux ambassadeurs, qui s'apprêtaient jeudi à plancher sur l'euro, en compagnie de Dominique Strauss-Kahn, les grands axes de sa politique européenne : détermination sur le calendrier de la monnaie unique, intransigeance sur la réforme des institutions européenne, opiniâtreté sur l'émergence d'une identité européenne de défense.

Le calendrier diplomatique de l'automne

La réunion des ambassadeurs de France pendant trois jours à Paris leur donnera l'occasion d'échanges sur plusieurs thèmes, qui vont de l'euro à la coupe du monde de football de 1998, en passant par la politique étrangère des Etats-Unis. Elle est aussi l'occasion pour plusieurs membres du nouveau gouvernement, dont le premier ministre lui-même, de s'exprimer pour la première fois sur la politique étrangère. Le calendrier diplomatique français est ensuite essentiellement européen jusqu'à la fin de l'année, hormi la visite en Mauritanie du président de la République la semaine prochaine et le sommet de la Francophonie à Hanoï en novembre. Des sommets bilatéraux sont prévus dans les mois qui viennent avec l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Espagne. Le sommet européen sur l'emploi est prévu pour novembre, avant le conseil européen régulier du mois de décembre.

Israël a levé le « bouclage interne » de la ville de Bethléem

L'enfermement des habitants aura duré près d'un mois

Israël a levé, mercredi 27 août, le *« bouclage interne »* de Bethléem, qui enfermait les habitants dans la cité dont l'accès était également interdit. Mais les Palestiniens de Cisjordanie et de Gaza ne peuvent toujours pas se rendre en Israël, ce qui réduit cent mille d'entre eux au chômage.

TEL AVIV
de notre correspondant

Les habitants de Bethléem peuvent, depuis mercredi 27 août, sortir de leur ville et les Palestiniens de Cisjordanie y entrer. Pour des raisons de sécurité, les citoyens israéliens ne peuvent toujours pas s'y rendre. Les groupes de pèlerins chrétiens ont pu reprendre leurs visites sur les lieux de la Nativité, sans avoir à insister pendant des heures aux barrages de l'armée israélienne, Tsahal, pour obtenir le droit de passer, comme l'ont fait certains au cours des dernières semaines. Le bouclage général des territoires palestiniens reste toutefois en vigueur.

Le *« bouclage interne »* de Bethléem aura duré près d'un mois. De fait, les mots « siège » ou « blocus » sont plus appropriés pour désigner cette sanction extrême, qui a continué de frapper cette ville, alors que la même *« mesure punitive »* avait été levée pour les autres villes de Cisjordanie, dans la semaine qui avait suivi son entrée en vigueur, le 30 juillet, après le double attentat du marché de Mahané Yehouda, à Jérusalem. Tsahal n'a fourni aucune explication sur les raisons du maintien de ce *« bouclage interne »*, pas davantage que sur les raisons de sa levée mercredi.

Environ un mois avant l'attentat de Mahané Yehouda, la police palestinienne avait découvert à Beit Sahour, une bourgade située près de Bethléem – et frappée elle aussi par le *« bouclage interne »* – une petite fabrique de bombes relevant du Mouvement de la résistance islamique, Hamas. Après l'attentat, les services de sécurité israéliens ont affirmé que, selon leurs informations, deux charges explosives prêtes à l'emploi *« manquaient »* dans ce laboratoire.

Lors des réunions israélo-palestiniennes sur la coopération en matière de sécurité, relancées par Dennis Ross, le coordonnateur américain du processus de paix, Israël a insisté pour que soient comparés les explosifs utilisés à Mahané Yehouda et ceux trouvés à Beit Sahour. Selon une source militaire israélienne, citée par le quotidien *Haaretz*, le blocus de Bethléem avait pour objectif d'éviter qu'un attentat ne soit organisé à partir de cette ville.

Le maintien de ce *« bouclage interne »* a fait graduellement monter la tension dans la ville. Au cours des deux dernières semaines, des accrochages ont opposé les soldats postés au Tombeau de Rachel, à l'entrée de la ville, aux habitants qui manifestaient pour réclamer la levée de cette sanction. Le 23 août, une dizaine de Palestiniens ont ainsi été blessés à cet endroit par des balles en caoutchouc ou ont été victimes des gaz lacrymogènes.

« SANS VALEUR »

Ce samedi-là, jour de la rentrée des classes dans les territoires palestiniens, les écoliers des villages environnants n'ont pu rejoindre leurs classes à Bethléem, ni les instituteurs se rendre dans ces villages. Mardi, alors que Tsahal tentait de disperser une manifestation, une grenade lacrymogène a atterri dans la cour d'une école pour filles. Des dizaines d'écolières palestiniennes terrorisées ont dû être soignées après avoir inhalé des gaz lacrymogènes.

Avant de lever le blocus, les militaires israéliens ont arrêté dans la région de Bethléem quinze personnes soupçonnées d'activités *« hostiles »* et d'appartenance au Front populaire de libération de la Palestine (FPLP).

A Séoul où il se trouvait mercredi dans le cadre d'une tournée en Asie, le premier ministre israélien, Benyamin Nétanyahou, a réaffirmé qu'il avait *« de bonnes raisons de penser que l'Autorité palestinienne encourage la révolte populaire pour créer une atmosphère de violence »*. *« Nous constatons qu'ils* [les Palestiniens] *ne font pas ce qui est nécessaire pour combattre le terrorisme et nous observons des actes de violence qui affectent le climat politique »*, a ajouté M. Nétanyahou, pour qui le moment n'est pas encore venu de lever le bouclage des territoires.

De fait, si les Palestiniens peuvent circuler d'un endroit à l'autre en Cisjordanie, il leur est toujours interdit de se rendre à Jérusalem-Est et en Israël. Cette interdiction, imposée aussitôt après l'attentat du 30 juillet, demeure toujours en vigueur. De plus, Israël n'a restitué aux Palestiniens que 12 millions de dollars (70 millions de francs) sur un total de 45 millions (261 millions de francs) qu'il lui doit au titre des droits de douanes et des taxes. Les autorités palestiniennes demandent que leur soient aussi versés des intérêts sur les sommes bloquées.

Rompant avec ses déclarations strictement conformes à la ligne du premier ministre, le chef de la diplomatie israélienne, David Lévy, a estimé, mercredi, que ni la violence ni la *« punition continuelle »* ne feraient avancer le processus de paix. Il s'est déclaré *« tout à fait en faveur »* d'une levée progressive du bouclage et convaincu que les sanctions *« ne peuvent vraiment pas être une alternative à une discussion honnête, courageuse et ouverte »*.

Les Etats-Unis se sont félicité, mercredi, de la levée du *« bouclage interne »* de Bethléem, que le porte-parole du département d'Etat, James Rubin a qualifié de *« pas dans la bonne direction »*. *« Nous avons compris les besoins d'Israël par le passé pour ce qui concerne les menaces en matière de sécurité, mais nous sommes aussi préoccupés par les conséquences du blocus sur la vie quotidienne du peuple palestinien »*, a ajouté M. Rubin. Yasser Abed Rabbo, le ministre palestinien de l'information, a en revanche jugé que la décision israélienne demeurerait *« sans valeur »* aussi longtemps que toutes les autres sanctions israéliennes n'auraient pas été levées. – *(Intérim.)*

L'opposition algérienne appelle à une manifestation contre la violence

Plus de deux cents civils ont été tués dans des massacres depuis dimanche. Le Front des forces socialistes, qui va contacter les autres formations, compte organiser une marche contre la « sauvagerie »

CINQ ENFANTS ont été égorgés dans la nuit de mardi 26 août au mercredi 27 près de Cherchell (ouest du pays), tandis que seize villageois étaient assassinés à Mascara, Tiaret et Saïda (Sud-Ouest) et douze autres enlevés, entre lundi et mardi, près de Tiaret (Sud-Ouest), a indiqué, jeudi, la presse d'Alger.

L'un des principaux partis d'opposition, le Front des forces socialistes (FFS), a appelé, mercredi 27 août, à une manifestation contre la violence le 11 septembre à Alger. *« Il faut interpeller le pouvoir et également les groupes armés pour qu'ils déposent les armes »*, a déclaré le nouveau premier secrétaire du FFS, Ahmed Djedaï, lors d'une conférence de presse à Alger. M. Djedaï a estimé que, *« aujourd'hui, condamner ne suffit plus »* : *« Il faut qu'il y ait un consensus large autour de la recherche de la paix* [...]. *Devant toutes ces tueries, devant cette sauvagerie, devant* [...] *ce deuil organisé, devant ces femmes enlevées, ces enfants tués, des dizaines de familles endeuillées, on n'a pas le droit de se taire. »*

M. Djedaï a précisé que son parti allait contacter les autres formations politiques ainsi que les associations pour qu'elles participent à la marche. Celles que le FFS avait tenté d'organiser ces derniers mois, sur des mots d'ordre similaires, n'avaient pu avoir lieu, faute d'un feu vert des pouvoirs publics.

A l'appel de l'Union générale des travailleurs algériens (UGTA), la plus importante centrale syndicale, proche du pouvoir, des manifestations contre *« le terrorisme »* avaient été organisées le 20 août. Boycottées par l'opposition, elles avaient réuni des dizaines de milliers d'Algériens, mais quelques centaines seulement à Alger.

TÉMOIGNAGES

Depuis cette marche et le discours, le 19 août, du président Liamine Zéroual affirmant que *« le terrorisme vit ses dernières heures »*, la violence a nettement augmenté. Plus de deux cents personnes ont été tuées dans des massacres de villageois et un attentat à la bombe à Alger, selon des bilans partiels établis par la presse.

Revenant sur la tuerie de Beni-Ali, un hameau de montagne situé à moins d'une dizaine de kilomètres de la ville-garnison de Blida, et ses soixante-quatre morts, dont une trentaine de femmes, en début de semaine, quelques journaux ont raconté la *« nuit d'enfer »*. *« Le groupe est venu de la montagne en criant comme des chacals. Il ont coupé l'électricité et puis ont coupé la tête des gens et les ont posées devant les portes »*, ont expliqué des survivants au journal *El Khabar*.

A Beni-Ali, les tueurs ont liquidé les hommes avant de « *choisir* » les femmes. *« Ils ont rassemblé tous les villageois devant les arrêts des bus. C'est lorsque nous les avons entendu dire* : « Prenez les plus belles filles et tuez tous les autres », *que nous avons compris que c'étaient des terroristes »*, selon le témoignage d'une femme.

Selon *Le Matin*, un nouveau mouvement connu sous le nom de *« El Ghadiboun ala Allah »* (Les révoltés contre Dieu) a émergé des rangs du Groupe islamique armé (GIA). Ses membres *« se font couper l'index de la main droite, avec lequel les musulmans font la profession de foi, et les cils et les sourcils »*. *« Ils en veulent à Dieu, qui les a abandonnés en ne les aidant pas à prendre le pouvoir »*, explique le journal algérois d'expression française. Selon certaines sources algériennes, ce mouvement est apparu dans les montagnes de Zbarbar et de Blida. Ils auraient pour cible les femmes, particulièrement celles qui sont enceintes, pour les empêcher de donner vie à de nouveaux musulmans. – *(AFP, Reuter.)*

COMMENTAIRE

SILENCE COUPABLE

Comme si le sang appelait le sang, les massacres les plus barbares se succèdent à quelques dizaines de kilomètres de la capitale. Chaque nuit, dans la Mitidja – la plaine qui s'étend au sud d'Alger – ou sur les montagnes qui l'enserrent, des innocents sont assassinés dans des conditions atroces par des assaillants surgis on ne sait d'où. Leurs crimes accomplis, ils repartent, emmenant avec eux, vers des destinations inconnues, des femmes que l'on ne reverra jamais.

A quelle logique obéissent de tels actes ? Quels calculs secrets cachent ces folies sanguinaires ? Fermement tenue en main par le régime militaire, la presse voit dans les massacres l'ultime sursaut d'islamistes – de « *terroristes* », selon la terminologie officielle – acculés à la défaite. La thèse a le mérite de la simplicité, mais comment expliquer l'impunité dont semblent bénéficier les agresseurs ? Cherche-t-on par la terreur à pousser à l'exode des paysans démunis pour demain s'accaparer leur terres ? Certaines tueries n'ont pas eu lieu dans des régions fertiles de l'Algérois mais dans des zones montagneuses difficiles d'accès. Faut-il alors privilégier la thèse des règlements de comptes sinistres, d'une vendetta à grande échelle entre islamistes, ou supposés tels, et, de l'autre bord, miliciens armés par le régime ? Les témoignages manquent qui permettraient d'étayer l'hypothèse.

Une troisième explication circule. Les massacres de civils, tout comme les derniers attentats dans la capitale, viseraient à faire capoter les tractations en cours entre l'ancien Front islamique du salut (FIS) et le pouvoir. Des contacts secrets entre des hommes de confiance du président Zeroual et des responsables de l'Armée islamique du salut (AIS), le bras armé du FIS, auraient abouti à une trêve des opérations dans l'est et dans l'ouest de l'Algérie, à la libération d'Abassi Madani, le chef historique du FIS, et, demain, à une réintégration du Front dans la vie politique. De ce processus, certains dans du pouvoir n'en voudraient à aucun prix.

L'opposition réclame en vain la constitution d'une commission d'enquête indépendante pour lever le voile sur les massacres. A l'interpellation des partis politiques, à l'inquiétude de l'opinion publique, le pouvoir oppose le discours du « *terrorisme résiduel* ». Dans un pays où les forces de sécurité ont acquis, en cinq ans de lutte armée, un « savoir-faire » indéniable, l'explication est un peu courte. Elle autorise les spéculations les plus folles.

Jean-Pierre Tuquoi

Des archives sur l'aide secrète de la France aux Israéliens en 1956, lors de la crise de Suez, ont été détruites sur ordre

QUELQUE quarante ans après, le Service historique de l'armée de l'air (SHAA) admet qu'il n'existe pas de traces écrites de l'aide que des aviateurs français ont été invités, par le gouvernement de Guy Mollet, à fournir à Israël lors de la campagne militaire de Suez menée, en 1956, par la France et la Grande-Bretagne contre le régime du général Gamal Abdel Nasser en Egypte. Des ordres stricts, relatent ceux des principaux acteurs appelés à témoigner oralement par la suite, ont été donnés de détruire les documents et ils ont été exécutés au nom du *« secret »* de l'opération. Il a fallu substituer des témoignages oraux à ces archives disparues, vient de révéler la *Revue historique des armées* (*RHA*).

La crise, déclenchée par la nationalisation du canal de Suez après le refus des Occidentaux de financer le projet du barrage d'Assouan, a été l'occasion, pour la France, de venir en aide à l'armée israélienne dans des conditions de totale clandestinité. En marge du plan franco-anglais « Mousquetaire », qui visait à abattre le régime égyptien, les Français ont joué la carte d'Israël. A l'insu de Londres, ils ont conçu une action préventive où les Israéliens useraient de moyens cédés par la France.

Des témoignages oraux recueillis après coup, entre 1978 et 1991, par les spécialistes du SHAA, qui les publient dans la *Revue historique des armées*, il ressort plusieurs indications inédites. D'abord, l'état-major de l'armée de l'air avait été convié par le ministre des armées, Maurice Bourgès-Maunoury, du gouvernement Mollet, de ne pas informer le secrétaire d'Etat à l'air, Henri Laforest. Ensuite, dans le plus grand secret, des Israéliens ont été entraînés sur la base de Mont-de-Marsan (Landes) à piloter des avions de combat Mystère-IV de l'armée de l'air française.

DOUBLE JEU AMÉRICAIN ?

Enfin, des pilotes français ont convoyé vers des bases en Israël d'autres Mystère-IV et des F-84 F, prêtés par les Américains à la France, moyennant leur transformation en Italie ou à Chypre où, dans la nuit, l'étoile de David était peinte sur ces avions. Certains de ces pilotes ont contribué, sans arborer de marque de nationalité, ni de grade, mais avec des cartes d'identité en hébreu, à *« couvrir »* l'aviation israélienne sur l'Egypte.

A propos du secret qui a entouré l'opération, plusieurs des témoins rapportent aujourd'hui qu'ils n'ont gardé aucune trace écrite et, même, qu'on leur a demandé de détruire toutes les archives correspondant à cette affaire. C'est le cas du lieutenant Nicolas Kayanakis, qui était chargé du contrôle sur l'aérodrome de Brindisi, en Italie, ou du général Paul Vaujour, qui a joué, dit-il, *« les corsaires »* en ayant pris le commandement des F-84 F de Saint-Dizier (Haute-Marne) expédiés en Israël.

Mais là ne s'arrêtent pas les révélations de la *Revue historique des armées*. Il y a tout lieu de croire, en effet, que les Américains ont été informés du dispositif franco-israélien et que, du moins au départ, ils ne s'y sont pas opposés. Plusieurs preuves en apportent la démonstration. D'abord, les Etats-Unis ont *« mystérieusement »* fourni à temps – quand on les leur a réclamés – les rechanges et les équipements nécessaires à la mise en œuvre des F-84 F. Ensuite, un officier de liaison américain à l'OTAN a avoué à ses interlocuteurs français en partance qu'il n'ignorait rien du but de leur mission. Enfin, comme le relate le général Raymond Brohon, commandant les forces françaises d'intervention dans l'opération de Suez, le quartier général américain, à Naples, suivait, au profit du Pentagone, les mouvements de bateaux et d'avions en Méditerranée et il a organisé des reconnaissances sur l'Egypte pour apprécier la situation.

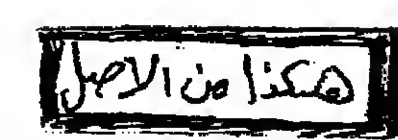
Double jeu américain ? Nul n'ignore en effet que les Etats-Unis, avec l'Union soviétique, ont, à l'époque, exercé des pressions sur la France et le Royaume-Uni pour qu'ils cessent d'attaquer l'Egypte. Ce à quoi ces deux pays se sont résolus, de mauvais gré, en rembarquant leurs troupes sans avoir réussi à atteindre tous les objectifs qu'ils s'étaient fixés.

Jacques Isnard

Shimon Pérès, le négociateur clandestin

En Israël, l'homme des accords secrets avec la France a été, à l'époque, Shimon Pérès, qui avait été chargé par son gouvernement de chercher des armes à l'étranger et qui avait, en France, ses petites et ses grandes entrées au cabinet du ministre des armées, Maurice Bourgès-Maunoury. C'est lui qui, en octobre 1956, eut, au nom du général Moshe Dayan, alors chef d'état-major des armées israéliennes, des entretiens secrets à Sèvres pour mettre au point l'opération évoquée par la *Revue historique des armées*.

Du côté français, outre le ministre des armées, étaient dans la confidence plusieurs responsables militaires, parmi lesquels le général Paul Ely, chef d'état-major général des armées ; le général Edmond Jouhaud, alors major général de l'armée de l'air ; le général Maurice Perdrizet, en mission auprès de Moshe Dayan ; le général Paul Vaojour, et le général Nelzir Allard, qui devait commander un escadron israélien.





La Corée du Nord se retire des négociations sur les missiles

PYONGJANG. La Corée du nord s'est retirée, mercredi 27 août, des négociations avec les Etats-Unis sur la question de l'exportation de ses missiles. Pyongjang entendait ainsi répondre à la décision américaine d'accorder l'asile politique à deux défecteurs nord-coréens. *« Etant donné lo position prise par les Etats-Unis, nous trouvons qu'il n'y o pas lieu de reprendre les discussions sur les missiles, comme celo était prévu »*, a déclaré Li Gun, oumérо deux de la représentation nord-coréenne à l'ONU. Malgré les défections de l'ambassadeur de Corée do nord en Egypte et de son frère, diplomate à Paris, les Américains pensaient encore, mardi soir, que les négociations débuteraient bien jeudi et que des signaux *« positifs »* avaient été envoyés par les Nord-coréens quant à leur participation aux négociations. – *(Reuter.)*

L'Iran suggère une rencontre directe avec l'Union européenne

TÉHÉRAN. La télévision d'Etat iranienne a suggéré, mercredi 27 août, *« une rencontre directe entre Téhéran et l'Union européenne »* pour normaliser leurs relations, mises à mal en avril après un jugement d'un tribunal berlinois impliquant l'Iran dans l'assassinat d'opposants. Cette rencontre servirait, selon la télévision, à *« donner suite au processus de normalisation des relations »* entre les deux parties. Le chancelier allemand Helmut Kohl a estimé mercredi qu'il fallait tenir compte de l'arrivée au pouvoir en Iran d'un président modéré, Mohamad Khatami, pour repenser les relations avec ce pays. *« Un changement est très nettement en cours »* en Iran *« et nous devons le prendre en compte »*, a-t-il souligné lors d'une conférence de presse à Berlin. Le ministre allemand des affaires étrangères, Klaus Kinkel, avait déjà affirmé au quotidien *Neue Ruhr Zeitung* que les pays de l'Union européenne voulaieot renouer les relations avec l'Iran. – *(AFP.)*

EUROPE

■ **RUSSIE : le ministre russe des affaires étrangères Evgueni Primakov** a condamné, mercredi 27 août, les manœuvres entamées lundi par l'OTAN en Mer noire, au large de la Crimée et dans la région d'Odessa (Ukraine). La Russie maintient « une *position négative* » à l'égard de cette opération auxquelle elle a refusé de se joindre, a affirmé M. Primakov. Des troupes américaines, ukrainiennes, turques et bulgares participent aux manœuvres, effectuées dans le cadre du programme Partenariat pour la paix. – *(AFP.)*

■ **RUSSIE/CHINE : la Chine a conclu un contrat d'achat de matériel militaire russe** d'un montant de 100 millions de dollars (environ 600 millions de francs), à l'occasioo de la visite à Moscou, mercredi 27 août, du vice-président du Conseil militaire central chinois, Liu Huaqing, reçu par le premier ministre russe, Viktor Tchernomyrdine. Le contrat porte notamment sur la livraison de pièces détachées russes pour l'aviation chinoise. – *(AP, AFP.)*

■ **POLOGNE : le nombre de suicides a considérablement augmenté** dans les régions polonaises ravagées par les inondations en juillet, a affirmé le responsable de l'aide psychologique aux victimes, cité par le quotidien *Gazeta Wyborcza*. Depuis le début de la catastrophe, 50 personnes se sont données la mort, indique le professeur Janusk Cazpinski. 54 autres personnes sont mortes noyées en Pologne lors des inondations. – *(AFP, Reuter.)*

PROCHE-ORIENT

■ **KOWEÏT : l'ambassade des Etats-Unis a indiqué**, mercredi 27 août, avoir adressé des consignes de sécurité à ses ressortissants au Koweït – 8 000 civils et 1 500 militaires –, après avoir *« eu connaissance d'un appel téléphonique anonyme faisant état d'une attaque possible contre un site américain le 28 août »*. En raison de ces mêmes menaces, l'ambassade de Grande-Bretagne a donné des consignes similaires à ses ressortissants. les quelque 40 000 résidents américains en Arabie saoudite avaient été invités à se montrer *« ultra-vigilonts »*. – *(AFP.)*

MAGHREB

■ **TUNISIE : le Comité pour la protection des journalistes (CPJ)** a lancé, mercredi 27 août, un appel à la liberté de la presse. Dans une lettre adressée au président Zine El-Abidine Ben Ali, l'association de défense des journalistes basée à New York l'invite à *« reconnaître publiquement* [sa] *préoccupation à propos du climat de crainte et d'outocensure qui envahit les médias en Tunisie »*. Dans une lettre au secrétaire d'Etat Madeleine Albright, le CPJ invite par ailleurs les responsables américains à appeler les dirigeants tunisiens à *« revenir sur l'érosion de lo liberté de la presse en Tunisie, de façon publique mais aussi en privé aux plus hauts niveaux gouvernementaux »*. – *(AFP.)*

AMÉRIQUES

■ **ÉTATS-UNIS : le Pentagone a effectué plus de 2 300 expérimentations** de radiation sur des humains depuis 1944 dans le cadre de recherches scientifiques suscitées par la Guerre froide, selon un rapport du gouvernement officiel américain publié le 27 août. Le rapport est le résultat d'une vaste enquête menée en 1993 après la révélation que des patients hospitalisés, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, avaient été injectés avec du plutonium, souvent sans qu'ils le sachent. – *(AFP.)*

AFRIQUE

■ **CONGO-BRAZAVILLE : le gouvernement du président Lissouba** appelle la France à se *« ressaisir »* et à se déterminer clairement dans la crise. Des proches de M. Lissouba ont récemment, sur un ton rageur, critiqué la France, qu'ils accusent de soutenir M. Sassou Nguesso. – *(AFP.)*

■ **RWANDA : l'ONU a condamné** le massacre récent de 148 Congolais réfugiés au Rwanda, dont la plupart étaient d'origine ethnique tutsie, et a estimé que les responsables devaient être présentés devant la justice. Des gangs hutus sont présumés responsables de leur mort. – *(Reuter.)*

■ **AFRIQUE DU SUD : Pik Botha,** ancien ministre des affaires étrangères, a accepté de diriger provisoirement le Parti national après l'annonce par Frederic De Klerk de son retrait de la vie politique, et avant l'élection d'un nouveau chef de parti le 9 septembre. – *(Reuter.)*

■ **NIGERIA : cent personnes sont mortes noyées**, lundi 25 août, au large de Port-Harcourt à la suite d'une collision entre deux bateaux surchargés de passagers, a annoncé mercredi la presse nigériane. – *(AFP.)*

Un ancien ministre de Bill Clinton inculpé pour corruption

WASHINGTON. L'ancien secrétaire à l'agriculture de l'administration Clinton, Michael Espy, a été joculpé, mercredi 27 août, par uoe chambre de mise en accusation pour avoir illégalement reçu divers cadeaux (billets d'avion, tickets pour des matches, argent liquide) d'un montant de 35 000 dollars de la part d'entreprises travaillant avec le gouvernement fédéral. L'ancien ministre, qui avait démissionné de son poste en 1994, à la suite du déclenchement de l'enquête, devra répondre de 39 chefs d'accusation, parmi lesquels celui d'avoir menti aux enquêteurs et ordonné à un employé de falsifier des documents pour camoufler ses agissements. Il risque la prison à vie s'il est condamné sur tous les chefs d'accusation. – *(AFP.)*

L'annonce d'une fuite radioactive éclabousse l'industrie nucléaire japonaise

Le premier ministre Hashimoto dénonce le laxisme des responsables

Les révélations de la presse japonaise sur l'existence d'une fuite radioactive vieille d'au moins treize ans dans une usine de retraitement de déchets nucléaires, a provoqué la colère du premier ministre Hashimoto. Ce dernier, qui a jugé « incroyable » l'attitude des responsables de l'industrie nucléaire japonaise, s'est élevé contre le laxisme d'autorités qui n'ont rien fait pour colmater ces fuites détectées dès 1984.

« C'EST tout simplement incroyable ! » La réaction du premier ministre Ryutaro Hashimoto, au lendemain de l'annonce dans les médias japonais d'une fuite radioactive dans une usine de retraitement, a été à la mesure de l'indignation que soulève dans l'archipel ce nouveau scandale impliquant l'industrie nucléaire nippone. Cette fuite aurait en effet continué durant une quinzaine d'années, au vu et au su des responsables de l'usine de Tokaïmura, située à 115 km au nord-est de la capitale. Sans qu'aucune mesure ne soit prise. *« Il est impensable que* [les dirigeants de l'usine] *n'aient rien fait alors qu'ils avaient reçu un avertissement de l'Agence pour lo science et lo technologie en 1982 »*, a martelé le chef du gouvernement japonais.

Ce sont des infiltrations d'eaux de pluie dans des silos de stockage qui ont provoqué la corrosion de fûts contenant des déchets de combustibles nucléaires, y compris d'uranium. Rouillés, plusieurs de ces fûts se sont mis à fuir sans que Donen, l'opérateur public chargé de l'industrie nucléaire civile, ne réagisse. L'Ageoce gouvernemeotale des sciences et techniques, qui exerce la tutelle administrative sur l'opérateur, a reconnu que les fuites de matières radioactives ont eu lieu pendant plus de quinze ans.

Un porte-parole de Donen a admis le fait que des mesures avaient permis dès 1984 de détecter les fuites, deux ans après qu'une inspection eut révélé les infiltrations d'eau dans le local. L'Agence des sciences et techniques a envoyé sur les lieux une mission d'enquête pour établir les responsabilités et les menaces éventuelles sur l'environnement.

Selon Donen, ces fuites ne présentent aucun danger, ni pour les populations locales ni pour l'environnement. Un porte-parole a expliqué que des prélèvements effectués cette année sur un site proche avaient révélé *« une radioactivité légèrement supérieure au niveau normal »*.

Malgré les fuites, l'opérateur o'a procédé à aucun travaux dans ce local vieux de trente ans jusqu'eo 1992, *« les fuites paraissant contenues à l'intérieur des puits de stockage »*, a ajouté le porte-parole. Le quotidien *Asahi Shimbun* affirme cependant que des mesures ont révélé l'existence de niveaux de radioactivité de 10 à 10 000 fois supérieurs au seuil maximum toléré. Quelque 2 000 barils soot entreposés à Tokaïmura depuis 1967, selon la presse.

EXCUSES PUBLIQUES

Ce scandale s'ajoute à une série d'incidents sérieux qui ont secoué l'industrie nucléaire japonaise ces dernières années, Donen faisant à chaque fois figure de principal accusé eo raison de négligences avérées et de plusieurs tentatives de dissimulation des faits. Toshiyuki Kondo, le président de Donen, a présenté mercredi ses excuses publiques. *« Je suis désolé d'avoir suscité l'inquiétude des populotions locales »*, a-t-il dit, ajoutant : *« Je dois reconnoître que les critiques sont justifiées »*.

L'usine de Tokaïmura est une petite unité de retraitement de combustible irradié d'une capacité de 140 tonnes par an à plein rendement. Construite par la France, elle a été mise en service en septembre 1977. Une seconde usine de retraitement est en construction sur le site de Rokkasho-Mura, où sont entreposés actuellement les déchets issus des combustibles irradiés japonais retraités à la Hague (Manche) et renvoyés périodiquement depuis la France par bateau. Le dernier scandale en date au Japon avait été une explosion suivie d'un incendie en mars dans cette même usine de Tokaïmura. 37 employés ont été exposés à des radiations de faible intensité lors de cet incident tenu pour être le plus grave de l'industrie nucléaire nippone. En décembre 1995, une importante fuite de sodium s'était produite dans le circuit de refroidissement du surgénérateur expérimental Monju situé à Tsuruga, au bord de la mer du Japon. Donen avait alors essayé de dissimuler l'étendue des dégâts. Ce réacteur à neutrons rapides, la pièce ceotrale de l'ambitieux programme japonais de surgénérateurs, est depuis resté à l'arrêt. – *(AFP, Reuter.)*

« Royalistes » et « gouvernementaux » cambodgiens s'affrontent à la frontière thaïlandaise

CHONG CHOM (Thaïlande)
de notre envoyé spécial

A la veille du retour du roi Norodom Sihanouk au Cambodge, les combats se sont intensifiés autour du village d'O'Smach, le long de la frontière thaïlandaise, entre les forces du prince Ranariddh, l'ancien chef du gouvernement cambodgien, et celles de son adversaire, le premier ministre Hun-Sen. Au cours d'un violeot échange d'artillerie, mercredi 27 août après-midi, un obus est tombé sur le poste thaïlandais de Chong Chom, tuant un sous-officier et blessant deux autres soldats. Les canons de la Task Force Suranaree, l'unité thaïlandaise d'élite chargée de protéger cette partie de la frontière, ont immédiatement répliqué avec des tirs de contre-batterie. Le général Chisarak Prommopakorn, responsable des unités de cette zone frontière, a estimé qu'il ne pensait pas que ce tir ait constitué un acte délibéré contre la Thaïlande. *« Mais si l'un de nos hommes est tué, nous devons faire quelque chose »*, a-t-il expliqué.

En dépit des appels au cessez-le-feu de Norodom Ranariddh, à l'occasioo du retour du roi, les troupes d'Hun Sen semblent décidées à en finir avec les derniers bastions du Funcinpec, le parti des royalistes fidèles au prince. Mais, depuis lundi, les soldats de l'armée gouvernementale, qui ont essayé de s'emparer de la position d'O'Smach – située au sommet d'une colline adossée à la Thaïlande et dont les contrebas sont solidement minés – ont subi de lourdes pertes. De part et d'autre de la piste en latérite menant à Samronf et à Siemreap, où le roi Norodom Sihanouk doit s'installer à son retour de Pékin, le général Nhiek Bun Chhay a déployé plusieurs centaines de ses hommes, qui tirent sur les collines avoisinantes, où sont installés les soldats de Hun Sen, estimés à trois mille hommes.

Malgré l'aide discrète mais visible d'unités khmères rouges venues depuis leur base d'Anlong Ven, il est peu probable que la résistance du Funcinpec puisse tenir longtemps O'Smach. Les observateurs militaires s'attendent à une retraite à l'est, vers la base de Tatum, d'où les actions de guérilla sont encore possibles. En outre, la presse thaïlandaise faisait état, mercredi, de la présence à Bangkok de Serei Kosal, l'ancien gouverneur adjoint de la province de Battambang et autre dirigeant de la lutte armée contre le gouvernement d'Hun Sen. Selon une source officielle, Serei Kosal et sa famille seraient *« en transit vers un pays d'Europe »*.

Moins favorisés, les habitants des zones autrefois contrôlées par le Funcinpec se sont réfugiés, depuis le 19 août, en Thaïlande. La Croix-Rouge thaïlandaise, aidée par l'armée, a organisé un camp provisoire dans le district de Kap Choeng, à moins de 10 kilomètres de la frontière, afin de fournir un abri temporaire à plus de vingt mille personnes. A Surin, la capitale provinciale, située à une quarantaine de kilomètres de la frontière, les responsables en exil du Funcinpec, installés dans les deux confortables hôtels de la ville, font leurs valises pour Bangkok, non sans rendre hommage à la valeur symbolique des combats qui se déroulent à O'Smach. Avant de partir, l'ancien ministre des finances, Sam Rainsy, a publié un dernier communiqué et déclaré tout de go à un groupe de journalistes français : *« C'est un peu comme Verdun... »*

Quelle que soit la valeur de la métaphore, les très jeunes soldats khmers, coiffés de casques lourds trop grands pour eux, aperçus mercredi à travers les barrages de barbelés de la ligne de démarcation, ne sont pas sans évoquer ces enfants-soldats du régime de Lon Nol, autres acteurs, vingt-cinq ans plus tôt, de l'interminable guerre civile cambodgienne. – *(Intérim.)*

MAJORITÉ Réunis, à Calais du mardi 26 au dimanche 31 août pour leurs journées d'été, les Verts ont manifesté leur volonté de continuer à faire entendre leur différence au sein de la gauche. Yves Cochet, député du Val-d'Oise, a expliqué au *Monde* qu'il ne voterait pas *« en l'état »* le projet de loi sur l'entrée et le séjour des étrangers en France, préparé par le ministre de l'intérieur. Dominique Voynet doit, samedi, s'exprimer devant ses amis. ● JEAN-PIERRE CHEVÈNEMENT a jugé *« inepte »* le débat en cours sur l'abrogation des lois de ses prédécesseurs. Il a annoncé qu'il rencontrerait les associations de soutien aux immigrés après les ultimes arbitrages interministériels sur son projet. ● FRANÇOIS HOLLANDE, premier secrétaire délégué du PS, s'emploie à désamorcer cette polémique en assurant que le texte gouvernemental est conforme aux engagements socialistes.

Les Verts confrontés à l'exercice de la participation gouvernementale

En exigeant l'abrogation des lois Pasqua et Debré sur l'immigration et le passage aux 35 heures sans délai, le mouvement écologiste met en porte-à-faux Dominique Voynet. Le premier ministre assure qu'il respecte ses engagements et veut maintenir le dialogue avec la gauche associative

CALAIS
de notre envoyée spéciale

Certaines années passent plus vite que d'autres. Réunis à Calais, du 26 au 31 août, pour leurs traditionnelles journées d'été, les Verts se souviennent en riant que, l'an passé, à Sanguinet, dans les Landes, Dominique Voynet recevait Lionel Jospin et Robert Hue pour leur dessiner, au tableau noir, les contours d'une *« grande coalition »* de gauche et rêver de députés Verts... en mars 1998. A Calais, un an plus tard, on croise six députés Verts à la cafétaria, des conseillers de la nouvelle ministre de l'aménagement du territoire et de l'environnement, équipés de portables.

A Calais, on est venu nombreux : huit cents inscrits, contre cinq cents l'an passé, et mille personnes attendues pour la fin de la semaine. Après quasiment trois mois de présence au gouvernement d'un mouvement qui n'a jamais connu pareille expérience, les questions sont nombreuses. Ça marche, comment les Verts ? Ça *« ferme sa gueule »* ou ça démissionne ? Ça reste trois ans au gouvernement avant de se faire lâcher par son parti, comme les communistes en 1981 ? Ça continue à exister ou ça s'éclipse, comme le Mouvement des citoyens depuis que M. Chevènement est devenu ministre de l'intérieur ? Ça grossit après les 3,6 % de voix glanées aux élections législatives ?

Les Verts tâtonnent. Ils exigent *« l'abrogation »* des lois Pasqua et Debré sur l'immigration, contrairement à la décision du gouvernement, ce qui obligé M[me] Voynet à se désolidariser de son mouvement, en déclarant, mercredi 27 août : *« On ne fait pas de la politique seulement avec des mots et des symboles, mais avec des propositions réelles »*. Ils demandent qu'une loi cadre sur le passage aux 35 heures soit *« débattue au plus vite et appliquée avant le 1[er] janvier 1999 pour l'ensemble des salariés, secteur public inclus »*.

« Une nouvelle législation se substituera... »

L'abrogation des lois Pasqua-Debré, qui figurait comme l'une des priorités du programme des Verts aux élections législatives de 1997, avait déjà disparu du texte d'orientation établi par les dirigeants du PS et des Verts et signé en marge de l'accord électoral conclu le mercredi 22 janvier. Ce dernier stipulait simplement qu'*« une nouvelle législation se substituera aux lois Pasqua en réinstaurant notamment le droit de vivre en famille, le droit d'asile, le droit du sol »* (*Le Monde* du 24 janvier).

En revanche, la déclaration commune signée par les dirigeants du PS et du PCF le 29 avril à la Mutualité prenait l'engagement d'abroger l'ancienne législation. Le 15 mai, Lionel Jospin, lors d'un meeting à Paris, avait repris à son compte, pour la première fois, le terme d'*« abrogation »* à la grande satisfaction des Verts.

« VIGILANCE »

A Calais, les écologistes de gauche tentent de théoriser, pour la première fois et en pleine action, leurs relations au sein de la nouvelle majorité plurielle. Tâche difficile pour une rentrée *« sensible »*, comme dit Guy Hascoët, le nouveau député du Nord, en évoquant les débuts d'une polémique engagée au mois d'août par la ministre de l'aménagements du territoire et de l'environnement et les militants écologistes, après un silence jugé trop long, alors que de nombreuses villes s'entêtaient à flirter avec des pics inhabituels de pollution.

A l'écho rencontré dès le 26 août par un communiqué du parti avertissant que l'adoption d'une loi sur la base du rapport Weil et de l'avant-projet Chevènement *« ouvrirait une grande crise de confiance au sein de la majorité plurielle »* (*Le Monde* du 28 août), les Verts ont compris qu'ils étaient sous les feux de la rampe.

Couacs ? Maladresses ? A Calais, les Verts ont pesé leurs mots. *« Beaucoup voulaient signer un carton rouge, et le texte du communiqué est le fruit d'un compromis »*, expliquent même ses rédacteurs. Dès leur premier conseil national, après les élections législatives, les Verts avaient en effet souhaité témoigner de leur *« vigilance »*. Ils avaient ainsi fortement critiqué la composition jugée trop *« socialiste »* du cabinet de la nouvelle ministre et adoptaient de nombreuses motions de contrôle de l'activité gouvernementale, souhaitant par exemple que le soutien des Verts soit *« réexaminé tous les six mois »* (*Le Monde* du 7 juin). *« On est donc là au moins jusqu'à la fin décembre »*, sourit, à Calais, Alain Lipietz, l'un des porte-parole des Verts.

Pour les militants écologistes, le bilan des trois mois d'activité gouvernementale de M[me] Voynet reste en effet d'abord très largement positif. Démantèlement de Superphénix, abandon du canal Rhin-Rhône : deux mesures spectaculaires qui ont satisfait, dans une large mesure, les militants Verts. *« En outre, Dominique a su se faire aimer des adhérents. L'allégeance à son nom dépasse celle d'un simple courant »*, juge encore M. Lipietz.

« ÉQUILIBRE DIFFICILE »

En revanche, la rentrée s'avère plus difficile. Le gouvernement doit en effet affronter une *« zone de turbulences »* : projets de loi, choix budgétaire et européen... Si Dominique Voynet a choisi d'exprimer, samedi, cette *« urgence »* d'un passage immédiat aux 35 heures, d'autres, au sein du parti, sauront lui rappeler des dossiers plus sensibles. Philippe Boursier, le porte-parole qui s'était opposé à l'alliance avec le PS avant les législatives, souhaite ainsi faire adopter par le conseil national, ce week-end, une opposition de principe à la privatisation de France Télécom.

« Nous cherchons notre parole à trois pattes », résume M. Hascoët. Mercredi soir, la tendance majoritaire des Verts (les amis de Dominique Voynet) s'est réunie pour fixer, dans un texte, un mode d'emploi pour chacun des trois *« pôles »* des Verts : groupe parlementaire, parti, gouvernement. Dans ce texte, Jean-Luc Bennahmias, le secrétaire national du mouvement, Yves Cochet, le député, ou encore Denis Baupin, le conseiller de la ministre, s'inquiètent de certaines dérives socialistes. *« Au Parlement, le PS fait prévaloir son propre programme sur l'accord Verts-PS »*, écrivent-ils, jugeant que le *« contrat se réinterprète de jour en jour »*. Pour le gouvernement, ils rappellent que la *« victoire n'autorise pas à régenter la société par décrets »*.

« Nous devons nous garder de la vieille tactique communiste – mettre [le PS] *au pied du mur, le pousser à l'erreur, dénoncer ses trahisons, récupérer les mécontents. Ça n'a pas marché avec le PC, ça ne marchera pas avec nous »*, expliquent encore les majoritaires dans ce texte intitulé *« Une nouvelle étape pour les Verts »*. Toute la journée de mercredi, les amis de Dominique Voynet ont tenté, chacun à leur manière, d'éviter que la rapide déclaration de cette dernière sur l'avant-projet de loi Chevènement ne la place en porte-à-faux avec ses collègues de la majorité plurielle, mais aussi des militants Verts qui s'étaient trouvés très nombreux en 1996 pour manifester aux côtés des sans-papiers. *« Dominique n'a pas encore trouvé ce difficile équilibre entre ce qu'elle peut dire comme Verte et ce qu'elle peut dire comme ministre »*, confiait un des dirigeants écologiste. Samedi 30 août, alors que le conseil national des Verts doit *« suspendre »*, comme prévu, les activités de porte-parole de Dominique Voynet, cette dernière s'essaiera à cet exercice délicat.

Ar. Ch.

Les réactions embarrassées de la gauche plurielle

PRINCIPAL ARTISAN de l'accord PS-Verts lors des dernières élections législatives, Yves Cochet a affirmé au *Monde*, mercredi 27 août, qu'*« en l'état »* il ne voterait pas le projet de loi préparé par Jean-Pierre Chevènement. *« J'espère qu'il sera modifié par le gouvernement lui-même avant de passer devant l'Assemblée nationale. Les députés Verts proposeront des amendements suffisants pour que dans le texte figure l'abrogation des lois Pasqua-Debré »*, a indiqué le député du Val-d'Oise.

Interrogé sur l'écart d'appréciation entre les Verts et Dominique Voynet, M. Cochet a déclaré : *« Nous allons renforcer, par des réunions hebdomadaires au plus haut niveau, les relations entre le parti, le groupe parlementaire et « notre » ministre. Mais il nous paraît normal que le parti réclame plus et plus vite que le ministre, que les propositions des parlementaires soient plus vives et plus animées. C'est le rôle de cette majorité plurielle. »*

De son côté, Jean-Pierre Brard, député (app. PC) de Seine-Saint-Denis, a estimé que *« le Parti communiste va adopter un profil bas »* sur cette question. *« J'aurais préféré que le gouvernement abroge les lois Pasqua-Debré, mais il faut reconnaître que le projet fait bouger beaucoup de dispositions. Globalement, ce texte n'est pas mauvais »*, a affirmé au *Monde* M. Brard. Le maire de Montreuil juge favorablement les mesures proposées pour le regroupement familial, la lutte contre la polygamie, le droit d'asile pour les étrangers en danger. *« Les immigrés attendent du concret. Ils se moquent du débat sur le mot abrogation »*, estime M. Brard.

Son collègue de Vénissieux, André Gerin, qui avait été le porte-parole du groupe communiste lors de la discussion sur la loi Debré à l'Assemblée nationale, souhaite, en revanche, l'abrogation des lois Pasqua-Debré et *« une refonte complète de la législation sur l'immigration »*. *« La problématique a changé depuis la Libération. Il faut revenir sur l'ordonnance de 1945, mais dans le même sens progressiste, dans le respect de la tradition universaliste de la France et dans le souci d'une intégration républicaine des travailleurs immigrés et de leurs enfants »*, a déclaré au *Monde* le député du Rhône.

Ariane Chemin et Jean-Louis Saux

M. Chevènement va consulter les associations

JEAN-PIERRE CHEVÈNEMENT rencontrera, en fin de semaine prochaine, les organisations de soutien aux droits des étrangers. Selon le ministère de l'intérieur, une demi-douzaine d'associations, *« les plus anciennes et les plus présentes sur le terrain »*, seront reçues par le ministre, son directeur de cabinet, Jean-Pierre Duport, et le conseiller technique chargé de l'immigration, Patrick Quinqueton, étant chargés d'accueillir les autres.

Ces rencontres devraient se dérouler *« après les derniers arbitrages gouvernementaux »*, précise-t-on au ministère. L'objectif principal du ministre de l'intérieur sera donc de défendre *« la position du gouvernement »*, en expliquant *« le sens de ce projet »*. Un *« souci pédagogique »* qui *« ne ferme pas la porte à quelques évolutions »*, précise-t-on, Place Beauvau. *« Nous souhaitons qu'au-delà du mot « abrogation », les associations nous indiquent les points techniques qui, dans le projet, leur paraissent les plus sensibles*, ajoute-t-on. *Ces observations pourront avoir leur traduction lors du débat parlementaire. »*

DÉBAT « INEPTE »

Autant dire que M. Chevènement n'entend remettre en cause ni la philosophie ni l'équilibre de son projet. A ceux qui, depuis une semaine, lui reprochent d'avoir renoncé à l'abrogation des lois Pasqua, il a répondu, mercredi 27 août, qu'il jugeait ce débat *« inepte »*. *« Derrière cette querelle de mots se cache une surenchère permanente visant à la suppression de tout contrôle à l'entrée du territoire national »*, a-t-il affirmé. *« Ce n'est pas une thèse républicaine, ce n'est pas la thèse du gouvernement »*, a-t-il ajouté.

Le débat promet donc d'être houleux, d'autant que la liste des associations dénonçant le projet gouvernemental s'allonge. La section française d'Amnesty International *« regrette que certaines avancées significatives envisagées par le projet socialiste ou le rapport de Patrick Weil n'aient pas été reprises »*. France terre d'asile dénonce *« le caractère particulièrement indigent »* de l'avant-projet de loi. Enfin, interrogé par *L'Humanité*, le président de la Ligue des droits de l'homme, M[e] Henri Leclerc, estime que l'avant-projet *« ne touche pas aux très grandes aggravations faites par MM. Pasqua et Debré »*, et en appelle aux parlementaires : *« Je ne peux pas arriver à croire* [qu'ils] *se renieront. »*

Nathaniel Herzberg

Les dirigeants socialistes se défendent de ne pas respecter leurs engagements

LIONEL JOSPIN avait réagi dès mardi 26 août, à la sortie du bureau national du PS. François Hollande, premier secrétaire délégué, est revenu à la charge mercredi. A l'Hôtel Matignon comme rue de Solferino, chacun en est convaincu : la polémique engagée depuis quelques jours sur l'avant-projet de loi sur l'immigration est une mauvaise querelle. En reprochant au gouvernement d'avoir renoncé à *« abroger »* les lois Pasqua et Debré, les associations de défense des droits des étrangers, voire telle ou telle composante de la majorité, joueraient sur les mots.

Mais chacun reste vigilant pour éviter que ce débat ne dérape. François Hollande l'a donc réaffirmé : *« Il n'y a pas et il n'y aura pas tromperie sur les engagements électoraux. »*. Le texte préparé par Jean-Pierre Chevènement est *« tout à fait conforme »*, a-t-il assuré, à ces engagements : rétablissement du droit du sol, du droit à une vie familiale normale pour les immigrés et d'un droit d'asile conforme à la tradition républicaine, et suppression de bon nombre de tracasseries administratives qui ne sont ni respectueuses des droits de la personne, ni efficaces.

Il y a donc bien, aux yeux du premier secrétaire délégué, un *« problème de mots »*. *« Ce qui compte, c'est le contenu des dispositions. Or, il est clair que celles-ci conduisent à l'abrogation de toutes les dispositions de l'ordonnance de 1945 sur le droit des étrangers qui sont contraires aux principes de la République et aux droits des personnes. »* *« Le premier ministre est en continuité avec ce qu'il a affirmé et défendu depuis des années »*, assure-t-on également avec vigueur du côté de Matignon. Au-delà des propos de campagne – durant laquelle Lionel Jospin avait, une fois, employé publiquement le mot *« abrogation »* – l'on estime que la base des engagements socialistes en la matière est le texte adopté par les militants puis par la convention nationale de juin 1996. Conformément à ce programme, ajoute-t-on, le projet de loi en cours de préparation *« va bien abroger les dispositions apportées par les lois Pasqua et Debré »* qui ne sont pas respectueuses du droit des personnes.

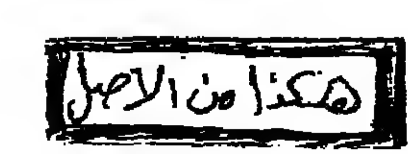
« MARGES DE MANŒUVRE »

Reste le débat de fond sur lequel les dirigeants socialistes n'entendent pas dévier de la voie tracée depuis deux ans. *« C'est là, effectivement, qu'il peut y avoir un écart »* avec l'analyse et les revendications des associations de défense des étrangers, admet François Hollande. Mais il ajoute que la position du PS est constante : à ceux qui réclamaient la suppression de toute barrière à l'entrée des étrangers en France, *« nous avons toujours répondu que, parallèlement à la tradition d'accueil, nous entendions assurer l'effectivité de la loi républicaine à l'égard des étrangers en situation irrégulière. Ce n'est pas une nouveauté et il n'est pas possible de changer de logique »*.

Pour autant, chacun se dit attentif aux réactions des associations et soucieux de continuer à dialoguer avec elles. Quant aux critiques qui sont venues de tel ou tel composante de la majorité, les dirigeants socialistes veulent faire la part des choses, tout en rappelant chacun à ses responsabilités. A la mise en garde des Verts, mardi, l'on oppose volontiers la solidarité sans faille affichée, mercredi, par leur dirigeante et membre du gouvernement, Dominique Voynet. De même, l'on ne semble guère craindre de faille sérieuse, sur ce terrain, avec les communistes. Enfin, en dépit de la réaction très rapide du Mouvement des jeunes socialistes – qui, comme le rappelle son président, Régis Juanico, a toujours plaidé en faveur de l'*« abrogation »* des lois Pasqua-Debré pour *« bien marquer une vraie rupture avec la politique précédente »* –, on n'imagine pas que ce sujet puisse perturber les débats de l'université d'été du PS, qui commence à La Rochelle, vendredi 29 août.

Mais l'on est jamais trop prudent. Ainsi, à Matignon comme rue de Solferino, on souligne que le débat ne fait que commencer. Non seulement, il reste des points en discussion au sein même du gouvernement qui doit à nouveau en débattre la semaine prochaine. Mais toute la procédure de consultation ultérieure, puis la discussion parlementaire, laissent *« des marges de manœuvre »*, assure François Hollande, dès lors que l'équilibre de la démarche est préservé. Personne ne doute, enfin, que Lionel Jospin saisira l'occasion de son discours devant les socialistes à La Rochelle, dimanche, pour désamorcer – ou tenter de le faire – cette polémique.

Gérard Courtois



Le FN attend « avec gourmandise » le scrutin régional pour battre la droite et la gauche

Le parti d'extrême droite veut supprimer les subventions aux associations luttant contre le sida

Le mouvement de Jean-Marie Le Pen a mis à l'ordre du jour de son université d'été, qui se tient à Orange, la préparation des élections régionales de mars 1998. Il veut prouver que « *nationalisme* » et « *régionalisme* » sont conciliables. Il est persuadé qu'elles se traduiront par la défaite de la gauche et de la droite et qu'il aura donc à gérer des régions. Il prévoit la dislocation du RPR et de l'UDF.

ORANGE
de notre envoyée spéciale

Qu'y a-t-il de commun entre un Genrges-Paul Wagner, avncat, membre du bureau politique du Front national, nostalgiqne des « *provinces monarchiques* » dotées de pouvoirs étendus, un Bruno Gollnisch, secrétaire général du parti d'extrême droite, qui, évoquant les nombreux échelons de l'organisatinn territoriale, cite le Japon, « *où il n'y a pas de régions mais seulement des départements* » ? Rien, sinon la conviction qu'aujourd'hui le combat des nationalistes passe par un « *enracinement* » lié au régionalisme culturel.

Le thème de la treizième université d'été du Front national, organisée du lundi 25 au vendredi 29 août à Orange, est sans ambiguïté : « *Pour la France, le combat régional.* » Les orateurs qui se sont succédé depuis lundi à la tribune se sont appliqués à montrer – citant fréquemment Maurras, Barrès, Mistral – que nationalisme et régionalisme o'étaient pas incompatibles. Le chrétien traditionaliste Bernard Antony, responsable de l'organisatinn de l'université, a même émis le souhait qu'« *aux prochaines élections le Front national apparaisse comme le grand mouvement régionaliste et nationaliste* ». Deux députés européens, Yvan Blot et Jean-Claude Martinez, avaient, eux, pour mission d'introduire des distinguos avec les « *séparatistes* » partisans de l'« *Europe des régions* », qui « *œuvrent contre les nations* » et doivent donc être combattus.

« DOUBLE COUP DE BALAI »

Ce n'est que mercredi matin que les « universitaires » ont abordé en séance plénière, avec le secrétaire natiooal chargé des élus, Jean-Yves Le Gallou, le sujet proprement dit des élections régionales. Des élections que le Front national attendrait, selon lui, « *avec gourmandise* », car il prévoit que « *mars 1998 va être l'occasion d'un double coup de balai : sur le RPR et l'UDF, qui gèrent vingt des vingt-deux régions, et sur le PS et les Verts, qui gèrent les autres* ». Le Front national se propose, bien sûr, de précipiter leur défaite en « *frappant fort contre la gauche, qui gère les affaires gouvernementales, et la droite, qui dirige les régions* ».

Comme le délégué général Bruno Mégret, Jean-Yves Le Gallou est convaincu que, « *dans le monde politique tripolaire, avec d'un côté le bloc de gauche PS-PC-Verts, de l'autre le blac national, avec les électeurs de gauche qui viendront s'agréger au Front national, et au milieu le magma centriste RPR-UDF, dans ce monde, le pôle national, le FN, peut arriver en tête* ». « *Nous devons nous préparer à gérer des régions et proposer un nouvel horizon* », a-t-il expliqué en précisant que ce nouvel horizon « *ne se bornera pas aux compétences définies par les lois de décentralisation* ». Le mouvement d'extrême droite entend en effet enfourcher ses thèmes favoris sur la sécurité, l'emploi, la fiscalité et la moralité. Parmi ses propnsitions, le renvoi des délinquants des lycées, la créatioo d'une police régionale des transports nu l'arrêt des subventions aux associations luttant contre le sida, car « *les pratiques sexuelles peu orthodoxes ne justifient pas un financement public* ».

Abordant en final la questioo sensible des rapports avec les partis de la droite républicaine, Jean-Yves Le Gallou a renvoyé la balle dans l'autre camp : « *Le problème des alliances, ce n'est pas tellement le nôtre ; c'est beaucoup plus celui du RPR et de l'UDF. En 1998, nulle part l'une des trois forces n'obtiendra la majorité à elle toute seule. Ceux qui sont en position centriste – et dans ce coup-là, c'est le RPR et l'UDF – auront à se décider : soit s'allier avec la gauche contre le FN, soit s'allier avec le FN contre les socialo-communistes.* » « *A ce jeu, le RPR et l'UDF vont achever de se disloquer* », a-t-il rêvé tout haut.

Christiane Chombeau

La mairie de Vitrolles accuse le commissariat de police de « laxisme »

La municipalité FN a lancé une pétition

MARSEILLE
de notre correspondant régional

« *Et si le commissariat poursuivait les délinquants ?* » a titré, dans son dernier ouméro, *La Lettre du maire* de Vitrolles, supplément au journal de la municipalité Front national. L'article relatait l'incident qui, le 16 août, avait vu un habitant de la ville tirer sur des jeunes gens (*Le Monde* du 19 août). Le journal de la mairie de Catherine Mégret prétendait que la raison majeure du « *pourrissement de la situation* » était « *que le commissariat de police de Vitrolles ne bouge pas* », assurait que « *paur des dégradations contre les biens municipaux, vols, effractions, et jusqu'à de multiples agressions contre des élus en exercice (...), des dizaines de plaintes sont restées lettre morte* ». Une pétition « *contre le laxisme du commissariat de police nationale* » figurait à la fin de cet article.

Le préfet de réginn, Jean-Paul Proust, a répondu, lundi 25 août, par un communiqué. Il rappelait d'abord que « *les fonctionnaires de la palice natianale sont intervenus dans les délais les plus brefs* » le soir de l'accrochage. Il ajnutait que « *depuis 1994, la délinquance de voie publique sur la circonscription de Vitrolles est en diminutian constante (...), preuve de l'activité de la police nationale et de la présence des fonctionnaires sur le terrain* ».

Un syndicat de policiers proche de la droite, Alliance, a lui aussi répondu à la municipalité de Vitrolles. Il « *considère cette démarche camme une tentative de déstabilisation de la police nationale à des fins exclusivement politiques* [dont] *l'objectif est clair : asseoir l'autorité de sa police municipale qui serait ainsi la garde prétorienne de la municipalité* ». La mairie a précisé, mercredi 27 août, qu'elle ne mettait pas « *en cause le professionnalisme et la volonté de travail des hommes et des femmes du commissariat* », mais le cnmmissaire de police, ajoutant : « *Les policiers sont nos amis.* »

Michel Samson

M. Strauss-Kahn juge possible un déficit de 2,9 % du PIB en 1998

LE MINISTRE de l'économie et des finances, Dominique Strauss-Kahn, confirme que la croissance pourrait atteindre 3 % en 1998, dans un entretien accordé au *Nouvel Observateur* (daté 28 août). Interrogé par la radio publique allemande, mercredi 27 août, il s'est déclaré très optimiste sur la réduction des déficits publics, les rentrées fiscales plus importantes que prévu en 1998 et une progression des dépenses de l'Etat contenue au niveau de l'inflation prévue (1,5 %, peut-être un peu moins) permettant, selon lui, de respecter le critère de 3 % du PIB. « *Je pense qu'à la fin de l'année, nous nous situerons dans ce cadre,* a-t-il précisé. *Peut-être atteindrons-nous même les 2,9 %.* »

DÉPÊCHES

■ **SONDAGE : le premier ministre voit sa cote de confiance enregistrer une hausse de quatre points en un mois,** selon un sondage réalisé par CSA, les 18 et 19 août, auprès d'un échantillon national de 1 004 personnes, pour *La Vie* et France-Info. Lionel Jospin recueille 49 % d'opinions positives, contre 36 % d'opinions négatives (en baisse de 2 points). Le président de la République enregistre une hausse de sa cote de confiance de 1 point, à 44 %, contre 43 % d'opinions négatives.

■ **DÉCENTRALISATION : Antoine Rufenacht, président (RPR) du conseil régional de Haute-Normandie,** a qualifié d'« *extrêmement regrettable* », mercredi 27 août, la décision annoncée par le premier ministre de ne pas modifier le mode de scrutin des élections régionales. « *En prônant le renforcement de la décentralisation, notamment au niveau de l'emploi, et en ne créant pas les conditions de ce renforcement, le Parti socialiste pratique le double langage* », a-t-il indiqué.

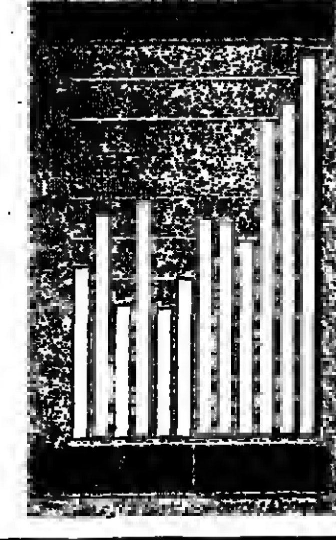
■ **IMMIGRATION : Claude Goasguen, secrétaire général de l'UDF,** estime, dans un entretien publié jeudi 28 août par *Le Parisien*, que « *Lionel Jospin a choisi la voie du bon sens en essayant de sortir l'immigration d'un débat empoisonné* ». « *Je ne peux que saluer la décision du gouvernement de ne pas abroger les lois Pasqua-Debré* », précise-t-il.

■ **SATISFECIT : Nicole Notat, secrétaire générale de la CFDT,** a déclaré au *Nouvel Observateur* (daté 28 août) que « *sur la plupart des actions engagées, le gouvernement a eu à la fois une bonne pratique et une bonne méthode* ». « *Il a fait preuve d'honnêteté intellectuelle et de responsabilité* », a-t-elle ajouté, citant l'Europe, les entreprises publiques et l'assurance-maladie.

■ **TOULON : Jean-Marie Le Chevallier, maire (FN) de Toulon,** a interdit, mercredi 27 août, le rassemblement du collectif Mémoire vivante, composé de 31 organisations, qui souhaitait commémorer, jeudi, le 53e anniversaire de la libération de Toulon en marge des cérémonies officielles, ces dernières n'étant pas, selon lui, représentatives des valeurs de la Résistance et de la Libération. Le collectif a décidé, en accord avec le préfet du Var, Hubert Fournier, de maintenir le rassemblement, tout en le décalant d'une centaine de mètres, pour « *éviter toute provocation* ». En 1996, leur initiative avait été interdite par le préfet, Jean-Charles Marchiani.

Le commerce extérieur a dégagé un nouvel excédent record en juin

LE SOLDE de la balance commerclale a enregistré, en juin, un nnnveau record : après avoir dégagé un excédent de 16,267 milliards de francs en mai, le commerce extérieur a été excédentaire de 18,784 milliards en juin en données corrigées des variatinns saisonnières et des jours ouvrables, selon les données publiées, jeudi 28 août, par la direction des douanes. Les exportatinns ont progressé pour atteindre 137,195 milliards de francs (contre 135,832 milliards en mai), alors que les importations fléchissaient à 118,411 milliards (119,565 milliards en mai). Sur les six premiers mois de l'année, le solde cumulé s'établit à 80,576 milliards, cnntre 37,521 milliards sur la même période de 1996.





PRISONS Bien que majoritaires dans la population, les femmes restent sous-représentées dans les statistiques pénales : elles ne constituent que 11 % des personnes condamnées en 1992 et seulement 4 % de la pnpulation carcérale. Mises en cause pour des délits liés à la sphère privée, elles bénéficient d'un traitement judiciaire plus favorable que les hnmmes. ● SELON L'HISTORIENNE MICHELLE PERROT, la délinquance des femmes, cantonnée à la sphère privée, est plus secrète et inégalement poursuivie. *« Actuellement, les pouvoirs publics combattent des formes de délinquance qui ne sont pas celles des femmes, comme le vol de voitures nu le trafic de stupéfiants. »* ● AU CENTRE DE DÉTENTION de Rennes, trois femmes condamnées à de longues peines racontent leur solitude et leur difficulté à vivre ensemble.

La justice est plus clémente envers les femmes qu'envers les hommes

Les détenues ne représentent que 4 % de la population carcérale. Commettant moins de crimes et délits que la population masculine, elles bénéficient en outre d'un traitement judiciaire plus favorable, sauf lorsqu'elles ont commis des violences sur leurs enfants

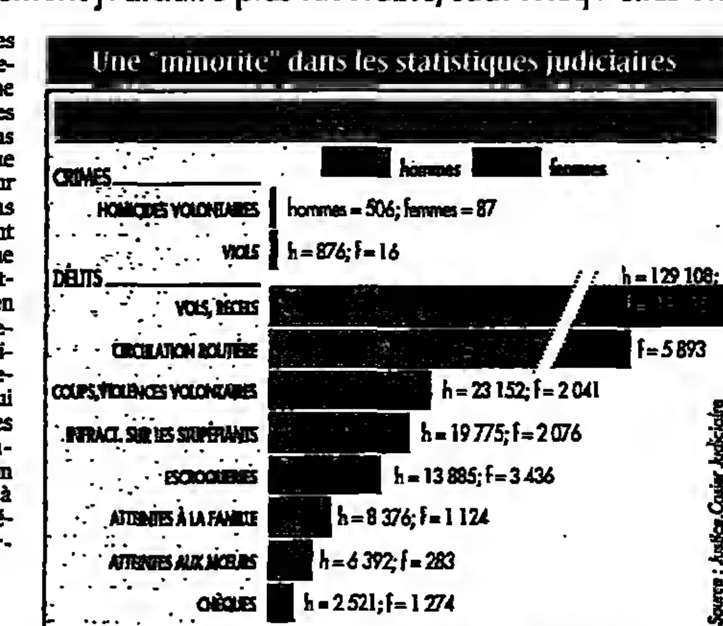
LA DÉLINQUANCE et la criminalité feraient-elles partie des derniers bastions de l'inégalité des sexes ? Bien qu'en France les femmes soient plus nombreuses que les hommes – 51 % de la population au recensement de 1990 –, elles sont encore largement minoritaires dans les statistiques policières et judiciaires. Une inégalité qui joue, en fait, en faveur des femmes.

Dans une étude intitulée *Femmes, délinquances et cantrôle pénal*, France-Line Mary, sncinlogue et démographe, montre ainsi que la place des femmes dans le système de répressinn pénal reste marginale. En 1993, elles ne représentaient que 14 % des personnes mises en cause par la police et la gendarmerie, 13 % des inculpés dnnt l'instructinn s'est clnse en 1992, 11 % des cnndamnés de la même année, 5 % des personnes écrouées en 1994 et seulement 4 % de la pnpulatinn carcérale au 1er juillet 1996. *« La sous-représentatian quantitative des femmes en contact avec les principales institutions de répression et de contrôle pénal est un phénamène séculaire et, semble-t-il, universel »*, écrit Mme Mary.

Ces chiffres moyens cachent, tontefois, de grandes disparités. Isolant des spécificités féminines en matière de délinquance, France-Line Mary constate qu'il existe une plus grande proportion de femmes mises en cause pour les infractions relevant de l'économie domestique – délits sur les chèques – ou pour les infractinns cnntre les biens – vols et recels. Les femmes sont aussi très présentes, en tant que mères, dans le dnmaine des atteintes à la famille et à l'enfant en cas de violences, de mauvais traitements, d'abandon, voire d'infanticide. A l'inverse, elles sont sous-représentées dans les secteurs qui constituent les cibles prinritaires des pnlitiques de sécurité publique : infractions à la législation sur les stupéfiants, atteintes à l'nrdre public, destructions et dégradatinns, atteintes aux personnes nu aux moeurs.

« DIFFÉRENCIATION »

France-Line Mary constate également que la justice se montre plus clémente envers les femmes, et ce, quelle que soit la gravité des infractions. Cette mansuétude des magistrats se traduit, lors de l'instruction, par un moindre recours à la détention provisoire : 78 % des femmes inculpées en 1992 sont restées en liberté, contre 55 % des hnmmes. La même année, les juges nnt incarcéré 57 % des femmes inculpées pnur crime contre 72 % des hommes et 20 % des femmes inculpées pour délit contre 43 % des hommes. *« C'est donc bien le bénéfice du droit à la liberté qui distingue les deux sexes et joue en faveur des femmes*, conclut Mme Mary. *Cette situation ne doit rien à la répartition des populations selon la qualification de l'infraction principale. »* La même logique est présente lnrs du procès, dans les statistiques qui concernent les condamnations. En 1992, toutes infractions confondues, 19,1 % des condamnés hommes se sont vu infliger une peine de prison ferme contre seulement 8,2 % des femmes. Les femmes bénéficient, en outre, plus souvent de peines avec sursis. *« A l'évidence, le sous-emprisonnement ferme des femmes ne semble pas devoir s'expliquer autrement que par des mécanismes de différenciation liés au sexe des justiciables »*, souligne France-Line Mary.



ATTITUDES DE REJET

Cette clémence se retrouve dans les statistiques qui concernent la prison. A ce stade, les infractions punies d'emprisonnement ferme sont globalement les mêmes pour les bnmmes cnmme pnur les femmes : elles concernent des homicides volontaires, des infractions à la législation des stupéfiants ou à la police des étrangers, des viols ou des atteintes aux mœurs. Tous délits et crimes confondus, la durée moyenne de détention des femmes est toujours plus courte que celle des hommes : en 1994, elle s'élevait à 5,6 mnis pour les femmes contre 7,2 mois pour les hommes.

Le seul domaine dans lequel la justice se montre particulièrement sévère à l'égard les femmes est celui des atteintes à la personne et à la famille. C'est la seule infraction pour laquelle la durée moyenne de détention des femmes est supérieure à celle des hommes : 3,9 mois contre 2,6. Tout se passe comme si, pour la société, ces atteintes qui touchent essentiellement les enfants étaient mnins bien tolérées quand elles nnt été commises par une femme que par un bomme.

« Toutes les études qualitatives portant sur les femmes détenues soulignent qu'au sein de l'univers carcéral les femmes qui ont porté atteinte à leur enfant sont celles à l'égard desquelles se manifestent le plus souvent des attitudes de rejet, ce aussi bien de la part des autres détenues que des différents personnels pénitentiaires », renchérit la démographe.

Apparemment, les *« mauvaises mères »* sont les seules à ne pas bénéficier de la mansuétude accordée aux femmes dans le système pénal. Mme Mary rapproche ce phénomène de la réprobation encourue, dans les prisons masculines, par les agresseurs sexuels.

Cécile Prieur

★ ***Femmes, délinquances et contrôle pénal***, **analyse sociodémographique des statistiques administratives françaises, France-Line Mary, coll. « Etudes et données pénales », n° 75, Centre de recherche sociologique sur le droit et les institutions pénales, 1996.**

Michelle Perrot, professeur, auteur de l'« Histoire des femmes en Occident » et spécialiste des prisons

« Il y a une culture virile de la violence, alors que la délinquance féminine est plus secrète »

« Les femmes ont-elles toujours été moins cnncernées que les hommes par la délinquance et les peines privatives de liberté ?

– Oui, la différence des sexes dans la délinquance, la pénalité et les modes de punition est un phénomène ancien. Loin de s'atténuer, il perdure. On peut même considérer que depuis deux siècles l'écart s'est accru. Au dix-huitième siècle, les femmes étaient proportionnellement plus nombreuses qu'aujourd'hui devant les tribunaux. Vers 1820, une personne sur trois impliquée dans un fait délictueux était une femme et un tiers des prisonniers étaient de sexe féminin.

» A l'épnque, beaucoup de femmes étaient poursuivies pour émeute de subsistance en période de pénurie et délit forestier. Or, les émeutes de subsistance nnt disparu avec un meilleur approvisinnnement. Quant aux délits forestiers, ils nnt été dépénalisés en 1832, car on considérait que le ramassage de fagots ne troublait pas l'nrdre public. Ces deux exemples montrent que la délinquance est un fait social construit. L'illégalisme féminin semble moins gêner l'ordre public que son correspondant masculin. De nos jours et de la même façnn, la dépénalisatinn des chèques sans provision, intervenue en 1991, a fait chuter les taux de délinquance féminine.

– Comment expliquer cette sous-représentation des femmes ?

– Moins présentes dans l'espace puhlic, les femmes y sont aussi moins vinlentes. Non par nature, mais en raison du mode de construction des identités sociales. Au dix-neuvième siècle, la notion de féminité se construit autour des idées de douceur, de résignation, de sohriété. Les femmes sont cantonnées à la sphère privée, tandis que la virilité implique la défense de l'honneur, la glorificatinn de la force physique, voire celle de l'excès. Il y a une culture virile de la violence, dont les femmes font d'ailleurs souvent les frais, notamment en matière de sexualité. On nbserve également une construction de l'idéal type du jeune garçon qui passe par une certaine violence. Aujourd'hui encore, les bandes des jeunes de banlieue sont masculines, et les filles qui s'y hasardent sont fortement blâmées par leur entourage et leur famille.

» La délinquance féminine, cachée au sein de la famille, est plus secrète et inégalement poursuivie. Il y a cependant une sphère de la délinquance féminine qui concerne ce domaine privé. Pendant longtemps, l'avortement fut toléré, avant de faire l'nbjet d'une répression renforcée. Très réprouvée socialement, la maltraitance des enfants est sévèrement punie et, dans les prisons, la « mauvaise mère » est l'équivalent du délinquant sexnel, le « pointeur » mis en quarantaine chez les hommes. Il y a une autre forme de délit féminin : le délit dit « astucieux », le faux en écriture par exemple. Plus de ruse et moins de violence directe. La délinquance prolonge et traduit les modes de vie et les manières de faire.

» Actuellement, les pnuvnirs publics combattent des formes de délinquance qui ne sont pas celles des femmes, comme le vol de vnitures nu le trafic de stupéfiants, qui remplit aujourd'hui les prisons.

> « Les pouvoirs publics combattent des formes de délinquance qui ne sont pas celles des femmes »

– Les femmes semblent bénéficier d'une certaine indulgence de la machine judiciaire. Cela a-t-il toujours été le cas ?

– Ce n'est pas nouveau. Entre d'abord en jeu la considération, matérielle et symbolique, pour la mère. Incarcérer une mère de famille, c'est prendre le risque d'accroître le désordre de la rue. Exécuter une femme, c'est se priver d'une mère potentielle.

» S'y ajnute, nntamment au dix-neuvième siècle, avec le nouveau code pénal, l'idée que la femme n'est pas punissable. Pour Michelet, elle est juste pitoyable. Pour les mêmes raisons qui font d'elle des citoyennes mineures, elles ne sont pas responsables, elles sont plutôt folles. Le vol de « grands magasins », nouveau délit féminin au dix-neuvième siècle, est traité cnmme une fnrme d'hystérie qu'il faut éventuellement soigner. Les femmes sont bonnes pour l'asile plus que pour la prison, qui s'organise comme une « maison des hommes ».

» Cette indulgence, qui a des effets bénéfiques, a dnnc des racines ambiguës. Il en reste encore quelque chose chez les magistrats d'aujourd'hui, comme s'ils considéraient que les femmes ne sont toujours pas responsables. Ce qui explique sans doute pourquoi, dans la Russie des tsars comme dans l'Allemagne des années 70, il y eut une revendication féministe de la violence, pour rompre avec les stéréotypes de la douceur et de l'exclusion publique des femmes.

– Le fait que les femmes conquièrent les mêmes droits que les hommes ne devrait-il pas aboutir à une égalité dans la délinquance et les punitions ?

– On peut en faire l'hypothèse, avec toutefois deux réserves. D'une part, l'égalité des droits et des rôles demeure largement théorique. D'autre part, il y a une inertie de la délinquance, qui, liée à la grande pauvreté, retarde sur l'évnlutinn des moeurs. Enfin, nn peut espérer – sans trop y croire – que le modèle féminin d'un moindre recours à la violence gagne du terrain. D'une autre manière, c'était un peu l'espoir de celles qui se sont battues pour la parité en politique.

– Les prisons pour femmes vous paraissent-elles différentes de celles des hommes ?

– Les prisons nnt été faites pour les femmes. Avant la Révolutinn française, les hommes étaient envoyés aux galères, alors que les femmes, les vieillards et les enfants étaient condamnés à la prison. Lorsqu'on supprime les autres formes de punition, la prison devient la punition de tous. Au dix-neuvième siècle, la séparation des sexes devient le principe d'organisation fondamental, avec deux modèles disciplinaires : l'armée pour les hommes, la religion pour les femmes. A partir de 1830, les femmes sont surveillées par des religieuses, dans un monde de travail, de prière et, surtout, de silence, qu'Edmond de Goncourt, dans son roman *La Fille Elisa*, dénonçait comme antinomique de la nature des femmes.

» Dans le monde mixte d'aujnurd'hui, l'univers carcéral demeure un îlot de non-mixité, dont les enquêtes récentes soulignent la spécificité : moindre vinlence, mais aussi plus grande pauvreté et isolement sncial et familial. Minorité, les femmes incarcérées sont aussi particulièrement abandonnées. »

Propos recueillis par Michèle Aulagnon

Au centre de détention de Rennes, les « face-à-face terribles avec soi-même »

RENNES
de notre envoyée spéciale

REPORTAGE
Anaïs, Andrée, et Isabelle tentent de donner un sens à leur enfermement

Derrière les hauts murs d'enceinte du centre de détention de Rennes (Ille-et-Vilaine), deux cent vingt-cinq femmes de tnus âges vivent à l'écart de la société. Venues des quatre coins de France, elles finissent ici de purger les très longues peines auxquelles elles ont été condamnées, le plus souvent pour meurtre ou assassinat, trafic de stupéfiants, complicité de viols ou d'agressinns sexuelles. Dix d'entre elles ont été condamnées à la perpétuité. Toutes sont profondément marquées par la gravité de leur infraction et tentent de gérer, tant bien que mal, les longues années d'enfermement qui leur restent à vivre.

« Jamais je n'ai vraiment pensé que ce que j'ai pu cammettre me conduirait un jour à la prison. » Incarcérée depuis bientôt six ans, Anaïs a longtemps tourné et retourné les motifs de sa condamnation, ce moment où, pnur elle, *« tout a basculé »*. Condamnée à dix-huit ans de réclusion criminelle pour une affaire passionnelle, cette petite femme douce a appris à subir *« ces face-à-face terribles avec soi-même »*, quand défilent les images des heures sombres où elle croyait perdre la raison. A cinquante-six ans, elle n'a plus de haine. Peu lui importe dorénavant la garde à vue humiliante où elle s'est sentie avilie, l'instruction qui n'en finissait plus, l'avocat général de la cour d'assises qui l'a décrite comme le *« cerveau »* d'une machination qui la dépassait. Le temps a fait son œuvre : de son passé, il ne reste quasiment rien.

Aujourd'hui, Anaïs, que ses codétenues appellent *« mamie »*, veut croire que son interminable détention peut redonner sens à sa vie. Impliquée dans toutes les activités du centre pénitentiaire, elle fait figure de détenue modèle. Paisible et détachée, elle ne semble pas souffrir de la promiscuité de la détention, dans un univers pourtant exclusivement féminin, ambigu et conflictuel. *« J'essaie de ne pas penser au passé des filles*, explique-t-elle. *Elles ne sont pas toutes pourries, loin de là. Et si beaucoup ont le verbe haut, c'est qu'elle veulent se protéger. Ce n'est qu'une carapace qu'elles se forgent de peur de souffrir. »*

Andrée, elle, a choisi. Sa carapace sera le rire, comme antidote à la vacuité de sa vie. Condamnée à vingt ans de détention, cette femme forte au rire puissant étonne par sa grande vitalité. Andrée a quarante-neuf ans aujourd'hui et elle a déjà passé douze ans derrière les barreaux. *« Avant d'arriver à Rennes, j'avais déjà fait plusieurs maisons d'arrêt*, se souvient-elle. *Mais quand je suis entrée dans ma cellule, ici, j'ai eu un choc. J'ai eu très peur de toutes ces années à passer. Alors je me suis promis que j'en sortirai libre. Cela m'a donné une force. » « Je ne suis pas en prison*, poursuit-elle. *J'y suis physiquement, mais ma tête n'y est pas, elle ne doit pas y être. Ici, seules celles qui sant résistantes peuvent tenir le choc, arriver à ne pas être avalées. »*

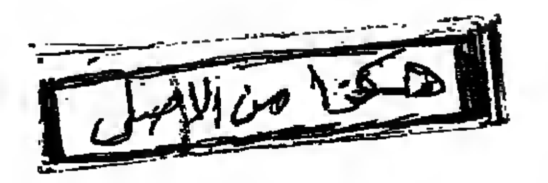
« NE RIEN ATTENDRE DES AUTRES »

Parce que la prison est un lieu *« où on est en danger tous les jours »*, Andrée s'est taillé une *« stature morale »*, une autorité que le poids des ans n'a fait qu'accentuer. Mais la solitude lui pèse. La confiance est difficile à accorder, l'amitié réelle trop rare. *« Pour ne pas être déçue, il ne faut rien attendre des autres*, résume-t-elle. *Sans campter que beaucoup de femmes sont dans des situations psychalagiques très lourdes. Pour elles, rien n'est adapté, ni les locaux ni le personnel, et encore moins le fait de vivre avec d'autres détenues. »* Andrée avoue avoir, en tant que mère, beaucoup de difficultés à côtoyer les femmes condamnées pour violences à enfants ou infanticide. *« Je m'astreins à ne pas les juger, mais c'est dur à gérer »*, lâche-t-elle simplement.

Toutes n'ont pas ce détachement. Condamnée à sept ans de détention alors qu'elle était encore mineure, Isabelle a *« très peur de la violence potentielle »* des autres femmes. Jeune, trop jeune assurément pnur vivre aux côtés de grandes criminelles, Isabelle a développé une peur panique de *« celles qui ant dérapé et qui semblent à tout moment pouvoir recommencer »*. Elle, l'ancienne petite caïd des cités, vit très mal ce mélange des genres. *« Au début de ma peine, j'étais à Fleury* [à la maison d'arrêt des femmes dans l'Essonne]. *Là-bas, il y avait surtout des jeunes camme mai, candamnées pour des vols, des trafics de stup. Je n'avais pas peur, c'était mon propre milieu, je pouvais encore jouer à la rebelle. Ici, il y a des homicides, des histoires terribles. Quand je suis arrivée, j'ai eu l'impression d'entrer en psychiatrie. Certaines sont là depuis tellement longtemps qu'elles ont pris la couleur des murs. Pour moi, elles sant devenues du granit, des pierres. »*

En silence, elle roule une cigarette. *« Il faut dire ce qui se passe ici*, reprend-elle. *Enfermer simplement ces femmes n'est pas une solution. Il faudrait différentes structures pour les personnes condamnées, des prises en charge différentes »*. Elle qui sortira dans quelques mois s'inquiète du sort *« des détenues actuelles et futures »*. *« Aujourd'hui, je suis en train de m'en sortir, mais tout le monde n'a pas fait ce chemin-là*, analyse-t-elle. *Il y aura de plus en plus de jeunes qui seront incarcérés comme moi, j'en suis persuadée. Il faut absolument qu'on trouve des réponses adaptées pour ne pas les laisser sombrer dans l'oubli. »*

C. P.



L'école ne parvient pas à corriger les inégalités sociales et culturelles

Une étude de l'Insee montre que l'origine sociale détermine les parcours scolaire et professionnel

Dans une étude publiée par l'Insee le 28 août, deux chercheurs soulignent à nouveau l'incapacité du système scolaire à corriger les inégalités sociales et culturelles. *« Le développement du système éducatif génère des mécanismes qui permettent aux inégalités de se maintenir »,* notent-ils. La complexité du système scolaire favorise, selon eux, les familles qui en ont une bonne connaissance. *(Lire aussi notre éditorial page 12.)*

L'ÉCOLE DE MASSE ne rend pas plus fluide une société et les familles ne sont pas toutes égales devant les études et le travail. Cette double affirmation, mettant à mal l'idéal méritocratique de la République, a déjà été démontrée par la sociologie française on étrangère. Elle vient de trouver une nouvelle illustratioo dans les travaux que publient, jeudi 28 août, deux chercheurs de l'Insee, Dominique Goux et Eric Maurin.

Les deux articles, intitulés *Destinées sociales : le rôle de l'école et du milieu d'origine* et *Démocratisation de l'école et persistance des inégalités*, ne limitent pas le débat sur l'égalité des chances au lien entre origine sociale et cursus scolaire. C'est leur grand intérêt. Ils montrent que la concurrence pour les différentes positions sociales *« se joue certes en premier lieu sur les bancs de l'école et de l'université, mais elle continue de se jouer tout au long de la carrière »*. Conséquence logique : deux personnes disposant du même diplôme n'ont pas forcément la même destinée sociale, chacune restant rivée au milieu social de son enfance.

Allant plus loin, Dominiqne Goux et Eric Maurin tendent à conclure, à travers l'exemple de diverses catégories sociales, que le diplôme aurait un rôle de moins en moins primordial au fur et à mesure que l'on avance dans la carrière, l'importance relative de l'origine sociale allant croissant.

Depuis plus d'un quart de siècle, la probabilité que le fils d'ouvrier devienne ouvrier et que l'enfant de noo-salarié perpétue ce statut est toujours quatre fois plus forte que la probabilité inverse (un fils de commerçant devenant ouvrier). L'avantage du fils de commerçant ou de patron par rapport au fils d'ouvrier se manifeste assez vite dans la carrière et a tendance à s'accentuer au fil de celle-ci. Cette inégalité se vérifie, même si elle est moins forte, entre les enfants de cadre, catégorie sociale plns récente, et les enfants de non-cadre : ces enfants ont deux à trois fois plus de chances de reproduire la situation de leurs parents que d'échanger leurs situations relatives. *« Tout se passe comme si chaque milieu social dotait ses descendants de ressources n'ayant de valeur que dans lo mesure où l'on reste dans son milieu d'origine et Imposalt oux descendonts des outres milieux un coût d'entrée, d'où résulteroit [...] one tendonce ou statu quo social »*, écrivent les auteurs. Leur coocIusion n'est guère encourageante : non seulement les inégalités de destinées sociales entre deux enfants se forgent à l'école, mais *« elles se construisent également tout au long de la vie professionnelle »*.

Pourtant, en trente ans, le système éducatif s'est ouvert à des milieux qui en avaient été longtemps exclus. Au début des années 70, les trois quarts des actifs issus de milieux d'ouvriers ou d'employés n'avaient pas dépassé le certificat d'études. Aujourd'hui, un sur cinq a son baccalauréat.

Mais, si le niveau général monte, il s'est opéré une sorte de *« translation vers le haut des inégalités »*, comme le notait Marie Duru-Bellat dans une étude sur l'évolution des inégalités sociales dans le système éducatif français (séminaire DEP-IREDU, mai 1996) (*Le Monde* du 6 mai). Une conclusion que rejoignent peu ou prou MM. Goux et Maurin en écrivant que la *« hiérarchie scolaire respecte lo hiérarchie des arigines saciales à peine moins souvent aujaurd'hui qu'il y a vingt ans »*. Autrement dit, l'ensemble des rapports des chances élémentaires *« est resté constant au cours du temps »*. Suivant nombre de sociologues, les deux chercheurs de l'Insee trouvent une explicatioo de nature à la fois socio-économique et culturelle à cette relative immobilité sociale. Cependant, les facteurs de nature culturelle ont tendance à preodre un poids prépondérant. *« Les inégalités dont les jeunes font aujourd'hui l'expérience en début de vie active reflètent ainsi d'abord les inégalités des niveaux scolaires de leurs parents »*, soulignent-ils. Comme cela a été maintes fois démootré, le « délit d'initié » du système scolaire continue de produire ses effets : aux classes sociales qui possèdent le savoir et la capacité de débrouiller le maquis scolaire vont toujours les bonnes filières, les boos établissements, les bonnes classes, les boos profs.

« Le recul des inégalités d'origine économique et le renforcement des inégolités d'origine culturelle sont apparus ou cours des dernières décennies, ovec l'essor du système éducatif, la multiplication des filières et l'importance croissante d'une bonne maîtrise des processus d'arientation », concluent MM. Goux et Maurin. Au risque de la caricature, l'argent fait de moins en moins la différence et la culture de plus en plus. Plus encore que le défi de l'école de masse, au bout duquel la société française semble être arrivée, celui de la qualité et de la transparence semble difficile.

Béatrice Gurrey

★ ***Mobilité sociale : la part de l'hérédité et de la formation**, Economia et Statistique nº 306, Insee, 1997.*

Claude Allègre veut revoir le système des bourses

Dans un entretien au magazine *L'Expansion* daté do 28 août, le ministre de l'éducation nationale, Claude Allègre, veut *« permettre aux « mille fleurs » de s'épanouir »* à l'école. Annonçant une rénovation des zones d'éducation prioritaire (ZEP), le renforcement de l'apprentissage, la création de *« zones franches »* péri-universitaires pour développer l'innovation, la *« responsabilisation »* des chefs d'établissement, le ministre note par ailleurs que *« notre système de bourse est efficace pour les familles moyennement pauvres, mais pas pour les familles très pauvres, qui ne peuvent consacrer aucune ressource à des études longues »*.

M. Allègre envisage ainsi pour la rentrée 1998 un système de prise en charge totale par l'Etat des études des jeunes défavorisés, *« s'ils obtiennent la mention assez bien au bac et s'ils s'engagent à devenir magistrats. De même pour les études de médecine et pour Sciences-Po »*.

Michel Mouillot est maintenu en détention

LA DEMANDE DE MISE EN LIBERTÉ sous contrôle judiciaire de l'ancien maire (PR) de Cannes, Michel Mouillot, écroué depuis le 19 juillet 1996, a été rejetée, mercredi 27 août, par la chambre d'accusatioo de la cour d'appel d'Aix-en-Provence. Le procureur général avait requis, pour la première fois, la libération de l'ancien élu incarcéré pour des faits de corruptioo découverts dans le cours de l'affaire des casinos cannois. L'avocat de M. Mouillot, Me François Saint-Pierre, a annoncé leur décision de se pourvoir eo cassation et de déposer une huitième demande de mise en liberté pour soo client, toujours hospitalisé en déteotion à Nice à la suite d'une grève de la faim. – *(Carresp.)*

Xavier Emmanuelli présidera le Haut Comité pour le logement des personnes défavorisées

L'ANCIEN SECRÉTAIRE D'ÉTAT à l'action humanitaire d'urgence du gouvernemeot Juppé, président du SAMU social de Paris, Xavier Emmanuelli, doit être oommé président du Haut Comité pour le logement des personnes défavorisées par Jacques Chirac. Il prendra officiellement ses fonctions mardi 2 septembre, à l'occasion de la remise du rapport annuel du Haut Comité au président de la République. M. Emmanuelli remplacera Louis Besson, nommé secrétaire d'Etat au logement dans le gouvernemeot de Lionel Jospin. M. Besson présidait le Haut Comité depuis sa création, eo décembre 1992.

DÉPÊCHES

■ **JUSTICE : le SRPJ de Versailles chargé, depuis juillet, de l'enquête sur l'existeoce d'emplois fictifs ao sein du conseil général de l'Essonne a reçu,** début août, des éléments d'une lettre provisoire de la chambre régionale des comptes d'Ile-de-France. Ce document dénonce l'*« absence »* d'une dizaine de personnes – dont Xavière Tiberi – au cabinet du président du cooseil général, Xavier Dugoin (RPR), où elles étalent officiellemeot employées. Cette transmission renforce les soupçons pesant sur Mme Tiberi et sur l'entourage familial et politique de M. Dugoin.

■ **POLLUTION : 82 % des personnes interrogées par l'IFOP,** pour un sondage réalisé les 21 et 22 août et publié le 28 août dans *L'Evénement du jeudi*, se sentent menacées par la mauvaise qualité de l'air. 29 % des sondés souhaitent que *« la priorité obsolue* [soit donnée] *oux tronsports en commun »*, 25 % demandent le développement du ferroutage. L'interdiction des voitures dans le centre des villes arrive en troisième position.

■ **SANTÉ : après la polémiqoe sur la présence d'une substance cancérogène dans certaines tétines pour enfants (*Le Monde* daté 24-25 août), le département de cancérologie de l'enfant de l'institut** Gustave-Roussy a déclaré que *« rien ne permet à l'heure octuelle de suggérer que les nitrosomines, présentes en quantité Infinitésimole dans les tétines, constituent un risque pour les bébés »*. Selon l'institut, des études épidémiologiques ont permis de *« suspecter fortement le rôle des nitrosamlnes dons le développement de certains cancers chez l'odulte »*, mais d'autres facteurs cancérogènes seraieot impliqués.

SOCIAL Après l'adoption par le conseil des ministres du 20 août du plan Aubry pour la création d'emplois-jeunes, Michel Destot, maire (PS) de Grenoble (Isère) depuis 1995, a annoncé qu'il était prêt à créer mille emplois dans sa ville. ● GRÂCE À UN TISSU ASSOCIATIF IMPORTANT, Grenoble a déjà créé des emplois comme les *« correspondants de nuit »* analogues à ceux qui existent par exemple à Rennes. ● POUR LES ÉLUS LOCAUX, notamment pour les maires, l'emploi est un casse-tête : ils ne sont pas officiellement compétents dans ce domaine, mais ils ne peuvent pas s'en désintéresser. ● L'ASSOCIATION DES MAIRES DE FRANCE (AMF) vient de publier ses propres propositions sur l'emploi, dans un rapport intitulé « Initiatives locales pour l'emploi ». L'AMF affirme qu'il faut *« inverser la logique »* de la politique de l'emploi et préconise *« une nouvelle politique territoriale et partenariale »*.

Comment la ville de Grenoble va créer mille emplois-jeunes

Michel Destot, premier magistrat de la préfecture de l'Isère, est prêt à innover pour assurer la réussite du plan Aubry, qu'il faut, selon lui, assouplir. De son côté, l'Association des maires de France demande que l'Etat laisse la place à l'« expérimentation » des élus locaux

GRENOBLE
de notre correspondant régional

« Nous ne fabriquerons pas des bataillons de jeunes sous perfusion d'argent public », prévient Bernard Pecqueur, conseiller municipal socialiste, qui préside l'une des quatre grandes commissions mises en place par la ville de Grenoble en 1995, chargée du développement économique et de l'emploi. Aussitôt après la présentation, le 20 août, par la ministre du travail, Martine Aubry, du dispositif « emploi des jeunes » *(Le Monde* du 21 août), le maire de Grenoble a annoncé qu'il était prêt à soutenir la création de mille emplois-jeunes dans l'agglomération au cours des cinq prochaines années, dans les secteurs publics et privés.

REPORTAGE

Des « correspondants de nuit » ont fait leur apparition dans plusieurs quartiers

« Nous figurons parmi les villes qui ont le plus de possibilités pour développer les emplois jeunes, estime Michel Destot, député de l'Isère et maire PS. *Ici l'imagination a toujours été au pouvoir, même si, faute de moyens financiers suffisants, l'innovation sociale a marqué le pas ces dernières années. »* L'existence, dans l'agglomération grenobloise, d'un tissu associatif très dense et d'un secteur parapublic plus développé que dans d'autres cités, ainsi que la présence de plusieurs « associations intermédiaires » – celles-ci mettent du personnel à la disposition des particuliers ou des associations – et d'une quinzaine d'« entreprises d'insertion » constituent *a priori* un terrain particulièrement favorable à l'émergence de nouveaux emplois. Grenoble a ainsi donné l'exemple, il y a quelques années, en lançant dans les quartiers de la Villeneuve, de Tesseire et de Mistral, des régies de quartiers.

Ces associations placées sous le contrôle des habitants emploient chacune une cinquantaine de personnes, en majorité des jeunes de moins de vingt-cinq ans, pour des missions à durée déterminée qui dépassent rarement plus d'un an. La ville et les sociétés de HLM commandent chaque année aux régies de quartiers un certain nombre de travaux de nettoyage des immeubles et de réfection des appartements dégradés. Elles leur confient également des missions de nature plus sociale.

DES MÉTIERS À RÉINVENTER

Ainsi, depuis un an, des « correspondants de nuit » ont fait leur apparition dans plusieurs quartiers. Par équipes de deux, ils circulent dans les galeries et les coursives des immeubles HLM et dans les parkings.

Leur mission est de rassurer la population mais aussi de repérer d'éventuels *« dysfonctionnements »*, qu'ils signaleront à la police, s'ils le jugent utile. *« Les correspondants de nuit sont des facteurs de calme »*, dit joliment Françoise Laurent, adjointe au maire de Grenoble chargée de l'insertion sociale, de la formation professionnelle et de l'emploi.

Les régies de quartiers mais aussi d'autres associations devraient servir de structure d'accueil pour les emplois-jeunes que la ville de Grenoble souhaite encourager. *« Le plan Aubry est un coup de pouce indispensable pour accélérer le processus de révélation* de *nouveaux emplois. Les régies, les MJC, les associations, sont les mieux à même pour évaluer les besoins des habitants des quartiers. Des gisements d'emplois existent, il faut identifier ceux qui sont susceptibles d'être pérennisés »*, souligne M. Pecqueur.

Pour cet élu, la fonction de concierge fait partie des métiers à « réinventer ». *« Elle ne se réduit pas au périmètre d'une loge*, dit-il. *Un gardien d'immeuble concourt à la sécurité, à l'information des habitants. Mais il peut aussi participer, par exemple, à des actions de rattrapage scolaire pour des enfants en difficulté. En peu de temps, nous pouvons créer des dizaines d'emplois de ce type avec des personnes disposant d'une vraie qualification. »* Le secteur de la santé pourrait également devenir à Grenoble un important pourvoyeur d'emplois. L'assistance à domicile de certains malades et des personnes âgées permettrait de créer plusieurs centaines de postes d'*« auxiliaires de vie »*. L'animation des quartiers, mais aussi le traitement de l'environnement et même le tourisme pourraient, eux aussi, contribuer à la création d'emplois nouveaux au travers d'associations.

Si la ville de Grenoble souhaite participer activement à la mise en place du plan emplois-jeunes, elle ne veut pas accroître ses propres effectifs, qui s'élèvent à deux mille neuf cents personnes. Confrontée à de sérieuses difficultés financières, la ville ne recrutera directement que quelques dizaines de jeunes. Les syndicats contestent cette attitude. Ils estiment que d'énormes besoins demeurent insatisfaits au sein même des services municipaux, notamment dans les secteurs de l'animation, du soutien scolaire et des cantines. *« Il existe aujourd'hui de vrais besoins qu'il faut satisfaire. Martine Aubry parle d'emplois nouveaux susceptibles de s'exprimer, d'être révélés. Mais la priorité n'est-elle pas de créer d'abord des emplois dans les secteurs où la demande est évidente et urgente ? »*, explique l'un des responsables CGT de la ville, Bruno Royer.

« Le plan du gouvernement serait un échec si les villes étaient les seules à s'engager dans le processus de création d'emplois. Nous retomberions inexorablement dans les errements du passé. Il n'y aura pas de fuite en avant. Pour la première fois, on innove sur le type d'emplois à créer et on les pérennise grâce à des mesures audacieuses », juge Michel Destot. Il approuve le financement par l'Etat, à hauteur de 80 % pendant cinq ans, des emplois-jeunes, mais il précise aussitôt : *« Les maires des grandes villes se battront pour que ces aides de l'Etat ne soient pas dégressives. Sur ce point, le dispositif reste encore très flou. D'autre part, certains emplois, notamment dans le domaine de la sécurité ou de la santé, devront pouvoir être accessibles à des personnes âgées de plus de vingt-cinq ans. Au moins sur ce point, le plan du ministre du travail devra être un peu plus souple. »*

Claude Francillon

Le maire de Perpignan face à la continuité de l'Etat

Maire (UDF-FD) de Perpignan (Pyrénées-Orientales), Jean-Paul Alduy se désole : *« A gauche, comme à droite, on refuse le principe de l'expérimentation décentralisée et de la mise en responsabilité ! »* Sous le gouvernement Juppé, l'élu centriste avait, en vain, tenté d'intéresser Matignon au projet qu'il ambitionnait pour sa ville – avec l'aide financière de l'Etat – et qui aurait pu servir d'exemple : réduire progressivement l'horaire du personnel communal de trente-neuf à trente-deux heures payées trente-sept et créer ainsi 10 % d'emplois nouveaux *(Le Monde* du 13 février 1996).

Aujourd'hui, M. Alduy, qui partage sur le plan Aubry les interrogations d'autres maires, tente d'intéresser Matignon à un projet inspiré de la même logique : puisque le gouvernement veut réformer la loi Robien, pourquoi ne pas étendre le futur dispositif aux collectivités locales, par le biais d'un *« contrat d'objectif »* » qui lierait réduction du temps de travail et création d'emplois ? M. Alduy soutient que chacun de ces nouveaux emplois coûterait moins cher qu'un *« emploi Aubry »*. Il regrette de trouver, dans la nouvelle équipe de Matignon, des oreilles aussi peu attentives que dans l'ancienne.

Le chômage, un douloureux casse-tête pour les élus

POUR la plupart des maires, l'emploi est un douloureux casse-tête. Douloureux, parce qu'ils sont aux premières loges, dans leurs permanences où ils voient défiler la détresse sociale, pour apprécier les ravages du chômage. Casse-tête, parce que, plus que jamais, ils sont contraints de se saisir du problème, sans être armés pour l'affronter : les lois de décentralisation sont claires, l'emploi ne relève pas des élus locaux. Les maires se sont donc emparés, *de facto*, poussés par la nécessité, d'une compétence que, *de jure*, ils ne détiennent pas.

ANALYSE

Les maires sont contraints de se saisir du problème, sans être armés pour l'affronter

Cette situation boiteuse se traduit dans l'activité quotidienne de chaque maire, souvent, par ailleurs, le « premier employeur » de sa commune. Ainsi, s'il facilite l'implantation ou l'extension d'une entreprise du cru sur la zone industrielle de sa commune, il peut s'exposer à une mise en examen pour délit de favoritisme...

D'une façon générale, les maires se disent écartelés entre des exigences contraires. Cela fait longtemps que les plus dynamiques d'entre eux pestent contre un Etat qui entend les mobiliser sans pour autant leur octroyer le *« droit à l'expérimentation » (lire ci-dessus).*

Le pire, de leur point de vue, fut peut-être atteint sous le gouvernement précédent, lorsque le premier ministre Alain Juppé les tançait sévèrement en les enjoignant de participer à l'effort général de rigueur, tout en leur demandant avec autant d'insistance, de répondre à son *« appel à la mobilisation générale »* pour l'emploi. A cette époque, tel élu, hésitant entre l'ironie et la consternation, brandissait une circulaire du préfet de son département, qui signalait aux maires que les réductions d'emplois dans les arsenaux rendaient disponibles à l'embauche des personnels d'excellente qualité... Tout cela explique que les maires soient quelque peu méfiants, sans pour autant pouvoir se dérober, lorsque l'Etat veut les placer en première ligne sur le front de l'emploi, comme c'est encore le cas avec le plan Aubry.

La première réaction, face à ce plan, de Jean-Paul Delevoye (RPR), président de la puissante Association des maires de France (AMF), a donc été prudente : le sénateur du Pas-de-Calais et maire de Bapaume a indiqué que les maires *« s'engageront d'autant plus que l'Etat saura créer dans ses relations – notamment financières – avec les communes un climat de confiance »*. Mais, déjà, M. Delevoye a ajouté que les mairies pourraient, dans le domaine de l'éducation, être tentées de se désengager compte tenu de la prise en charge par l'Etat de 100 % du financement des emplois-jeunes *(Le Monde* des 20 et 28 août).

L'AMF doit maintenant élaborer une position définitive sur l'ensemble du plan, compte tenu des interrogations exprimées, à titre individuel, par de nombreux maires. M. Delevoye exprimera cette position devant la commission des affaires sociales de l'Assemblée nationale, qui doit l'auditionner le 3 septembre.

« INVERSER LA LOGIQUE »

Au-delà des questions précises posées par les élus, la philosophie générale de l'AMF est déjà connue. En effet, coïncidence du calendrier, au moment même où le conseil des ministres adoptait le plan Aubry, l'AMF publiait ses propres propositions, dans un rapport intitulé *Initiatives locales pour l'emploi.* Dans la préface, M. Delevoye souligne que *« chacun admet aujourd'hui que le problème de l'emploi se réglera par une mobilisation des acteurs locaux, en laissant les initiatives locales se multiplier et se généraliser »*.

Ce rapport est le fruit d'un travail entamé sous l'ancienne majorité, au moment de la discussion parlementaire du projet de loi sur la cohésion sociale, interrompue par la dissolution de l'Assemblée nationale. Sous la houlette d'André Santini (UDF-FD), député des Hauts-de-Seine et maire d'Issy-les-Moulineaux, et de Michel Delebarre (PS), député du Nord et maire de Dunkerque, quatre-vingts maires présentent une sélection d'initiatives locales *« particulièrement remarquables »*, assortie de *« revendications et recommandations »*, selon les termes de l'AMF.

Le rapport affirme d'emblée qu'il est impératif d'*« inverser la logique »* de la politique de l'emploi et qu'il faut cesser de *« s'épuiser à faire appliquer sur le terrain des dispositifs nationaux uniformes »*. Le texte préconise *« des orientations allant dans le sens d'une simplification, de la souplesse et de l'efficacité qui ne peuvent être atteintes qu'à travers une nouvelle politique territoriale et partenariale »*. Cette nouvelle politique devrait être menée en *« mutualisant les concours financiers, individualisant les réponses, et surtout laissant place à l'expérimentation »*.

Parmi les nombreuses propositions d'un rapport qui regrette que la politique de l'emploi *« reste essentiellement fondée sur la notion d'assistance »*, figurent l'*« activation des dépenses passives »* (d'indemnisation du chômage) aussi bien que la *« mise en place de services et d'activités socialement utiles »*. Quant aux dispositifs existants, l'AMF souligne l'*« urgence de lever les obstacles administratifs »* à leur mise en œuvre.

Ce rapport souffre, évidemment, de sa concomitance avec l'adoption du plan Aubry : dans l'état actuel des choses, le gouvernement ne juge pas qu'il y ait matière à modifier ce plan pour intégrer des éléments du travail de l'AMF. Il restera la possibilité, pour les maires également parlementaires, de traduire certaines de ces propositions en amendements à l'Assemblée nationale ou au Sénat.

Jean-Louis Andreani



HORIZONS

REPORTAGE



STUART FRANKLIN / MAGNUM

L'inconnu de Tiananmen

10

LE jeune homme a surgi de la foule on ne sait trop comment. Il a traversé en courant l'immense avenue Chang'An et il s'est mis au garde-à-vous, droit comme un « I », devant la colonne de chars qui roulaient vers la place Tiananmen. A moins de 2 mètres de lui, le premier tank, donc, s'immobilisa. Et entre le petit homme et l'engin meurtrier, ce fût, durant de longues secondes, un incroyable face-à-face. Derrière, une vingtaine de blindés attendaient, probablement surpris, ignorants de l'obstacle. Le premier char, soudain, esquissa un mouvement, et le petit homme réagit promptement en étendant ses bras, dessinant une barrière symbolique autant que dérisoire. De chacune de ses mains pendait un paquet : à gauche, peut-être un sac d'école ; à droite, sans doute une chemise blanche. Le char décida de contourner l'obstacle en manœuvrant à droite. Mais l'homme fit quelques pas chassés et se retrouva à nouveau devant le canon du blindé. Celui-ci se pointa vers la gauche. Mais le Chinois buté suivit le même mouvement et la colonne resta paralysée. Un petit homme sans arme tenait tête aux canons. Les dignitaires chinois devaient s'étrangler de rage.

Mais il fit mieux que cela. Avec une audace effarante, il escalada la chenille et monta sur le char. Là, il se pencha vers l'ouverture donnant accès au poste de pilotage pour parler quelques secondes avec le conducteur. Puis il sauta sur le bitume, d'un mouvement si léger qu'on l'eût dit insouciant. Là, il n'eut guère le temps de réfléchir : deux personnes en civil se précipitèrent vers lui, le saisirent par le bras et le poussèrent en courant de l'autre côté de l'avenue. Et le Chinois disparut de la scène comme il y était entré.

S'appelait-il Wang Weilin, fils d'ouvrier, âgé de dix-neuf ans, comme le suggèrent les fiches d'Amnesty International ? Etait-il ouvrier, étudiant, simple passant ? A-t-il été arrêté, emprisonné, condamné à des travaux forcés ? Ou bien exécuté d'emblée, comme l'assurent de vilaines rumeurs ? Les autorités chinoises ont toujours affirmé ne pas le connaître. Mais comment expliquer que le chef de l'Etat chinois ait cru pouvoir affirmer à une journaliste de la télévision américaine qu'il était bien en vie ?

Organisations humanitaires, sinologues, dissidents… Personne n'a pu nous renseigner sur le jeune torero qui exposa son corps fluet aux chenilles des tanks et dont l'image fascina le monde. Pas la moindre piste sérieuse, des rumeurs contradictoires ; un espoir, une fois, entouré d'un secret magistral et rapidement déçu. L'homme demeure introuvable qui restera à jamais une sorte de Soldat inconnu des événements du printemps 1989, à Pékin.

Fallait-il pour autant renoncer à l'image ? Se rabattre sur une autre photo montrant la foule des étudiants, terrassés par la fatigue et la chaleur sur une place encombrée de tentes, de couvertures, de tracts, de détritus ? Choisir la photo de la déesse de la démocratie, cette statue de plâtre improbable, érigée sur la place par les élèves des Beaux-Arts ? Ou bien celle des trois principaux leaders armés d'un mégaphone ? Aucune n'avait la force de petit homme devant le char. Pragne, Budapest, Séoul avaient déjà montré des images de jeunes gens offrant leur poitrine aux canons de blindés.

AUCUNE n'avait paru mieux condenser un événement que celle prise à Pékin. Alors j'ai voulu retrouver Chaï Ling, la jeune fille à socquettes blanches qui, durant la révolution inachevée, avait porté le titre ronflant de *« commandante en chef de la place Tiananmen »*, et que la presse, médusée par son allant, sa résolution et ses discours, avait plus simplement surnommée *« la Pasionaria de Tiananmen »*. Que lisait-elle dans cette image que nous ne sachions saisir ? Et que ressentait-elle ? Avions-nous tort, en Occident, d'en faire l'image-symbole du mouvement de Tiananmen ?

C'est dans un hôtel de Boston, un soir de juin, que la rencontre eut lieu. La jeune femme, dont le visage figure toujours en tête de la liste des « ennemis du peuple » recherchés par le gouvernement chinois, était méconnaissable. Elle portait une robe d'été très courte, un minisac en bandoulière, des sandales à talons, les cheveux souples et longs. Elle riait, enjouée comme une Américaine, débordant de superlatifs et pratiquant l'humour comme ultime politesse. Elle connaissait de Boston les endroits agréables, parlait avec passion des cours de management qu'elle suivait à Harvard, des défis intellectuels que se lançaient les étudiants, de sa soif de perfection et de sa volonté de maîtriser les mécanismes de l'industrie capitaliste. Elle semblait intégrée, parlant anglais avec les intonations de la Côte est américaine, et confiante dans l'avenir. On était loin de Tiananmen…

Quelque chose cependant me troublait qui m'empêchait de superposer sur son visage fin et rieur la photo bien connue de la « Pasionaria » haranguant les étudiants de Pékin, micro en main. Etaient-ce ses manières ? Son sourire ? Son regard peut-être… Oui, pour mieux se cacher lors de sa cavale de dix mois à travers la Chine, elle avoua avoir accepté une délicate opération des paupières. Une nouvelle Chaï Ling était née. Mais sous la parure renouvelée, le cœur demeurait intact. La photo du Chinois devant le char le mit à nu en un instant.

« Aucune image n'a capturé avec autant d'acuité l'esprit de notre mouvement. Tiananmen, c'était exactement cela. » Elle parlait en un souffle, elle était dans l'image. Elle oubliait Boston, Harvard, la businesswoman dont une société de gestion a déjà repéré les talents, l'étudiante acharnée, soucieuse de son classement. Elle était sur la place, où de violents cauchemars l'emportent si souvent ; elle redevenait Chai Ling, leader inflexible, *exaltée*, *« extrémiste »* du mouvement de Tiananmen.

Ce n'est qu'environ deux semaines après le massacre qu'avec stupéfaction, dans une cachette de fortune, elle avait aperçu à la télévision l'image du petit homme. La propagande battait son plein et le gouvernement passait et repassait l'image comme preuve de l'extrême mansuétude de ses chars. *« J'étais fascinée, bouleversée. Comment dire ? Connectée à la photo, totalement en phase ; et scotchée à l'écran. Qu'importe le nom derrière la silhouette. Qu'importent son âge, son sexe. Elle nous représente tous, avec nos mains nues et notre sincérité, notre résolution et notre pacifisme. Des centaines de Chinois, je le jure, ont marché face aux chars, sans caméras témoins, sans appareils photo. La plupart ont été broyés. »*

Tout Tiananmen, dit-elle, tient dans cette image-là. Et elle n'aura de cesse que de la décortiquer. Comme si c'était sa propre silhouette qui se postait face au char. Oh ! oui, elle aurait pu alors braver canons et mitraillettes ! Elle dévorait la vie mais était prête à tout pour prouver au gouvernement la pureté et la détermination du mouvement. Y compris à mourir. N'avait-elle pas gagné sa légitimité de leader en proposant, dès les premières heures, de s'immoler par le feu ?

« L'histoire de la Chine et du communisme est entièrement placée sous le signe de la violence. Le pouvoir vient de la poudre. Il ne se maintient que par la menace et la terreur. Guerre civile, guerre des classes, guerre contre les "ennemis de l'Etat". La propagande officielle n'est qu'une incitation à la haine, la calomnie, la dénonciation. C'est une culture en Chine, un mode de vie. Eh bien, comme le jeune homme de l'image, la génération Tiananmen se rebiffe : trop c'est trop. On ne marche plus. Brisons le cycle infernal de la violence. Arrêtons l'engrenage. Et pour une fois dans ce pays, parlons de paix, d'amour, de respect. Discutons comme des frères. Créons ensemble un monde meilleur. »

Les noms de Gandhi et de Martin Luther King furent maintes fois mentionnés sur les campus. Mais Chaï Ling dément toute référence systématique. *« Vient un jour où l'option de non-violence s'impose naturellement. Où l'on décide d'inverser le mouvement. De raisonner différemment, et de ne pas sombrer dans le piège des armes de l'adversaire. Savez-vous que le gouvernement avait fait déposer des munitions et des mitraillettes à deux pas de la place afin de tenter les plus désespérés des étudiants et d'avoir une raison de réprimer ? Chaque fois, nous les avons fait renvoyer à la police ou à l'armée. Comme le jeune homme, c'est les mains nues que nous réclamions le dialogue. »*

Wang Dang, Wuer Kaixi et Chai Ling, les trois chefs de file du mouvement étudiant, le 27 mai 1989, une semaine avant l'affrontement avec les chars.



P. DURAND / SYGMA

5 JUIN 1989

Chai Ling

« Aucune image n'a capturé avec autant d'acuité l'esprit de notre mouvement. Tiananmen, c'était exactement cela. Qu'importe le nom derrière la silhouette. Qu'importe son âge, son sexe. Cette photo nous représente tous, avec nos mains nues et notre sincérité, notre résolution et notre pacifisme. »

Juin 1997 - Boston

Dialoguer. Au fond, c'était là tout ce que réclamaient les étudiants. Etablir une relation avec un pouvoir sclérosé, barricadé, trop distant. Lui parler sans entrave, sans écran, comme l'espérèrent en vain, dès les premiers jours du mouvement, les trois jeunes gens qui s'agenouillèrent sur les plus hautes marches du Palais du peuple pour présenter au gouvernement – comme on le faisait à l'empereur – leur première pétition. *« Regardez bien l'image. Je la trouve admirable. L'homme seul est issu de la foule. Le char, lui, vient tout droit de la Cité interdite, là où niche le pouvoir. Ils se croisent sur l'avenue de la Longue-Paix. Cela ne s'invente pas. Tout, ici, est symbole. Et le jeune homme, en un geste somptueux, va tenter d'établir la communication. Il pense que derrière la machine, la structure et la poudre, il y a un être humain, un cœur qui bat, un cerveau qui raisonne. Ce sont eux qu'il veut atteindre, c'est avec un être de chair et de sang qu'il veut parler de paix. Comme il a tout compris ! »*

Mais le jeune intrépide n'est-il pas suicidaire ? Que peut-il, face aux chars qui, depuis deux jours, ont déjà provoqué un incroyable carnage ? N'a-t-il plus rien à perdre qu'il joue ainsi sa vie ? Qu'a-t-il à y gagner, franchement, et que peut-il prouver ?… La jeune femme s'exalte, elle ne le perd pas des yeux. *« C'est l'esprit Tiananmen, ne comprenez-vous pas ? N'appelez pas suicide ce qui est sacrifice et offrande de sa vie. C'est là la grandeur de son geste. Comme les autres manifestants, l'homme a atteint un point de non-retour. Ses convictions, désormais, éclipsent la valeur de sa vie. "Prenez-la, dit-il, si vous ne me suivez pas. Je ne suis pas armé, je suis un homme comme vous, je souhaite la paix, la liberté, et le respect. Cela vaut bien ma jeune vie." »*

D. R.

Elle fait parler le jeune homme comme si c'était son double. Elle lit dans la photo comme si elle y plongeait. Elle retrouve le langage, les accents, le romantisme peut-être de la Pasionaria. Et son sens du tragique. *« Cela vous semble excessif, hein ? Une manifestation dans les rues de Paris n'a pas ce type d'enjeu ! Mais Paris et Pékin ne sont pas sur la même planète. Ce que vous appelez manifestation n'est chez vous qu'une marche pacifique et joyeuse. J'en ai vu avec des danses et de la musique ! En Chine c'est un engagement crucial qui exclut le coup de tête et, d'emblée, vous expose au risque suprême. C'est pour cela que les observateurs occidentaux ont été si surpris de voir certains manifestants partir de chez eux en écrivant leur testament. Le retour est toujours incertain. L'idée de la mort est dans tous les esprits. L'homme devant le char le sait qui, pour l'amour de son peuple, est prêt à offrir sa vie. »*

NE parlez pas de folie, de fanatisme ou d'extrémisme, supplie-t-elle à mi-voix. Les grilles d'analyse occidentales ne peuvent être qu'impuissantes à comprendre l'idéal des étudiants de Tiananmen. Que pourriez-vous savoir d'un Etat policier qui isole les gens, les enserre dans une bulle de terreur, les surveille, les suspecte, leur fait douter de tout, y compris de leurs proches ? *« Il m'a fallu venir en Amérique pour comprendre le titre du roman de Kundera,* L'Insoutenable Légèreté de l'être. *Eh bien, sachez que ce qui pousse le jeune Chinois à défier la colonne de tanks, c'est* "l'insoutenable lourdeur de l'être". *Suis-je claire ? »*

Elle était angoissée de n'être pas limpide, elle savait d'expérience être souvent incomprise, et même fort critiquée pour avoir, jusqu'à l'aube du massacre, ce 4 juin 1989, incité ses amis à ne point renoncer, ne pas céder d'un pouce devant le gouvernement, ne pas plier bagage malgré le bruit des chars. Elle ne se justifiait pas. Elle ne regrettait pas. Tout juste avouait-elle repasser dans sa tête le fil des événements ; encore, encore, encore. *« Pour analyser,* disait-elle, *les différentes parties du puzzle. »* Pour repérer l'erreur. Pour se défendre aussi. Et ne pas oublier la philosophie d'un mouvement qui ne se conçoit qu'en Chine et, dit-elle, échappa totalement à l'Occident.

Elle reviendra en Chine. Elle ne vit que pour cela. Et comme Winston Churchill, qu'elle admire entre tous et *« qui, toute sa vie, se prépara à savoir gagner la guerre »*, elle mûrit, étudie, se construit, engrange méthodiquement expériences et connaissances, pour contribuer, le moment venu, à *« bâtir la démocratie chinoise »*. Elle se sent seule, souvent. Beaucoup d'amis sont morts, d'autres, comme Wang Dan, sont toujours en prison… Mais elle veut croire que le jeune homme au char est en vie quelque part. C'est pour elle un dopant.

Annick Cojean

PROCHAIN ARTICLE
Mikhaïl Gorbatchev, la défaite de l'Histoire

Le Monde

21 *bis*, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Télex : 206 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Internet : http : //www.lemonde.fr

ÉDITORIAL

La bataille de l'école

L'étude de deux chercheurs, Dominique Goux et Eric Maurin, que publie l'Insee sur l'incapacité de l'école à réduire les inégalités ou, à tout le moins, à organiser une mobilité sociale, est à la fois encourageante et consternante. Elle met une nouvelle fois mis en évidence que l'héritage socio-économique et culturel détermine pour une large part le parcours scolaire, puis la carrière professionnelle. Fils d'ouvrier : ouvrier ou chômeur ; enfant de cadre : cadre ou patron. Le cliché correspond à la réalité. *« La hiérarchie scolaire respecte la hiérarchie des origines sociales »*, constatent les deux chercheurs.

« L'égalité des chances, cela n'existe plus », assénait il y a quelques semaines le ministre de l'éducation, Claude Allègre. Dans un entretien au magazine *L'Expansion* du 28 août, il va plus loin : *« Il fut un temps où le très bon élève d'une famille modeste était pris en charge pour toutes ses études. C'était, si vous voulez, le modèle Pompidou, l'élitisme républicain. Mais ça n'existe plus pour les très pauvres. »* Cet idéal républicain, fondement de l'école de Jules Ferry, ne ferait donc que s'éloigner un peu plus.

Or, la tendance n'est pas exactement celle-ci, comme le montre l'étude de l'Insee, sauf à penser qu'il revient à l'école de changer la société, quand elle ne fait que reproduire, en l'adaptant, un système social dont les fondations ne sont pas dans les salles de classe.

Au-delà de ce constat général alarmant, les deux chercheurs de l'Insee laissent entrevoir de petites raisons d'optimisme. Ils décèlent dans l'évolution du système éducatif dans son ensemble des signes encourageants. La démocratisation de l'école, engagée il y a quinze ans avec l'arrivée en masse des jeunes au lycée et à l'université, a été réussie, n'en déplaise à ceux qui crient à l'effondrement du niveau scolaire et à l'implosion de l'institution. *« L'ouverture du système scolaire a contribué à une hausse considérable mais générale du niveau de formation »*, écrivent MM. Goux et Maurin. Ce pari n'était pas gagné d'avance. Ailleurs (Etats-Unis et Grande-Bretagne), on observe que les systèmes éducatifs sont en pleine crise.

Reste à faire exister une égalité des chances autrement que par incantations. L'étude de l'Insee montre où peut se situer cette nouvelle bataille de l'école, en soulignant que les inégalités se perpétuent souvent par la méconnaissance de l'institution scolaire dans les familles les plus défavorisées, voire par leur solide méfiance à son égard.

Comment circuler dans le dédale des filières de formation, utiliser au mieux les formations, « optimiser » un cursus scolaire ? Tout reste à faire en matière d'orientation – mot usé jusqu'à la corde – et de transparence. Ainsi qu'en matière de discrimination positive envers les établissements les plus défavorisés. *« Il faudrait affecter dans les banlieues difficiles les enseignants les plus expérimentés »*, note par exemple Claude Allègre, comme tous ses prédécesseurs depuis dix ans. Il serait bon que, cette fois, le ministre fasse ce qu'il dit.

Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Aldny, directeur général ;
Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints de la rédaction : Jean-Yves Lhomeau, Robert Solé
Rédacteurs en chef : Jean-Paul Besset, Bruno de Camas, Pierre Georges,
Laurent Greilsamer, Erik Izraelewicz, Michel Kajman, Bertrand Le Gendre
Directeur artistique : Dominique Roynette
Rédacteur en chef technique : Eric Azan
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment

Médiateur : Thomas Ferenczi

Directeur exécutif : Eric Pialloux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Gérard Courtois, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982),
André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la SA Le Monde
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 961 000 F. Actionnaires : Société civile « Les rédacteurs du *Monde* »,
Association Hubert Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du *Monde*,
Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs,
Le Monde Presse, Iéna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations.

IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

Mesures de restriction à Londres

À PARTIR du 1er octobre, la plupart des voitures anglaises de tourisme resteront au garage, et les Britanniques devront provisoirement renoncer à tout voyage de plaisir sur le continent. Tel est l'aspect le plus saillant du plan de restrictions annoncé hier soir par le gouvernement.

En contrepartie de ces mesures, qui frappent avant tout les privilégiés, la diminution de la ration de viande apparaît plus modeste qu'on ne s'y attendait. Tous les hôtels et restaurants de luxe et de seconde catégorie se voient privés de 15 % de leur ravitaillement, les cantines d'entreprise et les restaurants ordinaires continuant à recevoir la même quantité de vivres qu'auparavant.

Il est clair que le gouvernement considère ces mesures comme le complément de l'effort accru qu'il demande aux ouvriers anglais. Il veut résoudre la crise par un rendement plus élevé et par une consommation plus réduite (particulièrement la consommation superflue).

Les mesures économiques prises par le gouvernement sur les importations se montent à 228 millions de livres pour un déficit total de la balance commerciale de 600 millions. A ce chiffre il faut ajouter l'économie qui sera réalisée par la réduction des effectifs britanniques à l'étranger et la suspension de la totalité ou d'une partie des paiements faits par l'Angleterre pour ravitailler sa zone en Allemagne. Quant au solde du déficit, l'Angleterre compte le combler en partie par l'accroissement des exportations.

La presse britannique de ce matin, dans son ensemble, juge très insuffisant le plan gouvernemental.

(29 août 1947.)

Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS
Télématique : 3615 code LEMONDE
Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC
ou 08-36-29-04-56
Le Monde sur CD-ROM : renseignements par téléphone, 01-44-08-78-30
Index et microfilms du *Monde* : renseignements par téléphone, 01-42-17-29-33
Le Monde sur Compuserve : GO LEMONDE
Adresse Internet : http : //www.lemonde.fr
Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78

Le fantôme de la Maison ronde

par Patrice Bertin

Comme l'acteur Mel Gibson dans le film *Complots*, les personnels de Radio France en général, et de France Inter en particulier, vont finir paranoïaques. Un jour, ils apprennent par « radio-couloirs », c'est-à-dire la rumeur, qu'un *« complot rocardo-chiraquien »* viserait leur PDG Michel Boyon et qu'un putsch aurait été fomenté dans la torpeur estivale contre le directeur de la rédaction d'Inter, Jean-Luc Hess. Le lendemain, ils lisent dans les colonnes du *Monde* – et sous la plume de leur ancien patron Yvan Levaï – que *« l'avenir de la première radio généraliste de service public serait menacé »*.

Enfin, ils entendent en direct sur l'antenne l'animateur François Jouffa, fils de l'éminent avocat Yves Jouffa, traiter le journaliste Fabrice Le Quintrec de *« sympathisant notoire du Front national »* au seul prétexte qu'il n'est pas de gauche.

Bref, en trois temps trois mouvements on aura compris trois choses : c'est le b... à France Inter, Yvan Levaï est candidat comme calife à la place du calife et la radio de service public est un repaire d'extrême droite !

A croire qu'un fantôme malfaisant rôde dans les couloirs de la Maison de la radio, propageant de l'intérieur les germes d'un conflit préfabriqué et diffusant à l'extérieur les affres de la désinformation.

Vieille fille et, pour tout dire, un peu rosière, Radio France n'a jamais bien su se défendre face à de telles campagnes de dénigrement qui, par le plus grand des hasards, surgissent quasi automatiquement au lendemain d'une alternance politique. C'est qu'il y a chez elle un péché originel et original : elle a statut d'entreprise publique. Radio d'Etat, elle est forcément suspecte de rouler pour le pouvoir, fût-ce un pouvoir à deux têtes.

Ce procès-là est sans appel. Que l'on oppose candidement la « mission » de service public au mercantilisme des radios privées n'y change rien : nos censeurs bien-pensants collent des étiquettes sur nos journalistes avec la même délectation que les patrons de supermarchés agrafent des codes-barre sur leurs produits cellophanés.

Quant à nos PDG, ils se succèdent à la « va-comme-je-te-pousse ». Dans la ligne de mire dès leur nomination, ils sont déstabilisés en quelques mois et très souvent flingués avant d'avoir compris le mode d'emploi. Seuls survivent les très mous ou les très durs avec un incontestable bonus pour ceux qui connaissaient déjà l'univers impitoyable des médias.

Pourtant, il nous reste de nombreuses et belles raisons d'espérer, à la condition de respecter les trois piliers du service public : créativité, qualité et pluralité.

La créativité est notre marque de fabrique. France Info, première radio d'information continue ? C'est nous. « Le téléphone sonne », première plage d'interactivité auditeurs-invités-journalistes ? Encore nous. La mosaïque des radios locales, premières radios de proximité ? Toujours nous. Etc. Tout cela est-il ringard, pervers, politiquement incorrect ? Dieu merci, les auditeurs jugent.

> C'est vrai, messieurs Levaï et Jouffa junior : l'honneur de la radio existe ; il passe par le patriotisme d'entreprise

La qualité est, bien sûr, notre obsession. Dans un monde médiatique qui navigue entre trois écueils : le soi-disant, le mieux-disant et le trop-disant, Radio France tente, avec la spécificité de chacune de ses chaînes, de ne pas céder au sensationnel, de replacer les événements dans leur contexte et de les rendre signifiants. La qualité des personnels est au diapason : nous disposons sans aucun doute des meilleurs techniciens, qui font de leur maison le plus bel outil médiatique de l'Hexagone malgré des salaires de misère. Enfin, la pluralité est notre fierté. Toutes les opinions s'expriment sur l'antenne de France Inter. Nos journalistes viennent de tous les horizons et de toutes les sensibilités. A l'inverse des radios robotisées, rien ici ne marche à la trique.

Les différents journaux sont le fruit d'une élaboration collective en salle de conférence. Tout y est toléré, sauf les tabous et sauf la violation d'antenne à des fins partisanes. Quant au style maison, il n'y en a pas et c'est étudié pour : France Inter croit au métissage des styles et non à l'uniformisation du tempo.

Telle est la vérité. Nous avons toutes les défenses immunitaires pour surmonter les blessures des campagnes de dénigrement. France Inter est comme une micro-société, une sorte de petite France : on s'y querelle parfois, on y travaille beaucoup et on s'y plaît bien parce qu'on y exerce son métier en liberté. Tant pis pour les sectaires ou les *has been* qui ne détestent rien tant que cette liberté-là.

C'est vrai, messieurs Levaï et Jouffa junior : l'honneur de la radio existe ; il passe par le patriotisme d'entreprise ; et c'est lui qui nous débarrassera du fantôme de la Maison ronde.

Patrice Bertin *est rédacteur en chef, chef des informations de France Inter.*

Europe : le commencement d'une aventure

Suite de la première page

Le système européen de banques centrales constituera très probablement l'autorité monétaire la plus indépendante du monde et le pacte de stabilité l'une des limitations les plus contraignantes au pouvoir des gouvernements de financer leurs dépenses par l'emprunt.

Tout se passe comme si le programme européen n'avait pour logique que celle d'une forte défiance vis-à-vis de la démocratie. En caricaturant à peine, le raisonnement est le suivant : *« Chacun sait que la démocratie conduit à la démagogie, ce qui rend les Etats dépensiers et donc très vulnérables à la tentation de battre monnaie pour financer leurs excès. Les gouvernements sont élus par le peuple, et la pression du peuple s'exerce toujours dans une même direction : plus de dépenses et toujours moins d'impôts. C'est même pire que cela, car le peuple est prompt à critiquer les fastes inutiles de l'Etat qui l'obligent à lever trop d'impôts, mais il est tout aussi prompt à se révolter si l'Etat réduit ses dépenses, ou n'accorde pas les subventions nécessaires. Ces exigences contradictoires ne peuvent être réconciliées que par l'inflation. Autant libérer les gouvernements de ces pressions. »* Sans instance centrale de coordination et de décision, les gouvernements des pays européens seront alors comme des collectivités locales jouissant des seules libertés que permet la gestion comptable.

Le programme européen pourrait trouver, il est vrai, une autre légitimation, plus positive, mais qui, au fond, revient au même : le choix d'un modèle libéral de société. L'effondrement du Mur de Berlin a institué le modèle américain en référence universelle. Les Etats-Unis ne montrent-ils pas l'exemple des performances que peut accomplir une économie libérale ?

Le propre d'une idéologie est de transcender les faits, de ne jamais être vulnérable aux contradictions de la réalité. Le libéralisme comme la mondialisation sont des idéologies d'inspiration américaine, mais à usage externe seulement. L'exemple des Etats-Unis montre surtout que la société américaine ne tolère pas le chômage. Qu'en complète opposition avec l'Europe, les gouvernements américains utilisent massivement tous les instruments de la politique économique (budgétaire, monétaire et de change), chaque fois que l'essoufflement de la croissance fait remonter le chômage.

Plus généralement, il n'existe pas dans l'histoire de situation de chômage de masse qui ait été résolue sans le moyen d'une politique expansionniste. Les gouvernements américains n'ont jamais renoncé à leur responsabilité en matière de régulation macroéconomique. Or, c'est cette renonciation qu'entérinent les règles de conduite de la politique économique dans l'espace de la monnaie unique : pacte de stabilité (et de croissance) ; indépendance de la Banque centrale européenne ; absence de gouvernement économique. Ce n'est pas tant l'indépendance de la Banque centrale qui pose problème, mais le fait qu'elle ne soit responsable devant aucune instance centrale de régulation, aucun Parlement doté de véritables pouvoirs de contrôle.

Il faut donc se rendre à l'évidence : l'Europe à venir, si elle devait s'en tenir à ces règles, n'offre pas vraiment de clefs pour résoudre le problème du chômage, pas vraiment d'avenir pour l'emploi. Certes, les gouvernements européens « locaux » ne manqueront pas d'imagination pour tenter, par la réforme structurelle, de panser les maux de la société. L'interventionnisme structurel se substituera alors à l'interventionnisme macroéconomique. Avec quel résultat ? L'exemple des quinze dernières années, où l'imagination fut fertile en matière de traitement social du chômage, devrait au moins engendrer le doute.

Faut-il imposer à une société des réformes non voulues, pour éviter d'avoir à baisser transitoirement les taux d'intérêt, ou à augmenter tout aussi transitoirement le déficit budgétaire, alors que seule l'adhésion aux réformes est garante de leurs succès ? Faut-il bouleverser le code du travail pour que le taux d'inflation atteigne un niveau encore plus bas que celui que nous connaissons aujourd'hui ? A-t-on oublié que c'est le chômage de masse qui, dans le passé, a conduit à l'abandon des thèses purement libérales et établi la responsabilité du politique en matière de régulation économique globale ?

Or, la monnaie unique offre aujourd'hui de grandes opportunités, pour peu que les gouvernements d'Europe, retrouvant une rationalité collective, décident de revenir à leur responsabilité en matière de régulation globale. De l'analyse qui précède (*Le Monde* du 28 août), on peut conclure que ce n'est pas l'insuffisance des profits qui bride l'investissement, mais à la fois l'absence de débouchés et les incertitudes de la politique économique future. Que ce n'est pas la saturation des besoins qui bride la consommation, mais la stagnation du revenu des ménages et la baisse de la part de salaires dans le revenu national. Que ce n'est pas la contrainte extérieure, ou la crainte de l'inflation, qui inhibe la politique économique, mais une interprétation politique dogmatique des critères de Maastricht et la crainte tout aussi politique pour un pays d'être exclu de la monnaie unique.

Le chômage de masse impose sa loi d'airain, tant il fragilise la position des salariés dans les négociations sociales. Pourquoi dès lors ne pas baisser les cotisations sociales payées par les salariés – une sorte de choc fiscalo-social ? On ferait d'une pierre deux coups : les salaires nets augmenteraient immédiatement et l'augmentation des débouchés des entreprises qui s'ensuivrait redonnerait vigueur à l'investissement.

En fait, on accomplirait plus : en annonçant que, désormais, les gouvernements se préoccupent de la régulation globale, on en finirait avec la conception « météorologique » de la politique économique qui inhibe l'investissement : s'il fait beau, la communication gouvernementale s'en réjouira ; s'il fait mauvais, il faudra bien augmenter les impôts ou baisser les dépenses, norme de déficit budgétaire oblige. Il faut des garanties à celui qui investit, car il se projette dans le long terme. L'une de ces garanties est que l'Etat fasse le nécessaire pour empêcher les récessions de s'installer trop longtemps. Aujourd'hui, la conception de la politique économique est de court terme. Les variations climatiques sont donc accentuées par l'action publique, accroissant leur coût pour les populations et aggravant l'incertitude de l'investissement.

> La monnaie unique offre aujourd'hui de grandes opportunités, pour peu que les gouvernements d'Europe, retrouvant une rationalité collective, décident de revenir à leur responsabilité en matière de régulation globale

Jamais, depuis la Seconde Guerre mondiale, les conditions n'ont donc été aussi idéales pour des politiques résolument expansionnistes : bonne profitabilité des entreprises, absence durable de tensions inflationnistes, excédents extérieurs record, très grande modération salariale (c'est un euphémisme), forte compétitivité, chômage de masse et capacités excédentaires de production. Si de telles conditions ne sont pas mises à profit aujourd'hui, il faudra bien en conclure que l'Europe, de fait et malgré les discours, se désintéresse du chômage.

L'Europe se construit sous le leadership franco-allemand. Si ce dernier confère du prestige, il impose aussi des devoirs. C'est donc à ces deux pays qu'il convient de montrer la voie. Les modalités d'une politique expansionniste doivent être adaptées aux circonstances. Celles d'aujourd'hui sont telles que, d'une part, une augmentation de la dépense publique apparaît peu judicieuse et que, d'autre part, l'on ne peut compter sur une augmentation spontanée des salaires dans le secteur privé.

Une telle proposition – ou d'autres auxquelles on pourrait songer et qui iraient dans la même direction – ne peut évidemment être mise en œuvre que si Français et Allemand s'entendent sur une autre interprétation des critères de Maastricht ou, s'il est trop tard, du pacte de stabilité. L'important est que le déficit budgétaire soit contenu à moyen terme. Et la meilleure façon de le faire aujourd'hui est de parier sur la croissance, plutôt que d'en retarder l'avènement par de nouvelles restrictions. Veut-on construire l'Europe ou, sous prétexte de vertu financière, veut-on défaire les solidarités politiques et sociales qui s'étaient installées entre nos pays depuis la Seconde Guerre mondiale ? L'Europe sans le Sud n'est pas l'Europe. L'Europe sans croissance et sans l'invention permanente d'un modèle de société, n'est pas digne des Européens.

Jean-Paul Fitoussi

RECTIFICATIFS

RETOUR SUR IMAGES

La photographie illustrant le reportage d'Annick Cojean sur le Kosovo (*Le Monde* du 28 août) a été réalisée par Georges Mérillon de l'agence Gamma et non de l'agence Sygma.

JEAN-PIERRE BRARD

A la suite de notre article sur la polémique provoquée par la visite privée du pape sur la tombe du professeur Jérôme Lejeune (*Le Monde* du 22 août), Jean-Pierre Brard, maire de Montreuil et député de Seine-Saint-Denis, nous prie de préciser qu'il n'est plus membre du PC mais seulement apparenté au groupe communiste de l'Assemblée nationale.

ENQUÊTE
Quelles politiques mènent les éditeurs en faveur de la création littéraire ? page II

JEAN-HUBERT GAILLIOT
page IV





PERPENDICULAIRE
Avec Christophe Duchatelet et Nicolas Bourriaud page V

RICHARD KEARNEY
page IX

VENDREDI 29 AOÛT 1997

Découvrez avec nous 60 des premiers romans de la rentrée, ces nouvelles plumes qui révèlent tendances et modes littéraires. Trois thèmes insistants s'en dégagent : la famille, le sexe et la banlieue


PATRICK MESSINA/MÉTIS POUR « LE MONDE »

Premiers romans

L'éternel automne du roman

Ecrire un roman demande (aussi) du métier ; lequel ne s'acquiert qu'en faisant des romans. Queneau, après Boileao, rappelait cette dure loi de l'art littéraire : *« C'est en écrivant qu'on devient écriveron. »* L'auteur d'un premier roman est rarement un écriveron ; on serait même déçu et vaguement soupçonneux qu'il le soit déjà et qu'il débute dans la vie des lettres tout paré des ficelles et des savoir-faire qui sont la marque des routiers et des chevronnés. Un premier roman qui ne fait pas ressentir les *douceurs* et les impatiences de l'attente est aussi triste qu'un adolescent vieux.

L'art du dialogue, par exemple : savoir faire parler ensemble deux ou [illegible] rien de [illegible] C'est [illegible] que [illegible] romanciers débutants se rabattent souvent à ne parler que d'eux-mêmes. Mais il y a des solutions plus élégantes et plus romanesques que le monologue. Nadine Laporte a choisi, comme le titre de son livre – *Cent vues de Shanghai* – en témoigne, d'écrire comme on peint. Le héros de Raymond Bozier est muet et communique avec les autres par l'intermédiaire de petits mots qu'il griffonne sur un bloc-notes. Voilà le problème des dialogues évacué et leur roman soumis à des contraintes formelles dont il leur reste à tirer le meilleur. Ce qu'ils font.

Nadine Laporte, nous dit la quatrième de couverture de son roman, a vécu en Chine de 1987 à 1993. Elle a donc assisté à ce moment d'espoir et de désespoir qu'a été la révolte des étudiants de 1989 et son implacable répression. Elle a entendu le bruit du couvercle qui se refermait, le bruit monstrueux du silence rétabli. C'est ce silence assourdissant, celui qui pèse sur un milliard de femmes et d'hommes, qu'elle a su condenser au cœur de son livre. Nous sommes donc aux antipodes du roman-reportage et de la poussière de l'événementiel ; aux antipodes aussi do roman d'aventures exotiqoes ou héroïques, comme la Chine en a tant suscité. Les *Cent vues de Shanghaï* ne doivent rien aux images d'Epinal, mais beaucoup aux rouleaux peints et lentement calligraphiés sur lesquels les artistes cherchent à capter, en même temps que la fugacité de l'instant, sa part d'éternité, sa poésie.

Un personnage donne une unité à cette succession de tableaux. Il se oomme Wang. C'est un enfant lorsque commence le roman en 1980 et que sa tante, la vieille Liu, exige aux lendemains de la Révolutioo culturelle d'être enterrée selon les rites de la vieille Chine. Funérailles magnifiques et dérisoires où se conjuguent, dans une alchimie improbable, à la fois drôle et terrible, les croyances anciennes et le culte du dieu Mao, la rébellion et la peur, la disjonctioo des pensées et des gestes, des sentiments et des paroles. Wang a tout compds – ou du moins le croit-il – de ce que peut être une stratégie de vie dans un pays qui n'admet que la stratégie du parti : il sera, à l'extérieur, un Chinois irréprochable : modeste, zélé, discret, studieux, moderne même, puisque le mot d'ordre est désormais de l'être. Mais il o'adhère en rien à soo apparence. Plus : il sait voir désormais dans les gens qui l'entourent, dans les amis qu'il fréquente, la part du jeu, la couture du masque. Là oh il n'y a que soumissioo, répétition mécanique des slogans et des attitudes, assujettissement au réel et à sa grisaille, il sait déceler la force de résistance de l'humour, la puissance du rêve, l'appel de la beauté, la présence tenace du passé qui rappelle que les hommes ne sont jamais des pages blanches sur lesquels on commencerait à écrire l'histoire. Jusqu'à ce que la rébellioo de juin 89 lui donne, un instant, l'illusion que la vie n'a désormais plus à se dissimuler.

Nadine Laporte s'est appliquée à faire entrer dans le mouvement de sa prose, dans la couleur de son style, ces jeux poussés à l'extrême de la réalité et de l'apparence, de la résignatioo et de la révolte, du présent et du passé, de la patience et de l'emportement, de l'enfermement et de la poésie. Elle y est le plus souvent parvenu. Ses pages soot belles, pour la plupart. Certaines sont un peu trop polies pour être entièrement justes. Trop chinoises peut-être pour nos géométries d'Occidentaux. Mais c'est sans doute reprocher à Nadine Laporte ce qui précisément est sa qualité première : de o'écrire comme personne.

Le silence est aussi le sujet du premier roman de Raymond Bozier, lequel fut rédacteur en chef de l'excellente revue littéraire nantaise *Cargo*. C'est le silence, à couper à la cognée plus encore qu'au couteau, qui règne sur certains coins de la campagne française. Pas des villages, pas même des hameaux : des lieux-dits, comme la désertification rurale les a multipliés. Quelques vieilles bâtisses qui furent autrefois des foyers, des granges, des appentis, des étables plus ou moins ruinées. Sur le lieu-dit de Raymond Bozier vit un jeune homme qui a hérité de ses parents ce petit tas de bâtiments à la lisière d'une forêt et des quelques terres qui l'entourent. Tant bien que mal, le garçon, qu'un accident a rendu muet, s'accroche à ce lieu fantôme, dans le seul compagnonnage des volailles et des cochons qu'il élève. Pour meubler sa solitude, peupler son désert, il écrit tout ce qu'il voit et qu'il lui est interdit de dire. Jusqu'à ce que débarquent dans son ermitage et s'y installent les quatre membres d'une famille plutôt atroce : un gros homme, sa femme, sa fille, aussi belle que bête, et son frère, qui a tôt fait de coucher avec sa nièce et de lui faire un enfant. Tout cela se terminera très mal comme il se doit.

Il n'y a pas de nouveauté sans une part de paradoxe, et il est certainement paradoxal de choisir, pour son premier roman, de redonner vie au drame paysan et à ses ingrédients les plus traditionnels : inceste et porcheries, secrets de famille et querelles de voisinage, innocence bafouée et perversité triomphante. Depuis Faulkner, qui a su élever ces histoires de fermiers à la hauteur de la tragédie shakespearienne, depuis Giooo, digne descendant d'Homère, il ne paraissait plus y avoir de place dans la littérature rurale que pour une fiction passéiste et démagogue aux vagues relents vichystes. Rien de tel pourtant chez Bozier.

Avec des phrases limpides et des mots simples, il va à l'essentiel, à l'art, au social : la solitude et le silence soot indispensables et vitaux ; la solitude et le silence sont insupportables et mortels. Leur présence rend fou, mais aussi leur absence. Il n'y a pas de bon sauvage, mais pas davantage de bon civilisé. L'enfer, c'est les autres, mais soi-même, c'est aussi l'enfer. *Lieu-dit* renouvelle de manière romanesque l'antique et sans doute inutile débat entre la oature et la culture, entre l'innocence et le péché. Raymond Bozier, en vrai romancier, ne cherche pas à trancher ni à résoudre : le chant des oiseaux, le cri des gorets, le souffle des hommes, tout se fond dans une même violence, dans un même et stupide et *rusé désarroi*.

Il fut un temps où nos jeunes romanciers allaient chercher leurs leçons du côté de Joyce, de Flaubert et de Kafka. Puis ce fut à l'ombre de Queneau ou de Nabokov. Les meilleurs aujourd'hui oe laissent pas deviner leurs traces ; elles semblent venir de cootrées iocoonues ou disparues. Cette capacité du roman à trouver des sources inédites ou oubliées lorsqu'oo le promet à l'épuisement est un miracle qui se célèbre chaque automne.

Pierre Lepape

CENT VUES DE SHANGHAI
de Nadine Laporte.
Gallimard, 158 p., 85 F.

LIEU-DIT
de Raymond Bozier.
Calmann-Lévy. 158 p., 85 F.

La guerre en marge

LA SCIE PATRIOTIQUE
de Nicole Caligaris.
Mercure de France, 102 p., 75 F.

D'Homère à Henri Barbusse et à Claude Simon, en passant par Agrippa d'Aubigné, des chroniqueurs médiévaux à Tolstoï et à Ernst Jünger, la littérature de la guerre est riche, *inépuisable*. Les sources réelles ne manquent jamais, et elles se renouvellent. Et l'inspiration trouve toujours de quoi s'alimenter. Jusqu'à la oausée. Chevillée à l'esprit de l'homme comme à l'improbable « sagesse » des nations, la guerre reste l'une des thématiques majeures des littératures de tous les temps et contrées. Juste derrière l'amour.

Jean Rouaud, en 1990, avec son premier roman, *Les Champs d'honneur*, avait superbement illustré un « genre » qui n'en est pas vraiment un, tant les modes d'approche sont divers, divergents même : du récit intime à la fresque ou au tableau de genre, le spectre est large, avec toutes les nuances, tous les mélanges possibles. Cette année encore, la guerre est présente dans plusieurs romans : essentiellement la deuxième guerre mondiale, envisagée moins à partir de ses champs de bataille que de ses *marges ou de ses conséquences*.

Dans son très remarquable premier roman au titre aussi beau qu'étrange, justifié de plusieurs façons dans le récit, Nicole Caligaris n'a pas cherché, comme Rouaud, à insérer l'intime et le singulier dans l'universel, à peindre des figures singulières parmi l'anonymat des charniers de 14-18. Elle ne s'est pas davantage penchée sur les subtilités psychologiques ou morales qu'une situation anormale – l'Occupation par exemple, qui n'a pas fini de faire « rêver » les romanciers – peut susciter.

Loin des reconstitutions spectaculaires ou des scènes aux décors trop minutieusement agencés, Nicole Caligaris a voulu situer son récit dans une généralité abstraite et intemporelle, exemplaire. Un paysage de *neige et de villes détruites ; le froid et la faim ; Noël comme une ultime dérision ; la misère nue qui ne protège les hommes de la mort que pour mieux les torturer, les réduire, les ravager ; une petite poignée de soldats*, arrière-garde d'une armée invisible, au second plan de combats dont ils ne peuvent même pas espérer cette gloire factice que la « patrie » leur a promise : oous ne sommes nulle part, ou plutôt partout. *« Le devoir, la patrie, ça n'était pas ici. Ici on était seuls, enfermés dans les caves, coupés de tout. »* En une petite centaine de pages, sans la moindre scorie, avec une sûreté impressionnante, objectivant le malheur, s'absentant de lui afin de le mieux donner à voir, la romancière parvient à rendre cette réalité, magnifiquement.

Ce n'est pas le feu guerrier qu'elle montre. Ni cet héroïsme dont oo parle si bien à l'arrière tandis que, sur le front, des sommes incalculables de larmes et de sang se *dilapident*.

Patrick Kéchichian

Lire la suite page 7.

Les politiques « natalistes » des éditeurs

Chaque rentrée littéraire donne naissance à de nouvelles plumes. Non sans risque, cet engagement des maisons d'édition varie selon le poids, les intentions et surtout l'investissement consenti dans cette tâche de découvreur

Chaque année, le phénomène théâtral, proprement français, de la « rentrée littéraire », n'est pas pour rien dans la montée au pinacle, plus ou moins artificielle, de romans destinés au succès. Quelle est, dans ce contexte, l'attention accordée par les éditeurs aux premiers romans ? Essentiels lorsqu'ils consacrent la naissance d'un écrivain, ceux-ci peuvent représenter aussi une part de risque et d'imprévu parfois contradictoires avec les exigences de l'époque : les impératifs – croissants – de rentabilité, de vitesse, de court terme et de médiatisation provoquent l'invasion récurrente de « produits » littéraires préfabriqués pour les besoins du marché, le système des prix et le vedettariat ; soit peu de place, *a priori*, pour l'imprévu d'une création hors des notoriétés établies. « *Choisir le métier d'éditeur, c'est accepter de perdre de l'argent*, confiait à la revue *Perpendiculaire* (hiver 1996) l'éditeur Maurice Nadeau, découvreur entre autres de Georges Perec, d'Hector Bianciotti ou d'Angelo Rinaldi. *Hormis quelques exceptions, comme le roman de Michel Houellebecq* [*Extension du domaine de la lutte*, publié aux éditions Maurice Nadeau en 1994], *un premier roman se vend en moyenne à trois cents exemplaires. Bien souvent, c'est le hasard qui commande la vente d'un livre.* »

Mais il arrive aussi que le pari sur les inconnus ait son rôle dans le spectacle et que les premiers romans, quelle que soit leur qualité réelle, participent au grand jeu de la rentrée littéraire. Qu'elle procède du souci volontariste de fabriquer une vedette, de payer un vague tribut à l'édition de création, ou qu'elle manifeste au contraire une attention réelle aux œuvres naissantes, la « politique des premiers romans » n'est pas nécessairement un signe de sacrifice commercial. Pour Paul Otchakovsky-Laurens, PDG des éditions P.O.L où ce type d'ouvrages connaît en moyenne le même tirage (entre 2 000 et 4 000 exemplaires) que ceux des auteurs « installés », ils sont même davantage promis à une recension dans la presse. « *Premier = nouveau = intéressant* », conclut-il.

De fait, l'automne 1996 aura été marqué par la popularité soudaine de deux inconnues. La première, Pascale Roze, a pris de court tous les pronostics en passant le crible des sélections successives du jury Goncourt, jusqu'à obtenir le célèbre prix pour son premier roman, *Le Chasseur zéro* (Albin Michel). Le succès de Marie Darrieussecq pour *Truismes* (P.O.L) était en revanche annoncé dès l'été : la rumeur d'une narratrice se transformant en truie avait précédé l'emballement des lecteurs qui fut concluant : l'éditeur, qui annonce 230 000 exemplaires vendus, sans compter les droits cédés dans 30 pays (le dernier en date étant la Chine populaire !), peut le compter parmi ses succès de ventes les plus retentissants. Et on se souvient, récemment, des *Champs d'honneur* de Jean Rouaud (Minuit, prix Goncourt 1990) ou du succès d'estime de *Vétérinaires* de Bernard Lamarche-Vadel (Gallimard, « L'Infini », 1993).

Paul Otchakovsky-Laurens appartient à cette catégorie d'éditeurs soucieux de la découverte d'inconnus, considérant comme essentielle la patience d'ouvrir un par un chacun des manuscrits anonymes, de les lire sans tenir compte des lois statistiques, d'accepter de se laisser éblouir – une fois sur mille ouvrages reçus ? – par l'événement qui surgit. Presque entièrement soumis aux envois par la poste, Paul Otchakovsky-Laurens publie en moyenne un à trois premiers romans par an, et les inconnus le lui rendent bien, surtout depuis le succès de Marie Darrieussecq : l'année suivant la publication de *Truismes*, il a reçu trois mille manuscrits, soit presque deux fois plus qu'habituellement chaque année. Les enveloppes, les paquets de conditionnement, les méthodes de reliure et de brochage, les lettres d'accompagnement tournées comme autant d'appâts, il connaît et s'en amuse, sans pour autant être dupe. « *Désormais, dans les lettres d'accompagnement*, raconte-t-il d'un air amusé, *on m'avertit* : "Attention, ça ressemble beaucoup à ce que fait Marie Darrieussecq !" »

Ce type d'éditeurs serait-il en voie de disparition ? Le temps semble révolu où il était naturel que l'ensemble des maisons d'édition consacrent une part importante de leur activité à la découverte de nouveaux talents. Où Julliard et Denoël laissaient Maurice Nadeau les accueillir dans sa collection « Les Lettres nouvelles » ; où dans la sienne, « Ecrire », au Seuil, Jean Cayrol éditait les premiers textes de Philippe Sollers, Denis Roche, Régis Debray ou Claude Durand ; où Georges Lambrichs, dans « Le Chemin », découvrait Le Clézio ; et si Paulhan « ratait » Robbe-Grillet ou Beckett, Jérôme Lindon, PDG des éditions de Minuit, était là pour les voir, comme il a su voir Beckett, Butor, Ricardou ou Claude Simon au moment de leurs premiers pas.

JADIS, UNE SPÉCIALITÉ

« *Ce qui me frappe*, analyse Raphaël Sorin, éditeur chez Flammarion et qui a commencé dans l'édition au Seuil au côté de Jean Cayrol, *c'est que la publication des premiers romans était autrefois une sorte de spécialité dans les maisons d'édition. Des départements ou des collections étaient équipés à cet effet, chaque livre était le fruit d'un long travail en commun avec l'auteur. Sauf exception, çà et là, c'est un savoir-faire qui s'est perdu. Il n'y a plus l'équivalent d'un Jean Cayrol, d'un Jacques Brenner ou d'un Georges Lambrichs. On publie, sans avoir médité, des premiers romans souvent inaccomplis. Nadeau avait échangé une longue correspondance avec Perec avant de l'éditer. Il manque aujourd'hui cette maturation lente, comme on fait du vin : une manière d'humeur.* »

Mais si les grandes maisons peuvent se replier sur des écrivains plus consacrés, celles qui, de petite taille, n'ont pas les moyens d'acheter les auteurs-vedettes seraient davantage contraintes à leurs seules découvertes. Pour Jean-Pierre Sicre, directeur de Phébus, le fait de publier des premiers romans en nombre significatif – entre 1 et 4 par an, soit près de 25 % de sa production en littérature française – découle d'une simple « analyse » du marché. La littérature étrangère ne suffisant pas à rentabiliser une maison, et les grandes signatures lui étant interdites pour des raisons de coût d'à-valoir, un petit éditeur est selon lui « *condamné à être un découvreur de talents* ». « *On y passe des week-ends, des nuits, on est pauvres, on a des dettes*, ajoute-t-il, *mais ça nous oblige à être meilleurs, à tirer plus vite que les grands, à avoir plus d'imagination. Pour nous, le premier roman est essentiel. Pour un grand éditeur, il n'est que la huitième des priorités.* »

Certaines petites maisons d'édition ont pu ainsi favoriser un effet de ruche et construire leur image par l'identité des jeunes auteurs qui s'y retrouvaient. C'est le cas des éditions de L'Olivier où se concentre une part représentative d'une nouvelle génération d'écrivains dont Guillaume Le Touze, Florence Seyvos, Sophie Cherer, Agnès Desarthe ou Marie Desplechin, manifestement influencée par le cinéma, la musique, les arts plastiques, la littérature étrangère. Pour la majorité d'entre eux, ils ont fait leurs armes à l'Ecole des loisirs avec des livres pour enfants, avant de publier leur premier roman chez L'Olivier. Olivier Cohen, PDG de la maison, se défend toutefois d'en avoir fait un système. « *Je n'ai pas fait la sortie des écoles pour chercher des écrivains. Tous les auteurs-jeunesse ne m'intéressent pas, même si écrire pour les enfants est une bonne école : cela oblige à parler de la réalité de façon concrète, avec la nécessité absolue d'être compris, et sans jouer au grand écrivain. L'écriture pour la jeunesse est une école de modestie, or la modestie (qui n'est pas le minimalisme) est un art moderne. On peut être ambitieux avec de petits sujets, en acceptant de n'être rien.* »

Y a-t-il pour autant un « effet de génération », chez les nouveaux auteurs de premiers romans ? Le sexe, l'érotisme, la violence (en particulier chez les femmes) émergent de façon frappante chez les « débutants » de la rentrée. Aux côtés d'auteurs plus isolés, ceux des éditions de L'Olivier et, dans un tout autre genre, plus théorique, les jeunes écrivains de la revue *Perpendiculaire* qui commencent à se réunir autour de Raphaël Sorin chez Flammarion – Michel Houellebecq, ou Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet dont viennent de paraître les premières œuvres (voir la *critique page V*) –, ils semblent arriver en nombre pour refléter à leur manière les préoccupations et les questions d'un monde qui leur ressemble, où les avatars du romantisme cèdent la place à la sensation d'un quotidien en déconstruction.

Florence Noiville et Marion Van Renterghem

Classe 87 : que sont-ils devenus ?

Il y a dix ans Bayon, Geneviève Brisac, Michel Cegretin étaient quelques-uns des soixante-dix petits nouveaux qui faisaient leur première rentrée littéraire. Si certains ont persévéré, et parfois avec succès, d'autres ont eu un parcours chaotique voire sans lendemain

Cette année-là, les éditeurs français publiaient quelque soixante-dix ouvrages de débutants francophones, plus un petit nombre d'étrangers qui avaient parfois eu le temps de se faire un nom ailleurs. Parmi les Français, quelques-uns s'étaient déjà essayés à des formes diverses d'écriture, l'essai, le théâtre ou la biographie, tandis que d'autres se frottaient pour la première fois au monde de l'édition. Tous se souviennent de leur nom sur la couverture, de leur livre sur la table des libraires, même si tous n'ont évidemment pas connu des destins comparables. Pour certains, le premier roman marqua le début d'une vie polarisée par l'écriture, pour d'autres une expérience sans suite véritable, génératrice de souvenirs drôles ou amers.

Chez ceux qui ont persévéré, plusieurs se trouvent aujourd'hui à la tête d'une bibliographie respectable, parfois couronnée d'un prix littéraire. Ainsi de Bayon, journaliste à *Libération*, auteur du *Lycéen* (Quai Voltaire) en 1987 et lauréat du prix Interallié en 1990 pour *Les Animals* (Grasset). Geneviève Brisac, auteur d'un premier roman intitulé *Les Filles* (Gallimard), a reçu le prix Femina en 1996 pour *Week-end de chasse à la mère* (L'Olivier). Cet écrivain, qui est aussi l'auteur de deux autres romans pour adultes et d'un livre consacré à Flannery O'Connor, a mené parallèlement une belle carrière d'auteur pour la jeunesse à l'Ecole des loisirs. Les incertitudes du temps où elle était éditée pour la première fois lui sont pourtant demeurées. « *Il y a un décalage gigantesque*, explique-t-elle, *entre l'idée que se font les gens de la reconnaissance et la réalité. L'angoisse du livre suivant est la même après plusieurs publications, avec ou sans prix, avec ou sans lecteur.* »

La bifurcation vers la littérature de jeunesse peut être plus radicale, comme le montre le cas d'Alain Surget. Après *Chomula* (Sylvie Messinger), qui connut un certain succès en 1987, cet auteur de trente-neuf ans s'est dirigé « *par accident* » vers un public d'enfants et d'adolescents. « *J'avais envoyé mon deuxième manuscrit chez Rageot, sans savoir qu'il s'agissait d'une maison spécialisée dans les ouvrages destinés à la jeunesse. Ils l'ont accepté, à condition que je l'adapte pour de jeunes lecteurs.* » Aujourd'hui, après vingt livres pour enfants, l'écrivain s'apprête à renouer avec ses ambitions initiales en signant un deuxième roman pour adultes. Cathy Bernheim, quant à elle, avait commencé par un essai sur la condition féminine avant de donner un premier roman proche de la science-fiction (*Cobaye baby*, La Manufacture) puis de se mettre à écrire des livres pour adolescents. Essentiellement, explique-t-elle, parce que ce type de littérature lui semble « *plus réalisable* », plus compatible avec ses autres activités.

Au gré de leurs évolutions, les romanciers qui ont publié régulièrement depuis 1987 peuvent avoir changé d'éditeur pour des raisons très diverses, à commencer par la disparition pure et simple de la maison dans laquelle ils avaient fait leurs premières armes. Parfois, les « déménagements » se sont aussi succédé au gré des livres et des affinités, des éventuels refus opposés par une maison, des relations avec tel ou tel directeur de collection. Denis Belloc, auteur de *Néons* (Lieu Commun) en 1987, a ainsi été édité par Julliard, Flammarion et Balland, sans compter Gallimard à l'occasion d'un passage en format de poche.

Marie-Josèphe Guers, elle, n'a « *jamais réussi à avoir une unique maison d'édition pour tous* [ses] *romans* ». Ayant brillamment débuté par *La Femme inachevée* (Actes Sud), plusieurs fois réédité, celle qui se définit comme « *un auteur très gâté* » a ensuite enchaîné les livres et les éditeurs, au fil des différentes sollicitations. D'autres naviguent entre les maisons en fonction des différents types de livres qui sont les leurs. Bruno Bayen, écrivain et metteur en scène, va prochainement voir une de ses pièces publiée par L'Arche, éditeur spécialiste des textes théâtraux. Mais son premier roman, *Jean 3 Locke*, a paru chez Gallimard et ses deux textes suivants au Seuil. Cet auteur, qui « *explore des formes dérivés du roman en pensant qu'elles finiront par se rejoindre* », doit aussi mettre son nom, fin août chez Gallimard, sur un essai consacré aux natures mortes.

Les changements peuvent enfin provenir de divergences plus ou moins aiguës entre l'éditeur et l'auteur. Lorsqu'il propose sa première œuvre aboutie à Belfond, la maison qui l'emploie, Thierry Laget a vingt-sept ans. Pourtant, raconte-t-il, l'éditeur – chez qui, aujourd'hui, personne ne se souvient plus de rien – décide de le rajeunir d'office de deux ans, afin sans doute de le présenter comme un romancier plus précoce. *Florence, via Ricasoli 47* est bien accueilli par la presse, mais *Comme Tosca au théâtre*, son deuxième roman, se heurte à un certain scepticisme de Belfond. « *Ils l'ont finalement publié*, se souvient l'auteur, *en me présentant cela comme une fleur faite à l'un de leurs salariés.* » Lequel partira ensuite avec armes et bagages chez Gallimard, puis chez Julliard.



De gauche à droite en partant du haut : Bayon, Geneviève Brisac, Alain Surget, Denis Belloc, Marie-Josèphe Guers, Thierry Laget, Linda Lê, Richard Jorif et Marie-Thérèse Cuny

Tous ne se trouvent cependant pas condamnés au nomadisme éditorial, loin de là. Après trois livres parus à La Table ronde (dont le premier, *Un si tendre vampire*), la très remarquée Linda Lê s'est dirigée vers Julliard avant de se fixer chez Christian Bourgois où elle a publié *Calomnies* (1993) et *Les Dits d'un idiot* (1995) et où va sortir un roman intitulé *Les Trois Parques*, en octobre. Eric Chevillard, auteur de *Mourir m'enrhume* en 1987 aux éditions de Minuit, n'a quitté ce port d'attache pour aucun de ses six romans ultérieurs, le dernier datant de 1995 (*Un fantôme*).

Richard Jorif, lui, a suivi un homme d'une maison à l'autre. *Le Navire Argo*, son premier roman qui est aussi le premier volet d'une trilogie, paraît chez François Bourin, qui publiera aussi la deuxième partie du triptyque en 1989 (*Le Burelain*) et deux autres ouvrages de l'écrivain. La troisième partie de l'ensemble doit prochainement paraître chez Julliard, dont François Bourin était devenu PDG avant de quitter cette maison. Enfin, parmi les auteurs qui se sentent particulièrement attachés à une maison, Marie-Thérèse Cuny dit avoir « *profité du paternalisme de Fixot* ». La romancière s'est sentie « *privilégiée* » dès la publication de son premier roman, *Une garce*, dont elle avait écrit les premières pages « *pour rigoler* » avant de rédiger la suite à la demande de l'éditeur. Pourtant, Marie-Thérèse Cuny ressent toujours « *une certaine impossibilité à toucher un vaste public* » et poursuit son travail de collaboration au sein de Fixot tout en écrivant dès qu'elle en a le temps.

Parallèlement aux auteurs qui se sont fait un chemin chez les éditeurs et auprès du public, il y a ceux – assez nombreux – dont la trajectoire a tourné court ou s'est révélée nettement chaotique. Le manque de disponibilité, les aléas personnels, les pannes d'inspiration semblent en avoir entravé plus d'un, au point que leurs maisons d'origine ne savent souvent absolument pas ce qu'ils sont devenus. Emmanuel Tronquart, par exemple, avait trente ans lorsqu'il a publié son premier roman chez Calmann-Lévy. Son éditeur se dit aujourd'hui sans nouvelles de ce romancier originaire de l'est de la France dont le livre s'intitulait *Sonnez les matines*.

Bénédicte Fayet, de son côté, pensait pouvoir « *faire carrière* » après avoir publié chez P.O.L *L'Avancement*, son premier roman. A trente et un ans, elle envisageait de consacrer sa vie à l'écriture, mais son deuxième livre la ramène brutalement à moins d'optimisme. *Le Cap d'infortune* (P.O.L, 1989), qu'elle considère pourtant comme « *différent, mais mieux travaillé* », déconcerte la critique. Suivent des années pendant lesquelles elle est « *absorbée par la vie, divers boulots alimentaires et, surtout, un enfant* ». Refusée par P.O.L, elle peine à trouver un nouvel éditeur et se demande maintenant s'il n'est pas plus facile de faire paraître un premier roman que de revenir sur scène après plusieurs années de silence.

Autre histoire, plus cocasse, celle de Michel Cegretin. Cet habitant de Villeurbanne, près de Lyon, est un professeur de lettres en retraite âgé de soixante-huit ans. En 1987, Michel Cegretin envoie un manuscrit à plusieurs maisons d'édition qui, toutes, le refusent. Par manière de plaisanterie et parce qu'il lui reste un exemplaire dont il ne savait que faire, l'auteur fait parvenir son livre à Gallimard... qui l'accepte. « *Ça n'a passé que grâce à une bouteille entière de bourgogne* », se souvient en riant le romancier dont l'*Histoire d'Ismaïl* s'est « *à peine vendue* ». Qu'importe, pourtant, Michel Cegretin rit encore de l'affaire et se félicite d'avoir publié son deuxième livre aux éditions du Griot où l'ambiance, dit-il, était « *bien plus fraternelle* ». S'il peut être source d'amertume et d'espoirs déçus, un premier roman peut aussi l'être de bons souvenirs et de différentes formes d'ivresse.

Laurence Debray et Raphaëlle Rérolle

Echec au père

De la cellule familiale à celle de la prison, un parricide retrace son parcours à la veille de sa libération, appréhendant son retour sur le lieu du crime. Une trajectoire brillamment tracée par Brigitte Giraud

LA CHAMBRE DES PARENTS
de Brigitte Giraud.
Fayard, 154 p., 85 F.

Douze ans de détention et la proche écbéance de la sortie. Uoe semaine encore, et il lui faudra quitter cet espace froid, déshumanisé. Projeter son corps hors de ce temps immobile dans lequel il s'est réfugié, englué, figé. Mais à mesure que ce temps se fissure l'angoisse monte. Sortir pour aller où ? Pour qui est passé sans transition du champs clos et feutré de la famille à celui de la prison, qui s'est laissé absorber par une temporalité stérile, sans contours, un seul point de repère émerge. Aussi rectiligne qu'une évidence : *« Une chose était encore possible : m'en revenir auprès de ma mère vieillissante, usée par la vie et le chagrin. On n'échappe pas au passé. Mo mère, le seul être au monde qui m'ouvriro encore so porte porce qu'elle sait pourquoi j'ai tué Papa. »*

Sentence fatale. Les quelques mots qui achèvent le premier chapitre fixent le motif. A huit jours de sa libération, le narrateur-parricide s'agrippe à ses souvenirs. Inscrit le futur immédiat dans un passé sans cesse ressassé depuis son emprisonnement.

Entre les quatre murs de la prison, entre les formes qui le frôlent, il reconstruit le décor de son enfance, son refuge devenu le lieu du crime. Là où il s'est terré pendant dix-sept ans, emmuré par lâcheté, comme dans cette prison où l'a gagné l'engourdissement de la soumission. Enfant il y est entré. Enfant il en sortira. Amère leçon pour un homme qui demeure « le fils de... ».

Fils d'une mère qu'il a cherché à délivrer d'une *« tache sombre qui l'empêchait de se montrer »*. Cet homme qu'elle avait éconduit lors d'un bal et qu'elle avait fini par accepter d'épouser *« pour ne pas ajouter à sa peine (...). Nous sommes nés de cette escolode, mon frère et moi... »*.


PATRICK MESSINA/METIS POUR « LE MONDE »

Brigitte Giraud, une déflagration de mots, d'amertume et de désespoir

Deux naissances accidentelles, deux espoirs sur lesquels s'arcboute la mère du oarrateur afin d'enrayer un destin qui tissait inexorablement sa toile. Prise au piège dans un petit pavillon de banlieue aux murs délabrés, elle cherche des issues, des excuses à ce mari qui refuse un emploi fixe de peur d'y engloutir sa vie ; s'accroche au berceau de son premier enfant ; conscent peu à peu aux assauts de la solitude. Mais très vite l'inertie de cet époux grève ses dernières illusions. Petit garçon encore, le narrateur l'a-t-il déjà compris ? Insidieusement, l'ombre de la résignation et du reooocement s'empare de cette communauté de circonstance. Renoncement à bâtir une vie comme les autres pour la mère. Renoncement à connaître l'amour paternel pour l'aîné et maternel pour le cadet. Les corps fuient, les regards s'évitent de crainte de lire en l'autre son propre échec. C'est dans cette atmosphère assourdissante de silences et d'évitement que grandit le futur criminel.

Pourtant, dans l'isolement carcéral, une cruelle vérité se fait jour : il demeurera le fils d'un père *« qui fut à l'origine de [sa] vie et de [sa] perte »*. Avec les premières rides qu'il découvre dans le miroir, les attitudes qu'il partage avec lui, il comprend que son père l'a rejoint. Pour échapper à cette présence qui le hante, il remplit un cahier dédié à Marianne, la seule qui l'ait aimé. Le seul souffle d'air qui soit entré dans soo existence. Journal d'un exorcisme et de la nostalgie des promesses perdues : *« Il o détruit notre vie, il ne manquerait plus qu'il détruise les images. Je croyais qu'il ne pourrait rien, mois lo mort n'empêche rien. »* Encore moins le passé d'hypothéquer l'avenir. Au cours de ce long monologue douloureux, le mot « futur » résonne de loin en loin. Anémié par des années d'enfermement, happé par un renoncement atavique, il achèvera sa course aux portes de la chambre des parents.

Ce lieu clos – entraperçu au début du roman – empreint d'une mystérieuse sacralité est au cœur de la toile que tisse magistralement Bogitte Giraud. Cependant, avant d'y pénétrer, la romancière, déjà rompue aux lois du suspense, aura pris soin d'enfermer, petit à petit, acteur et lecteur dans une trame serrée, concentrée autour de deux univers : la famille et la prisoo ; autour de deux espaces-temps : le passé et le présent.

Deux mondes aux contours d'une inquiétante similitude. Loin de tomber dans les poncifs, Brigitte Giraud s'en échappe par des lignes nettes, épurées de tout pathos. Des lignes qui suiveot les méandres d'une conscience appliquée à comprendre par-delà soo geste, son écbec. L'écriture sobre, parfois abrupte, se fond dans une parole déchirée par le silence et qui se mue eo une flagellation verbale. Une déflagration de mots, d'amertume et de désespoir. Sans issue, *La Chambre des parents* laisse entendre pourtant une voix originale et pour le moins prometteuse.

Christine Rousseau

Ecrivain dans le miroir

Danielle Robert-Guédon fait de Bernard Lamarche-Vadel un personnage de roman

LE DÉSESPOIR DU SINGE
de Danielle Robert-Guédon.
Balland, 176 p., 80 F.

Il s'appelle B. Ou plutôt, initiales répntées, BLV. Trois consonnes qui suscitent admiration ou sarcasmes dans les salons littéraires parisiens. BLV écrit. Des romans ténébreux qu'il dit destinés à sa réhabilitation. BLV est un homme mystérieux, un fantôme, maudit, exilé volontaire, silencieux, costume sombre à rayures et cravate, à propos duquel il o'est guère surprenant d'eotendre dire par sa jeune fille de ménage : *« Monsieur B est devenu fou. »* Les critiques se demandent si c'est un aristocrate inspiré, un charlatan, ou le dernier des romantiques. Monsieur B, en fait, est un écrivain lyrique aux *« phrases de vermine et de déluge »* qui cite volootiers Kafka : *« Je ne suis pas intéressé par lo littérature. Je suis lo littérature. »* Il se débat, tel un possédé, entre névroses et tentations de suicide (le *« désespoir du singe »*). *« Condamné par l'Etat pour lo vente d'un tableau que des escrocs contestaient »*, persuadé d'être persécuté, traqué, cible d'un piège raffiné, d'une soumoise conspiration, il survit dans la méfiance. Chaque geste de prévenance lui semble suspect. Chez lui, il descend dîner *« ô reculons »*. Aiguise ses textes comme de flamboyants javelots, destinés à jeter *« à lo foce du monde l'erreur dont il est le jouet »*. Il s'appelle Bernard Lamarche-Vadel (1). Il existe, Danielle Robert-Guédoo l'a rencootré.

BLV habite eo Bretagne, à un quart d'heure de Vitré. Un château *« dont les murs s'effacent sous les toiles et les meubles sous les livres »*. Danielle Robert-Guédon est une voisine devenue une amie, une visiteuse qui observe les visiteurs de cet énigmatique personnage. Elle lui fournit Tranxèoe et Lexomil, tisse autour de lui un filet de protection. Habitée par BLV, sa vie, son œuvre, elle en fait un personnage de roman, morbide, théâtral. Elle n'a pas besoin de forcer le trait, ni de forcer son talent. Témoin privilégié des illuminations et des douleurs de cet bomme qui *« s'empoigne avec les souvenirs de lo moison des morts »*, elle a acquis le droit de pousser la grille de son parc, d'affronter la meute de ses chiens, *« presque oussi intimidée que si j'avais poussé la porte d'une chombre »*. Elle a vu les femmes de B, la vamp habile à murmurer des oraisons ardentes, et celle qui épousa sa déraisoo ; toutes l'ont convaincue qu'aucune étreinte ne *« consolerait jamais »* B *« des charniers »*.

PLUME D'OMBRE

Elle a vu B, lors d'un débat dans le Val-de-Marne, murmurer *« Je ne suis pas coupable »*, et répondre à une femme qui lui demandait pourquoi les cbats, dans ses romans, n'apparaissaient que morts : *« A cause des oiseaux. Madame ! »* Elle a vu B dédier soo premier romao à un écureuil et à une mouche ; comme elle l'a vu plumer les pigeons qu'ils allaient manger le soir même en un ragoût juteux. Elle a vu chez lui une poule blanche empaillée, œil de verre excédé. Elle a vu aussi les amis photographes de B : l'Américain, spécialiste des terrains vagues et territoires hostiles ; le Japonais, qui s'agenouille devant la pierre tombale d'un enfant, surmontée d'un angelot mutilé. Elle a, plume d'ombre, écrit un beau roman sur l'envoûtement, le miroir dans lequel un écrivaio guette le secret d'un autre.

J.L.D.

(1) Bernard Lamarche-Vadel a publié *Vétérinaires*, *Tout casse* et *Sa vie, son œuvre* chez Gallimard. Un ouvrage vient de lui être consacré, *Bernard Lamarche-Vadel, Entretiens, témoignages, études critiques*, sous la direction d'Isabelle Rabineau (éd. Meréal, 346 p., 140 F).

Ballet tragique

Entre un oncle qui la convoite, un père absent et une mère hystérique, une fillette s'échappe dans l'éther. Un tableau noir et sang de Bénédicte Puppinck

ÉTHER
de Bénédicte Puppinck.
Seuil, coll. « Fiction & Cie »,
208 p., 98 F.

Il faut parler fort pour se faire entendre, frapper un coup sec pour éveiller l'attention. Les temps ne sont plus au murmure. Et si confidence il y a, on se doit d'y placer quelque cbapitre obscur, quelque brutale révélation. Le non-dit on le détour, la lumière tamisée qui suggère, l'ombre qui tient en réserve et le flou qui brouille artistement les contours, ne font plus recette. On en viendrait presque à se demander si la radicalisation n'est pas devenue une sorte de gage de la bonne littérature.

Trompette et fanfare donc ! Ao rancart les petites musiques qui accompagnent tendrement les doux crépuscules ! Bienvenue à la grimace qui déforme la figure, abîme le visage bumain.

Ether s'onvre sur nn violent coup de cymbales : un chien qui déchiquète à moitié une petite fille. *« Pendant quelques secondes, Laura connut lo vraie folie. Celle qui cherche à tuer. Un déferlement de griffes locérant sa poitrine, ses cuisses, un assaut de crocs harponnont ses épaules, ses bras, jusqu'à ce que sa main agrippât par hasard un fragment d'assiette. Elle resserra ser doigts, frappa à l'aveuglette et se mit en boule, genoux contre tête. »*

Bénédicte Puppinck ne lésine pas sur les moyens. Puisqu'il faut frapper, frappons fort et vite, faisons saigner et pleurer, semble-t-elle se dire. Difficile de s'alanguir en la lisant, on de lever des yeux intérieurs sur la beauté du monde. Car il n'est pas beau, ce monde exsangue où les mères sont des folles hystériques, les hommes des créatures veules et sans égards, les petites filles des menteuses. Le décor, bien sûr, participe de cette laideur, de cette violence : les ciels sont bas ; la pluie ne cesse de tomber suintant sur les murs blafards d'usines sinistres ; les écluses retiennent des eaux noires et sales. Quant aux chiens...

C'est en enfer que vit Laura, un vrai enfer avec chandrons qui fument et démons qui se réjouissent ; un enfer qu'elle regarde du haut de ses douze ans, qui est pour elle, et secondairement pour le lecteur suivant son malheureux périple, la saison de l'angoisse absolue, sans rémissioo ni remède. Entre un père qui s'absente, un oncle qui la convoite et une furie déguisée en mère, Laura n'a guère d'autre choix que celui de pâtir. Alors elle pâtit. Vertigineusement. Le mot de souffre-douleur n'a jamais connu, dirait-on, une illustratioo aussi scrupuleuse. Celle qui fait souffrir, c'est Denise, la mère. Lorsqu'elle ne bat pas sa fille comme plâtre, lorsqn'elle ne lui reprocbe pas tont simplement, an milieu des pires insultes, d'exister, Denise court comme une dératée après l'argent, flanquée d'un amant sans envergure, Xavier (l'oncle de Laura), ou cbante à tue-tête en bourrant son piano de coups de poings : *« Elle préparait son "récital". En répétant jusqu'à cent fois lo même roucoulode qui s'ochevait dans un beuglement de bête égorgée. »* La musique n'adoucit pas toujours les mœurs...

SOMBRE HORIZON

Confrontée à une telle dégradation du monde, victime pantelante de la fobie vicieuse des adultes, Laura se réfugie dans les vapeurs de l'éther. A la moindre (?) occasion, elle en respire de pleines goulées, jusqu'à l'abrutissement, l'oubli : *« S'anesthésier... s'olléger... se volatiliser... ne plus rien entendre de rien ni de personne... »* La danse serait l'autre sortie de secours. Tutu et chaussons. Mais le pas de deux tourne vite, lui aussi, au cauchemar. Il y a enfin le sentiment trouble et juvénile de Laura pour Xavier – sentiment qu'il lui rend bieo, sous une forme pas du tout ambiguë. On ne s'étonnera pas de constater que ce seul borizon affectif est bonché, noir. Comme une promesse massacrée.

« Oui, les livres exagéraient... », se dit un jour Laura. Bénédicte Puppinck a-t-elle, poussant si loin le bouchon de la franche brutalité, forçant le trait du désespoir – plus que de l'horrifique – elle aussi, *« exagéré »* ? Les vertus de ce premier roman ne sont pas en cause : maîtrise de la narration, efficacité du style, écriture brève ponctuée de dialognes épousaot la conscience troublée de l'héroïne, bonne distaoce maintenue à l'égard d'un réalisme qui verserait fatalement dans la complaisance comme d'une fantasmagorie qui tomberait noo moins immanquablement dans l'horreur gratuite...

Mais ces qualités réelles une fois soulignées, il faut pousser l'examen un peu plus loin. Certes, un roman ne tient jamais complètement à l'intérieur des principes moraux qu'on voudrait voir triompber dans la vie, et il est absurde de juger un livre selon ces mêmes principes. La connaissance du mal qu'un romancier développe et met en œuvre n'est pas mesurable *o priori* et il peut ressentir la nécessité de dépeindre le pire sans s'y complaire. Avec tontes les nnances possibles de l'ambiguïté liée à l'usage littéraire du mal. Cela étant dit, le lecteur est en droit de s'interroger sur la signification d'un tel écbauffement de l'imagination. Avec *Ether*, il bésitera devant la réponse, craindra que le sens, à la fin, ne se dérobe, on ne tremble jusqu'à disparaître derrière le caractère spectaculaire de la scène décrite. Mais *en même temps*, cbercher le sens, ne serait-ce que pour en constater la fragilité, n'est-ce pas là plaisir et tâche de lecteur ?

P. K.

Parole violée

Sur fond de fractures sociales et conjugales, Virginie Lou montre combien l'expérience du viol est incommunicable

ÉLOGE DE LA LUMIÈRE AU TEMPS DES DINOSAURES
de Virginie Lou.
Actes Sud, coll. « Générations »,
192 p., 98 F.

Virginie Lou n'est pas une débutante. On se la rappelle dirigeant la collection « Souris ooire », chez Syros, où parurent, sous son nom, quelques jolis polars pour les enfants. On sait qu'elle a prêté sa plume, avec succès, à quelques personnalités et oon des moindres. On l'a lue récemment, dans la collection « Page blanche » de Gallimard-Jeunesse (*Le Miniaturiste*, voir « Le Moode des poches » dn 6 décembre 1996) ou chez Actes Sud Junior (*Marguerite et lo métaphysique*). Autant dire que, pour son premier roman « sérieux », cette jeune femme de quarante-trois ans, que l'on sent grande lectrice, n'arrive pas sans métier.

Au bon sens du terme. Car ce qui frappe d'abord, dans ce livre où tout, jusqu'au titre, est suffisamment intrigant ou poignant pour qu'on ne le lâche pas, c'est d'abord une voix, une écriture sensible, subtile sans afféterie, et qui ne manque pas de souffle pour « tenir la distance ». Si le premier roman est, souvent, une tentative pour se débarrasser de l'autobiographie, et passer, ultérieurement, à « la » littérature, Virginie Lou, alors, a brûlé les étapes : nous sommes d'emblée dans un univers aussi écrit que senti.

Dieu sait, pourtant, que son sujet n'était pas facile. Le viol, la banlieue, le désarroi des jeunes dans les cités, les fractures sociales et conjugales, l'incompréhension de la famille, le temps qui émousse les idéaux et affadit les sentiments... : une telle suite de lieux communs pouvait faire craindre le pire.

Il n'en est rien. Qu'on en juge plutôt par cet art qu'a Virginie Lou de vous plonger dans le drame : *« D'obord, il n'y o eu que cette ombre ou moins encore, le pressentiment d'une ombre. [...] Je n'ai remarqué oucun bruit mais le désastre est précédé d'une odeur : je l'oi sentie. J'oi relevé lo tête. Devant moi, sur le mur où pendaient mes outils [...] un jet courbe a fusé. Aussitôt, lo nuit, un bondeou écrase mes paupières. Une poigne secoue mon crâne, objet inerte et séparé du corps. Je n'oi pas peur, l'esprit parfoitement immobile. Une voix crache à mon oreille – Bouge pas ou j'te plonte ! Pose c'que t'as dans lo moin. Le fracas de lo vierge s'écrasant ou sol est assourdissant. »*

A quarante ans, Solange, dite Sardine, restaure des objets d'art. Activité incongrue au cœur de cette banliene désbéritée, mais Sardine, humaniste, y est attachée comme à un pont fragile entre les êtres et les époques. (On trouvera dans le roman de beaux passages sur les gestes, les outils, l'odeur de la colle...)

Ce jour-là, alors qu'elle nettoie le manteau bleu d'une petite vierge de Saint-Omer, la nuit s'abat sur elle. Bâillon, séquestration, insultes, coups, viol, destruction qui n'en finit pas... L'homme, un jeune, vient de *« lo cité derrière »*. C'est un désaxé, un perdu, son âme a quitté soo corps, sa bouche abnie des phrases bachées, son langage est aussi mutilé que le corps qu'il menace de déchiqueter. *« Eclote à mon oreille une sorte de rire haineux, il repique le couteau à la base du cou et recommence le trajet, du sternum au pubis ; puis de bas en haut, sur la même ligne. Il lui suffirait de peser sur lo lome pour ouvrir le corps comme un sac. Je le sens dons cette jouissance folle quond il appuie aux points sensibles, les plus fociles à trouer. [...] Je n'écoute pas ce qu'il répète, qu'il vo me crever, mais choque fois, dons cette pression occrue de la pointe sur la peau, je crois pressentir l'élan avant le dernier coup. »* Ce coup, c'est par la parole que Sardine réussira à le suspendre. Le langage comme rempart à la barbarie. Comme une lumière dans la nuit préhistorique. Pied à pied, Solange s'oblige à parler, à raisonner, à rassurer. Finalement, elle amadoue son violeur – lequel l'« aimait » en secret, apprend-oo. Or, c'est curieusement ce qu'on lui reprochera ensuite : avoir créé un lien de proximité avec cet bomme, ressenti de la fierté et même de la joie pour avoir sauvé sa peau elle-même, et se considérer moins comme une « victime » que comme une « rescapée ».

ARME A DOUBLE TRANCHANT

Avec une remarquable sensibilité, Virginie Lon montre à quel point l'expérience du viol est incommunicable. Combien sont humiliants les sentiments qu'on lit sur les visages : bostilité affichée, bienveillance forcée, écœurante pitié... Combieo les mots, qui étaient une arme face à l'agresseur, viennent à manquer ou à trahir face an mari, à la mère, à soi-même. Combien le témoignage d'une femme violée continue aujourd'hui de déranger : *« J'ai mis du temps à comprendre que personne ne voulait m'entendre [...] : les mots, c'est pour les civilisés, la beauté ou la douleur supportables [...]. Le reste, la véritable nuit de l'homme à portée de tous, la haine sans frein, lo jouissance de lo mort et du corps en pièces [...], personne ne veut savoir. »*

Entre les *« braillements »* des jeunes qu'elle décrit et la surdité de son entourage, tout le roman de Virginie Lou peut être lu, en creux, comme une méditation autour du langage, *« ce luxe façonné contre la guerre »*. Au fond, il y a deux parties dans son livre : celle du bâillon de chiffon et celle du bâillon social. Au lecteur de juger laquelle est la plus violente.

Florence Noiville

livraisons

● **VIVRE ME TUE**, de Paul Smaïl.
Son grand-père Ahmed est mort pour la France à Ulm ; son oncle Mehdi fut l'une des victimes de la ratonnade des Arabes du 17 octobre 1961 à Paris, pendant la guerre d'Algérie ; son père fut un employé dévoué de la SNCF : Paul, jeune beur, s'applique à être un modèle d'intégration. Môme à Barbès, gardien de nuit dans un hôtel de passe à Pigalle, livreur de pizzas, boxeur amateur, il a *« du menton »*, et encaisse les uppercuts racistes, non sans ironies et révoltes. Outre un percutant témoignage social (description caustique des coulisses de l'entreprise Speedzza), le texte de Paul Smaïl, qui n'hésite pas à citer Melville et Genet, est un hymne à la littérature comme moyen d'affirmer une identité, de contrer la haine (Balland, 192 p., 80 F). **J.-L.D.**

● **LA CONFESSION**, de Brice Torrecillas
Deux femmes se déchirent au sujet d'un enfant. Qui l'emportera ? la mère ? la grand-mère ? Enraciné dans le passé, l'affrontement des rancœurs et des jalousies déclenche des violences inouïes et laisse des cicatrices hideuses. Le narrateur, un brave garçon, un raté du sexe qui regarde de loin passer les bateaux pour Cythère, est happé par hasard dans le tourbillon néfaste. Le voici éclaboussé par l'amour, puis par le sang, enfin par le crime. Une belle et sombre histoire (NIL, 243 p., 99 F). **J.-So.**

● **MÉCHAMMENT BERBÈRE**, de Minna Sif
L'immigré est un personnage de roman très en vogue, l'auteur l'étant le plus souvent. Les récits ont évidemment bien des points communs et la satiété menace. Celui-ci s'ouvre sur Hasma, *« qui niquait avec le Kabyle du deuxième »*. Cela n'est guère original, mais le style, le rythme, la drôlerie des scènes dans l'univers d'un immeuble qui n'a rien de drôle, où juive marocaine et marabout sénégalais se côtoient, affirment un certain talent de narration. Langue des rues, tendresse, rage qui tue l'espoir, soif d'une vie digne, beurts des coutumes, tout est dit sans excès dans une verve permanente. Minna Sif sait doser ses phrases, créer des images (Ramsay, 250 p., 129 F). **P.R.L.**

INTERDIT AUX CHINOIS ET AUX CHIENS, de François Gibault
Avocat célèbre, auteur d'une biographie remarquée de Céline (Mercure de France), la soixantaine aidant, François Gibault a voulu tâter du roman, s'amusant à tracer le portrait d'un être au narcissisme effarant – on se noie dans les « moi-je » jusqu'à l'exaspération. Si l'on y survit, on trouvera des moments plus amusants et attachants : souvenirs d'enfance (avant, pendant et après guerre) et personnages cocasses. Le père surtout, qui impose à sa famille un régime spartiate qui consiste en particulier à se pendre par les pieds pour que les idées reprennent leur vraie place, à vivre à moitié nu et à consommer les épluchures des légumes. La famille, habituée aux privations, n'aura pas de mal ensuite à se contenter des cartes de rationnement, bien au contraire (La Table ronde, 176 p., 89 F). **M.Si.**

● **LA LUMIERE DU DEUIL**, de Dominique Sampiero.
Dominique Sampiero a composé huit recueils de poèmes. Ce premier récit en prose a la sobre densité d'une statue de pierre bleue, qui se dresse aux *« marches d'un petit village à l'encoignure de ciel et de schiste »*, au cœur du pays de Flandres. Un personnage radieux, puis défait, s'y impose, comme dans un rêve. Une femme charnellement accordée aux saisons, dans cette contrée rude où la parole est rare. *« Elle »*, la femme sans nom, s'est laissée emmener, au grand scandale de la famille, dans ce village du pays de Mormal par un *« héros »* timide et lâche qui, bientôt, prétextant un travail au loin, a disparu. Depuis, elle contemple le ciel à la fenêtre, chantonne presque silencieusement, s'engourdit. Au mitan de cette traversée de l'ombre et de la douleur, se déploie un hymne, magnifique, à la lumière : des roses à la glycine, des granges aux puits, elle jaillit de partout, ricoche, s'éparpille, éclate le jour du marché dans une volée de prunes – et se réfugie, profonde, dans les iris des agonisants (Verdier, 64 p., 64 F). **M.Pn.**

● **PARIS-BRUNE**, de Maxime Vivas.
Ce texte fera mentir tous ceux qui se plaignent régulièrement que le roman français est déconnecté de la réalité sociale contemporaine. Maxime Vivas nous introduit en effet à Paris-Brune – le centre de tri parisien, – en décrit avec une exactitude passionnée le fonctionnement, la vie des brigades, le travail de sélection et de répartition du courrier, qui requiert, de la part des employés, une rigueur quasi sportive. Mais *Paris-Brune* n'est pas seulement un reportage à l'intérieur d'une usine à lettres. Ce qui rend ce texte si vibrant et si juste, c'est que l'auteur suit, sur une vingtaine d'années, le destin de plusieurs employés, tous des provinciaux venus à Paris en 1962 pour y être engagés par les PTT. A mesure qu'ils deviennent les otages de cadences de plus en plus infernales et que s'envole leur rêve d'ascension sociale, ils se laissent gagner par les idées syndicales et par la conscience de la lutte des classes. Elle les amène, après la modernisation décidée par le ministère, à se lancer dans une grève sauvage. Le livre devient très émouvant quand les agents – au moment où on décide de fermer définitivement le centre de Paris-Brune – estiment qu'on leur en vole la mémoire. Et Maxime Vivas réussit, avec une lucidité un peu désenchantée, à faire le portrait d'une génération qui a dû, peu à peu, se résigner au déclin des idéologies (éd. Le Temps des Cerises, 6, av. Edouard-Vaillant, 93500 Pantin, 226 p., 90 F). **J.-N.P.**

● **L'ENTRE DEUX MÈRES**, de Catherine Allégret.
Beth, quarante-trois ans, vit seule en Bretagne, brisée par les chagrins, *« la rage aux semelles »*. Un jeune homme sonne, vingt ans, doux visage, tout sourire : son frère, depuis longtemps disparu, avec lequel, entre émerveillements nostalgiques et souvenirs douloureux, elle revisite l'histoire d'une famille éclatée. Vouée à faire office de mère de substitution, l'héroïne fait la lumineuse expérience d'une *« révélation »* : l'amour, *« sans l'ombre d'une honte ni d'une salissure »*. Dans cette quête des géniteurs indignes, rythmée par une cascade de coups de théâtre, l'auteur, comédienne, fille de Simone Signoret, cahote dangereusement, y compris dans son style, entre mélo et vaudeville. (Stock, 190 p., 95F). **J.-L.D.**

● **DES JOURS À REGARDER LA MER ET LES OISEAUX**, de Pierre Cézanne.
Ambition périlleuse que ce récit de l'errance (immobile) d'un duo de clochards qui vit en accéléré le drame de la passion. Le romancier n'a prévu aucun des pièges qu'engendre une telle option, qui, au premier abord, rallie tous les suffrages, puisqu'il s'agit de déplacer dans un milieu insolite une utopie conventionnelle et des idéaux réactionnaires. Mardi, doux géant silencieux, marche jusqu'à la mer après la mort de son compagnon. Sur une plage quasi déserte, il rencontre un solitaire, Hector, qui survit astucieusement entre un pédalo et un cabanon désaffectés. Mais Mardi meurt littéralement d'amour pour une femme. Son copain le tue et pleure. Le bonheur n'est pas de ce monde. Le court roman de Pierre Cézanne serait-il une parodie, un éclat de rire, vengeur d'une misère endémique ? Le mélo est pris au sérieux par un auteur tenté une fois de plus – entre Beckett pour les dialogues et Steinbeck pour les personnages – par l'aventure du couple de paumés mythiques. Mais Mardi n'est ni Lennie ni Vendredi (Denoël, 142 p., 89 F). **H.Ma.**

L'attrape-jeunesse

Pied sur l'accélérateur et sono à fond, Tom roule vers le Sud, se prenant pour le héros de ses écrivains cultes. L'adolescence ? Pour Jean-Hubert Gailliot, une légende que sauve la littérature

LA VIE MAGNÉTIQUE
de Jean-Hubert Gailliot.
Ed. de l'Olivier, 126 p., 89 F.

Jean-Hubert Gailliot a réécrit *Le Grand Meaulnes*. Version années 80-90, dans un tempo accéléré et une écriture survoltée dans la filiation des romans américains actuels. Mais, à tout bien entendre (le roman est inondé de musique branchée qu'il est difficile de décoller des émotions décrites), la psychologie de son personnage unique et omniprésent, comme il est de ton obligatoire dans les rugissements-vagissements des premières érections conséquentes, est dans la lignée des grands classiques français. *La Vie magnétique* ne manque pourtant pas d'originalité et surprend par la maîtrise d'un jeu romanesque complexe.

La rêverie, à l'heure où l'attente se teinte si vite de nostalgie (le souvenir de la jeunesse surpasse sa réalité), se déplace au rythme des cassettes que le héros écoute dans sa Volvo. Comme Augustin Meaulnes, Tom fonce vers ce qu'il croit être l'expérience du bonheur. Il a rendez-vous avec Jean-Hubert, dans un château où doit se dérouler une fête. Les similitudes sont grandes entre Franz de Galais et l'ami intime, l'alter ego, présent à toutes les pages, double blond de Tom, ce Jean-Hubert, homonyme du romancier, qui dit tout savoir des femmes et de l'espoir. Yvonne de Galais se dédouble, se multiplie. Nathalie, Flo, Carmen, Annie, Elisabeth... elle est toutes les filles de dix-sept, dix-huit ans qui ne craignent pas de dévoiler leurs seins et la couleur de leur toison pubienne. Pour l'essentiel, le roman est une quête d'absolu selon Frédéric Moreau, Arthur Rimbaud ou Holden Caulfield. Jean-Hubert Gailliot retrouve – à sa manière speedée – l'amalgame exact entre la réalité et le rêve. A l'exemple de Meaulnes, Tom est le créateur d'un merveilleux qui bientôt le possède.


JOHN FOLEY/OPALE

Jean-Hubert Gailliot dans la lignée des grands classiques avec musique branchée et rêves de nanas

Il nous faut être très attentifs à ce romancier qui manie en expert la littérature, la parodie, la complexité psychologique et s'aventure dans le domaine tentateur du récit en abyme où toutes les apparences de la vérité se cachent sous les clichés d'un imaginaire débridé. Non plus l'imaginaire propre à toute fiction mais les fantaisies d'un très jeune héros qui sans cesse nous met en garde : *« Je m'en tiendrai pourtant à ce récit légendaire de notre jeunesse, où tout est vrai sans avoir besoin d'être réel. »* Jean-Hubert Gailliot nous distancie d'un récit qui serait, une fois de plus, initiatique. Cet effort demandé au lecteur est parfois douloureux car, en fin de course, Tom disparaît au profit d'un archétype, et le plaisir solitaire de la lecture peut reculer l'heure d'affronter les lendemains de rêve.

Tom roule vers le Sud dans une voiture « empruntée » au directeur du centre où il subit une éducation très surveillée. Il conduit de manière un peu folle et imagine un personnage de tombeur de nanas, flirtant, couchant au gré des circonstances. Il devient le héros magique de tous les romans qu'il a aimés. Tom (ou Jean-Hubert) a un sacré flair littéraire. On y cite force chefs-d'œuvre, dont *Les Champs magnétiques*, de Breton, qui suggère plus que les bandes magnétiques écoutées à satiété, le titre du livre de Gailliot, roman de la mélancolie (*« Plus tard nous nous vanterons d'avoir été jeunes de la même manière qu'aujourd'hui nous nous vantons de ce que nous ferons plus tard »*) qui invente son écriture : *« Un écrivain est responsable des mots qui serviront ensuite à décrire son style... »*

Le sujet du roman se fait jour en cours de route. La littérature (et les femmes) obsède Jean-Hubert Gailliot : *« Après un ou deux livres de confidences déguisées, la plupart d'entre nous deviennent absolument impuissants, toutes les tentatives pour inventer quelque chose de différent ramènent le non-romancier à son point de départ, lui-même, il n'a rien d'autre à dire. »* Alain-Fournier, mort à vingt-sept ans, ne répondra pas. Quant à ceux qui publièrent leur premier roman l'année dernière... La littérature nous sauve néanmoins par ses dons prémonitoires. Homère comme Ulysse n'existent pas et *« rien n'est demeuré intact des sentiments que je nourrissais alors »*. Tom a beau construire un mur de sons entre ses fantasmes et les nôtres, il ressuscite presque ce *« bonheur pur »* que la mémoire nous persuade avoir vécu. *« Le malheur vient de ce que nous soyons tous si dissemblables, »* mais *La Vie magnétique* nous donne l'illusion d'avoir nous-mêmes participé à ce trop-plein de joies possibles. Un passé qui ressemble, en surface, à tous les passés et que nous appelons : jeunesse.

Hugo Marsan

Traité de la déchéance

FIASCO
de Mathieu Terence.
Ed. Phébus, 160 p., 99 F.

Avec *Fiasco*, Mathieu Terence signe son entrée dans le club des *losers* magnifiques, ceux qui tiennent *La Fêlure* pour un tremblement de l'âme inégalé, qui se baladent de palaces en motels avec la *Lolita* de Nabokov, qui se délectent des *Cool Memories* de Baudrillard au bord d'une piscine et qui, la nuit, consolent de trop séduisantes névropathes en leur fredonnant *Sorry Angel* ou en leur glissant quelques aphorismes vertigineux de Cioran. En dandy conséquent, il porte son suicide à sa boutonnière et, quand il voit passer un enterrement, regrette de ne pas être dans le cercueil. Il éprouve aussi une tendresse particulière pour les excentricités de Howard Hughes, qui a démontré mieux que personne que la déchéance est un luxe. A vingt-cinq ans, *« l'âge après lequel on regrette toute sa vie de ne pas s'être tué »*, il excelle dans la pédagogie raffinée de l'art de se détruire.

Demeure le style ; dans ce roman autobiographique, Mathieu Terence a trouvé le sien : sec, ironique, allègrement provocateur et d'une cruauté juvénile réjouissante. S'il consent à vivre encore quelques années, sa déchéance se nimbera de mélancolie. Peut-être pourra-t-il alors, à l'instar de Howard Hughes, se retirer dans un palace où il cultivera ses manies et ses vices.

Dans un premier livre, *Palace Forever* (1), il avouait avoir l'orgueil de ces inconnus qui fourbissent dans l'anonymat une éclatante gloire posthume. La vanité l'aura donc emporté sur l'orgueil. Tant mieux, puisqu'elle nous révèle un écrivain si précocément doué pour l'introspection morbide et l'imposture revendiquée comme art de vivre.

Roland Jaccard

(1) Ed. Distance, Biarritz.

Mystères de Londres

Pièges pour un homme seul ou vertiges criminels dans une ville tentaculaire. Une réussite

JORDAN FANTOSME
de Jean-Baptiste Evette.
Gallimard, 368 p., 130 F.

Une nuit de novembre 1911, un homme en tenue de soirée est retiré à demi-mort de la Tamise. Recueilli et soigné par un tavernier irlandais, il va recouvrer la santé mais pas la mémoire. Amnésique, il se choisit le nom de Lazarus, approprié pour un homme qui a frôlé la mort, avant d'adopter celui d'un chroniqueur français du Moyen Age, Jordan Fantosme, qui convient encore mieux à un inconnu pour lui-même.

Dès lors, Jordan essaie, avec l'aide de divers complices, de répondre aux questions qui l'obsèdent. Qui est-il ? Pourquoi a-t-on tenté de le tuer ? A quoi rime cette tenue de soirée ? D'où sortait-il ainsi ? Relevant, dans une gazette mondaine, les noms des invités à une réception donnée le soir même de son agression, il va, d'hypothèse en déduction, parvenir à la conclusion qu'il est James Dunn, un peintre mondain, identité qui correspond aux monogrammes d'un manteau et d'un étui à cigarettes « oubliés » dans la maison de l'hôte et qu'il parviendra à dérober. Une identification qui le laissera déconcerté après avoir visité la maison du peintre empreinte d'*« un esthétisme macabre »*.

Les événements vont s'enchaîner sur un rythme surprenant et effrayant alors qu'il sillonne Londres à la recherche d'indices ou pour échapper à de mystérieux suiveurs. *« Il était curieux de songer que la mémoire, c'était de la géographie. »* Il va d'ailleurs échapper de peu à des tentatives de meurtres : sur le Tower Bridge, où il est attaqué par une sorte de singe, ou au cours d'une partie de crocket, lorsque la boule de bois et les maillets deviennent des armes redoutables...

Au terme d'un parcours mouvementé, il parviendra jusqu'à une société secrète, le Quincey Club, où, sous le parrainage de l'auteur de *L'Assassinat considéré comme un des beaux-arts*, des aristocrates pervertis imposent aux postulants de commettre un crime dans les règles de l'art, pour la beauté du geste. Dunn avait été ainsi choisi comme sujet d'une mise à l'épreuve. Notre malheureux héros échappera au pire, et si l'auteur ne résiste pas à lui réserver un *happy end* amoureux, on est heureux pour lui tant on s'est attaché à un personnage *« coincé entre la froide hébétude et la mortelle excitation de l'amnésie »*.

HABILE CONSTRUCTION

Ce premier roman d'un auteur né en 1964 est remarquable. Il l'est d'abord par l'habile mécanisme d'une histoire qui, entre roman policier et roman d'aventure, maintient l'intérêt du lecteur dans une constante appréhension, pris dans les remous d'une faune insolite, pittoresque et menaçante. Mais, mieux encore, il l'est surtout par l'admirable peinture que l'auteur a su brosser des quartiers de Londres, et notamment de l'East End et du secteur des docks. On se croirait parfois plongé au cœur des pages les plus sombres d'un Dickens, mais Evette a son originalité propre, une méticulosité de miniaturiste pour restituer, avec un subtil art de touche, les tonalités sourdes, soufrées, les brumes, les moiteurs, le gras humide des quartiers pauvres comme le raffinement maniéré, la morgue, les faux-semblants d'une société aristocratique délétère où art de vivre et art de tuer ne font qu'un. La ville même semble ainsi devenir une créature hybride, monstrueuse, relâchant par tous ses pores – pubs, ruelles, bouges, hôtels chics ; boutiques sélectes, rives du fleuve... – une mortelle angoisse et un alarmant parfum de mystère. *Jordan Fantosme* est, pour un début, une éclatante réussite.

P. Ky.

Roman de l'inhumain

LA CHAMBRE
de Christian Ganachaud.
Ed. du Rocher, coll. « Manifeste », 96 p., 64 F.

Christian Ganachaud a choisi d'enfreindre un tabou. Choisi ? Peut-être pas, tant le livre paraît, à première vue, déterminé, nécessaire, porté par autre chose que la volonté de l'auteur. Pourtant une gêne considérable naît à la lecture de ce très bref monologue, qui semble plutôt conçu pour le théâtre, avec ce que l'idée du théâtre, plus que le théâtre lui-même, implique d'emphase, de redondance, de pose. Pourquoi cette gêne ? Bien sûr, le sujet.

Un homme avant de mourir dans la chambre à gaz, tenant sa petite fille contre lui, décrit les agonisants, décrit l'angoisse, décrit la fin de l'humain. Lorsqu'on sait l'extraordinaire difficulté qu'ont rencontrée les rescapés des camps d'abord pour faire entendre leur parole – Primo Levi n'a cessé, jusqu'à sa mort, d'être poursuivi par ce sentiment cauchemardesque de parler dans le vide, de n'être pas cru –, lorsqu'on sait qu'innombrables sont les cas de déportés ayant attendu cinquante ans pour trouver le ton qui, enfin, fera qu'ils seront crus, quand on constate qu'hélas certains n'arrivent pas, faute de moyens strictement littéraires, à faire adhérer leur témoignage à une forme acceptable par des lecteurs, on est plus que soupçonneux devant une pareille entreprise, dotée d'aussi peu de précautions.

Néanmoins, quelque chose se passe, parce que l'auteur manifeste une profonde sensibilité. En dehors du flux de mots parfois un peu saoulants, on note des élans authentiques qui retiennent, qui émeuvent. Mais c'est de l'ordre de la compassion. Et l'on n'est pas certain que, sur un tel sujet, ce soit la compassion qui doive être attendue. Ni non plus le simple imaginaire de la souffrance.

René de Ceccatty

Pour un néo-nouveau roman ?

« Perpendiculaires » ils se nomment – du nom de la société créée à Niort en 1984. « Perpendiculaire » ils écrivent. Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet tracent « des lignes de forage » pour sonder la spécificité de notre époque

L'ÈRE TERTIAIRE
de Nicolas Bourriaud.
Flammarion, 228 p., 98 F.

LE STAGE AGRICOLE
de Christophe Duchatelet.
Flammarion, 164 p., 80 F.

A Niort, capitale française des mutuelles, s'est amorcé ce qui allait devenir en 1984 une coopérative d'un genre bizarre. Celui qui en chercherait les traces au registre du commerce la trouverait peut-être inscrite sous le nom de « société Perpendiculaire » avec, au poste de PDG, une dizaine de jeunes étudiants, dont Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet. Il est probable que son activité ne soit pas précisée. Elle était plutôt spécialisée dans des tentatives expérimentales telles que l'analyse des passants, le projet d'invasion de la ville de Nantes ou la distribution de tracts plus ou moins situationnistes. Depuis, la société Perpendiculaire et ses membres (les Perpendiculaires) ont pris une forme plus visible : en septembre 1995 paraît le premier numéro artisanal d'un recueil de textes à valeur de manifeste, la revue *Perpendiculaire*. Après un passage aux éditions Michalon, celle-ci fait aujourd'hui peau neuve chez Flammarion où deux membres de son comité éditorial, Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet, publient chacun un premier roman.

Pour eux deux, tout aura donc commencé à Niort. Niort où, selon leurs termes, *« outre les mutuelles, il y a à la fois la bouse et – du moins jusqu'à des temps récents – le plus grand nombre d'ordinateurs par habitant »*. Comme par une opération mathématique, les romans de Duchatelet et de Bourriaud ont opté respectivement pour l'un des deux extrêmes de leur ville commune : la bouse et la technologie. Si bien que du *Stage agricole* à *L'Ère tertiaire*, on croit un instant traverser le temps, d'une préhistoire agricole à la politique-fiction d'une humanité en voie de perdition, broyée par la technocratie et le délire de l'« entreprise ».

Malgré les apparences, l'un et l'autre parlent pourtant du même monde, c'est-à-dire du chaos. *« Entre nous, il n'y a qu'une différence de température »*, hasarde l'un. *« Je dirais même plus »*, pourrait dire l'autre, tant ces deux jeunes auteurs ont une complicité de potaches et un air de frères Dupont. Des jours et des nuits bien arrosés les ont habitués à l'exercice. L'autre prend le relai, précise en escalier la pensée du premier comme pour expérimenter la pièce manquante d'un puzzle toujours en chantier. *« Différence de température »* ? Le chaos, dans *Le Stage agricole*, prend l'aspect de dérapages successifs, d'un enlisement dans la boue et la putréfaction, plutôt au-dessus de zéro ; dans *L'Ère tertiaire*, celui d'un univers technique et glacé se préparant au grand déluge. Une société moderne, l'« Entreprise », y met en place ce qui, en se donnant pour un ultime recours, contribue davantage à la fin des temps : la construction d'une nouvelle arche de Noé capable de thésauriser les éléments nécessaires à la préservation de notre humanité.

C'était décidé : l'écriture serait *« perpendiculaire »* on ne serait pas. Contre les poses et les postures d'écrivains, le mot d'ordre serait de *« donner des coups de sonde dans le réel »*, de *« tracer des lignes de forage perpendiculaire »*. Inspirés par Gilles Deleuze, les adeptes de la société Perpendiculaire pensent la littérature en termes de plans, plateaux, lignes, formes, échantillonnages, pliages, angles ou segments, bref, comme une géométrie. Le style, au sens de l'esthétique subjective de la langue, n'est pas pour eux primordial. Leur souci est de sonder la spécificité de notre époque, avec les moyens d'aujourd'hui. Pour un nouveau Nouveau roman ? Dans le dernier numéro de la revue, le directeur de la publication, Nicolas Bourriaud, définit ainsi leur « rapport d'activités 1995-1997 » : *« Le Nouveau roman était une littérature de l'objet, de* l'être-là *de l'objet. L'humain, jadis environné par des objets, l'est aujourd'hui par des produits. Si le langage, depuis Mallarmé, a pris son autonomie par rapport à l'objet, c'est par rapport au* produit *que la parole écrite doit désormais se définir, puisqu'elle affronte* un *réel privatisé, découpé en marques et en logos. »*



PATRICK MESSINA/MÉTIS POUR « LE MONDE »

Christophe Duchatelet et Nicolas Bourriaud : « Entre nous, il n'y a qu'une différence de température. »

Les produits, chez Nicolas Bourriaud, sont d'ordre technologique (l'Entreprise). Chez Christophe Duchatelet, ils sont chimiques (la matière rurale). Chez l'un et l'autre, le héros est un idiot, acculé au ridicule dans un monde plus ridicule encore, et dont l'histoire est celle d'un étonnement. Engagé dans l'Entreprise, David est bringuebalé entre sa vie privée qui lui échappe et une humanité soi-disant maîtrisable, réductible à la science de son économie, qu'il se charge de mettre en fiches pour la préparer au grand départ. Candide d'une autre espèce, le Maurice du *Stage agricole* fait l'expérience opposée et pourtant similaire, celle de l'archaïsme extrême, la campagne au sens le plus cru – fornications diverses, moissonneuses-batteuses, fumier, orgies, tabassages ou spectacle de poules culs-de-jatte et autres monstres consanguins, en attendant l'apocalypse, la terre se craquelant au terme d'un match de rugby à l'allure de Jugement dernier.

Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet, comme beaucoup d'auteurs de la revue (qui compte parmi ses fleurons Bernard Lamarche-Vadel, François Rosset, Maurice G. Dantec ou Michel Houellebecq), ont au moins une qualité : ils écrivent sur leur temps. Sur l'humain inadapté, trop humain au cœur de cette chose sournoisement envahissante qu'est la « culture d'entreprise », trop inhumain dans un monde resté au contraire à l'état de nature ; où l'informatique fait des hommes des produits et les produits, les clones des hommes. Où, dans l'*Ère tertiaire*, une conversation avec un distributeur de cacahuètes prend des airs plus humains que la communication impossible avec un collègue invisible, sorte de bête rampante noyée sous la métaphore de son bureau.

Théoriquement, David et Maurice se situeraient plutôt du côté d'un Bartleby ou d'un Joseph K : inadaptés, sans contenu. Autrement dit : pas de psychologie, rien que des regards, des attitudes, des matières à expérience. D'un côté, un style glacial, réduit à sa plus simple expression, tel ce qui reste de l'humain sous le délire accumulatif de l'*Ère tertiaire*. De l'autre, une écriture confondue dans le magma boueux de la nature. Dans les deux cas, une parole indéterminée, d'intelligentes constructions tout en glissements, des récits emboîtés, des espaces de dérapages où la circonférence est partout, le centre nulle part : le chaos rangé dans un organigramme d'entreprise.

Intellectuellement, la réalisation est stimulante. Mais quelque chose ne va pas. La limite, peut-être, de « l'esprit de système ». Un système qui ne tarde pas à se figer dans la caricature, emportant avec lui celle de l'époque dont il prétend saisir les signes. Ce qui manque, en un mot, c'est l'ambiguïté. Et, avec elle, le plaisir.

A l'origine de l'indétermination du style, il y a Maurice. Maurice, c'est le héros du *Stage agricole*, mais il appartient à tout le monde, libre de droits, inventé en commun par quatre membres de la revue qui font paraître dans chaque numéro son épopée, au fur et à mesure de sa fabrication. *« Maurice, c'est notre mascotte, on l'adore »*, commentent en cœur Bourriaud et Duchatelet. L'odyssée burlesque de ce personnage sans intériorité, sorte de molécule étonnée d'être au monde, cristallise toutes les recherches de la revue *Perpendiculaire*, engouffrant sans limites leur imaginaire. Même inabouti, trop attendu, assez pédant et, pour parler franchement, énervant, le travail des Perpendiculaires pose des jalons, peut-être *absolument modernes* : celui d'une littérature anonyme de notre temps, invention collective d'une expérience mouvante.

M.V. R.

Tableau de femmes pour une thérapie

EXES
de Jean-Christophe Valtat.
Gallimard, 152 p., 85 F

Devenir amnésique pendant sa nuit de noces, en faisant l'amour, plutôt mal, au point qu'on est obligé de se remémorer d'anciennes conquêtes pour se motiver un peu : désastreux début de mariage, mais joli commencement de roman pour un tout nouveau romancier qui semble bien décidé à prendre la littérature sur le versant ironique-grinçant. Avec une belle énergie, même s'il n'a pas évité, dans *Exes*, quelques agaçantes fautes de goût et de français. Jean-Christophe Valtat s'amuse, et son narrateur, Elie, ne s'est pas ennuyé non plus dans la vie, si l'on en croit ce qu'il trouve sur le long chemin de sa mémoire perdue. Comment se recontruire, comment se ressouvenir ? Par les femmes, bien sûr. En refaisant son parcours amoureux, la liste des « exes » qu'on a plus ou moins aimées, qu'on a reniées, ou regrettées, jusqu'à *« tomber amoureux de certaines après la rupture »*.

Combien étaient-elles donc, celles qu'on désigne désormais comme « exes » ? *« Il sait pour l'avoir regardé dans le dictionnaire ce matin que le mot ex remonte à 1967 – à peu près aussi vieux que lui, et contemporain de la pilule contraceptive. » « Sont-elles importantes une par une ou par l'ensemble qu'elles forment rétrospectivement ? »* Graves questions. Lui, Elie, quel dragueur était-il ? De ceux qui emmènent les filles dans le même restaurant, pour parler à la nouvelle en se souvenant d'une soirée avec une autre ? Et à quoi donc toutes ces interrogations servent-elles ? A admettre qu'on a fini par se marier avec une femme qui est, forcément, l'« exe » d'un autre ? Serait-ce le début de la sagesse ? On espère que non.

Jo. S.

Douloureusement juste

Avec une admirable délicatesse, Jean Delabroy décrit le crépuscule d'une vie, celle de sa grand-mère

PENSE À PARLER DE NOUS CHEZ LES VIVANTS
de Jean Delabroy.
Ed. Verticales, 294 p., 95 F.

Il arrive souvent que, dans un premier roman, on sente une sorte d'assurance juvénile et exaltée, une volonté adolescente de défi. Mais on peut aussi ressentir la peur de l'auteur, celle de ne pas réussir à mener jusqu'à son terme un rêve d'écriture, longtemps contenu. Chez Jean Delabroy, cette peur est bien plus essentielle et profonde. Elle est le symptôme d'un scrupule, d'une admirable délicatesse. Car, comme intimidé par son sujet – les derniers mois d'une grand-mère aimée qui va bientôt mourir –, il redoute de ne pas toujours parvenir à respecter sa voie à elle, en se laissant emporter par la grande machine, prestigieuse mais aussi mensongère, de la fiction. Il voudrait soutenir, *« et brièvement encore, ces petites choses singulières si ténues qu'on ne les voit pas, si rapides qu'on ne s'en souviendra pas »*. Et, pour demeurer au plus près d'elles, ne pas les trahir, continuer à épouser ce qui est *« épouvantablement juste »* (c'est d'ailleurs l'impression constante que donne le texte), il lui faut écrire par détours. Le livre est donc composé de chapitres assez cours (lieux, maux, ordres, bruits, trèves) qui ne prétendent pas raconter, épuiser une vie *« ou ce qui en demeure »* – et vise seulement à circonscrire une douleur (celle qu'il voit presque quotidiennement, celle qu'il éprouve, tenue presque secrète, dans une sorte de discrétion désespérée). A la manière d'un peintre comme Nicolas de Stael (auquel il consacre des pages superbes), qui, sur l'espace de la toile, faisait accomplir à un vase une migration têtue, des stations multiples, avant de lui trouver une place presque enfin sereine. Ces circuits vont de pair avec une extrême minutie, par exemple dans l'inventaire sensible des meubles (le monde des chaises, des assiettes suspendues), des objets de la table de chevet qui entourent la malade. Et ce n'est pas tant la description qui importe à Jean Delabroy que la restitution du regard, à la fois suppliant, reconnaissant et perdu que la vieille femme porte sur ces objets qui, en repoussant l'attaque du noir, lui servent de viatique dans sa traversée de chaque nuit. Il y a la même empathie presque maniaque dans l'observation du protocole extrêmement lent que la vieille femme observe pour s'habiller et parvenir à une apparence à peu près décente. Dans le magnifique chapitre intitulé « Ordres », Jean Delabroy devine tous les ordres intérieurs qu'elle s'adresse à elle-même afin de ne pas glisser dans la défaite, de ne pas déchoir tout à fait – ces ordres n'étant que l'ultime prolongement de la convocation intime qu'à l'image de tant de femmes, dont elle a partagé la loi de résignation, elle s'est lancée dans sa vie, en se tenant notamment éloignée de l'amour, dont elle ne prononce jamais le nom.

On a rarement dit, avec une telle force exacte, que la vieillesse n'était pas le temps du plus profond repli sur soi, mais au contraire celui de la vie dépossédée à l'extrême, du complet envahissement du dehors avec tous ses doubles de clés qui se baladent un peu partout chez les voisins et les talons de chèque dont on ne sait plus qui les a remplis à votre place. C'est cet allègement progressif, cet étiolement, que Jean Delabroy scrute pas à pas jusqu'à l'extinction du souffle. Aucun clinquant, même funèbre, dans le chapitre consacré au deuil ; maintien jusqu'au bout d'une rigueur ardente, d'une droiture frémissante, de l'honnêteté meurtrie d'un homme qui est déjà un écrivain parce qu'il sait justement que les mots ne sont rien à côté des choses qui pleurent.

Jean-Noël Pancrazi

Coups du sort coup de foudre, et drôlerie

LE CHAMEAU SAUVAGE
de Philippe Jaenada.
Julliard, 336 p., 139 F.

Cela commence plutôt mal, avec une semi-électrocution due aux effets conjugués d'un radiateur en panne et d'une baignoire de proximité. Cela se poursuit par une course-poursuite, une succession de coups de boule, bourre-pifs et mandales, jusqu'au commissariat le plus proche. On sent sous l'incrédulité du mec qui ne comprend rien à ce qui lui arrive – le concours de circonstances où il vient d'arriver major tient du vieux précepte *« un bienfait ne reste jamais impuni »* – pointer en outre une certaine déception. Tout ce qu'il voulait c'est prêter main forte à un coiffeur âgé, attaqué en pleine rue par une petite frappe balèze d'origine phocéenne, et le voilà bouc émissaire, innocent valeureux pris pour un coupable minable et pathétique. Il s'en sort, moins naïf qu'à l'arrivée, et rencontre, trempée comme une soupe, la femme de sa vie, Pollux Lesiak, victime elle aussi de coups du sort imprévisibles, une *« fille très rapide bien que gorgée d'eau »*, et ils échappent de nouveau, mais ensemble à la police. Encore un coup, mais un coup de foudre. Bien entendu, elle s'en va sans laisser d'adresse. Perdue, puis retrouvée, puis reperdue. Drame romantique, ponctué de conseils avisés (*« ne croyez pas dur comme fer à une troisième chance »*, *« ne cherchez pas à vous venger, ça ne donne rien »*, *« évitez de tricher avec votre promise, ça se paie aussi sec »*) dus à l'expérience qui vient en marchant, en courant et en forgeant. Avec, en plus, quelques digressions bien venues et bienvenues car fourmillant d'histoires, de personnages pittoresques ou affolants dont une monstresse imprévisible recueillie par charité, sans oublier l'art du conteur qui donne du goût à tout cela.

M. Sl.

Psychodrames en cité

Michel Anor confère à un tableau de mœurs la saveur épique d'une légende faubourienne

DRAP-NOIR
de Michel Anor.
Mercure de France,
246 p., 98 F.

Quelque part en France. « La Mistoufle » est une de ces cités populaires où l'on vit entre soi dans un climat de soupçons, de mises en garde et de débordements violents. On ne se rend dans *« l'autre monde »*, celui qui appartient *« (...) aux seigneurs en turbo seize soupapes, aux conquérants rasés parfumés, aux chiens-chiens bouclés (...) aux mijaurées petit cul qui marchent pointu sur les trottoirs et aux bouchers couperosés moustachus... »*, que pour effrayer le bourgeois et rameuter la police. C'est là qu'habite, dans l'appartement d'une tour, un adolescent dont les parents ont été *« mangés par les poissons »*. Pur conte de bonne femme ou plutôt de grand-mère, Ma Bertha estimant que c'est plus parlant pour une jeune imagination qu'un simple accident d'automobile.

Moins mauvaise graine qu'herbe folle portée par le vent des rêveries, le garçon pousse ainsi entre deux figures tutélaires. Ma Bertha, matrone fellinienne, qui sermonne, objecte, tance et débite sa mission éducatrice en constats où le bon sens le dispute à l'improvisation colérique. Face à elle, oncle Pilate, militant communiste, ne fait guère le poids, trop requis par sa passion artistique filée en déclamations et en gesticulations intempestives. Animateur d'une maison de la jeunesse, des sports et de la révolution, il tente d'initier à l'expression théâtrale des *« merdaillons machouilleurs »*. C'est là que le garçon découvrira, dans une malle, une barde dont il se drape pour acquérir une voyante identité : *« Drap-Noir »*.

Dès lors, chacun ira son chemin en croyant vivre la singularité d'un destin. Ma Bertha cultivera la nostalgie de ses trente-six amants, feuilletant l'album où sont classés les portraits de ceux *« qui n'étaient pas morts d'épuisement après trois mois d'exercice »*, ou s'absorbera dans la contemplation, à la jumelle, d'un beau Noir mystérieux. Oncle Pilate, chassé du PC parce que pas *« assez représentatif »*, se travestira en chanteuse pour un public de sous-sol et succombera à la logorrhée charmeuse d'un ex-baroudeur. Quant à Drap-Noir, après s'être initié aux rites des durs de sa cité, il imposera chez lui Minet-Bleu, une paumée qui, du coup, virera en *« une pourvoyeuse de conseils, une casseuse de Noir, une Ma Bertha en somme »*, avide de reconnaissance maritale et familiale. C'est pour avoir trop cru cette ex-sauvageonne au temps de sa dérive qu'il se retrouvera en prison...

Drap-Noir évite l'écueil du misérabilisme racoleur sur un sujet qui s'y prêtait, comme les effets faciles qui font l'agrément des faits divers quand on s'y consacre aux cités à problèmes. Partant d'une réalité étroitement circonscrite, l'auteur, quitte à frôler l'outrance parfois, la transfigure en un petit Opéra de quat' sous aux couleurs fortes, aux figures qui ne le sont pas moins et au pouvoir de suggestion dynamique. Une orchestration originale pour une histoire d'aujourd'hui qui, par son traitement burlesque, alerte et narquoise, prend le relief d'une fable où le sens du dérisoire, l'acuité réaliste et le goût de l'extravagance pitoyable s'équilibrent avec panache. Panache et plumet fanfaron des *« exclus »* quant ils s'improvisent metteurs en scène de leur propre vie.

Pierre Kyria

Premiers romans

l i v r a i s o n s

● **LA PHAÉTONNE**, de Laure Clergerie

De certains romans, on se dit qu'il n'était pas utile de les publier. Ainsi de cette première œuvre d'une jeune romancière de vingt-cinq ans, qui nous gratifie de cette bouleversante découverte : plaisir et souffrance ne sont pas antinomiques, entretiennent même de bien troubles liens. Quant à l'audace érotique, si l'on souhaitait y trouver quelque agrément, il faudrait d'abord ooblier un style d'une assez déplorable cuistrerie et médiocrité (éd. Blanche, 166 p., 95 F). **P. K.**

● **D'AMOUR ET D'ORDURE**, de Michel Goldblat

Rien à faire, il a beau se savonner, il pue. Le pauvre garçon sent mauvais depuis l'enfance. Il découvrira en voyage le déodorant idéal : un bain d'asticots. Les vers le débarrassent de ses odeurs pour un temps, celui de courir après la femme qui l'a abandonné pour aller renifler ailleurs. Il la retrouve, les vers aussi. Qui parvieot à surmonter la nausée délibérément entretenue par l'auteur remarquera l'aisance de sa prose et le rythme de la narration. Il y a bien des promesses dans cette fable fétide d'un impossible amour (Plon, 193 p., 98 F). **J. So.**

● **LE CARNAVAL DU TEMPS DE LA LUNE**, de Jean-Yves le Gagne

Certes, un roman, les aventures d'un Pierrot lunaire perdu dans le monde des adultes, mais un roman construit en puzzle, avec aphorismes et poèmes qui ne briseot pas un récit aux innombrables trouvailles. Il y a là de la satire. Au rythme soutenu de scènes brèves, désopilantes ou tendres ou sarcastiques, Pierrot et son univers nous séduisent. « Le rire s'épanche en sourire » et du divertissement naît l'émotion. (Les éditions Mutine, 245 p., 70 F). **P. R. L.**

● **REQUIEM OU L'AMOUR ABSOLU**, de Philippe Pacaud

Paradoxal : « *Comment peut-elle être une femme et se faire tant oimer ?* » Ebouriffant : « *Je frissonne de l'éblouissement d'elle...* » Syntaxiquement subversif : « *L'approcher encore inquiétait par d'un vertige.* » Nomade, logiciste, eogagé : « *Si je te parle d'un désert, je te porlerai de toi parce que j'oime le désert.* » Il s'agit donc de l'amour ab-so-lu. Avec la langueur pour porte-drapeau et, pour preuves, baisers bumides, seoteurs exotiques, inventivité lexicale.

De qui ce *Requiem* chante-t-il alors la mort ? Du narrateur, manifestement, épuisé par tant d'analyses décapantes, et qui, principe cathartique oblige, s'en repend vite fusil au poing. De sa Cécilia peut-être, dont le corps n'a surnagé que le temps d'une épigrapbe, avant de s'immoler dans de torrides étreintes. Du lecteur, sans aucun doute. De l'auteur, enfin, qui survivra mal à ce décès prématuré (éd. Anne Carrière, 160 p., 95 F). **B. L.-C.**

● **GODE BLESSE**, d'Alain Turgeon

Cette « autobiographie » d'un jeune Canadien, qui, en fait de Canada, précise-t-il, n'aime que le Canada Dry, se veut directe, violente, sans fioriture. Certes, il faut accepter que l'auteur tente de décrire la situation d'un « cas social ». Mais le résultat est un enchainement de situations sexuelles présentées non pas avec crudité, mais simplement avec vulgarité. La sincérité, en littérature, ne s'atteint pas par ces moyens-là. Doit-on faire confiance à l'éditeur qui a suivi ce défi ? Les lecteurs le relèveront-ils ? C'est possible. Peut-être y a-t-il sous ces mots enfilés, sans grammaire, sans véritable fidélité au langage parlé non plus, sans aucune réflexion ni aucune intériorité, une part de vérité bumaine. Peut-être y a-t-il quelque chose d'autre que l'apparence d'une pure négligence, d'une simple ignorance de ce qu'est un livre. Alors il faut suivre les souvenirs capricieux d'un garçon pour qui aimer, c'est gicler, et une femme un trou. Peu à peu, sous les mots placés dans un désordre artificiel qui répond, en fait, à une idée très étroite de la littérature « réaliste », on découvre une sorte d'horreur de soi, un règlement de comptes écœuré (Michalon, 190 p., 90 F). **R. de C.**

● ***LA STATION-SERVICE***, de *Robert Piccamiglio*

Le sexe et la révolte font souvent bon ménage littéraire, consacré par la transgression et par la violence. C'est presque le cas ici. Une mère de famille bourgeoise initie un adolescent irrémédiablement voué au prolétariat. Tout est insupportable au jeune rebelle, sauf la femme expérimentée qui le rejoint en cachette et ouvre pour lui les portails de la sensation. L'amour n'intervient pas dans ce stage de formatioo, il s'agit plutôt d'un échange de cadeaux précis et savoureux. Ces fantasmes à la sauvette comblent le jeune homme sans l'apaiser, au contraire. Car avec d'autres douceurs exquises la bourgeoise dévoilée lui révèle un style de vie inaccessible pour lui. Les caresses les plus savantes exacerbent sa révolte parce qu'elles confirment l'impasse dans laquelle il se trouve. Cette découverte, qui fait la force du conte, on l'aurait souhaitée plus explicite. A ce dialogue entre Eros et les harpies de notre temps, il manque un peu de dynamique. Mais une chose est acquise : Robert Piccamiglio est un écrivain (Albin Michel; 218 p., 89 F). **J. So.**

● **LES ANNÉES DE VERRE**, d'Anne Brécart

Le premier roman d'Anne Brécart pourrait être la copie conforme des romans d'initiation adolescente. La oarratrice raconte son amour pour Nell, compagne des jeunes années, modèle fascinant qui influence toute une existence. Anne Brécart pousse à son paroxysme ce récit passionnel où tout se répète à l'infini jusqu'à rendre le comportement de Nell pitoyable. C'est ce vertige suicidaire et la folie qui le fige, décrits avec obsession, qui pourtant imprègnent le livre d'une étrange beauté nocturne (éd. Zoé, 144 p., 105 F). **H. Ma.**

● **SEXES**, de Marc Bonnet

On craint souvent de le dire – les hommes, surtout, – le sexe, si c'est mal fait, c'est extrêmement ennuyeux. Dans la vie comme dans les livres. Et chez Marc Bonnet, c'est très mal fait. Bien que plusieurs chapitres s'intitulent « Bacchanales », « *puisque je suis en train de passer mon bac* » (au secours !), on ne voit pas où est la prétendue odeur de soufre des amours d'Alex, dix-sept ans, en classe terminale, d'Anna – dont il veut prendre « lo *consistance* de lo *profondeur* », entendez qu'il veut baiser dès qu'il la voit – et de Nicolas, vingt-sept ans, qui affirme avoir pour hobby « *lo masturbation* ». Même avec le soleil de Naples, qui « *fait une colique rouge sur* lo *mer* », Marc Bonnet arrive à vous donner la nausée. C'est sans doute ce qu'il voulait, mais il n'écrit pas mieux le dégoût que le sexe... (Plon, 292 p., 110 F). **Jo. S.**

● **INCONSOLATION**, de Corinne Pasqua

Le récit d'un sauvetage, d'une reconstructioo, par la lecture et l'écriture. Apprendre à avoir « lo *force de n'être pas consolée* », autrement dit la force de vivre, c'est tout le parcours de Blancbe, dont l'enfance fut abominable. Corinne Pasqua n'évite pas l'écueil des premiers textes – trop d'adjectifs, trop de phrases « surécrites », une certaine affectation dans la mise en page, successioo de fragmeots, tantôt de quelques lignes, tantôt de quelques pages – mais le désir d'écrire que l'on sent dans ce livre, l'émotion que provoque, par instants, le récit de Blanche, sa rencontre avec Claire, suggérée, délicate, donnent envie d'encourager Corinne Pasqua. (Ed. Desclée de Brouwer, 122 p., 96 F). **Jo. S**

● **CET ÉTÉ**, d'Anna Gibson

Il peint, elle écrit. Ils écoutent la banalité de leurs vacances heoreuses : « *C'ététait* », raconte Curt dans un français trébuchant. La narratrice ne dit rien de leur amour, mais toot des riens du quotidien qui tissent la mémoire, inventent la nostalgie et suggèrent la mélancolie de l'automne. C'est l'histoire rapide d'un « jeune ménage » un été à La Courneuve, lisse comme une trêve. Anna Gibson décrit les « choses » de la vie, la pellicule exaltée du présent chère à Perec qui, plus tard, étouffera la vérité du passé. Un premier roman très réussi, servi par une écriture vive et immédiate (Balland, 124 p., 70 F). **H. Ma.**

Au pays des mythes et du désenchantement

Jeune cinéaste, il rêvait de jolies femmes, d'Oscars. Il voulait échapper au poids de sa famille juive. Mais à New York, ses rêves se sont éteints. Mordant, Ilan Duran Cohen dépeint cet éveil de la conscience

CHRONIQUE ALICIENNE
d'Ilan Duran Cohen.
Actes Sud, 238 p, 98 F.

Journal d'un séjour à New York, et chronique d'un désenchantement, le récit d'Ilan Duran Cohen a d'évidentes connotations autobiographiques. Comme son narrateur, ce trentenaire est parti jadis étudier le cinéma à New York University. Désormais scénariste, il maîtrise l'art de camper un caractère, une atmosphère, à coups de petites saynètes, des tranches de vie propres à engendrer des images, faits et gestes moins homériques que satiriqnes et chimériques. Roman existentiel, *Chronique olicienne* file un train rapide, avec cette énergie fataliste de comédies cinématographiques griffonnées dans les chambres de Greenwicb Village. Les personnages errent dans la 14e ou à Broadway, du drugstore à l'appart' d'un copain, d'un futon à Central Park, avec la frénésie d'aventuriers du quotidien, affamés d'émotions immédiates mais en mal de donner un sens à leur vie. Seules pauses : celles que s'accorde le narrateur pour faire le « *plan de lo journée* », noter des impressions bileuses sur un petit cahier (« *la solitude à New York est repaussante parce qu'on n'en sort jamais* »), suer devant sa page blanche.



PATRICK MESSINA / METIS POUR « LE MONDE »

Ilan Duran Cohen

Car s'il s'est installé dans ce pays où l'on va « *paur gagner* », c'est pour écrire : son père a accepté de financer ses études de cinéma à condition qu'il accouche d'un scénario en parallèle. D'où une cascade d'angoisses. Aussi peu inspiré par la facilité, l'bistoire d'amour à structure simple (« *Boy meets girl, boy loses girl and boy gets girl. Acte 1 : je t'aime, Acte 2 : je ne sais plus, Acte 3 : pardon, man amaur, an s'aime finolement. Générique.* »), que par la sempiternelle trame conflictuelle (« *Un film sans canflit est un os sons moelle* »), il voit tous les jours s'éloigner ses rêves de piscines, d'Oscars, de belles blondes et bot dogs sur la plage de Malibu. « *Adieu tout ça !* »

Dépeinte avec un humour canstique, la population féminine autochtone tient presque du cauchemar : New-Yorkaises « *aux regards troublés de poissons rouges enfermés dans un bocal dant persanne ne veut plus changer l'eau* », armada de filles black obèses gantées « *dans des fuseaux fluo trop étroits* », sosie d'Yvette Horner sentant l'édulcorant et arborant « *le sourire de lo pam-pom girl intimidée* »... L'ancienne petite amie se révèle une pourvoyeuse de dealers, bystérique au « *cul mou* » (« *Aux chiattes les câlins sur les bancs de la foc* »), sans parler de Rachel, l'adipeuse serveuse qui ne quitte pas son peignoir et renvoie le conquérant piteux à ses chères études, parce que c'est « *un juif honteux* ».

Honteux ou pas, l'essentiel du problème de notre jeune homme est là : dans son refus d'appartenir à une communauté juive crispée sur ses traditions (fêtes, shabbat, kippour), et sur ses névroses, ses hantises de persécution (« *L'Europe entière nous o vomis* »). A New York, où résident l'oncle Edouard et tante Loula, il est en liberté surveillée. Sa mère lui téléphone de Paris tous les jours, et lui donne d'inquiétantes nouvelles de son père, qui ne se remet pas du cancer attrapé par son ami Simon Lévy. Il reste prostré dans la salle de bains, dans le noir, à pleurer, fréquente de plus en plus de rabbins, mange kasher ; il écbouera à Sainte-Anne, se consacrant aux prières, cours de Talmud, et à la préparation d'un transfert pour Israël. *Chronique olicienne* est un règlement de comptes : la mise à plat des douleurs engendrées par les recherches d'identité, des désillusions laissées par les mythes de l'immigration (« *L'Amérique et son blo-bla. Ce pays de cinglés, ils ne vont nulle part. Des rats, c'est ce qu'ils sant, enfermés dans une cage !* »), des ambiguïtés inbérentes à la recherche du père et à la symbolique de l'exil.

Sur le chemin de cette prise de conscience, il y aura mieux qu'une déconverte que la passion sans limites du dollar, de McDonald's et de Coca-Cola ne mène à rien. Il y a l'amitié pour Brad, l'bomo obsédé du sida, qui cultive des orchidées et élève des serpents. Il y a l'idylle avec Cindy, la fille d'Indianapolis qui n'a ni le regard de Scarlett, ni de Madonna, ni de Marilyn, ni de Diana Ross, ni d'Elizabeth Taylor, ni... Il y aura une rupture, pudique : l'épanouissement d'Alice, bac C-Sciences-Po, sœur cadette adorée, loin de ce frère qui représentait « *le médiateur de la République familiale* », cette « *représentation divine du mâle fréquentable* ». Alice épousera un non-juif de l'avenue de La Bourdonnais. Tout le monde est heureux pour elle.

Jean-Luc Douin

Mélodie en sous-sol

LE CRAPAUD.
de Magali Desclozeaux.
Plon, 190 p., 98 F.

Madeleine a placé dans la cave de leur pavillon de banlieue le crapaud de sa fille Pétula, qui veut ce piano de petite dimension au salon. Refus : « *Ce n'est pas le confort qui fait l'artiste.* » Affligée d'un strabisme que son travail souterrain aggrave, Pétula renonce à la carrière de pianiste. Ce début de roman est pour le moins original. La suite ne l'est pas moins, qui mêle la banalité au rêve. La banalité, c'est Pétula découvrant que son professeur de piano est l'amant de sa mère, raison de plus pour abandonner le clavier ; le rêve naît quand elle rencontre Olivier, un Italien de son âge. « *Trois mois plus tard, an avait fait le taur du monde* », sans bouger de la cave arrangée à leur goût. Le départ d'Olivier pour l'Italie, le retour à son piano de Pétula, les problèmes d'argent de Madeleine... les années passent, et le destin du piano est à l'origine du destin de Pétula et d'Olivier. *Happy end.* L'on pourrait se demander pourquoi on y arrive sans manquer une ligne, si la réponse ne s'imposait : la vivacité du style répondant à l'allant des situations, l'efficacité d'une langue simple, la justesse des dialogues, le choc sans heurts des phrases, bref ce qu'on appelle un ton. Ce à quoi il faut ajouter un humour très particulier dans cette façon de dire un sentiment bouleversant en une phrase qui évoque le geste le plus ordinaire. Il suffit à l'auteur de faire dire à son personnage : « *J'ai été mettre l'eau du riz pour le dîner sans qu'elle me le demande* », et tout est dit de ce que ressent une enfant apprenant que sa mère a un amant. Une histoire qui n'a l'air de rien pour un roman qui annonce beaucoup et offre déjà un bien agréable moment de lecture.

Pierre-Robert Leclercq

Errances au hammam

Avec sa gommeuse, Elise Fontenaille convie à une étrange et attachante rencontre

LA GOMMEUSE
d'Elise Fontenaille.
Grasset, 228 p., 94 F.

Tout de suite on l'aime, cette « gommeuse » qu'Elise Fontenaille a choisie pour faire son entrée en littérature. Personnage improbable pour un étrange métier. Elle « efface » les peaux, « gomme » les corps au hammam, enlève les cellules mortes, décrasse, avec son gant qui gratte, avant que n'intervienne la masseuse : « *Masseuse, ça c'est un vrai métier. Gammeuse, c'est juste un travail de force, mo tête n'est pas là, et ça me va.* » Elle est née voilà une trentaine d'années, dans des montagnes lointaines, où sa mère était sherpa. On l'avait nommée Phurbu, « *née un jeudi* » (mais aussi « *poignard pour soumettre les démons* »). Sa mère est morte accidentellement pendant une expédition d'alpinistes qui a mal tourné. Les survivants ont ramené la petite en France. Elle décide qu'on l'appellera Jeudi. Et qu'elle se fera respecter, elle qui a « *toujours froid. Même en été. sauf au hammam* ». C'est pour cela qu'elle ne le quitte guère, le hammam.

Bien qu'elle affirme avoir « *un faible pour le désastre* », ce n'est pas pour le désastre qu'on a envie d'accompagner la gommeuse dans ses aventures, mais pour ce qu'on pressent de son « *esprit de vengeance, sans objet, ce qu'an appelle un sale caractère* ». On comprend très vite qo'elle a la singulière énergie des personnages qui existent dans la vérité de la littérature et non dans l'illusion de l'existence. Sorcière ? Petite fille perdue passée à la révolte ? « *Je les ai vite lossés, mes sept pères. Et leurs femmes si dauces, leurs enfants si gentils, un exploit de se faire haïr par tous. En un rien de temps j'ai mis le feu à lo grange, griffé la bonne, mordu le chien, volé les cuillères en argent...* »

Avec bumour, ce qui est rare chez les romanciers débutants, Elise Fontenaille suggère à son lecteur de ne pas trop chercher du côté du réel, de la vraisemblance, pour comprendre sa gommeuse. Mais plutôt du côté de la passion, de l'ironie, de la parabole aussi (si l'on pouvait « se gommer » parfois, quel soulagement, non ?). Jeudi et sa confrontation avec Anatole, le fils d'un des alpinistes qui l'avaient recueillie – où est la vérité sur cette expédition, que disent vraiment les photos prises au sommet pour témoigner de la victoire ? – Jeudi et la petite Lucie, Jeudi et les femmes qui tiennent le hammam, Jeudi et celles qu'elle gomme... Enigmes et suspense, roman de formation, roman secret des femmes et de leur rapport au corps, à la peau (« *Et les hammes ? Nan, pas les hommes. Mon gant ne peut rien pour eux* »), récit qui ne craint pas la folie, la fable, le fantastique... *La Gommeuse* offre un peu de tout cela. Sans incohérence pourtant. Du sang, des drames, le rêve de savoir d'où l'on vient et pourquoi on a été abandonnée. Mais nulle complaisance autobiographique, pas de psychologie de bazar, pas de style boursouflé ou plat à l'excès qui font l'ordinaire de trop de premiers romans.

Une vieille femme qui « s'efface », une sorte de fugue à deux, Lucie et Jeudi, sur les traces de la mère de Lucie, un drôle de type qui vit avec sa mère et collectionne les mèches de cheveux... Au bout de ces errances, il faut quitter le hammam. Mais que peut faire une gommeuse, qui ne possède que son gant ? A quoi peut-il donc servir bors de la chaleur qui ramollit l'épiderme ? « *J'ai sorti mon gant, le seul qui me reste, tout usé. Je l'ai retourné (...). J'aurais dû y penser plus tôt (...). A l'endroit il gomme, à l'envers il répare.* » Il répare la vie ? Peut-être bien. Comme un beau roman.

Josyane Savigneau

Photos de familles

LES PAPAS ET LES MAMANS
de Diastème.
Ed. de l'Olivier, 140 p., 89 F.

L'idée est jolie : l'auteur frais émoulu de sa jeunesse – moins de trente ans mais presque trente ans – passe en revue « les papas et les mamans » qu'il a connus, les siens, ceux de ses copains et de ses copines, et l'influence qu'ils ont eue sur sa vie. Pour rencontrer autant de parents, des verts et des trop mûrs, une tripotée d'énergumènes comme on en croise tous les jours sans y prêter attention, il faut avoir des amis et des filles, et leur prêter main forte dans le conflit des générations. Tranches de vie, scènes de genre, sans dérision agressive, sans mauvaises intentions, mais plutôt de l'étonnement, de la tendresse, et une vraie joie de vivre, même dans les mauvais moments. Avec un plaisir de la langue, qui coule tellement toute seule qu'elle donne un peu trop l'impression de déjà entendu, mais qu'à cela ne tienne... un petit gars qui met en exergue, et donc au pinacle, Audiard, Salinger, Stendhal, Brautigan, Hugo ou la Bible ne peut pas être foncièrement méchant. Si l'on est parent soi-même, on s'attendrit : ils ne réussiront peut-être pas le concours général option philosophie, mais on ne les retrouvera que rarement an commissariat à 3 heures du matin, même s'ils s'égarent un peu en grattant de la guitare dans la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare, direction Hauts-de-Seine (les trains de banlieue ne vont pas à Neuilly, mais à Bois-Colombes, en passant par Asnières). Ils s'amusent, ont des sentiments, prennent du plaisir au sexuel, jusqu'au retour de manivelle, qui s'attrape comme un retour d'âge et qui vous transforme en papas et en mamans, il suffit de prendre son tour.

M. Sl.

Orgies érudites

LUBRICUS
de Marie Barthélemy.
Arléa, 190 p, 110 F.

Dans *« un café bêcheur de la rive gauche à Paris »*, un homme (le narrateur, metteur en scène de théâtre) rencontre une femme (infirmière, maghrébine, hésitant sur son avenir entre l'étude de l'arabe, l'amour de la psychanalyse ou l'abandon à la paresse). La conversation démarre sur saint Augustin et se termine dans une grande baise, façon *Grande Bouffe*. Après quoi les échanges de points de vue sur Maître Eckhart, Jean de la Croix, Jakob Böhme et Teilhard de Chardin recommencent, et les orgies aussi. Rythmées par les apparitions de Régine (une comédienne, fille de berbère), d'Habib (un poète, auteur d'un texte sur son amour pour une certaine Yasmina pendant la guerre d'Algérie), de Lucie (une petite Camerounaise dévergondée), et par des spectacles frénétiques, engagés, taoïstes, des happenings érotico-macabres, un film underground hyper-hard. Le style de Marie Barthélemy, vingt-cinq ans, jure agréablement avec la modestie, ou la faiblesse, de celui de la moyenne des premiers romans. Son texte luxuriant, proche de la logorrhée, trahit une frénésie juvénile à asséner des références culturelles et à provoquer. On y parle de Cendrars et de Sade, de Mapplethorpe et de Bernanos, de Médée, du Père La Chaize (*« ce jésuite ignoble »*) et de sectes, sida, nuits de Walpurgis. Maurice Blanchot y est égratigné au passage (il n'aurait rien compris à Henry Miller), et on s'y demande gravement si le Christ *« avait une queue »*. Pour aboutir, en fin de *« sacrilège théologique »*, à la constatation que l'éros *« est partial et partiel »*. Le règlement de comptes contre les *« faussaires de la métaphysique »*, la quête d'une histoire d'amour *« où le sexe et l'âme pourraient devenir aussi bien chaos que rédemption »*, se sont enlisés en cours de route dans la pornographie et la prétention.

J.-L. D.

Héritage familial

Le regard impitoyable de Christophe Honoré sur la question de l'identité et de l'appartenance

L'INFAMILLE
de Christophe Honoré.
Ed. de l'Olivier,
168 p., 89 F.

Avec *L'Infamille*, c'est le grand saut pour Christophe Honoré ! Un faux premier roman, puisque l'auteur en a déjà signé deux pour l'Ecole des loisirs : l'excellent *Tout contre Léa (voir « Le Monde des livres », du 3 mai 1996)*, et *C'est plus fort que moi*, où il s'appliquait à raconter l'histoire par narrations successives mais jamais croisées des trois protagonistes. Ce jeu sur les sentiments et les formes du récit, sur les troubles et les confidences, les aveux et les réquisitoires est encore au cœur de l'écriture de ce nouveau roman, le premier explicitement destiné aux adultes. La structure s'y fait plus complexe, le repérage des narrateurs successifs plus délicat, la lecture plus subtile aussi.

Christophe Honoré est impitoyable : il n'épargne ni ses personnages ni son public. Guillaume se rend à la morgue pour identifier le cadavre de son frère Thomas, l'aîné, l'aimé qui a saccagé la vie de leur famille à travers deux livres aux titres explicites (*A qui je renonce*, puis *Le mal est fait*). Le premier de ces deux textes a même gâché la fête anniversaire des dix-huit ans de Guillaume. Ce soir-là, chacun a reçu en cadeau – pas même pour solde de tous comptes – ce livre de souvenirs d'une *« enfance bretonne de petit-bourgeois »* dont il fallait se déprendre. *« On ne devient pas écrivain en venant de là. » « Nous n'étions pas à la hauteur »*, pense le cadet avant d'affronter le corps sans vie, probablement méconnaissable de Thomas (le corps électrocuté a séjourné dans l'eau).

La mort ne change rien, *« n'interdit rien » : « Je vais lui casser la figure »*, décide Guillaume au jour de l'ultime face-à-face avec Thomas – *« Seul ton corps et mes yeux »*. Mais le sentiment inavouable de l'irrémédiable est pourtant là : *« Je ne te présenterai jamais mon amour, jamais ton sourire ne dira ma fierté. »* En inventant le terme d'*infamille*, imparable mot-valise pour désigner l'ensemble des personnes qui nuit à la réputation des liens du sang, Christophe Honoré parvient à jouer encore sur la *« tristesse soudaine à peine là et déjà vieille »* qui a ruiné les relations entre un père au rôle flou et apparemment second (*« Puis-je seulement protéger quelqu'un qui serait de moi ? »*, s'interroge Guillaume pour estimer son accomplissement adulte), une mère si aimante qu'elle a préféré partir et dont l'abandon caricature le souvenir, et deux frères, trois en fait puisqu'un puîné est mort dans l'enfance, qui *« a légué sa vie »* au petit dernier. *« On a les héritages qu'on mérite »*, mais est-il question de mérite lorsque c'est la mythologie familiale qui décide la fin du désir ? *« Il meurt, avec lui les beaux jours, les lisses. »* La mémoire de Guillaume, *« qui se rétracte »*, lit les deuils vus de l'enfance, ce fantasme d'adulte pour quiconque en a perdu la grammaire simple et impulsive, audacieuse et cruelle. Les tentatives d'intégration sociale vaines et *« exotiques »* de Guillaume vendant des bungalows aux Canaries, plus illusoire encore que les règlements de compte littéraires de son grand frère, ne peuvent rien pour résoudre la question de l'identité, le mystère de l'attachement, la nécessité de l'appartenance sans les pièges de la possession. Une folle gravité habillée de l'élégance fruitée et désinvolte de ces mélodies pop des années 80, Elli Medeiros tendance Daho. Somme toute un vrai premier roman, avec ses excès, ses audaces, ses promesses surtout. A suivre...

Ph J. C.

Recherche en paternité

L'ÉCONDUITE
de Sylvie Matton.
Plon, 180 p., 98 F

Il faut passer sur le titre à la Guy des Cars, *L'Econduite*, et sur les trois paragraphes de prologue qui n'ont aucun intérêt, sauf celui de rassembler les défauts de l'écrivain débutant – complaisance, métaphores déplacées, etc. Ensuite, on peut lire avec plaisir le premier roman de Sylvie Matton, dans lequel elle règle probablement un compte personnel, mais avec ce qu'il faut de mise à distance et de simplicité dans la narration.

Qu'est-ce qui pousse une femme ayant accepté de faire un enfant avec un homme marié – et qui le demeure – à venir un jour tout révéler à l'épouse dudit monsieur ? C'est la question que Sylvie Matton évite de poser. Elle a choisi de raconter l'affaire du côté de chacun des protagonistes, alternativement, sans chercher à commenter, à juger.

La petite Julie, très tôt, a compris que les relations entre les grandes personnes étaient bien mystérieuses, et souvent douloureuses. Pourquoi son père, Bernard, était-il si peu présent ? Qui était exactement ce « daddy » si tendre, vivant une autre vie de l'autre côté de la Manche ? Comment s'arrangeait-il de ces deux existences ? A coup sûr, il ne voulait surtout pas de lien entre elles. Or, un jour, Jeanne, la mère de Julie, a emmené sa fille en Angleterre pour lui faire rencontrer une autre femme, à laquelle elle a dit : *« Voici ma fille, c'est la fille de votre mari. »* A cet instant, Julie a perdu son « daddy » à éclipses. Fureur, détestation, police, procédures... l'horreur ordinaire des histoires qui tournent mal. Et le père absent occupe tout l'espace, devient l'obsession qui empêche de vivre, celui qu'on cherche et qu'on retrouvera, forcément, trop tard.

Jn. S.

Di Manno s'échappe

Douze nouvelles, douze disparitions comme autant de failles dans le temps pour échapper au réel

DISPARAÎTRE
d'Yves di Manno.
Ed. Didier Devillez, 182 p., 100 F.

Quand un poète passe à la prose, on peut s'attendre à quelques surprises, surtout si celui-ci s'y attache à préserver l'entière liberté de la poésie – son absurdité créatrice. Délaisser une forme concise pour écouler dans les méandres du récit la même petite musique d'un monde enfoui, sauvage et intime, celle de l'imaginaire. Voilà ce qu'accomplit étrangement le poète Yves di Manno, avec ce premier recueil de nouvelles qui entremêle les figures du conte, de la fable, de la parabole, pour mieux s'en affranchir et aller dans un au-delà incertain et insaisissable où le réel disparaît au moment-même où il apparaît. Douze nouvelles, douze disparitions. A chaque fois, une faille dans le temps fissure la réalité et permet à un homme de s'échapper du monde. Pour aller où ? La réponse n'est pas toujours donnée. Un encadreur remarque, sur le tableau qu'il travaille, représentant un château, un petit grattage. Il disparaît et se retrouve dans ledit château et trouve à l'endroit du grattage un monstre. Un homme s'enfonce dans un monde dégénérescent qu'il ne reconnaît plus. C'est pourtant celui de son enfance. Il disparaîtra ailleurs. Ces histoires singulières se succèdent comme des variations énigmatiques sur l'abandon, le basculement vers une autre réalité, échappatoire virtuelle d'un monde las, beckettien, désincarné. Ici, l'imagination se constitue en une réalité autre, absente à elle-même, dissolue et irrésolue, qui se substitue au réel. Rien n'est moins sûr, les situations ne témoignent jamais de leur existence. Chaque histoire est comme l'allégorie de la conscience tourmentée de son protagoniste. *« Il est difficile de comprendre à quels désirs l'homme s'oppose, à quels désirs il satisfait. »* Le plus étonnant dans ce livre est que les désirs les plus inconscients se matérialisent, le rêve n'existe plus, mais la faute reste omniprésente. L'onirisme et la magie affleurent pour mieux laisser en suspens le texte, suggérer et prolonger l'imaginaire en stimulant par catharsis celui du lecteur. Ce halo de mystère accompagne l'âme usée des personnages dans un long voyage d'un univers décrépit, le nôtre, vers un autre espace ambivalent, qui pourrait être celui des origines. Mais, somme toute, pourquoi cette aspiration à l'effacement, à s'extraire du monde, pourquoi cette absence de plénitude ? *« Je croyais naïvement qu'il suffirait de me déplacer dans l'espace pour en finir avec les scènes, les cauchemars, les paysages qui me rongeaient de l'intérieur et que j'aurais voulu effacer à jamais – sans comprendre que ce n'étaient pas les êtres ou les objets que j'avais détruits qui revenaient me hanter de la sorte, mais l'idée même de la faute que j'avais peut-être commise, en jouant sur une lâcheté provisoire l'essentiel de mon existence future. »* Evidemment, *« il est inutile que je m'attarde davantage sur des considérations qui vous sont assurément étrangères et qui, du reste, ne concernent qu'indirectement mon récit »*, tient à préciser le narrateur. On l'aura compris, cette culpabilité originelle, judéo-chrétienne, est la seule à résister à l'oubli. Peut-être l'écriture reste-elle le seul acte expiatoire pour s'échapper : *« Et cet acte aura de nouveau lieu, longtemps. Ceux qui l'accompliront croiront aussi être dépositaires de leurs sens – jusqu'à ce qu'elles* [les pages] *retournent enfin au néant sans néant qui est le leur. Alors l'histoire nous reviendra. »*

Romaric Gergorin

La guerre en marge

Suite de la page I

L'écrivain a voulu situer son propos dans la zone incertaine qui précède ou suit le combat, dans le vide, le no man's land, la vacuité, dans l'attente du pire. Par ce déplacement, elle rend encore plus sensible la grande misère de la guerre. *« C'était profond. Plus de lune. La neige toute retournée ne renvoyait pas un rayon de lumière. Ils étaient dans l'humidité noire qui leur glaçait la bouche, qui se collait à leur narine ; elle passait jusque sous leur peau. Ils étaient sans protection ici. Tellement seuls, tellement loin des autres troupes. Ils s'enfonçaient depuis des jours dans l'est moussu, opaque, vaguement vers les lignes de tête. Est-ce qu'on savait ? Ils étaient séparés de tout. Sans secours. »*

Pas de psychologie donc, sinon celle, élémentaire et brutale, d'hommes voués aux malheurs de la guerre, de toutes les guerres. Elémentaires, taillés dans le bloc même du désastre, inoubliables cependant, apparaissent ainsi les figures de Rigodon, de Septime Sévère, de l'aumonier, Frère Livide – l'art des noms n'étant pas le moindre dont puisse se targuer la romancière. Le pathétique est ici moins dans les mots, qui tentent de le décrire, de l'imiter, de l'étendre comme une matière indéfiniment malléable, que dans ce qui est rendu présent : la figure humaine soumise aux pires avanies, aux outrages, la sempiternelle souffrance des hommes, qui les mêle, les confond : *« Ils étaient un seul corps à eux tous. Abattus, abêtis. Un corps fiévreux, toujours pénible, toujours tremblant. »* En phrases brèves, souvent réduites à un mot, avec peu de moyens, sinon ceux d'un style savamment dépouillé, Nicole Caligaris a composé un chant continu, lancinant comme un lamento. C'est d'être ainsi réduite à sa plus simple expression, à ce visage torturé et pourtant reconnaissable que l'émotion naît, prend à la gorge, ne s'oublie pas.

Patrick Kéchichian

La promesse des cimes

De la maternité aux sommets enneigés du Queyras, Daniel Meynard conte une course folle et poétique. Celle d'un père qui veut soustraire au néant le bébé qui ne vivra pas

LA JEUNE FILLE ET LA NEIGE
de Daniel Meynard
Julliard, 160 p., 109 F



MARIWAK

Daniel Meynard, une touche poétique simple et désarmante

Marguerite ne vivra pas. Ce n'est qu'au terme d'un accouchement difficile qui laisse à son sexe *« des souffrances de fraise piétinée »* qu'Irène apprend le drame : faute d'échographie prénatale, nul n'avait décelé la singularité monstrueuse de l'enfant qui la rendait inapte à la vie ordinaire. Ce verdict inadmissible, Antoine, le père du bébé, le refuse et brûle le certificat de décès qu'on lui tend à signer. Sa fille vivra, il se le promet. Mieux, il le sait : ce camionneur amoureux des fleurs connaît les vertus de l'eau et des cycles naturels, le poids des terres inadaptées qui empêchent les germes de se développer. Soustrayant la frêle Marguerite au tiroir réfrigéré de l'hôpital – sorte *« de naissance à l'envers »* –, le Jardinier magicien va transplanter l'enfant-désastre pour qu'il retrouve au flanc d'une montagne blanche sa place dans le cosmos.

Puisqu'il n'y a pas de masculin à *sage-femme*, l'homme sera déraisonnable, irréductible comme ces ennemis de l'ordre public que les rapports de police appellent des forcenés. D'ailleurs est-il encore un homme, ce père rebelle qui emporte le corps sans vie de l'enfant dans le premier matin de janvier à la morsure féroce ? Déjà à l'hôpital, c'était un taureau blessé, *« des banderilles de verre plantées dans le front »*, qui échappe en brisant les vitres à des *« assaillants vêtus de blanc tels ces razzetteurs qui courent dans l'arène pour se saisir de la cocarde et qui gagnent des primes »*. Reprenant le travail de parturiente que sa femme n'a pu conduire à bien, Antoine revêt la djellaba rose indien d'Irène et file, *« l'écume aux lèvres »* et les yeux ennoyés – *« il prend l'eau de toute part. Une avarie sans doute. Même pas le temps de réduire sa voile d'un ris ou deux. Elle bat contre le mât et ralingue en tous sens »*, claquant dans la tempête. Le docteur tente enfin d'enrayer la métamorphose (*« Soyez un homme que diable »*), rien ne peut rétablir l'ordre ancien, surtout pas le jargon des médecins avec ses *« groupes de mots aveugles qui frappent »* au hasard *« de leur canne blanche »*. Au volant de son camion, nouveau vaisseau fantôme en quête de l'éternité des neiges, Antoine part affronter l'océan du réel, berceau et tombeau de l'aventure humaine, conjuguant l'appel du large et sa folle énergie pour soustraire l'enfant mort au néant.

Apostrophant Marguerite, la rudoyant aussi avant de s'excuser de son impatience devant son impassibilité de cocon, il fera vers elle la moitié du chemin, réfugié dans l'irréductible logique des enfants – *« même pas mal »*, lâche-t-il la tête en avant, *« comme un gosse qui reçoit une baffe et crâne pour s'empêcher de pleurer »*. Inventant avec une incroyable cohérence le souvenir d'un avenir interdit, le père rend à sa fille la vie qu'on lui a confisquée, avec ses rêves, ses rires et ses attentes, ses peines et ses abandons. En cours de route, ce navigateur en détresse croise son Petit Prince. Gamine effrontée qui rêve de devenir clown, Sabrina ne lui demande pas de dessiner un mouton ; juste de lui offrir une chance d'évasion. Elle s'agrège avec une solidarité de flocon à la mission d'Antoine, qui l'a prévenue : *« La vie, c'est comme la neige, dès que ça tombe ça va fondre, alors faut vite en profiter »*, sans elle l'aventure tournerait court ; l'adolescente, qui devine ce qu'elle ne sait pas *« au désir qu'elle avait de l'ignorer »*, a l'inquiétant pouvoir des fées pour déjouer les obstacles et les barrages de police, escamoter les cartes maîtresses qu'elle joue sans faiblesse au moment juste. Des cimes enneigées du Queyras, où Antoine dépose une chenille fripée dans l'espérance d'une éclosion de printemps, il ramène une enfant blessée mais vivante qui vagit comme si le cœur nécrosé des fleurs pouvait guérir, tandis que, ensevelie sous le bel édredon des flocons joufflus, *« dentelles de cosmos »* qui célèbrent ses noces nivales, Marguerite déjoue le piège inhumain de l'inhumation.

Auteur d'une dizaine d'ouvrages réputés *« pour la jeunesse »*, Daniel Meynard trouve pour son premier roman *« pour grands »* la touche poétique, simple et désarmante comme l'imparable folie du père, qui disqualifie toute morbidité. Comme la partition enlevée, alerte et vive que signent des étourneaux répartis *« en triple ou quadruple croches »* sur les lignes de haute tension. Etonnant thriller blanc, sorte de *road movie* intimiste où les allers-retours, dans un temps résolument subjectif comme l'irréel du présent, sont plus déterminants que le trajet repérable entre Paris et la chaîne alpine, *La Jeune Fille et la neige* évoque sans ridicule Schubert et Bruce Springsteen.

Voyage d'un hiver intérieur, chasse à l'âme entre désolation et sérénité sur une carte astrale inédite.

Philippe-Jean Catinchi

Desjardins et les charmes moqueurs de l'enfance

LE CANCRE
de Thierry Desjardins.
Robert Laffont, 250 p., 109 F.

Sans doute faut-il avoir déjà beaucoup vécu pour effacer les ombres des chagrins et ne retenir que le côté le plus lumineux de sa propre enfance. Ce qui charme d'emblée ici, c'est la modestie rayonnante, la simplicité radieuse, avec lesquelles Thierry Desjardins, grand reporter, auteur de nombreux essais, se revoit comme un garçon un peu ridicule avec *« ses oreilles exagérément décollées, ses lunettes qui lui donnaient un regard fourbe et ses tricots jacquard qui faisaient fils de vieux »*. Il évoque avec une gaîté ironique ses nombreuses gaffes de cancre officiel, qui s'embrouillait dans ses répliques d'enfant de chœur ou, invité par une lointaine cousine pour y écouter des causeries d'écrivains, confondait Louis-Martin Chauffier avec Roger Martin du Gard. Il raconte avec la même allégresse moqueuse ses périples de gavroche cossu qui accomplissait des quatre cents coups plutôt sages dans un périmètre allant de la Madeleine à Saint-Augustin, se grisait de se voir perdu dans le brouillard blanc des fumées des trains qui partaient de la gare Saint-Lazare.

Le temps, aussi, émousse toutes les aspérités amères, recouvre les ultimes et vaines tentations de règlements de comptes, incline à une sorte d'indulgence mélancolique : c'est elle que l'auteur éprouve, aujourd'hui, à l'égard de sa mère qui, selon lui, aurait pu être russe, avec son pessimisme fantasque outrancier et superficieux, sa hantise déclamatoire. Ce que restitue très bien Thierry Desjardins, c'est le lien de comédie qui unit l'enfant et la mère : ils ne cessent de s'inciter mutuellement à affabuler davantage chaque soir, à réinventer une vie qui a cessé d'être dorée.

Jean-Noël Pancrazi

L'opéra de merveilles de Shan Sa

PORTE DE LA PAIX CÉLESTE
de Shan Sa.
Ed. du Rocher, 133 p., 72 F.

L'héroïne traquée se réfugie au fond des forêts dans un temple abandonné, mais l'armée qui la poursuit resserre son étau : le dernier acte va bientôt commencer. Shan Sa, jeune poète installée en France, a construit son premier roman comme un opéra chinois. Des personnages simples s'y entrechoquent autour d'émotions brutes : la pitié, l'amour, la peur, ou le désir, de la mort. Point d'autres artifices pour atteindre la vérité que l'orchestration et la chorégraphie des acteurs. On nous a montré, dans les actes précédents, la jeune dissidente en fuite au soir des massacres de Tiananmen ; nous avons lu son journal intime et pleuré la fin cruelle d'un amour de jeunesse contrarié par la société. Nous avons aussi suivi l'éducation militaire de l'officier chargé de l'arrêter, un fils de paysan, qui n'a pas revu son village depuis des années (devoir, obéissance, sacrifice sont ses maîtres mots) mais que nous sentons perplexe, intrigué par ce qu'il sait sur sa proie. Alors que ses pelotons font mouvement, tout est en place pour le dénouement. Mais quel dénouement ? Le lecteur blasé redoute les poncifs politico-littéraires : naissance de l'amour entre le lieutenant et l'ennemie du peuple ? Prise de conscience du méchant officier en présence de *la belle révolutionnaire* ? Ou alors, façon Koestler, dialogues acérés sur l'ordre et le progrès ? Comme l'Occident pèse lourd sur nos conjectures ! Shan Sa voit plus loin et plus haut ; c'est dans le merveilleux qu'elle trouve la troublante et belle solution de son histoire pourtant si contemporaine. Comme si, à côté de l'ordre et du progrès, il y avait autre chose : la Chine.

Jean Soublin

Désillusions filiales

LA FILLE INDIGNE
de Catherine Hervé-Bazin.
Denoël, 282 p., 98 F.

Cela ne ressemble pas à du travail de débutante. On a le sentiment que Catherine Hervé-Bazin a reçu en héritage, outre une ressemblance physique avec Hervé Bazin, le sens de la narration bien ficelée, du roman-roman qui se lit sans ennui, avec ce qu'il faut de stéréotypes, stylistiques et psychologiques – juste assez pour que ce ne soit pas trop irritant. En quatre parties – « Le temps des alliances », « Le temps des concessions », « Le temps des désaccords », « Le temps des ruptures » – encadrées par un prologue et un épilogue, Gwen, fille d'un cinéaste célèbre, née le 15 mai 1953, bâtit son roman de formation, en livrant de brefs chapitres, présentés comme des extraits d'un journal intime, couvrant surtout les années 70.

C'est vers l'âge de vingt ans que la jeune femme perd son *« adoration de petite fille »* pour Yvon, ce père qu'elle a idéalisé, contre lequel elle a refusé de prendre parti, contrairement à ses aînés, lorsqu'il a divorcé de sa mère. Soudain, cet homme dont elle a même aimé la nouvelle femme, Flore, elle le découvre vraiment. Elle voit ses faiblesses, ses lâchetés, voire ses bassesses, qui ne sont guère attendrissantes. Il prétend aimer les femmes – à tout le moins il les collectionne –, mais n'a aucune considération pour elles. Ni pour son épouse ni pour ses maîtresses. Quant à sa fille, il la dissuade avec brutalité de courir sur ses traces et de tenter l'aventure de la réalisation cinématographique.

Cet exercice de lucidité, bien mené, n'est toutefois qu'imparfaitement réussi. Trop sage, trop convenable. Il manque encore à Catherine Hervé-Bazin un certain sens de la cruauté, indispensable à un écrivain lucide.

Jo.S.

livraisons

● **L'EXILÉE**, de Marie-José Basurco
Conjuguer slogans politiques et histoire sentimentale était une gageure. Relevée par Marie-José Basurco, qui nous fait entrer dans la psychologie du peuple basque militant par la petite porte des sentiments. Pepi, une femme romantique, attachante, nous sert de guide. Elle mène une vie clandestine, militante par amour, comme une promesse de plénitude. *« C'est comme cela que j'ai commencé, que je me suis faite combattante de l'ombre. Pour Mikel d'abord, pour la cause ensuite. »* Son dévouement absolu, son innocence, sa détresse, font d'elle une héroïne tragique : elle est poursuivie par les foudres divinisées du GAL comme de l'ETA, condamnée par le destin. *« Ecorchée à vie, j'étais devenue. »*
Pourtant, si l'histoire captive, on peut se poser des questions sur la perception très partielle, voire manichéenne, de la situation, fondée sur des arguments politiques superficiels, qui transforme les bourreaux en victimes de persécution. L'auteur adopte les arguments de la propagande séparatiste basque. Chacun jugera selon sa propre conscience. (Éd. Le Temps des Cerises, 6, av. Edouard-Vaillant, 93500 Pantin, 215 p., 100 F.) **L. De.**

● **TOUTE UNE NUIT AU SOLEIL**, de Patrick Maruta
Un village du Ghana. La poussière rouge, les crapauds, les scarabées. Des femmes : Fatou, Mama, Eva, Charity. Philippe, le narrateur, un Français de trente-trois ans, apparemment athlétique et séduisant, entrelace les évocations de l'Afrique, et la remémoration amère d'une enfance à l'abandon. Sentiment d'exil, désespoir, rébellion : puis, grâce au voyage, une sorte d'apaisement. L'auteur, Patrick Maruta, est comédien. (Éd. Alpha bleue, 5, rue Saint-Anasthase, 75003, Paris, 126 p., 51 F). **M. Pn.**

● **PRIVÉ D'AMOUR**, de Philippe Paringaux
Frankie Lahoure, est un privé de banlieue, plutôt minable, acharné, dans des accès de déréliction féroces et de ressentiments sanglants à l'égard de lui-même, à constater sa déchéance physique et son déclin mental. Il se présente lui même comme un *« démâté complet »* et laisse volontiers son esprit à la dérive, accueillant *« tout un bordel d'images incohérentes qui dansent derrière ses paupières comme des assassins vêtus de pourpre surgis de nulle part »*. Il ne demande rien à personne, mais dans sa paranoïa déglinguée, se fait *« canarder de partout »*. Ses visions, tantôt furieuses, tantôt monocordes, sont aggravées par les soirées alcoolisées au bar de l'Oasis, où il méprise vaguement une clientèle de petits commerçants et de VRP de passage qui ont remplacé les ouvriers de l'usine *« emportés jusqu'au rouge cimetière par le vent de l'Histoire »*. Il est surtout obsédé par ses glandes, ne cesse de grimper un *« Himalaya de frustration »* et de dresser, au bord de l'impuissance, un inventaire de ses déroutes érotiques. Les femmes en effet lui échappent : Yo, la princesse du bitume, qui fait des passes au-dessus du restaurant libanais ; Mamita, qui garde dans une malle ses robes de soie trop étroites pour qu'elle y passe seulement une jambe ; Alice, son ex-femme, *« aux cheveux plus noirs que la trahison »* ; et Luna, qui lui demande de filer Boris, un ancien camarade devenu prince du showbiz. Toutes ses aventures – ébauches de coucheries, filatures inabouties, tentatives pour remonter le groupe des Dynamos en panne depuis les sixties – sont racontées par l'ancien rédacteur en chef de *Rock & Folk* et de *L'Echo des savanes*, dans un argot populiste, adapté au goût du jour, avec, parfois, des accents de verve sulfureuse. On sent l'influence de Frédéric Dard, mais, chez Dard, la truculence est le comble de la préciosité, son versant vénéneux et sauvage. Il n'y a aucun souffle, aucun trouble véritable dans ce *Privé d'amour* qui se veut libre, sensuel, incendiaire et n'est que vulgaire. (Balland, 362 p., 90 F.) **J. N. P.**

● **LE VOILE, LE VISAGE, L'ÂME**, d'Hélène Laurens
Harriet n'a plus d'existence normale depuis qu'un accident de voiture l'a défigurée. Plus de nez, de pommettes, mais un visage de *« vipère écrasée »* qui suscite la gêne, la répulsion et l'horreur. Seuls l'amour de son époux, sa pompe à morphine et Thomas, son enfant, que son frère lui a ôté par *« précaution »*, l'aident à survivre. Un jour, pourtant, elle « croise », à travers la lecture d'un article, une autre paria : Zelda. Violée, puis enceinte, cette jeune Egyptienne fut enterrée vivante par ses frères. « Ressuscitée » grâce à la vie qu'elle portait en elle, Zelda de retour près des siens, épousa son agresseur. Immédiatement Harriet s'identifie à ce destin de femme bafouée. Zelda devient son horizon. Une ligne de mire pour renouer avec le monde. C'est autour du thème de l'identification qu'Hélène Laurens a construit son récit. Un conte sur le regard porté sur l'autre, l'étrange, l'étranger, doublé d'une charge contre les hommes. Une vaste thématique que dessert malheureusement un style qui, lorsqu'il ne s'embarque pas dans de tortueux méandres, joue d'obscures ellipses. On sursaute, on hésite, on reprend. Et l'on reste malgré tout sur sa faim. (Fayard, 108 p., 69 F.) **C. R.**

● **SOMBRES FANTÔMES**, de Joël Séria
Auteur dans les années 70 de films attachants, libres de ton, tournés à la bonne franquette et avec un sens inné du naturel populaire (*Charlie et ses deux nénettes*, *Les Galettes de Pont-Aven*...), Joël Séria se risque au roman d'apprentissage sexuel. Sur les bords de la Mayenne, en butte à un père violent, un gamin grandit vipère au poing. Dressé en pensionnats religieux à être *« vérolé par ce maudit péché »*, il rêve de Baudelaire et d'illuminations sensuelles. Initié à l'amour charnel par la mère d'un copain, il fait ses valises à dix-sept ans, débarque à Paris-Pigalle, et apaise sa faim de sexe auprès de petites putains séduites par sa bonne mine. L'histoire de ce p'tit homme qui ne pense qu'à « ça » manque de perspectives et fait regretter la simplicité d'un Francis Carco (celui de *Rien qu'une femme*, Albin Michel, 1924). (Le Cherche Midi, 252 p., 96 F, en librairie le 5 septembre). **J. L. D.**

● **NATACHA EVANGELISTA**, de François Rabinel
Un pavé à la verdeur argotique, sous titré *« Tragédie moderne à l'emporte-pièce »*. Il s'agit bel et bien, dans ce récit conçu comme un scénario, avec exposition systématique des scènes au présent d'un indicatif fiévreux, dialogues et monologues « incorrects », d'une tentative de célébration d'une féminité sans concessions, où la grandiloquence étreint de façon imprévisible l'insolence, l'indécence, les licences de gestes et de langage, le clin d'œil littéraire. Une jeune peintre en proie aux divagations est conduite à l'hôpital, s'en échappe, se ressource dans sa famille avec laquelle elle se fâche, revit une idylle homosexuelle qui se clôt sur une rupture, rencontre un écrivain... L'épopée est très crue, l'hymne au sexe joyeux, provocant. Habité par l'idée que l'important, c'est d'aimer l'amour, l'auteur a sans doute pensé à Zulawski, mais au terme de son (trop) gros et trop inégal récit fantasmatique, il nous laisse l'impression d'avoir lu un sitcom. (Éd. Media Nocte, 522 p., 180 F.) **J. L. D**

● **LA CHAIR DE TA CHAIR**, de Denis Heuzé
Sous la canicule d'une petite ville provençale, Anatole enterre son père, dont il fut incompris. Oscillant studieusement entre le passé (re)composé et l'imparfait de l'indicatif indiscret, il retrace de frustrants apprentissages sexuels : fils d'un incorrigible trousseur de jupons guetté par l'impuissance, il se réfugie dans l'absolu mépris de la gent féminine, alors qu'il a lui aussi un goût immodéré pour la bagatelle. De l'ascétisme à la fréquentation de la faune interlope de Pigalle, de l'onanisme à l'obsession des encorcelantes voisines de tous âges, l'auteur se fait un devoir de projeter ses affres sur un imbroglio freudien. Aux psychanalystes de juger si son cas relève de la moyenne. (Éd. Michel Hagège, 96, rue de Paris, 92100 Boulogne-Billancourt, 160 p., 89 F.) **J. L. D.**

Hamlet, version troisième âge

Reconnaissance tardive pour Allan Isler avec ce roman qui relate les tribulations d'une bande de joyeux vieillards qui monte Shakespeare

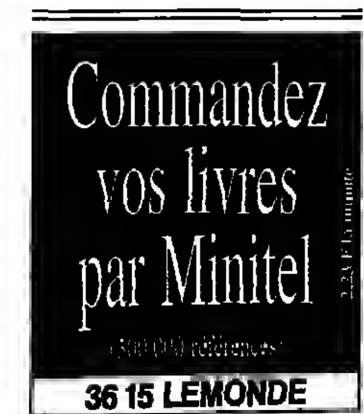
LE PRINCE DE WEST END AVENUE
(The Prince of West End Avenue)
d'Allan Isler.
Traduit de l'anglais
par *Gilbert Cohen-Solal*,
Seuil, 286 p., 130 F.

Il est trop bien élevé, trop réservé, trop flegmatique pour laisser paraître plus qu'une pointe d'irritation. Mais Allan Isler en a assez de se voir présenté par les médias comme un « vieillard prodige » sous prétexte qu'il a publié son premier roman à soixante ans. Ne serait-ce que parce qu'il n'a absolument pas l'air d'un vieillard, mais surtout parce qu'en fait il a écrit ce livre en 1983, à quarante-neuf ans, et qu'il a *fallu onze ans pour* qu'il soit publié. Il avait bien trouvé un agent qui l'avait envoyé à toutes les grandes maisons d'édition, mais elles avaient toutes refusé *« très gentiment »*. Au fil des années, il l'a donné à lire à tous ses amis, et l'ami d'un ami lui a demandé l'autorisation de le montrer au directeur d'une toute petite maison d'édition, Warren Philips : *« Tellement de gens l'avaient déjà lu, il n'y avait aucune raison de refuser. Warren Philips est un ancien* du Wall Street Journal *qui, après sa retraite, a créé Bridge Books pour ne pas rester inactif. C'était peut-être aussi un moyen de ne pas payer trop d'impôts ; il a dû avoir un choc quand le livre a marché ! »* Toujours est-il que le livre (1) a eu énormément d'échos dans la presse et beaucoup de succès.

C'est au tour des lecteurs français de pouvoir rencontrer les pensionnaires de la maison de retraite Emma-Lazarus (du nom d'une femme écrivain et poète du XIX[e] siècle), sur la West End Avenue dans un quartier bourgeois de Manhattan. Le traducteur a pris le parti de franciser les mots de yiddish couramment compris par les lecteurs américains, mieux au fait sans doute de la culture populaire juive, mais cela fait perdre un peu de sel à une langue drôle et imagée. Deux histoires se recoupent autour du personnage principal Otto Korner, âgé de quatre-vingt-trois ans : son passé, sa jeunesse, en Suisse et en Allemagne, où il rencontre Lénine et surtout les jeunes révolutionnaires du mouvement dada (mot dont il donne – enfin – la « véritable » étymologie). Et puis, il y a le présent : le narrateur fait partie d'une troupe de comédiens amateurs qui tentent de monter *Hamlet* au sein de leur résidence pour personnes âgées. Passions amoureuses ou simplement lubriques, jalousies d'artistes, morts inopinées des participants, querelles et mesquineries sont à la base de toutes sortes de péripéties qu'Otto relate avec une certaine distance, mais pas toujours. Allan Isler a le don de faire vivre ces hommes et ces femmes qui gardent une frénésie de vivre, une énergie, qui les rend touchants et présents. Cette idée de représentation théâtrale, il l'a tirée d'une histoire vraie, découpée dans le *New York Times* et qui relatait une expérience de ce type effectuée à titre thérapeutique à Brooklyn, où les pensionnaires s'en donnaient à cœur joie, tout en transformant Macbeth – cette fois – à la sauce du Yiddish Theater, avec quelques formules à l'emporte-pièce que Shakespeare n'aurait pas forcément reconnues. Né et élevé en Angleterre, Allan Isler a commencé à travailler à quinze ans et est parti aux Etats-Unis à dix-huit ans. Là il a pu par l'intermédiaire de l'armée accéder à l'université, obtenir un Ph. D. (l'équivalent en France du doctorat) et devenir professeur de littérature anglaise, grâce, dit-il, à son accent purement britannique. Et pour amuser ses élèves, il ressortait périodiquement cette coupure de presse... L'autre partie du livre, la plus douloureuse, la plus grave, celle de la culpabilité inavouée, il en a eu l'idée en lisant un jour un essai sur le rôle qu'avaient pu avoir certains journalistes juifs en Allemagne au moment de la montée du nazisme, qui exhortaient leurs lecteurs à faire front, à ne pas partir et il s'était demandé alors ce qu'ils auraient ressenti s'ils avaient survécu. C'est cette tragédie qui pèse aussi sur Otto Korner, responsable de la mort de sa première femme et de son fils, *« il est comme Œdipe, il a fait de son mieux et déchaîné les catastrophes »*. Rescapé d'Auschwitz, passé dans l'autre monde, celui de l'Amérique triomphante, il est encore un court moment rattrapé par le passé quand à peine débarqué et sur le point de retrouver sa sœur, elle se pend, incapable de faire face. Mais la vie reprend son long cours, vie de réfugié, de survivant, avec cet humour cynique et irrésistible de ceux qui ont la peau dure et le cœur effondré.

Martine Silber

(1) Voir la version originale dans « Le Monde des livres » du 6 mai 1995. Un deuxième roman et un recueil de nouvelles vont prochainement être traduits et publiés en français, toujours au Seuil.



La planète des femmes

Ecrit en allemand, ce premier roman d'une femme turque sait marier les langues et les mondes pour restituer les sortilèges de l'enfance

LA VIE EST UN CARAVANSÉRAIL
(Das Leben ist eine Karawanserei)
d'Emine Sevgi Özdamar.
Traduit de l'allemand par Colette *Kowalski*.
Ed. Zoé, 320 p., 130 F.

Emine Sevgi Özdamar est née en Turquie en 1946 et y a vécu jusqu'à l'âge de vingt ans, avant de quitter son pays pour l'Allemagne, où elle travaille maintenant comme comédienne.

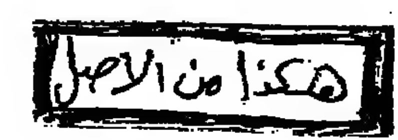
Si ce premier roman est immanquablement un livre de souvenirs, il est aussi et surtout la recomposition d'une enfance dans une Turquie en plein bouleversement et qui, après la disparition d'Atatürk, fait lentement l'apprentissage de la république ; extrême pointe de l'Asie qui, voulant échapper à l'influence de l'Union soviétique, se jette dans les bras d'une Amérique qui en profite pour payer ce nouvel allié en monnaie de singe et écouler ses *surplus périmés*. Mais les grands bouleversements nationaux et leurs enjeux sont ici à peine effleurés, et l'on cherchera en vain une quelconque prise de conscience politique ; juste, de temps en temps, une main enfantine qui jette le lait en poudre avarié dans le ruisseau, des avions militaires qui vrombissent dans le ciel, des hommes politiques sans nom pendus par des putschistes – le vrai monde est ailleurs, c'est d'abord la famille et surtout le monde des femmes, encadré par les figures de la mère et de la grand-mère : l'une vaillante et délaissée, courageuse et résignée, résolue et épuisée ; l'autre édentée et bavarde, gamine et philosophe, espiègle et verte dans son langage. A de rares exceptions près, les hommes ne sont là que des ombres, en premier lieu le père, faible, éternellement ruiné, joueur de poker invétéré, cherchant un inaccessible assouvissement dans le raki, le cinéma et les night-clubs.

Insensiblement, la maturité s'installe dans le corps et l'esprit de la petite Sevgi. *Le sexe joue son rôle*, et ce rôle n'est pas muet. On dit à la mère ou à la grand-mère ses désirs et ses rencontres, ses jeux plus tout à fait innocents et ses rêves plus tout à fait purs avec une franchise qui apparaîtrait déjà étonnante pour une Occidentale de cette génération et qui paraît encore plus étonnante dans un monde où les tabous ont la vie dure. On ne sait s'il faut mettre cette liberté de ton au compte du travail de la mémoire ou bien de la particularité d'une famille hors normes. Mais à un roman, même proche de l'autobiographie, on ne demande pas la rigueur de l'ethnographie. La fantaisie a sa place, et c'est l'atout premier de ce livre qui sait faire danser les mots et parler les choses, pointant le télescope sur l'infini des détails de la vie qui se recompose au fil de la lecture en un kaléidoscope aux lignes colorées éternellement brisées. Les gestes, les odeurs, les psalmodies superstitieuses, les dialogues scandés comme dans les pièces antiques remplacent l'analyse d'une période de la vie à la fois anesthésiée dans sa vérité et magnifiée par le souvenir et les emprunts à la tradition. N'est-ce pas d'ailleurs l'odeur de l'éther administré à une actrice dans les coulisses d'un théâtre d'Ankara qui a donné à l'auteur la vocation de devenir à son tour comédienne ? Oui, la vie est une comédie où même la mort n'a rien d'effrayant, amadouée par des prières répétées comme une litanie et qui, à elles seules, composent un univers de légende : prières pour Atatürk, Isadora Duncan, l'innocent exhibitionniste du cimetière d'Istanbul, la prostituée bossue, le couple d'amoureux qui s'est jeté du haut de la montagne, Molière... L'islam est encore une religion sans fanatisme, qui accueille tout le monde sans distinction de races ou de confessions ; elle tolère même toutes les incartades et les marchandages, et malheur à Allah si les vivants trouvent qu'il exige un peu trop.

Le haut et le bas, le ciel et la merde, les fausses craintes et les vraies plaisanteries, le frôlement des anges et les innombrables pets lâchés en pleine prière (de toute évidence, la mémoire ne peut ici démentir une affection marquée pour les flatulences) composent un pandémonium bon enfant où chacun peut inscrire ses propres motifs dans le désordre et l'exubérance de sa vitalité, soutenue par la langue turque. Car elle est là, presque à chaque page (expressions courantes, comptines ou prières), plus forte que le grondement des camions militaires, plus forte que l'ombre d'Atatürk dans le mausolée, où l'on dit qu'au sous-sol les soldats dépucellent les vierges pour prix de leur bienveillance à montrer la vraie momie du héros national, plus forte que la lassitude des jours de Jeûne, plus forte que le premier chagrin d'amour, elle est le véritable ciment de la vie et du roman, stigmate d'un véritable attachement, sans qu'il y ait pour autant affirmation militante d'un quelconque nationalisme.

Car plus fort encore, il y a l'appel du départ, le besoin de quitter ce pays qui vous a fait mais ne peut vous nourrir, et le désir impatient de découvrir l'Occident et sa prospérité. L'usine Telefunken de Berlin va remplacer la maison pauvre, qui pourtant, dans le souvenir de la maturité, prend des allures de caravansérail fleurant bon l'abricot, le gruau, la poussière et – *tövbe, tövbe !* – les pets du grand-père.

Pierre Deshusses



Fraternité contrariée

A vingt-trois ans, Samuel s'est noyé. Son frère, Jack, se rend dans la cellule de novice de son jumeau et y découvre son journal intime. A sa lecture, se révèlent, entre culture pop et théologie, d'autres images de leur enfance. Une révélation douloureuse conduite par Richard Kearney

LA CHUTE DE SAMUEL
(Samuel's Fall)
de Richard Kearney.
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Manuela Dumay,
Ed. Joëlle Losfeld. 188 p., 119 F.

Né en Irlande en 1954, Richard Kearney est professeur de philosophie. Il enseigne aujourd'hui à Dublin et aux Etats-Unis. Son livre met en scène des jumeaux, nés la même année que lui. C'est un roman polémique sur et contre la fraternité, la douloureuse condition de frères, puisque ses héros, Jack et Samnel Toland, non contents d'être frères – et jumeaux – se confronteot tour à tour à la difficile expérience du monastère, frères encore, mais en Dieu. La démarche philosophique rappelle les propos d'Hannah Arendt dans *De l'humanité dons de sombres temps*, où elle qui critiquait sévèrement la notion de fraternité, irrésistiblement liée à l'envie et à la cruauté, pour faire l'éloge de l'amitié, à la manière des Anciens. *L'amitié* : un sentiment choisi, construit, relatif et modéré, plus adapté à ootre humanité faible et faillible, courant à sa perte. Au début du livre, Jack, l'aîné, celui qui a vu la lumière le premier tandis que son frère le tirait par le talon, se souvient : *« Tête contre tête, comme ço l'était juste avont le commencement. Deux qui ne font qu'un. Puis lo lutte commune pour trouver de l'espace, pour se libérer de l'autre, (...) ils joillissent au monde et se séparent. Ils sont frères. »* Vingt trois ans ont passé, et voici que Samuel vient de mourir, noyé. Pourquoi est-il mort, alors qu'il avait l'air tellement engagé dans sa voie, auprès du Père Abbé, Anselm, doot la grande silhonette violette rayonne, vivante image de la foi. Pourquoi est-il mort, alors qu'il avait l'air d'être totalement absorbé par sa recherche sur l'Index de la *Grammaire* de Priscien ?

Jack se rend dans la cellule de oovice de Samuel, Frère Tobie en Dieu, et y trouve deux livres, la fameuse *Grammaire* qui doit servir à retrouver la langue parfaite d'avant Babel, et une sorte de livre relié en cuir moocheté, un journal en vingt-huit notes intitulé « La Vie de Tobie ». Deux voies vers une seule vérité ? Jack se met à lire le journal intime de soo frère. Le lecteur, *innocent* ou un peu bête, oéglige de se demander qui a placé cet objet explosif sur l'étagère, et pourquoi.

Myrtleville, 1958. La première note évoque déjà l'eau. Samuel et Jack pataugent, ils ont quatre ans. Ils vivent à Cork, passent leur vacances à Myrtleville. Leur père est chirurgien et ophalmologiste. Richard Kearney file la métapbore de la vision et de la cécité : le saint patron de Samuel et Jack, saint Gall, est tombé aveugle quand il a trouvé l'endroit de son scriptorium : *« Tellement absorbé par sa quête du verbe céleste qu'il trébucha dons les ronces et se creva les yeux. »* Le catholicisme est décidément une foi cruelle.

Les premières ootes de Samuel-Tobie résolvent une première énigme : quelle est cette tête de cheval coloriée qui orne bizarrement le journal ? C'est une image que Samoel a volée puis décalquée et coloriée dans le cahier de son frère aîné, par jalousie et admiration, et pour l'offrir à leur mère. Elle représente un cheval de course, Roddy Owen, et symbolise le goût de Samuel pour les mots qu'il ne connaît pas, puisque le cahier dont elle provient porte un titre qu'il trouvait splendide : aquarelles. L'image incarne aussi son désir d'être le vainqueur de la course de la vie, le mieux aimé.

Ensuite, le lecteur découvre et partage sa passion pour l'espèce de code secret que représente la bande de stations de radio du poste de leur père : des ooms étranges à psalmodier comme une



PATRICK MESSINA/MÉTIS POUR « LE MONDE »

Richard Kearney

prière en latin : Prague, Ankara, Lahti, Stockh'm-Ouest (très bizarre celle-ci), Galles, Berlin, Hilversum, Athlone, Luxembourg, BBC, Sundsvall, Genève.

Ils ont sept ans. Ils vont à l'école religieuse, foot leur première communioo. Jack ioveote des blagues, assez drôles, il faut le reconnaître.

En particulier le « frissoo des anges », qui s'obtieot – c'est un garçoo protestant qui l'a dit – en tirant son pénis d'avant en arrière pendant les prières, une sensation qui rend – explique-t-il – à l'image de Dieu. Jack, qui oe manque pas d'imagination, a réécrit une partie de la vie de Jésus à la lumière du « frisson des anges », et Samuel est impatieot de parveoir à ce stade supérieur de la foi. Bizarrement, l'évêque qui découvre le secret o'apprécie pas. Samuel garde une foi absolue en son frère Jack.

Les années 60 défilent. Oo se souvieot toujours plus des vacances : une méchante gouveroante surnommée aimablement Sac-à-Merde.

Uoe autre année, il y a la bande d'en face avec qui apprendre des gros mots, et les « choses de la vie ». Défilent : le souvenir d'une noyade encore, celle de Mary Murphy, qui avait quinze ans, l'assassinat de John Kennedy, l'engagement de Jane Fonda contre la guerre du Vietnam, les Beatles, et les chansons de Credence Clearwater Revival. Il y a aussi le cinéma, *L'Homme qui tua Liberty Valance*, de Ford, et *Sueurs froides*, de Hitchcock.

Jack a un copain qui hait les gens sympathiques, et qui se prend pour Valance : toute une esthétique. Samuel, lui, a l'air de se preodre pour Jimmy Stewart, avec le vertige et Kim Novak eo prime.

Ces futurs novices sont de leur temps. C'est ce qui tooche le plus dans le roman de Richard Kearney : le mélange de culture pop et de théologie, la rencontre de Didoo et d'Enée, en latin, et les dialogues de Scottie et Carlotta Valdès, en anglais, hanteot l'imagination du futur Frère Tobie. Les deux frères n'arrêtent pas évidemment de se piquer leurs petites amies.

Mais est-ce vrai, tout cela ? Le lecteur, qui n'en doutait pas, est soudain secoué par l'intervention de Jack, sur l'épaule duquel se fait la lecture. Jack qui proteste : rien oe s'est passé ainsi. Samuel déforme et inveote. Il fait de la littérature, il mélange. Il n'y a pas de langue unique alors. Rien de certain, sinoo peut-être le oom des arbres qu'enseigne le Père Anselm : pins de Montezuma, séquoias sempervirens, mélèzes communs, magnolias blaocs, chêoes d'Ilchester, lauriers-cerises... Jack reoonce aux ordres, et part faire de la botanique à l'université.

Il rencontre Raphaëlle, qui est photographe – encore l'œil – et déteste les dogmes, les abbés et leurs abus. Ils s'aiment. Jack est décidément perdu pour la cause d'Anselm. Reste Samuel, chouchou par défaut du Père abbé. Samuel désormais investi de la mission sacrée de retrouver le lieo perdu entre les *mots* et les *choses*, car la théologie, selon Richard Kearney, est linguiste militante, antistructuraliste, mystique. Samuel, nouveau Jacob, usurpateur naïf, qui saura bieotôt ce qu'il en coûte de toujours vouloir la place de l'autre, d'être à l'écoute d'une voix qui n'est jamais la sienne, de oe pas savoir qui il est, tombe évidemment amoureux de Raphaëlle. *Mais le Père Anselm veille.*

Parce que le roman de Richard Kearney est un roman ouvert, et oon une thèse, malgré une certaine tendance à « verrouiller » la lecture, oo ne peut savoir, bien sûr, qui a tort et qui a raison, de l'aîné vivant, accablé, raisonnable, et du cadet enfant perdu. Car si la *Grammoire* de Priscien comme le journal de Tobie livreot en fin de compte leur secret, c'est peut-être que Samuel oe s'égarait pas tant que cela, dans sa rêverie, ses coloriages volés, sa passion fraternelle, sa jalousie de cadet, ses élans amoureux. Sa chute, chute du paradis, chute spirituelle, chute semblable à celle de Saint-Gall aussi, est une chute efficace, comme oo dit la grâce efficace.

Et le message de Richard Kearney est, forcément, que tout cela était nécessaire, dans le moindre détail.

Geneviève Brisac

Chemin de croix

PAR-DELÀ L'HORIZON
(Beyond the Horizon)
d'Amma Darko.
Traduit de l'anglais (Ghana)
par Agnès Pavy,
Actes Sud, *198 p., 98 F.*

Sa mère lui avait dit : *« Ta vie est ta route, Mara »*, et elle l'avait crue. Mara a suivi la route que Dieu lui avait choisie, jusqu'à ce qu'il ne lui reste *« rien de digne et de décent »* à donner. Le récit de cette descente aux enfers commence dans un petit village africain. Mara est vendue par son père à *Akobi*, fils d'on riche entrepreoeur de pompes funèbres qui vit en ville. Première désillusioo : sa maison est une cahute eo tôle ondulée, une sorte de poulailler envahi de mouches, d'araignées et de cafards, dans un bidonville. Soumise à ce mari cruel et infidèle qui l'engrosse, la bat, file en Europe, Mara encaisse, vend des oeufs à la sauvette Rêvant de créer un atelier de couture, elle abandonne les tenues africaines pour une robe à l'européenne. Et finit par aller fièrement rejoindre soo Akobi au pays de l'homme blanc, la terre des grands docteurs et des grands hommes de loi, *« si proche du Paradis »*. Là-bas, en Allemagne, elle découvre les camps de réfugiés, la façou doot on traite les Africains de *« singes »*, l'obscénité. Akobi s'est remarié. Mara devient la bonne du couple, et femme de ménage ailleurs. Avant de se retrouver nue, en petit slip rouge, dans un bordel de la périphérie de Munich. L'âme meurtrie. Des bleus au corps, une eovie de pleurer, le seotimeot *d'être devenue un tas d'ordures*. D'abord traduit en langue allemande, ce premier livre d'une jeune Ghanéenne qui a retrouvé son pays natal retient l'attentioo par la force qu'il dégage, entre la brutalité do témoignage et la fausse naïveté.

J.-L. D.

Maison hantée

Seamus Deane retrace la quête d'un enfant pour découvrir le secret qui pèse sur sa famille. Un roman qui s'ajuste aux déchirements d'un pays : l'Irlande

À LIRE LA NUIT
(Reading in the Dark)
de Seamus Deane.
Traduit de l'anglais (Irlande) par
Marianne Véron.
Actes Sud, *320 p., 138 F.*

Derry, côté catholique, entre après-guerre et *Bloody Sunday*. Pour la dernière fois, Joe parle. Dans un souffle. Il jette la vérité par bribes, par énigmes. Il est le fou, le marginal, l'exclu (l'homosexuel ?), le témoin caché, le messager par qui l'effroyable secret d'*A Lire la nuit* s'articule. Au narrateur parvenu simultanément au terme de son enfance (mention très bien à l'université), de son enquête et de soo récit, Joe propose une devinette : *« Il y a un endroit où un homme est mort mais a vécu en fantôme, où un autre homme a vécu en fontôme mais péri en homme, et où un autre homme serait mort en homme mais s'est enfui pour vivre en fantôme. Où crois-tu que ce soit ? »* Joe a délimité le cœur du roman, l'espace de sa recherche, ce lieu unique d'où se révèlent les perspectives parcourues séparément auparavant par l'enfant pour tenter de cerner la faute qui pèse sur sa famille. Pour déterminer l'origine de cette souffrance si particulière, doot il la sent, dont il la sait victime. Et pour s'en affranchir.

Uoe faute. C'est de cela que oaissent les fantômes. De rien de plus. Vivre avec les fantômes, c'est être adulte. C'est vivre avec la faute. Y compris celle que l'on ignore. Y compris celle des autres. C'est se mettre à peser plus lourd que oature. Dans cette Derry où les catholiques sont sous pressioo et répressioo permaneote, chacun est prêt à supporter en silence sa part du fardeau. Son héritage. Mais l'enfant veut autre chose. Il veut connaître la nature de la faute. Quand, comment et par qui elle a été commise. Identifier les fantômes, leurs itinéraires, la raison de leurs affrootemeots, la part qu'y ont prise les vivants, puisque la frontière eotre les deux mondes est aussi poreuse qu'avec le Donegal voisin. Inlassablement, des années durant, il apprend à donner corps à ces ombres. A dessiner leurs projectioos, inégales, sur ses parents. Sur la mère, qui sait tout, y compris qu'il sait ce qu'elle sait et eo vacille. Sur le père, trop généreux sans doute, comme ses poiogs de boxeur, pour imagioer qu'uoe ombre puisse en cacher une aotre.

Hormis le football, rien o'attire *plus* l'enfant que la *lecture. Il lit.* Dans la ouit. Lire dans l'obscurité (titre original du roman), cela consiste, les lumières éteintes, *« le livre encore ouvert, à reconstruire et imaginer tout ce que j'avais lu, les diverses façons dont l'intrigue aurait pu se dérouler, le roman s'ouvrant sur d'innombrables possibilités dans la nuit »*. Il en ferait une méthode d'écriture si le maître ne s'était lancé dans l'éloge d'un autre style de rédaction, celui d'un élève de la campagne, *« vraiment écrit. Le récit de la simple vérité. »* Alors l'eofant cherche cette *« simple vérité »*, sans pour autant abandonner la ouit. Car la vérité gît dans l'obscurité. Dans les silences qui excèdent ceux que requiert la clandestinité d'être du mauvais côté. Dans ces colmatages sur les failles à peine perceptibles du réel qu'il parcourt du doigt comme il parcourt ses livres, cherchant le déroolement exact de l'intrigue : *« Cela me paraissait calculé et rusé comme un labyrinthe étroitement conçu, avec quelqu'un qui sanglotait en son milieu. »*

Il sait être présent au moment où le grand-père oo le père, la mère ou la tante, le flic, le curé ou Joe, *chacun* détenteur d'une parcelle de vérité, lâchera un indice qui lui permettra de progresser dans le labyrinthe. De s'en rendre maître. De donner une architecture unique ao chaos. Peu à peu, l'enfant s'investit d'une mission : restituer l'histoire dans ses faits. Il se sent élu pour cela. Le meilleur d'entre tous. Le secret découvert (le *« milieu »* atteint), il veillera seul sur des braises allumées cinqoante ans auparavant, s'assurant, de loin, à ce qu'elles ne soient jamais tout à fait cendres. Soo implacable volonté de savoir n'aura altéré en rien, ni les jeux de son âge (oo se souviendra de la bouffonnerie pure du cours de maths, ou de la leçon sur *« les choses de la vie »* donnée par des *prêtres désarmants de bêtise*), *ni* la piété familiale.

Seamus Deane est né à Derry, en 1940 comme pourrait l'être soo narrateur. Dans soo premier recueil de poèmes, *Guerres graduelles* (1972), il écrivait : *« Plus jeune,/Je sentais les morts/Tirer mes pieds/Comme des racines/Et à chaque pas/Je les entendais/crier/ Arrête./Plus vieux,/J'entendais les racines/Mordre. Les cris/avaient cessé. Depuis lors/Je n'ai cessé/*de *mourir/lentement/par la tête. »* Vingt-cinq ans après, *A Lire la nuit* – *soo premier roman* – est un déni de mort lente, le récit d'une insoumission heureuse, forgée dans la recherche de l'origine de ces *« cris »* ou de ces *« sanglots »*. Ceux d'une famille hantée, d'une ville hantée, d'un pays hanté. Et d'uoe littérature hantée, dont Seamus Deane s'est attaché depuis de loogues années à reconstruire l'histoire en dénonçant les silences et les amalgames de circonstance, housculant les situations acquises – y compris celle de Yeats – pour montrer précisémeot comment ses *« cris »* s'ajustent avec les déchirements successifs du pays. Avec *A Lire la nuit*, le romancier rejoint l'historieo dans soo *refus* d'une *fragmentatioo* de surface de l'histoire et dans sa volonté passionnée d'en restaurer l'unité profoode.

Jean-Louis Perrier

Coup de soleil

Par les yeux d'une fillette, Tim Pears décrit la lente décomposition d'un village. Drôle et savoureux

UN ÉTÉ BRÛLANT
(In The Place of Fallen Leaves),
de Tim Pears.
Traduit de l'anglais
par Marie-Lise Marlière.
Phébus, *344p.*, 135 F

Les pâturages de la verte Angleterre oe soot pas toujours aussi paisibles que pourrait le faire croire la douceur des paysages. Du moins pas ceux de Tim Pears, auteur d'un très joli roman caniculaire aux accents proches de Garcia Marquez. Drôle, savoureux, surpreoant, *Un été brûlant* baigne dans une atmosphère de cataclysme progressif qui rappelle un peu *Cent ans de solitude*. L'une des forces du livre consiste à introduire le surnaturel par petites touches isolées dans un monde qui o'est *a priori* pas une terre de miracles.

Car c'est sur le fin fonds du Devon, à quelques encablures d'Exeter, que vient s'abattre l'*Eté brûlant* de Tim Pears. Dans un minuscule village accroché au flanc d'une montagne, eo surplomb d'une vallée qui semble ne mener nulle part tant l'*extérieur* est *fantomatique*, des babitants terrassés subissent quelques semaines – ou quelques mois ? – une chaleur épouvantable. Une fillette do nom d'Alisoo observe cet univers décomposé par la canicule, où l'excès de soleil semble avoir grillé les amarres qui retenaient le village au reste de l'univers.

Avec habileté, Tim Pears présente le petit bourg comme un lieu doublement isolé par sa situation géographique et par les circonstances. Vus par les yeux d'une enfant qui ne quitte guère l'endroit, les villageois semblent vivre en circuit à peu près fermé. L'école est vide car les professeurs sont en grève, *«la Vallée»* ne sort de l'anonymat que par une maigre majuscule, les gens de passage sont vaguement désignés par le terme *«des nouveaux»*, l'histoire des familles qui habitent là l'emporte largement sur celle du monde en général. Le village oe flotte cependant pas dans une apesanteur totale, puisque de rapides annotations le rattachent à la modernité. Mais c'est comme en passant, d'une manière incidente qui renforce eocore l'impressioo de huis clos.

Deux ou trois noms de confiseries très contemporaines – l'histoire se passe au début des années 80 –, de danses à la mode, une allusion aux restrictioos hudgétaires de Margaret Thatcher ou aux techniques de pointe en matière d'agriculture et voilà que l'ordre des choses se renverse : c'est le monde extérieur qui paraît étrange, et même étranger, tandis que la vie du village suit un cours dont personne ne s'étonne vraiment. A y regarder de près, pourtant, cette existence n'a rien de très ordinaire. Elle paraît aller à rebours du temps, comme si les élucubrations de la grand-mère d'Alison avaient une part de vérité. *« Ma grand-mère ne se trompait peut-être pas après tout, lorsqu'elle soutenait que le temps avait changé de direction, qu'il s'était éloigné de sa trajectoire, avait remonté la spirale et s'était laissé retomber. »*

En fait, tout semble insidieusement aller non pas de travers, mais à l'envers. De curieux petits phénomènes se produisent ici et là, les geos se détraqueot comme de vieilles horloges, les pères de famille o'incarnent aucune autorité, le pasteur noie ses doutes et ses aspirations métaphysiques dans le gin, la mémoire des uns et des autres subit des distorsions alarmantes. Mais attention, n'allez pas voir là des miracles. Simplement, Alison voit les choses sous un angle bizarre. *« En penchant ma tête à l'envers, je voyais le monde en arrière. »* Et si le mot *« miracle »* surgit sauvent, c'est toujours au sujet d'événements qui o'en sont pas, comme si les mots et les apparences masquaient invariablement les véritables prodiges.

Raphaëlle Rérolle

La chronique
de Roger-Pol Droit

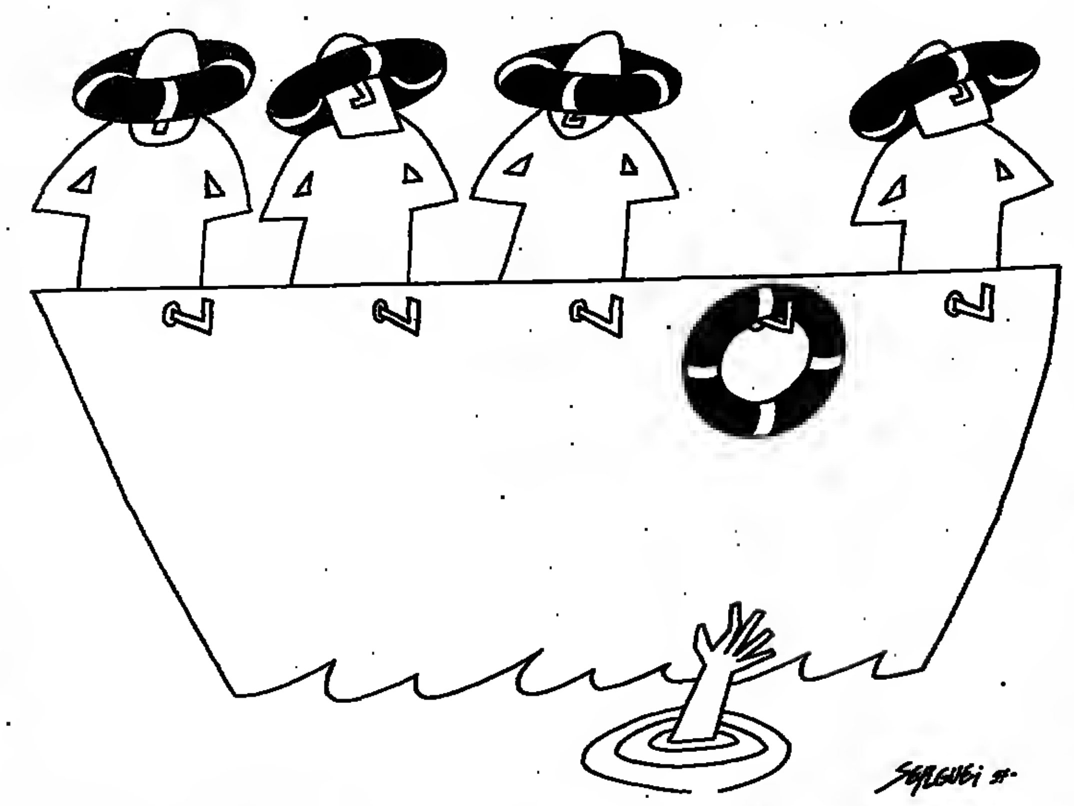
Le crime d'indifférence

LE BIEN ET LE MAL
Lettres immnrales d'Allemagne et de France
d'André Glucksmann.
Robert Laffont, 330 p., 139 F
(en librairie le 8 septembre).

De chaque côté du Rhin, sur les champs de ruines de 1945, on a chnisi de rebâtir des immeubles, de retracer les rues, de remettre en route usines et tracteurs, de reconstruire à mesure écnles, crèches et bôpitaux. Pour les âmes, on verrait plus tard. On accorda seulement au oazisme, aux massacres de masse, aux collaborateurs, aux victimes éventuellement, une intense mais brève attention. Juste assez pour faire mine de tnurner la page, et se mettre au travail. Il y avait trop de questions, et de trop grande portée, pnur s'en préoccuper. Où mettre la masse des morts ? Le trinmphe de l'inhumain ? Comment comprendre que l'impossible ait eu lieu ? Que faire de cette réalité ? Autant de tourments qui ne tinrent pas le devant de la scène. Les bétonneuses étaient pressées, les grues s'activaient. La barbarie fut condamnée sans qu'on cherche à savoir ce qui l'avait produite. Retrousser les manches était plus simple que fouailler les responsabilités. La prospérité devint un impeccable mot d'ordre. Le charbon et l'acier ouvrirent la voie, vinrent ensuite l'agroalimentaire et les hautes technnlogies, s'installèrent enfin des hypermarchés et des centres commerciaux. La télévision s'installa dans les salons, passa en couleur et cootinua par satellites. Chacun put bientôt poser un micro-ondes sur le lave-vaisselle. L'Allemagne et la France sont aujnurd'hui la troisième et la quatrième puissance écooomique au monde.

En un demi-siècle, l'Europe du Nnrd-Ouest n'a pas seulement assuré soo confort en posant de la moquette sous des canapés en cuir. Elle a édifié un magnifique système d'indifférence, en perfectionnant une insensibilité sans précédent envers la misère du monde. Les uns peuveot s'étriper, les autres crever de faim, ootre confort passe d'abord, la tranquillité de oos digestions doit être assurée. Naguère, de puissantes querelles opposaient les tenants de politiques opposées. Des questions de principe voyaient s'affronter les nations comme les individus. Il arrivait même qu'on veuille aller mourir pour défendre la liberté des autres. Cette seule éventualité semble appartenir à un autre monde, très lointain. Tout est devenn lisse, sans aspérité ni importance. Les vnitures ont remplacé les idéaux, les vidéos tiennent lieu de conscience. Pour atteindre pareil ce résultat, il a fallu éviter soigneusement de penser. Des directives spéciales ont été mises en œuvre : engagement zéro, balance du commerce extérieur contre réflexion, taux de change contre philosophie – tout pour la croissance, un pour cent pour la culture. Pour accéder au règne de l'intérêt et de la rentabilité, il a fallu ranger l'histoire, mettre au placard des siècles de préoccupations morales et pnlitiques. L'Europe, pour devenir indifféreote, a dû tenter de nier l'existence du mal. Elle s'est efforcée de s'oublier elle-même et s'est appliquée à cultiver l'amnésie. La France et l'Allemagne ont essayé obstinément de tenir pour négligeables et antiques leurs divergences intellectuelles, les oppositions de leurs littératures, les traces des guerres mondiales qui les opposèrent.

Heureusement, ça oe marcbe pas. Pas encnre. Quelques voix s'efforcent de reodre le jeu plus cnmpliqué. André Glucksmann, dans une série de lettres qne s'échangent la part française et la part allemande de son propre esprit, insiste principalemeot sur la nécessité de reconnaître l'existeoce du mal en nous pour le combattre. Cessons de croire que, globalement, tout va bien. L'inhumain o'est pas un accident de parcours ou un passage obligé qui révélera son sens positif à l'étape suivante. Convenons que des horreurs existent, que nul dessein de la Providence ne rattrape, ne dissout ni n'absout, et que personne ne peut se permettre de tenir pour oégligeables. Face aux atrocités, l'indifférence est impossible ou criminelle. Convenons surtout – c'est plus difficile, et en un sens plus important – que cet inhumain est d'abord à chercher et à combattre en nous-mêmes, dans notre for intérieur, nos intimes penchants. Les barbares ne sont pas les autres, ceux d'en face, ceux d'ailleurs ou ceux d'autrefois. C'est en chacun, à chaque moment, ici, que se produit on non le consentement à l'indifférence. Si nous luttons, c'est d'abord contre un nazi intérieur. Pour cbeminer sur cette voie, Glucksmann réactive des figures de l'histoire intellectuelle et brosse par touches alternées des portraits parallèles de la France et de l'Allemagne.



L'Europe prospère regarde mourir autour d'elle sans bouger. Quel rapport entre cette apathie et les massacres nazis ?

Sachant que le résumé caricature, oo indiquera tout de même qu'il privilégie dans la traditioo française la lucidité des classiques s'exerçant à la contemplation du mal. Aux Français qu'il préfère appartiennent un sens de la noirceur dans le diagnostic, une expérience du désenchantement permettant de reconnaître l'existence du mal humain le plus aigu. Voyez Racine décrivant Néron, le disant *« plus que cruel »*, parce qu'il n'a ni regard ni égard pour les souffrances qu'il provoque – indifférent à ce qu'éprouvent ses victimes comme à lui-même. Aux Allemands reviendrait en revanche une exigence inentamable d'optimisme et de sens de l'histoire. Quelles que soient les circonstances, le Docteur Pangloss serait toujours prêt à expliquer que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Il serait seulement, selon les doctrines, travesti de manière plus ou moins élaborée. On pent reprocher bien des choses à André Glucksmann – formules hâtives, courts-circuits, foisonnement des thèmes –, on ne saurait lui refuser une ardeur à éveiller la réflexion, un sens vif du rapprochement entre actualité et philosophie, un souci de combattre le « crime d'indifférence ».

Cette expression forgée par Hermann Broch en 1945 pour parler de l'attitude des Allemands sous le nazisme vaut qu'nn s'y arrête. Après tout, celui qui demeure indifférent peut paraître ne rien faire de mal. D'ailleurs, il ne fait rien, il o'a rien fait, tout le monde peut témoigner en outre qu'il ne ferait pas de mal à une mouche. Que pourrait-on lui reprocher ? Quel mauvais procès essaie-t-on de lui intenter ? Les victimes ont eu des bourreaux, des tortinnnaires les nnt démembrées, affamées, violées, assassinées, tout cela est bien dommage, c'est même terrible, mais lui, que pouvait-il à cela ? Il n'était que très mal informé, nn peut presque dire pas du tout, non il ne savait rien, les bourreaux d'ailleurs ont été poursuivis, oui, condamnés, enfin, la plupart, en tout cas les responsables, oui, ils ont été poursuivis. Personne n'a formulé de plainte contre lui, il o'y a pas lieu, il n'a rien fait, personne ne pourrait prouver qu'il soit responsable, lui, de quoi que ce soit, il a seulement obéi, dans des circonstances normales, des situations banales...

Ce sont toujours les mêmes propos, toujours les autres dont c'est la faute. Toujours les mêmes arguments plaidant la même irresponsabilité. Contre ces dénégations qui aident toutes les atrocités à se répéter, il faut au contraire soutenir ceci : celui qui ne fait rien tue. Parce qu'il laisse faire, qu'il oublie de refuser, qu'il défait en lui-même ce qui pourrait et devrait le faire agir, qu'il glace l'humain – c'est cela qui tue. L'indifférence est évidemment le crime parfait : pas de preuve, pas de poursuite. On ne se donnera par ailleurs ni beau rôle ni honne conscience en laissaot croire que seuls les autres seraient indifférents. Tont le monde est coupable. La diversité des circonstances change cette situatioo beaucoup moins qu'on ne pense. Dénominateur commun : le choix mécanique de ne pas savoir ce qu'on sait, de considérer la réalité de biais, en regardant non pas ce qu'il y à voir, le mal qu'on fait ou qu'on laisse faire, mais toujours ailleurs. Question non subsidiaire : une fois qu'on sait cela, la situatioo est-elle réellement différente ?

Parcours d'un « universitaire en politique »

UNE MÉMOIRE RÉPUBLICAINE
Jean-Marcel Jeanneney.
Entretiens avec Jean Lacouture,
Seuil, 348 p., 160 F.

A quatre-vingt-sept ans, Jean-Marcel Jeanneney s'est plié à l'exercice difficile de la confession. De son propre aveu, Jean Lacouture, qui a recueilli ses propos, a essayé de se maintenir dans une position médiane, entre le *« compagnon de route »* et l'*« inquisiteur »*. L'ouvrage reprend le fil chronologique de la carrière de *« l'universitaire en politique »*. Fils du dernier président du Sénat de la IIIe République, Jules Jeanneney, Jean-Marcel Jeanneney a en effet partagé son temps entre l'enseignement (le droit à Grenoble, l'économie à Paris), l'expertise économique, puisqu'il fut ootamment nnmmé membre du Conseil économique et social en 1964 et a présidé l'Observatoire français des conjonctures écooomiques (OFCE) jusqn'en 1989, l'écriture (sa dernière réponse à la crise par la création de monnaie dans *Ecoute lo France qui gronde* publiée en 1996 a fait couler beaucoup d'encre) et la politique à tous les échelnns de la fonction publique. Du ministère de l'industrie et du commerce du gouvernement Michel Debré aux affaires sociales sous Georges Pompidou, de l'ambassade française en Algérie en juillet 1962-avril 1963 à la députation de l'Isère ravie à Pierre Mendès France en 1968 en passant par la mairie de Rioz (Haute-Saône) en 1967, il avoue avec fierté : *« J'appartiens à une famille qui eut toujours le culte de l'Etat. »*

De Clemenceau à de Gaulle, la lucidité avec laquelle Jean-Marcel Jeanneney juge les personnages qu'il a côtoyés, Michel Debré et son *« tempérament autoritaire »*, Pierre Mendès France et *« son désintéressement »*, fait de ces entretiens un précieux témoignage.

Irène Pucci

Un brin de tchatche, version banlieue

Sous la forme d'un dictionnaire, Jean-Pierre Goudailler tente de saisir dans toute sa diversité le parler des cités, fruit de métissage et de multiples constructions lexicales

COMMENT TU TCHATCHES !
de Jean-Pierre Goudailler.
Préface de Claude Hagège,
éd. Maisonneuve-Larose,
92 p., 98 F.

Dans un livre récent où, grâce à l'exclamation, le titre délivre une forte admiration : *Comment tu tchatches !*, Jean-Pierre Goudailler s'attache à « décrire » sous forme de dictionnaire (*« 700 entrées extraites d'une base de données qui en comporte 1 300 environ »* – du travail sérieux, donc !), le néofrançais, c'est-à-dire le parler des cités ou des banlieues par opposition à l'argot classique qui se prend à ressembler à la République jamais aussi belle que sous l'Empire. Naturellement, ce néofrançais donne naissance à quelques stéréotypes qui sans surprise se résument ainsi : *« On ne parle plus français dans les banlieues »* – et à certains oéologismes aussi malgracieux qu'un commissaire de Simenon : *« verlanisation »* on pis encore *« reverlanisation »*. Le plus drôle, c'est que ce français réagit sur celui de Jean-Pierre Goudailler, lequel paraît nourrir une grande affection, quasi maladive, pour le pléonasme *« voire même »*. Regardez snus Nesbi : *« affaires plus ou moins douteuses, voire même illicites »* ou sous Ness : *« affaires plus ou moins douteuses – voire même illicites/trafic »*. On trouve encore *« s'avérer vrai »*. Dans sa trop grande bienveillance, Joseph Hanse (1) o'exclut pas absolument ces tours. Mais oo rencontre aussi un curieux emploi de « ceci » eo fin de paragraphe : « "Ceci" *n'est pas sans incidence sur les formes linguistiques qui sont relevées.* » Mais enfin, pour les nostalgiques de l'argot classique, des traductioos/adaptations sont éventuellement proposées. Ainsi sous Patron : *« Le patron i capte qu'tchi à ma tchatche »*. *« Ma jactance, mon dub, y entrave qu'dalle »* et enfin *« Mon père ne comprend pas mon langage. »* Sous lep (pied) : *« On y va en caisse ou à iep. » « On prend la bngnole ou on y vn à pinces. »* Enfin : *« Nous y allons en voiture ou ô pied. »* Sous Gazeuse : *« C'est à ln gazeuse qu'on s'est fait pécho dans le trom. » « C'est à la lacrymo qu'on s'est fait r'filer une trempe dans l'tube. »* Enfin : *« On n été agressé dans le métro à ln bombe lacrymogène. »* On le voit, le français reste au centre, et le néofrançais emprunte à toutes mains, d'où l'idée de fracture sociale dont tout le monde parle.

Jean-Pierre Goudailler dresse un petit répertoire : – emprunts à l'arabe : *ahchouma* (honte), *maboul* (fou), *roumi* (Français de souche), *doura* (tour, virée), – emprunts aux Tsiganes, *choucard* (boule, fondement, postérieur, cul en argot serbo-croate) et aussi *bouillav*, posséder sexuellement, tromper quelqu'un, d'un substantif sinto-piémontais. Le bambara donne *go* et le wolof *gorette*. Bien entendu, l'argot anglo-américain joue un grand rôle, témoins entre autres *boss* (chef de bande), *cash* (espèces, argent), *destroy* (détruire, frapper), *shit* (drogue). L'essentiel est probablement le verlan, déjà signalé par Pierre Merle (2), *« D'nbord, il y n l'indispensable français-rock, coupé de jargon* drogue*, dans lequel on verse deux doigts d'extraits de spots publicitaires (...). Puis on ajoute un zeste de pataouète, genre la tchatche (...). On assaisonne* de *quelques gouttes* de *langage informatique puis on nappe généreusement de verlan »* ; ainsi rage donne *gera*, mastoc donne *stocma*, beau gosse engendre *gosse bo* et *tainpu* vient de putain, etc. Au besoin le verlan se conjugue avec d'autres procédés, l'apocope on l'aphérèse. Alors américain donne *ricain* par aphérèse, d'où le verlan *cainri*, tandis que l'apocope permet de supprimer la syllabe finale : *zesse* est l'apocope de *zesgon* on l'aphérèse de gonzesse.

Le verlan est si simple qu'il a réussi à supplanter le largonji dont il ne reste plus, selon Jean-Pierre Goudailler, qu'*en loucedé*, comme du loucherbem Il reste *loufoque*, de fou *(louf)*, nanti alors d'un suffixe argotique - *oque*, qu'oo retrouve dans *probloque* ou *amerloque*, etc.

Mais alors, quand utilise-t-on le verlan ? *« Le Marseillois il ne parle pas verlan (quelle chance), c'est le Parisien qui parle verlan. »*

A ces procédés formels s'ajoutent classiquement la métaphore et la métonymie, reconnues par Roman Jakobson (pas cité ici, pourqnoi ?) comme les deux pôles essentiels du langage. Voici un exemple de métonymie : *casquettes*, contrôleurs RATP en région parisienne. Cet exemple est intéressant, car il montre que le français des cités varie selon les régions. Ce français est différent à Paris, Lille, Lyon ou Marseille. Un autre exemple est *pelo*, issu du sinto (sexe de l'homme, pénis), qui désigne l'homme. Et maintenant voici trois exemples de métaphore : *caisse*, glosée ainsi par Jean-Pierre Goudaillier *« substantif argotique utilisé par* nnalogie *de forme avec la carrosserie* d'*une voiture de type berline »* ; et voici *findus*, *« une fille qui o peu de formes est ici comparée par métaphore* à *un poisson pané Findus* (...) ; ou encore *skeud*, *« une fille qui n peu de formes est comparée à un disque »*). Comme disait l'impayable Jacques Toubon, alors ministre de la culture : l'argot de Saint-Denis *« plutôt que (...) celui de Brooklyn »*. Tous ces emprunts et procédés expliquent la multiplication des synooymes qui prolifèreot (pour compenser aussi l'usure rapide des tours et des termes). Voici pour le sexe et pour faire enrager pape et cardinaux : pourcapote, préservatif, *cagoule, gumschwi, potéca* ; *pour* homosexuel, *boulère, dèp, flotte, macoumé, trav* (...) ; pour seins, poitrine de femme, *airbags, ananas, bzazels, seins, poumons, rovers...* Les communautés : arabe, maghrébine, *beur, rabza* (...) ; chinoise, jaune, *miaou, noich, oinich* (...).

Par là, on voit clairement qu'il n'y a pas que le verlan, on relève aussi des mots rebeus *« avec des mots cainfs, créoles, gitans* (...) » Par là, on voit encore que le français est plus accueillant que les Français. En tout cas, ici, rien d'antifrançais. Et plutôt que de vitupérer, il convient de se dire avec Henri Meschonnic qui cite en l'approuvant Ernst-Robert Curtius, dans un livre intelligent et pugnace (3) : *« Même en France, on a souvent recours à ce concept de* "non-français", *qui n'est au fond qu'un mélnnge de pnresse d'esprit et de préjugés. »*

Deux faits apparaissent clairement, qui changent la hiérarchie des fonctions par rapport à l'argot classique. Selon Jean-Pierre Goudailler, le vieil argot est prioritairement fondé sur la fonction cryptique ; vieut ensuite la fonctioo ludique, et enfin la fonction identitaire. Pour l'argot sociologique, le tout s'organise ainsi : d'abord la fonction identitaire, puis la fonction cryptique, et enfin ludique.

Il est clair aussi que tous les termes ne sont pas susceptibles d'être transformés en verlan. En tout cas, avec ce dictionnaire vous éviterez : *« Je m'en tamponne le coquillard »*, un brin désuet ou ringardos, au profit de *« Je m'en bats l'oeil »*, on mieux encore : *« Je m'en bats les yecous »* (verlan de couilles, pour Jacques Chirac).

Denis Slakta

(1) Jnseph Hanse, *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, édition mise à jour et enrichie, Duculot, Paris-Gembloux.

(2) Pierre Merle, *Le Blues de l'argot*, Le Seuil, Paris.

(3) Henri Meschonnic, *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Hachette. *(Voir « Le Monde des livres » du 7 juillet.)*

Dans les concepts et l'histoire de la philosophie

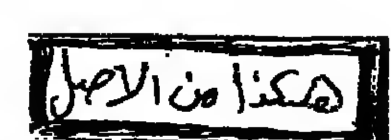
QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?
de Michel Meyer.
Le Livre de Poche, « Biblio Essais » (inédit), 160 p., 32 F.

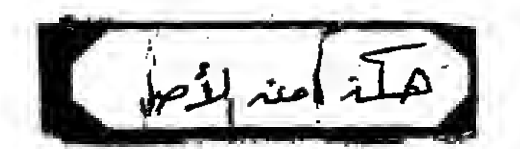
QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?
de Jean-Pierre Faye.
Armand Colin, 192 p., 105 F.

Cooçu pour un large public, l'ouvrage de Michel Meyer se préseote comme un inventaire des grands thèmes de la philosophie classique, tels qu'oo les enseigne aujourd'hui en classe terminale ou dans le premier cycle universitaire. Du statut de la science à celui de l'art oo de la religion, do concept de réalité à celni de raison, dn corps et du désir au pouvoir et au sacré, de la morale à la politiqoe – rien n'est oublié. L'ensemble se lit aisément, car Michel Meyer possède un art certain pour rendre « problématiques » (mot qu'il affectinnne) les opinions les mieux reçues. On peut regretter, cependant, que le souci de lisibilité l'ait quelqnefois conduit à des généralisations – ou des simplifications – excessives.

Le travail de Jean-Pierre Faye est, en comparaison, plus difficile, mais plus stimulant. Faye, il est vrai, se soucie moins de dresser un état des lieux que d'élaborer l'idée selon laquelle la philosophie ne serait rien en dehors de l'histoire – et, d'abord, en dehors de sa propre histoire. Comprendre le sens de l'activité qui la définit veut dnnc dire, pour lui, reconstituer le « parcours » – historique et géographique – des grands coocepts (l'être, le sujet, la raison, le langage) autour desqnels tourne, depuis vingt-cinq siècles, ce que l'Occident nomme « métaphysique ».

Christian Delacampagne





Une guerre de cinquante ans contre la « Perfide Suisse »

Dans un réquisitoire accablant pour Berne, Tom Bower démêle avec précision ce que l'on nomme – improprement – l'affaire de l'or nazi. Un propos qui s'élargit avec l'essai de Claude Mossé sur la vie politique et financière de la Confédération helvétique pendant la deuxième guerre mondiale

L'OR NAZI
Les banques suisses et les Juifs (Blood Money. The Swiss, the Nazis and the looted Billions)
de Tom Bower.
Traduit de l'anglais par Marie Demoncel
Plon, 379 p., 129 F.
CES MESSIEURS DE BERNE 1939-1945
de Claude Mossé.
Stock, 335 p., 130 F.
(en librairie le 10 septembre).

Voici, avec l'ouvrage de Tom Bower, le guide le plus attendu et le plus complet permettant de démêler enfin, avec clarté, l'écheveau qu'on baptise du terme impropre d'affaire de l'« or nazi » (en réalité, il s'agit pour l'essentiel de biens volés pendant la période nazie par l'Allemagne, puis blanchi ou recelé en Suisse). Le réquisitoire est accablant pour Berne, et l'on sent bien à la lecture du texte à quel point pour les arrogants banquiers et diplomates suisses, pour le sacro-saint secret bancaire et pour le mythe de la neutralité d'une Confédération helvétique qui fut le marchand d'armes et le coffre-fort du IIIe Reich, la terre tremble.

Tom Bower est un journaliste d'investigation britannique, auteur en 1981 d'un ouvrage sur l'échec de la dénazification (1). Son point de vue est ici proche de celui des organisations juives qui, à la suite du Congrès juif mondial et de son président, Edgar Bronfman, avec l'appui du sénateur républicain D'Amato, mènent depuis quelques années l'offensive tambour battant pour obliger Berne et ses banques à clore, en restituant les biens des victimes qu'ils détiennent encore, le dernier chapitre de la Shoah.

Pourtant, les méthodes de ceux que Bower baptise les « nouveaux croisés », par opposition aux fonctionnaires du Trésor américain qui, les premiers, tentèrent sans grands succès de faire rendre gorge à Berne au sortir de la deuxième guerre mondiale, ces méthodes ont été l'objet de critiques. Beaucoup d'historiens suisses, qui avaient été parmi les premiers à dénoncer les malversations de leur gouvernement, se sont récriés devant la méthode consistant à brandir des archives accusatrices face aux caméras, sans analyse critique, ni référence au contexte. Cela dit, la nécessaire discussion critique d'un document ne saurait venir étouffer non plus ce qu'il comporte de vérité gênante. Tom Bower s'appuie, lui aussi, sur les travaux les plus récents de ces mêmes historiens suisses, et son réquisitoire reste précis, convaincant et accablant.

Bower s'applique avec talent à étriller les arguments que la partie suisse avance sans cesse pour sa défense. Il montre par exemple que si le secret bancaire a donné lieu à une loi fédérale en 1934, le projet o'en fut déposé que dix-huit jours seulement après l'élection de Hitler. Pouvait-il vraiment viser à protéger les futures victimes du nazisme ? Si dès 1922 on décida de sceller les comptes du secret le plus impénétrable, ce fut parce qu'une menace d'un impôt sur les capitaux suisses avait entraîné des transferts massifs d'argent à Londres, et non par souci humanitaire.

L'OPÉRATION « SAFEHAVEN »

La plus grande partie du livre est consacrée à l'histoire d'un échec : celui de l'opération « Safehaven » (zone de refuge) née dans les bureaux du secrétaire du Trésor américain, Henry Morgenthau. Il s'agissait pour les Alliés d'empêcher l'Allemagne d'obtenir des devises étrangères nécessaires au financement de ses importations et, après la fin du conflit, d'éviter toute éventuelle reconstitution de la puissance nazie. Sous l'influence de ce programme, les premiers « croisés », du Trésor, obtinrent – difficilement – des Suisses, en février 1945, le gel des avoirs allemands. Aussi bien du reste celui des victimes que celui des bourreaux. L'or en provenance de l'Allemagne nazie entra donc en Suisse jusqu'à l'extrême fin de la guerre.

En revanche, les autorités suisses surent refouler impitoyablement de leur sol des milliers de réfugiés juifs promis à l'exterminatioo (plus de trente mille à quoi s'ajoutent d'innombrables expulsions dont on n'a pas trouvé trace, ou ceux qui, comme les enfants de Voiron, récemment sous les feux de l'actualité, virent leur salut mis eo échec par l'intransigeance helvétique). Il est vrai, sur cette question des réfugiés, le dossier des Alliés en général, et des Américains en particulier, o'est pas plus brillant. Cela, Bower aurait pu le rappeler, quand il évoque la politique fortement imprégnée d'antisémitisme du ministre de la justice et de la police, Eduard von Steiger et de son chef de la division de police, Heinrich Rothmund, qui fut, on le sait, à l'origine de l'invention du tampon « J » (juif) sur les passeports des fugitifs du nazisme. Interrogé par le *Journal de Genève et Gazette de Lausanne* du 10 février 1997, un autre historien, américain, David Wyman (2), faisait observer que, pendant toute la durée de l'engagement américain dans la seconde guerre mondiale, le nombre de personnes juives et non juives admises aux Etats-Unis ne dépassa pas 21 000 (il y avait 47 000 réfugiés juifs et non juifs, en 1944, en Suisse).

Tom Bower estime que ce furent les divisions des Alliés qui permirent aux Suisses, menés par l'ancien ambassadeur de Berne à Vichy, admirateur de Philippe Pétain, Walter Stucki, de se tirer au mieux des négociations de Washingtoo, en 1946, avant que l'affaire ne se perde dans les limbes de la guerre froide. Pourtant, Emil Puhl, le directeur adjoint de la Reichsbank avait révélé dès 1945 que les Suisses avaient en connaissance de cause accepté de l'or pillé. Quant aux biens juifs en déshérence, Bower, sans reprendre à son compte le chiffre, parfois avancé, de 7 milliards de dollars d'aujourd'hui, rapporte qu'en mars 1959 un banquier suisse aurait estimé les avoirs appartenant à des personnes disparues à « des centaines de millions ». De l'argent impossible à localiser ? Voire. L'une des révélations les plus surprenantes aura été lâchée par Walter Stucki lui-même : dans le passé, affirma-t-il, également en 1959, les banques prenaient note de la religion de leurs nouveaux clients...

L'antisémitisme traditionnel saupoudrant les chancelleries aura lui aussi fait son office, pour retarder d'un demi-siècle l'explosion d'un scandale maintenant international. En 1946, le département d'Etat américain laissa le Trésor s'empêtrer dans les négociations. Le Foreign Office craignait que les biens juifs en déshérence remis aux organismes comme l'IRO (l'Organisation internationale pour les réfugiés) n'aillent dans la poche des sionistes qu'il combattait alors en Palestine. De plus l'économie britannique avait désespérément besoin de prêts suisses. A cet égard, le livre de Tom Bower est un excellent antidote pour ceux qui croient encore au mythe de la « puissance juive ». Ni les gouvernements défaillants ni les organisations juives ne fureot en mesure d'obtenir de Berne des restitutions de simple justice, voire de simple bon sens. De fait, certaines situations perpétuant la persécution, confinaient à l'absurde. Des juifs allemands, que Hitler avait déchus de leur nationalité, survivants de la Shoah, et qui croupissaient dans les camps de personnes déplacées se virent interdire la disposition de leurs biens en Suisse, sous prétexte qu'ils étaieot... eo Allemagne et que les avoirs allemands étaient gelés.

A en croire Tom Bower – qui égratigne au passage le désordre régnant dans nos archives contemporaines –, la France ne s'est pas mieux comportée. Dans la zone d'occupation française en Allemagne, révèle-t-il entre autres, on s'empressa de remettre aux Länder le soin de distribuer les biens en desbérence. Bref, sous prétexte de ne pas faire de distinction d'ordre religieux entre « victimes » du nazisme, on distribuait à la population allemande des sommes en grande partie d'origine juive – de l'aveu même d'un fonctionnaire du Quai d'Orsay. L'immoralité des uns n'efface pas cependant aux yeux de Bower l'ignominie des autres. Elle culmine, lorsque Berne, en 1949, consent à se payer de la nationalisation des avoirs suisses dans la Pologne ou la Hongrie communiste, sur les biens en déshérence laissés par les juifs polonais ou hongrois exterminés.

Il est tentant d'attribuer ce déluge cinquantenaire de mauvaise foi et de double langage au seul Conseil fédéral – les « messieurs de Berne » – exonérant ainsi une population helvétique désinformée de l'opprobre qui s'abat désormais sur les banques ou sur l'Etat. Le titre même du livre de Claude Mossé tendrait à le suggérer. Mais Claude Mossé rappelle aussi qu'une moitié des Suisses, à en croire les sondages, désapprouvent l'action de leur compatriote, Christophe Meili, ce vigile de l'Union des Banques suisses, qui, en janvier 1997, a sauvé de la destruction promise des documents apportant la preuve de l'existence à l'UBS de comptes ayant appartenu à des juifs, victimes de la Shoah.

Le propos de Claude Mossé oe porte pas seulement sur la question de l'or et des biens juifs en déshérence. Pour ce journaliste français de la radio-télévisioo suisse romande qui a vécu quarante années dans un pays où, dit-il, on fait sortir les étrangers des conférences de rédaction dès lors qu'il y est question de politique locale, cet ouvrage est l'occasion de briser un silence, si caractéristique de la vie politique et financière helvétique. Claude Mossé le fait, avec une jubilation visible, quoiqu'un peu brouillonne. Pour le néophyte français, peu au fait de ce que fut la guerre côté suisse, ce livre est une bonne introduction à la période. Même si tout n'y est pas nouveau, il fourmille de portraits, à commencer par celui du sinistre banquier François Genoud, qui joua lui aussi sa partie dans le transfert de l'or pillé.

On a nettement l'impression que, pour Claude Mossé, la dichotomie entre Collaboration et Résistance, familière aux historiens de l'Occupation en France, s'applique au cas suisse. Tandis que les « messieurs de Berne », au premier chef le Vaudois Marcel Pilet-Golaz, conseiller fédéral chargé de la diplomatie helvétique pendant la période, auraient nettement opté pour une version pro-allemande de la neutralité, le chef de l'armée, le général Henri Guisan aurait incarné une version du même neutralisme moins favorable aux nazis. Le danger d'invasion d'une Suisse de quatre millions d'habitants ceinturée par l'Axe était-il à ce point pressant que la Suisse ait dû se montrer aussi complaisante envers le Reich ? Telle serait l'ultime justification de l'attitude suisse pendant la guerre. Claude Mossé, à la suite de la plupart des historiens helvétiques, rejette cet argument parfois avancé pour plaider la cause de Berne. L'opératioo « Tanneobaum » – le projet d'invasion allemande – o'a été, selon lui, qu'une manœuvre psychologique, et jamais Hitler n'aurait envisagé sérieusement d'annexer ce pays. Certains officiels suisses comme le chef des services secrets, le colonel Masson, à l'occasion employeur de François Genoud, savaient que le plan « Tannenbaum » n'était que du bluff. Reste à souhaiter que le décalage entre une information historique et sa pénétration dans la conscience publique ne dure pas un demi-siècle.

Nicolas Weill

(1) *Blind Eye to Murder – The Pledge Betrayed* (« Quand on ferme les yeux sur le meurtre – la promesse trahie »). On lui doit également un *Klaus Barbie, itinéraire d'un bourreau ordinaire* (Calmann-Lévy, pour la traduction française).
(2) David Wyman est l'auteur de *L'Abandon des juifs* (Flammarion, pour la traduction française)

Sully, l'ascension du financier

Bernard Barbiche et Ségolène de Dainville-Barbiche dépeignent un homme complexe et l'impact de sa fonction dans la construction de l'Etat moderne

SULLY
de Bernard Barbiche
et Ségolène de Dainville-Barbiche.
Fayard, 698 p., 170 F.

S'il est, en France, un ministre des finances populaire, c'est bien le gentilhomme protestant Maximilien de Béthune, duc de Sully. Autour du personnage et de son action s'est forgée, au cours des siècles, une véritable légende. En ressortent – « *Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France* » oblige – sa prédilection pour l'agriculture, sa fidélité à Henri IV (à qui son père l'avait « donné » dès l'enfance), son goût de l'ordre, son amour du travail, son sens de l'économie et son austérité s'opposant au vagabondage sexuel de son maître. En lui s'incarnent les valeurs ancestrales du pays auxquelles les Français sont toujours attachés.

C'est pourtant un autre Sully que dépeignent Bernard Barbiche et Ségolène de Dainville-Barbiche dans une savante synthèse s'inspirant des recherches réalisées, sur le ministre et son époque, depuis trente ans et dont beaucoup ont été effectuées ou dirigées par le premier des auteurs. *Arrogant et grossier, ce* huguenot ne dédaigne pas les « *bonnes fortunes* » et danse tous les soirs dans sa demeure de l'Arsenal. Porté sur le « *baroud* » au temps de sa jeunesse, il devient très vite un véritable homme d'Etat et un redoutable expert quand le roi lui confie des charges publiques. Ce pourfendeur de financiers utilise leurs services et leurs méthodes quand il les estime utiles au royaume et pour sa fortune personnelle. Ce rustre est un homme cultivé. Instruit par Florent Chrestien, il se délecte de mathématiques, d'histoire ancienne ou contemporaine et de littératures grecque et romaine. Il écrit aussi ses *Mémoires*, maintes fois remises sur le métier et si peu conformes à la réalité ; des *Traités* de caractère technique, un *Abrégé de la vie de Henri Auguste* (1609), des *Parallèles de César et de Henry le Grand* en vers (1615) et au moins un roman, *Gélastide*, qui raconte, de manière fort leste, les amours incestueuses de la reine Myrrha pour son beau-fils. Au total, un homme de la Renaissance, original et beaucoup plus complexe qu'oo ne le croit.

Mais il y a plus dans le livre de Bernard et Ségolène Barbiche qu'une simple remise à plat du portrait de l'homme privé. Leur *Sully* décrit la manière dont on parvient et se maintient au pouvoir en France au XVIIe siècle, et l'impact décisif du ministre dans le gouvernement du royaume. Si toute carrière politique ne peut exister, à l'époque, sans la faveur du souverain, il faut savoir la mériter. Quatre types de services le font remarquer parmi d'autres fidèles par le roi de Navarre, puis de France, entre 1576 et 1598 ; ses actions d'éclat sur les champs de bataille ; ses qualités de diplomate dans les affaires d'Etat ou personnelles ; ses capacités à toujours trouver l'argent nécessaire à la *conduite des opérations* ; la sagesse de ses avis sur toutes les questions du moment. Les récompenses tardent à venir mais son entrée au *conseil* des finances et son accès à la surintendance des finances (sans y avoir jamais été nommé) entre 1594 et 1598 sont le prélude d'une irrésistible ascension. En moins de dix ans, il devient surintendant des fortifications, grand voyer de France, grand maître de l'artillerie, capitaine de cent hommes d'armes, grand officier de la Couronne, gouverneur de la Bastille, conseiller d'honneur au Parlement de Paris, surintendant des bâtiments, voyer particulier de Paris, gouverneur du Poitou, marquis de Rosny puis pair et duc de Sully. S'il doit partager le pouvoir avec Nicolas de Neufville et le chancelier Pomponne de Bellièvre de 1598 à 1604, il n'en va plus de même par la suite.

Sa conduite aux affaires est typique des hommes politiques du temps. Le ministre s'appuie sur un réseau de « *fidèles et créatures* » répertoriés dans un précieux dictionnaire biographique ; il fait bénéficier sa famille de sa promotion ; sa fortune s'arrondit pour atteindre, à sa mort, plus de 5 millions de livres dont 60 % en terres dispersées dans tout le royaume ; pour lutter contre les « *cabales* » de ses ennemis, il utilise les services d'écrivains chargés de défendre sa politique.

L'assassinat du souverain ne peut que remettre en cause un tel pouvoir, si évidemment lié à sa personne et donc si fragile. La cohabitation avec la nouvelle équipe gouvernementale, autour de la régente, lui paraissant impossible, Sully démissionne. On ne le retient pas. Pensant qu'il reviendra prochainement en grâce, il est très prudent lors des révoltes nobiliaires et protestantes de la Régence. Mais ni Louis XIII ni Richelieu ne le rappellent. Il perd toutes ses charges (mais devient maréchal de France en 1634 en compensation) et occupe les trente ans de sa retraite à *écrire, régler des problèmes familiaux*, gérer sa fortune et son devenir.

La France lui doit beaucoup. Bernard et Ségolène Barbiche expliquent remarquablement la manière dont le ministre reconstruit, en moins de douze années, le royaume épuisé par les guerres civiles. Il y a plus cependant. Par le cumul de ses attributions, par la création de la charge de grand voyer à compétence nationale, il renforce la centralisation de l'Etat et fait progresser le pouvoir royal, sans violence, reculant quand le besoin s'en fait sentir, ainsi lors de l'application de la nouvelle « taxe de la pancarte ». Soo succès sur Bellièvre marque la victoire du financier et de l'économie sur le judiciaire. *A ces titres, son rôle dans la* construction de l'Etat moderne est essentiel.

Françoise Bayard

La Gaule au péril du classicisme

Dans un ouvrage ambitieux, érudit et peu pédagogique, Danièle et Yves Roman tentent une délicate synthèse qui privilégie les textes au détriment de l'archéologie

HISTOIRE DE LA GAULE
VIe s. av. J.-C. – Ier s. ap. J.-C.
de Danièle et Yves Roman.
Fayard, 792 p., 198 F.

Sous la plume de deux universitaires, ce gros volume tente une synthèse sur l'histoire de la Gaule jusqu'au Ier siècle, une période difficile que les historiens hésitent à aborder. Les lecteurs trouveront dans cet ouvrage une multitude d'informations, sur la période considérée comme sur les méthodes de l'historien en général, car de nombreuses incises renvoient à d'autres lieux et à d'autres périodes. La typographie offre, de plus, deux niveaux de lecture, et quelque deux mille notes de références complémentaires. Une première lecture du texte, même attentive, n'en épuise pas la richesse ; on y reviendra certainement avec profit.

Ce foisonnement d'informations masque un peu les objectifs des auteurs. Ils présentent leur vision des faits, discutent avec courtoisie les hypothèses parfois contradictoires des spécialistes, mais leurs conclusioos sont souvent noyées dans le flot de leur érudition. Leur pédagogie est allusive ; il faut avoir beaucoup lu sur la période pour comprendre les référeoces aux discussions sur les potins ou sur les cartes de répartition des amphores. On peut se demander, dès lors, quel public est visé. Le sujet est trop vaste pour faire l'objet d'une thèse, les auteurs sont obligés de s'appuyer sur des ouvrages de synthèse plutôt que de retourner aux sources. En revanche, ils n'ont manifestement pas voulu condenser les données pour écrire un manuel, au risque de laisser le lecteur se perdre dans les méandres, voire les impasses transitoires, de la recherche.

Le titre affiché est beaucoup plus large que le contenu de l'ouvrage. Nous débarquons à Marseille sur un bateau grec, et ce qui se passe au-delà des collines de l'Estaque nous reste masqué pendant de longues pages. Ce livre s'appelait originellement *La Gaule antique, une confrontation culturelle* ; il s'agit bien en effet de l'hellénisation et de la romanisation de la Gaule. On n'y trouve rien ou presque sur la société, l'économie, la religion, l'art gaulois. Si le premier âge du fer est cité, c'est seulemeot dans la mesure où il entretient des relatioos avec le monde méditerranéen, qui bouleverse, selon les auteurs, ses structures sociales. Mais celles-ci ne soot en fait jamais décrites ni analysées. De même, l'expansioo celtique o'est abordée que de façon allusive, et uniquement qnand elle pénètre en Italie.

Ce point de vue étroitement méditerranéeo sur la Gaule n'est pas nouveau. Non seulement il a été celui de la majorité des auteurs français jusque dans les années 50, mais il semble aujourd'hui resurgir, plus exclusif que jamais, dans l'éducation nationale, du programme de l'école primaire jusqu'aux plus hautes instances de l'Université. Cette étroitesse de vue repose sur deux carences : l'incapacité à relier les données archéologiques aux autres sources de l'histoire et l'ignorance totale des aires culturelles qui composeot la protohistoire européenne. L'âge du bronze et l'âge du fer font partie de l'histoire dans tous les pays, sauf en France. L'appel de Brandel à une « *grande histoire* », élargie aux régions et aux temps réputés obscurs, n'a pas encore été écouté. Viendra peut-être un jour où le public français, grâce à la télévision et aux expositions, en saura plus sur ce domaine que des universitaires figés dans leur culture classique. (Le manuel de France et Delaplace sur la Gaule du VIe siècle avant J.-C. au VIe siècle après J.-C. [coll. « U2 », Armand Colin, 1995] avait, délibérément, le même point de vue ; au moins offrait-il au lecteur quinze pages sur la Gaule celtique, qui manquent totalemeot ici alors que l'ouvrage s'arrête à la fin du Ier siècle.)

Danièle et Yves Roman sont conscients du développement considérable de l'archéologie, grâce aux progrès méthodologiques et aux fouilles de sauvetage, mais ils se gardeot bien d'en utiliser les principaux résultats. Pour résumer d'une phrase plusieurs passages du livre, l'analyse des vestiges matériels, fût-elle appuyée sur des méthodes « *scientifiques* », ne pourrait pas remettre en cause « *l'histoire* », dans la mesure où celle-ci reste, pour eux, bâtie exclusivement sur les textes. Le maître auquel ils se réfèrent, Camille Jullian, avait adopté une attitude analogue pour écrire sa monumentale histoire de la Gaule, au début du siècle, mais il avait eu la curiosité de lire les premiers chapitres manuscrits du manuel d'archéologie de Déchelette, qui n'était pas encore publié. Et H. Hubert, qui teotait déjà, dans les années 20, une intégration des textes antiques, des textes celtiques médiévaux et de l'archéologie, est ici complètement ignoré.

Les quelque mille titres de la bibliographie reflètent les défauts du livre : il manque de nombreux ouvrages sur le monde celtique, l'anecdotique côtoie l'essentiel, des articles vieillis ou secondaires servent de référence ; les illustrations sont empruntées sans corrections aux ouvrages les plus divers et souvent dépassés.

Cet essai est méritoire, mais il est loin d'épuiser le champ défini par son titre.

Olivier Buchsenschutz

L'EDITION FRANÇAISE

● **Compagnons de Phébus.** Jean-Pierre Sicre, PDG des éditions Phébus, a créé avec une vingtaine d'amis une petite SA, Les Compagnons de Phébus, ayant pour vocation de prendre une participation dans le capital de Phébus à raison de 60 000 francs par personne. Cette *« solidarité des lecteurs »* se veut une réaction originale à la crise générale qui frappe fortement le marché du livre. Les éditions Phébus, qui viennent de fêter leurs vingt ans et qui s'apprêtent à lancer en février 1998 une collection au format semi-poche, ont également résolu de réduire leur production de 20 % (d'un peu plus de 50 titres en 1996 à une quarantaine en 1998). Jean-Pierre Sicre compte ainsi faire face à la surproduction, à laquelle sont tentés de céder les éditeurs pour des raisons de trésorerie.

● **Michel Butel éditeur.** Le dernier livre de Michel Butel, *L'Autre Livre* (« Le Monde des livres » du 1er août), est également la première parution d'une maison d'édition, Le Passant, fondée et dirigée par un nouvel éditeur, Michel Butel : nouvelle course en solitaire de cet « homme à tout faire », jusqu'alors écrivain et journaliste – fondateur de *L'Autre Journal*, de *Encore* puis de *L'Azur*, un hebdomadaire de quatre pages entièrement rédigé par lui seul (Editions du Passant, 2 passage de la Fonderie 75011 Paris. Tél : 01-43-14-99-75).

● **Edition sur Internet.** CyLibris Editions est la première maison d'édition virtuelle vouée aux nouveaux auteurs francophones, avec un système d'impression à la demande et un catalogue exclusivement accessible sur Internet. Pour CyLibris, la création de ce site prétend apporter une réponse aux difficultés économiques de publication des premières œuvres, et contribuer à la diffusion de la culture de langue française sur un réseau essentiellement anglophone. Une vingtaine d'œuvres originales d'auteurs inconnus, avec des fiches de présentation, devraient ainsi être disponibles sur le site avant la fin de l'année, chaque livre imprimé sur papier pouvant être commandé directement sur internet. D'autres services sont disponibles, dont trois forums (échanges d'informations), des informations pratiques sur les possibilités de se faire éditer, ou une recension des sites de littérature francophone (CyLibris Editions : http// www. editions-cylibris. fr).

● **Les « archipels » de Fata morgana.** La nouvelle collection créée chez Fata Morgana, « Archipels », rassemble des récits dans leur acception la plus vaste, des traditions orales à la nouvelle moderne. Sous la forme de petits livres colorés se rencontrent certaines voix choisies de la littérature mondiale, qui nous entraînent sur la route de l'Inde, du Bengale, de la Turquie ou d'ailleurs. Premiers ouvrages parus : *Naissance et mort* d'*Aryashekhar*, de Satyajit Ray, *'Had Godya* d'Israël Zangwill, *La Mort de la mouette*, de Nedim Gürsel ou *Le Champ de la poitrine fendue*, de Tara Shankar Banerji.

● **« L'Eté du livre en Gironde ».** Cette manifestation, qui s'est tenue du 28 juin au 31 août dans différentes villes de Gironde, a notamment donné lieu à un livre composé de cinq textes inédits d'Amélie Nothomb, Marie N'Diaye, Jean-Pierre Ostende, Eugène Nicole et Jean-Jacques Viton, intitulé *La Double entente du je* et offert dans treize bibliothèques de la région (tél. : 05-57-95-75-88).

● **Prix littéraires.** Le prix littéraire de Gigondas a été décerné à Jean-Pierre Ostende pour *La Province éternelle* (L'Arpenteur) ; le prix Olivier de Serres à Philippe Tabary pour *Terre courage* (Le Cherche-Midi).

PRECISION

● L'article d'Alberto Manguel sur l'ouvrage de Iain Sinclair (« Le Monde des livres » du 22 août) a été traduit par Christine Le Bœuf.

RECTIFICATIF

● Le livre intitulé *Manière noire* (Belfond, 1995) n'est pas le premier roman de Hubert Lampo, comme on pouvait le laisser entendre dans « Le Monde des livres » du 25 juillet, mais celui de Xavier Hanotte, traducteur des œuvres de Lampo à L'Age d'homme et chez Belfond.

Le patrimoine préservé de Pablo Neruda

La maison du grand poète chilien, à Isla Negra, est désormais classée site protégé. Deux œuvres inédites viennent aussi d'être dévoilées au Chili, pour le plus grand bonheur des « nérudistes »

Sur la route de Santiago du Chili vers Valparaiso se situe un petit village côtier nommé Isla Negra, Ile Noire. Là, sur un monticule surplombant l'océan Pacifique, on trouve une maison pas comme les autres, celle de Pablo Neruda. Ce que l'on considère aujourd'hui comme un haut lieu de mémoire était, il y a peu, sérieusement menacé par des projets immobiliers de grande ampleur sur le front de mer. Après une longue polémique nourrie par les vives réactions des organisations écologiques et d'un bon nombre d'artistes chiliens et latino-américains, le Conseil des monuments nationaux a classé le 6 août la maison du grand poète, devenue site protégé.

Neruda découvre Isla Negra en 1938. Ce n'est alors qu'une très modeste demeure faite de bois et de pierres. Il en fait un lieu de rencontres, qui va devenir l'une de ses sources d'inspiration : *« C'est ma maison préférée. J'y ai écrit la plupart de mes poésies. Et dans cette maison j'ai réuni des jouets, petits et grands, sans lesquels je ne pourrais pas vivre. »* Il n'y avait au départ que deux pièces. Peu à peu, Neruda conçoit lui-même les agrandissements, tout en courbes, caprices, originalités. Le peintre chilien Nemesio Antunez le qualifie d'*« architecte surréaliste »*. Rafita, l'ami maçon, qu'il aimait *« comme un fils »*, réalise ainsi un belvédère, une bibliothèque, un bar, un clocher, un bureau. Aujourd'hui, il est devenu le gardien de la maison, devenue un musée très fréquenté, géré par la Fondation Neruda : plus de cent cinquante mille personnes par an.

Au fur et à mesure que la maison s'étendait, elle s'est enrichie harmonieusement de collections de sirènes, de figures de proue, de bouteilles, de coquillages, de livres..., objets achetés lors des périples de Neruda à l'étranger en tant que consul en Inde ou ambassadeur en France. Chaque statue y possédait une identité, chaque objet y avait une charge affective, tout n'y était que symbole : les portraits de Baudelaire et de Rimbaud, comme les noms des amis morts gravés sur les poutres. *« Il avait la capacité d'établir une relation tant avec un objet qu'avec une parole, devenant ainsi un créateur au sens poétique et vital. Il entourait d'un halo de magie ses collections d'objets tout comme sa collection d'amis qui venaient le voir régulièrement »*, affirmait José Donoso, grand romancier chilien décédé en 1996. Cet intérieur hétéroclite incarnait toute la subjectivité du poète, avec un raffinement proche de l'humilité. *« Isla Negra est un mythe. Elle est tout simplement Neruda même. »*

Neruda et sa femme Matilde recevaient toujours de manière très cordiale : ils pratiquaient le culte de l'amitié comme celui de la bonne cuisine et du bon vin. Les plus grands écrivains ont séjourné à Isla Negra : Miguel Otero Silva, Octavio Paz, Jorge Amado, Carlos Fuentes, et bien d'autres. Mais aussi des militants, des villageois, de jeunes écrivains... *« La solitude était pour lui un état stérile proche du suicide,* nous dit un de ses amis les plus proches, l'écrivain et diplomate Jorge Edwards. *Il ne pouvait concevoir l'existence sans amour. Cet amour était une véritable expansion naturelle, comme une respiration. Il concevait aussi la poésie de cette manière. »*

Isla Negra était aussi habité par les éléments. Neruda aimait infiniment la mer : son écritoire n'était autre chose qu'une planche flottant le long de la grève, sa maison portait les couleurs du port, son esprit était vagabond. *« Il voulait contempler le monde sous la forme de l'harmonie, de la communication, du mariage du ciel et de la terre. »* En effet, *« La Folle Géographie chilienne »* (titre d'une œuvre de l'essayiste chilien Subercasseaux) l'animait, ces franges étroites coincées entre la cordillère des Andes et le Pacifique. Il a chanté l'Amérique dans sa diversité tant géographique qu'historique, faisant l'unanimité, au-delà des divergences politiques. Alors qu'il incarnait la figure de porte-parole d'une Amérique hispanique réconciliée avec elle-même, il n'a pu survivre à la division de son propre pays : Neruda est mort douze jours après le coup d'Etat de Pinochet, de maladie mais surtout de tristesse. Ce n'est que vingt ans après que le Chili démocratique lui a rendu hommage : le 13 décembre 1992, son corps a été inhumé à Isla Negra, lors d'une cérémonie officielle controversée. *« Pablo appartient au peuple »*, disaient alors beaucoup de militants communistes. Sa tombe ressemble à une barque dont la proue est tournée vers l'océan. Elle est simple, de pierre grise. Des fleurs sauvages, frémissant sous le grand vent du large, l'honorent. Matilde repose auprès de lui.

UN SYMBOLE

La popularité de Neruda est encore rayonnante sur tout le continent, phénomène unique et caractéristique du monde hispanique, un monde où la poésie est omniprésente et les poètes adorés. « L'heure de la poésie » est diffusée sur toutes les radios. Tout Latino-Américain connaît par cœur quelques vers de Neruda, tirés de ses si fameux *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée* ou du *Chant général*. C'est un symbole exemplaire pour une génération de poètes qui restent encore sous son influence directe, reconnu par la plus haute distinction littéraire en 1971. Pour la première fois, en effet, le Prix Nobel de littérature était remis à un communiste. Louis Aragon, autre militant du parti Communiste et autre grand poète de l'amour, son ami, le considérait comme *« l'empereur de la poésie »*.

Aujourd'hui encore, nous n'avons pas fini de le découvrir. Deux cent poèmes inédits, *Les Cahiers de Temuco*, écrits en 1919 et 1920 lorsqu'il avait quinze ans, ont été publiés au Chili, chez Seix Barral, en janvier de cette année. Un de ses neveux a trouvé en 1995 dans la maison familiale de Temuco les photocopies de trois cahiers constituant l'œuvre de jeunesse du poète dans son intégralité, qu'il a données à la Fondation Neruda. Les originaux appartenaient à la sœur de Neruda, qui les légua juste avant de mourir à un cousin. Ce dernier n'hésita pas à les mettre en vente chez Sotheby's dans les années 80. Neruda avait refusé de les publier par *« rigueur esthétique »*. Quelques-uns de ces poèmes ont cependant été intégrés, en 1923, au recueil intitulé *Crepusculario*. *« Ses premiers pas sur le terrain littéraire »* sont donc édités pour la première fois dans leur totalité explique son biographe, Volodia Teitelboim, qui y voit *« une autodéfinition très précoce de sa personnalité, de sa conception de la poésie, de ses passions fondamentales, qui permet de saisir l'état embryonnaire de ce qui sera par la suite du grand Neruda. »*

Le musicien Bianchi, enfin, a livré son « plus grand trésor », *Les Nuits de Chillan*, en mai dernier, lors d'un concert exécuté par l'Orchestre symphonique du Chili au Théâtre de l'université de Santiago. Bianchi, quelques jours avant la mort de Neruda, était venu saluer à Isla Negra le grand poète, alors très affaibli. Au nom de la sincère amitié qui les avait unis au-delà des divergences politiques, Neruda lui offrit son dernier poème pour qu'il le mette en musique. Vingt-quatre ans après, ce secret terriblement bien gardé a été dévoilé dans la plus grande émotion et pour le plus grand bonheur des « nérudistes ».

La voix de l'*« americanidad »* continue donc de retentir grâce à Neruda : il incarne une expression encore vive de ce que Matta, peintre surréaliste né au Chili, nomme « el verbo America » (le verbe Amérique).

Laurence Debray

Manière de lire

Surprendre le lecteur potentiel à ses minutes ou à ses heures perdues, aller le chercher là où il a le temps de lire : tel est le pari des Editions de la Voûte, qui, après le succès des « métropolars » vendus depuis mars, pour 10 francs, dans les machines automatiques du métro parisien, viennent de lancer un autre type de « littérature de transport » : celle du transport aérien. En juillet, deux nouvelles collections ont ainsi fait leur apparition sur les vols de diverses compagnies : la collection « Turbulences », spécialisée dans le fantastique, avec *Fins d'après-midi*, recueil de nouvelles de Jean-Pierre Andrevon et les « Guides du Caméléon », petits manuels de savoir-vivre présentant au voyageur, sous forme d'abécédaire, quelques-uns des us et coutumes de sa ville de destination (le premier numéro est consacré à Dakar). Parallèlement, les « métropolars » se sont, eux aussi, mis à l'heure d'été : en juillet et en août, Gérard Delteil et Jean-François Vilar ont chacun proposé aux nouveaux usagers du métro une intrigue policière centrée sur les mystères de Paris, de ses quartiers, ruelles et souterrains – clin d'œil évident à Léo Malet. Evasion hors de l'univers rationnel et banal du quotidien, autre manière de voyager, (re)découverte de Paris : un même esprit, une même recherche de divertissement animent ces diverses publications.

Pour les promouvoir, les éditions de la Voûte mènent une stratégie commerciale novatrice et offensive, reposant sur des prix attractifs (entre 10 et 20 francs), des partenariats originaux et l'existence de multiples relais publicitaires et commerciaux. *L'Or des abbesses* de Gérard Delteil, premier « métropolar » de l'été, a ainsi fait l'objet d'une publication parallèle, sous forme de feuilleton, dans les journaux *Le Parisien* et *Aujourd'hui*, et donné lieu à un grand jeu-concours sur Paris, relayé par TV Câble et les mairies d'arrondissement. Quant aux ouvrages des collections « Turbulences » et « le Caméléon », après leur lancement en vol, ils paraîtront en librairie à partir de septembre. Les premiers résultats semblent prometteurs. A titre d'exemple, entre 6 000 et 9 000 exemplaires de *L'Or des abbesses*, distribués par 139 machines Sélecta, auraient été vendus en juillet, bon chiffre en regard du creux escompté pendant la période estivale.

Au printemps, le succès des premiers « métropolars », à parution hebdomadaire, avait surpris jusqu'à leurs éditeurs, avec environ 3 000 ventes par semaine. Selon Olivier Breton, directeur des Editions de la Voûte, l'entreprise a également suscité l'enthousiasme chez les auteurs de romans policiers, avec lesquels il compte organiser en novembre un grand « festival du polar » dans le métro. Serions-nous en présence d'un phénomène de société, d'une manière nouvelle d'aborder la lecture ? A y regarder de près, seule la forme de commercialisation est neuve. Olivier Breton, quant à lui, dit clairement vouloir renouer avec une tradition, qu'illustre d'ailleurs bien le roman-feuilleton : celle de la littérature populaire au sens noble du terme, exigeante en qualité – il publie plusieurs auteurs déjà confirmés – mais accessible à tous par son prix, son format et ses thèmes. Démarche plutôt saine, n'en déplaise à ceux qui s'offusquent de voir la littérature descendre dans le métro et y voient un signe de la décadence des temps. Si la qualité des publications est inégale, la plupart ne manquent pas d'intérêt et l'on ne peut dès lors que se réjouir de leur succès.

Judith Roze

A L'ETRANGER

La liste indienne de Rushdie

Dans un numéro spécial du *New Yorker* consacré à l'Inde, Salman Rushdie a affirmé que *« la littérature anglo-indienne était le plus important apport que l'Inde ait fait au monde des livres ces dernières cinquante années »*. Il a oublié de mentionner les auteurs qui ont écrit dans les vingt-deux langues reconnues par l'Académie nationale des lettres indiennes. Dans son anthologie *The Vintage Book of Indian Writing 1947-1997* qui sort prochainement, Rushdie ne cite, par ailleurs, parmi les trente-deux selectionnés qu'un seul auteur, dont l'œuvre n'a pas été rédigée en anglais mais en urdu. Pour se justifier, l'auteur des fameux *Versets sataniques* dit ne pas s'être intéressé aux traductions, mais uniquement à la totalité des œuvres disponibles actuellement en anglais. Depuis quelques semaines, un grand nombre d'écrivains se sont empressés de réagir, dont Nabaneeta Dev Sen, qui l'accuse, dans une carte ouverte, d'être *« arrogant et ignorant »*. Cette polémique soulève le problème d'une littérature indienne peu traduite en anglais.

● **ESPAGNE : une lecture passionnante d'Ana Maria Matute**
Ana Maria Matute a raflé tous les grands prix hispaniques de littérature, dont le prix Planeta en 1954, le Nadal en 1959, le Fastenrah en 1969. Malgré ces succès, elle a arrêté d'écrire depuis une dizaine d'années, victime d'une dépression. *Casa de juegos prohibidos* (« Maison de jeux interdits ») de Pedro Manuel Villora est une sélection de textes dans lesquels Ana Maria Matute analyse son évolution et ses opinions sur la vie et la littérature. Par la plus grande coïncidence, Ana Maria Matute revient cette année à la littérature avec *Olvidado rey Gudu*, (« Le roi Godu oublié »).

● **Les lettres de l'historien Américo Castro à Juan Goytisolo.**
Fuyant la dictature franquiste, Américo Castro était en exil en Argentine après avoir été professeur à l'université de Princeton. Il y a publié en 1948 une des œuvres majeures de l'historiographie espagnole, *Espana en su historia* (« L'Espagne dans son histoire »), qui ne fut éditée en Espagne qu'en 1983. Rejetant la version officielle de l'histoire de l'Espagne dans son acception uniquement chrétienne, il est le premier à y réhabiliter le rôle qu'ont occupé les Maures et les juifs. A son retour d'Argentine en juillet 1968, et jusqu'en 1972 (date de sa mort), Américo Castro a envoyé une vingtaine de lettres à son jeune ami et écrivain, Juan Goytisolo, aujourd'hui éditées en Espagne. Les thèmes traités sont surprenants d'actualité : les progrès scientifiques, le conflit israélo-palestinien, le racisme, le régionalisme espagnol, l'Opus Dei...

● **Taslima Nasreen : un possible retour à Berlin.**
En septembre 1993, Taslima Nasreen était condamnée à mort par un groupe islamiste du Bangladesh qui jugeait blasphématoire son livre intitulé *Lajja (La Honte)*. Après avoir vécu un an et demi en 1995-1996 à Berlin, elle avait gagné la Suède, l'administration berlinoise ne lui permettant pas de prolonger son séjour. Aujourd'hui, elle semble préparer un retour durable dans la capitale allemande. L'Association humanitaire d'Allemagne, dont Taslima Nasreen est membre d'honneur, aurait obtenu pour elle un permis de séjour. Christian John, président de cette association, spécifie toutefois qu'il ne s'agit pas d'une décision définitive.

AGENDA

● **LE 6 SEPTEMBRE. PENNAC. A Paris,** la librairie La Boucherie invite à rencontrer Daniel Pennac, à 16 heures, à l'occasion de la sortie de son dernier roman, *Messieurs les enfants* (éditions Gallimard). (Librairie La Boucherie : 76, rue Monge, 75005 Paris. Tél. : 01-42-17-08-80.)

● **LE 9 SEPTEMBRE. JAY GOULD. A Paris,** l'unité d'analyse et de prévision de l'Unesco débute son cycle intitulé « Entretien du XXe » par une rencontre entre Stephen Jay Gould et Edgar Morin autour du thème « Quel futur pour l'espèce humaine ? », de 18 heures à 20 heures. (Maison de l'Unesco, 7, place de Fontenoy, salle XI, 75007 Paris.)

● **DU 11 AU 13 SEPTEMBRE. EUROPE.** A la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, la région Languedoc-Roussillon et le Centre régional des lettres organisent en partenariat avec la Grèce, l'Espagne, l'Irlande, le Portugal et l'Italie le premier Forum européen. Le jeudi 11 est une journée d'ouverture, avec le témoignage des écrivains Max Rouquette, Agustina Bessa Luis, Jennifer Johnston, Jean Rouaud et Vassili Vassilikos. Des tables rondes sont prévues pour le lendemain, dont les thèmes sont : « Les métiers du livre », « La vie littéraire », « Lecture publique et bibliothèques », « La traduction littéraire ». Le samedi 13 est consacré à une synthèse et aux projets prévus pour 1998 afin de mettre en place un réseau européen des acteurs régionaux du livre. (Rens. : région Languedoc-Roussillon et Centre régional des lettres, 20, rue de la République, 34000 Montpellier. Tél. : 04-67-22-81-41, fax : 04-67-58-49-80.)

● **DU 19 AU 28 SEPTEMBRE. EUROPE (suite).** A Die (Drôme), l'association Traverses organise le cinquième Salon du livre d'Europe centrale et orientale afin de présenter l'ensemble de la production littéraire originaire d'Europe de l'Est traduite et publiée par des éditeurs et diverses revues francophones. Cette année, la littérature de Lituanie est à l'honneur. D'autres thèmes seront aussi soulevés, comme la littérature contemporaine balte, les écritures russes au féminin ou la découverte de la Slovénie. Le Salon accueille entre autres le Prix Nobel de littérature Czeslaw Milosz, Sylvie Germain, Ugné Karvelis, Maurice Nadeau, ainsi que bien d'autres traducteurs, poètes et éditeurs tant français qu'étrangers. Quelques revues comme *Diagonales Est-Ouest*, *Le Croquant* ou *Aube Magazine* s'y associent. (Rens. : 04-75-22-12-52.)

FINANCE Les Bourses asiatiques ont connu de très fortes chutes, jeudi 28 août, en particulier aux Philippines et en Malaisie. L'indice de référence, à Manille, s'inscrivait en repli de 9,3 %, soit son plus important recul depuis huit ans. La Bourse de Kuala Lumpur cédait plus de 8 %, en dépit des mesures de restriction des transactions prises par les autorités de tutelle. ● LES AUTRES PLACES étaient affectées par contagion : Djakarta abandonnait 3,82 %, Singapour 3,28 % et Hongkong 4,3 %. ● LE RECUL des marchés boursiers s'accompagnait d'un repli des devises. Le ringgit malaisien cédait 1,2 % face au dollar et la roupie indonésienne 4,3 %. ● LES MESURES adoptées par le Fonds monétaire international la semaine passée pour soutenir la Thaïlande, pays où a éclaté la crise en mai, n'ont pas permis de rétablir la confiance des investisseurs.

« Jeudi noir » sur les places boursières d'Asie du Sud-Est

Les Bourses de Manille et de Kuala Lumpur ont perdu respectivement 9,28 % et 8 % jeudi 28 août. Les autres places de la région reculaient fortement. La crise a été enclenchée en mai en Thaïlande. Les mesures d'aide du FMI ne parviennent pas à rétablir la confiance des investisseurs

LOIN D'AVOIR mis fin, comme certains experts l'espéraient, à la crise *monétaire* en Asie *du Sud-est*, les mesures de soutien financier décidées par les autorités monétaires internationales en faveur de la Thaïlande et de plusieurs aotres pays de la région ont au contraire eu pour effet de renforcer les turbulences et d'accroître les mouve*ments spéculatifs*.

Les places financières d'Asie du Sud-est connaissaieot, jeudi 28 août, un nouvel accès de fièvre. A la *mi-journée*, les Bourses des Philippines et de Kuala Lumpur se retrouvaient en situation de krach. L'indice de référence, à Manille, s'inscrivait en repli de 9,3 %, soit son plus important recul depuis huit ans. La Bourse de Kuala Lumpur cédait 8,17 %, en dépit des mesures de restriction des transactions prises par les autorités de tutelle. Les autres marchés boursiers de la zone étaient affectés par contagion. Djakarta abandonnait 3,82 %, Singapour 3,28 % et Hongkong 4,3 %. Le recul des marchés boursiers s'ac*compagnait d'un repli des devises*. Le ringgit malaisien cédait 1,2 % face au dollar et la roupie indonésienne, 4,3 %. Le repli de la roupie *s'est accéléré* après que la banque centrale d'Indonésie eut choisi d'assouplir sa politique monétaire afin de ne pas pénaliser plus longtemps la croissance économique. *Le taux* de l'argent au jour le jour sur le marché interbancaire est revenu, à Djakarta, de 83 %, mardi, à 26 % jeudi.

« C'est l'effet boule de neige, notait Anthony Chuah, opérateur à la Hongkong & Shanghai Banking Corp. à *Singapour, la chute des devises entraîne celle des actions et inversement.* » Les investisseurs internatiooaux, anticipant une baisse supplémentaire des monnaies et redoutant noe perte de change, vendent les actinns qu'ils détiennent, ce qui provoque une nouvelle chute de la devise. Ils redoutent aussi que les plans de rigueur et d'accompagnement des *dévaluations* ne provoquent un ralentissement brutal de la croissance économique. Enfin, la fragilité du système bancaire et financier se trouve accrue par la baisse des devises nationales, les dettes des établissements de crédit locaux étant majoritairement libellées en dollars.

La crise monétaire en Asie a commencé en Thaïlande, au mois de mai, avec des attaques spéculatives contre le baht lancées par plusieurs grands foods d'investissement internationaux, dont celui de l'américain *George Soros*. *Ces* attaques sanctionnaient les difficultés financières de Bangkok, liées, pour partie, à une grave crise de l'immobilier. Au début des années 90, ce secteur avait bénéficié d'investisse*ments massifs, dans un contexte* de conditions monétaires favorables (des taux d'intérêt bas) et d'afflux de capitaux étrangers, rapidement transformés en dépôts bancaires.

Cette abondance de liquidités a conduit à la formation d'une bulle immobilière et à un excès de l'offre sur la demande. *« Près de 800 000 logements ont été offers à Bangkok en 1996. Près de 400 000 sont restés vacants »*, rappellent les économistes de la Caisse des dépôts et consignations (CDC). Lorsque cette bulle a fini par éclater, de nombreux promoteurs immobiliers ont alors été acculés à *la faillite*, ce qui placé les établissements financiers qui leur avaient prêté des fonds dans une situatioo très délicate. Il s'est ensuivi une chute des titres financiers et de la Bourse (– 35 % en 1996).

Cette crise financière a été aggravée par le ralentissement de l'activité économique (hausse du PIB de 6,7 % en 1996, contre 8,7 % en 1995 et une moyenne de près de 9 % de 1990 à 1995), *lié* à des performances médiocres en matière d'exportations. *« Le retournement du marché de l'électronique en est la cause, mais aussi, de façon plus structurelle, la perte de compétitivité de la Thaïlande, notamment dans les secteurs à haute intensité de main-d'œuvre et à faible valeur ajoutée, comme le textile et la confection »*, précise-t-on à la CDC. La hausse du dollar observée à la fin de l'année 1996 et au cours des premiers mois de 1997 a fini de déséquilibrer le système. Le baht était en effet indexé à un panier de devises, où la part du billet vert représentait 80 %.

En raisoo de l'importance des échanges commerciaux entre les pays de la région, le décrochage du baht thaïlandais, début juillet, avait rendu quasi inévitable un ajustement des devises voisines. La contagion a été aussi facilitée par le fait que la *Malaisie*, l'Indnnésie ou les Philippines connaissaient des déséquilibres économiques du même type que Bangkok. Les responsables du Fonds monétaire international (FMI) espéraient, toutefois, que les mesures d'ajustement prises rapidement par les gouvernements des Etats de la zone allaient permettre d'endiguer la crise. Les évéoements de jeudi, sur les Bourses de Manille et de Kuala Lumpur, démontrent que cet optimisme o'était pas justifié.

Pierre-Antoine Delhommais (avec l'agence Bloomberg)

M. Tietmeyer se veut rassurant

Le président de la Bundesbank, Hans Tietmeyer, s'est attaché, mercredi 27 août, à rassurer les marchés financiers, qui craignent que l'évolution récente de l'inflation en Allemagne ne conduise la banque centrale à relever ses taux d'intérêt. *« On doit faire attention à une dramatisation de l'évolution des prix en Allemagne »*, a-t-il déclaré. Certes, il reconnaît *« s'en préoccuper très sérieusement »*, à la vue de l'indice des prix à l'importation (4,2 % sur un an en juillet)et de la *« hausse sensible »* des prix à la consommation (2 % en août). Mais *« La progression de ces indices est en partie due à des effets uniques »*, a expliqué M. Tietmeyer. *La baisse du* mark face au dollar ne conduira pas non plus automatiquement à une hausse des taux allemands. En outre, le recul récent du billet vert en éloigne le risque. Le niveau actuel de 1,80 DM étant, aux yeux de M. Tietmeyer, *« plus satisfaisant »* que les 1,90 DM il y a dix jours.

Les investisseurs s'inquiètent de la morosité économique au Japon

ALORS qu'en Europe et aux Etats-Unis l'heure est à la hausse des taux d'intérêt, les rendements ne cessent de baisser au Japon. Celui de l'emprunt d'Etat de référence, d'une durée de huit ans, est tombé mercredi 27 août sous la barre des 2 %, à 1,99 %. En comparaison, les taux des obligations de même échéance se situent à 6,30 % à New York et à 5,30 % à Paris. Une rémunération aussi faible que celle offerte par les titres nippons est sans précédent dans l'histoire financière mondiale des cinquante dernières années.

Elle s'explique par une situation monétaire exceptionnelle – le taux d'escompte de la Banque du Japon est fixé à 0,5 % depuis près de deux ans – et surtout par l'inquiétude croissante des opérateurs à l'égard de la solidité de la reprise économique au Japon. Ces craintes ont été nourries, mercredi, par les déclarations au *Financial Times* d'Eisuke Sakakibara, vice-ministre des finances qui se dit *« plus inquiet au sujet de l'économie qu'il y a deux mois »*. Tout en se déclarant persuadé qoe l'activité rehoodira bientôt, il a noté que l'économie avait été plus duremeot touchée qu'il ne l'avait prévu par la hausse, fin avril de la TVA, portée de 3 % à 5 % et décidée par le gouvernement afin de réduire les déficits publics. Le gouverneur de la Banque du Japon, Yasuo Matsushita, a lui aussi relevé mercredi l'impact négatif *« persistant »* du relèvement des taxes sur la consommation des ménages.

ÉPARGNE STÉRILE

Les dernières statistiques publiées au Japon ont reflété la morosité économique actuelle. *L'indicateur avancé de la conjoncture*, censé préfigurer l'évolution de l'activité dans les six mois à venir, s'est établi à 35 points en *juin*, contre 50 points en mai. Pour l'heure, le gouvernement nippon maintient ses perspectives de croissance pour l'exercice 1997-1998 : *la hausse du* produit intérieur brut s'établirait à 1,9 %, après 3 % l'année dernière.

Ce ralentissement semble exclure un resserrement prochain de la politique monétaire japonaise, au grand dam des ménages nippoos, lassés de posséder uoe épargne totalement stérile. La détente des rendements ao Japon s'accompagne d'un repli parallèle de la Bourse de Tokyo, les investisseurs nippons préférant se réfugier sur le compartiment des obligations, même si ces dernières sont dépourvues de rémunération, plutôt que de s'exposer à des moins-values en capital en achetant des actions. De toutes les grandes places boursières internationales, Tokyo est la seule à afficher une baisse depuis le début de l'année (– 4,58 % contre + 20 % à New York et + 38 % à Francfort). Le bas niveau des taux constitue en revanche *plutôt une bonne* nouvelle pour les autres marchés financiers. Les investisseurs japonais sont incités à placer leurs capitaux en de*hors de l'archipel* pour *bénéficier* de rendements, sur les actions et les obligations, oettement supérieurs. En 1996, ils oot acquis 100 milliards de dollars d'obligations américaines, et le rythme se serait accéléré en 1997, à 160 milliards de dollars. Cet appétit contribue à la stabilité des taux aux Etats-Unis.

Ces sorties de capitaux du Japon exercent en revanche une pression à la baisse sur le yen (118,90 yens pour un dollar mercredi), un mouvement de change qui désavantage les exportatioos des entreprises américaines. En juin, le déficit commercial des Etats-Unis avec le Japon s'est établi à 4,05 milliards de dollars, soit une hausse de 22 % sur un an. La Maison Blanche ne peut se permettre, à l'égard des industriels américains, un renforcement supplémentaire du dollar vis-à-vis du yen.

Les AGF font l'objet de rumeurs d'OPA outre-Rhin

LA COMPAGNIE d'assurances AGF a fait l'objet, mercredi 27 août, d'une nouvelle vague d'achats à la Bourse de Paris, le titre terminant la séance sur un gain de 4,4 %, à 225,50 francs, après avoir connu un pic de 10 % peu avant la clôture.

Depuis quelques semaines, la compagnie fait l'objet, en Allemagne, de nombreuses rumeurs d'OPA, attribuées à la Deutsche Bank. Déjà, mi-août, le quotidien *Die Welt* avait affirmé que la première banque allemande était intéressée par l'assureur. Une informatioo qualifiée de *« pure spéculation »* par la banque. Mercredi 27 août, c'était au tour de l'hebdomadaire *Der Spiegel* de reprendre ce thème. Le magazine précise que, grâce à cette opération, la banque récupérait la participation de 33 % que détiennent aujourd'hui les AGF dans l'assureur allemand AMB.

Opéable, la compagnie de la rue de Richelieu l'est sans doute, comme toute société privée qui o'a pas de tour de table verrouillé. Outre le personnel, quatre actionnaires détiennent environ 5 % chacun, les autres participations ne dépassant pas 1 %. On voit cependant mal l'intérêt stratégique d'une telle opération pour la Deutsche Bank, malgré les déclarations du président du directoire du groupe allemand, Rolf Breuer, qui avait indiqué, fin juillet, son intention de se développer en France. Pour autant, il est clair que la première banque allemande ne veut pas être absente du jeu de restructurations que connaît actuellement le secteur financier allemand.

Les rumeurs récurrentes sur les AGF interviennent alnrs que ce groupe est en compétition avec le numéro un allemand Allianz pour le rachat d'une autre compagnie française, le groupe public GAN. Pour ses détracteurs, la principale faiblesse de cette candidature est son manque d'assise financière face aux gigantesques fonds propres d'Allianz. Apparaître comme une proie pour un raider ne peut que renforcer cette image de fragilité.

Babette Stern

Volkswagen propose les 35 heures en Belgique

LA DIRECTION ET LES SYNDICATS de l'usine belge de Volkswagen devraient, selon un porte-parole de l'usine, conclure mardi 2 septembre un accord sur la réduction de la durée du travail. Dans cette usine de la banlieue bruxelloise, qui emploie 5 800 salariés dont 5 200 ouvriers, les équipes de jour passeraient de 36 heures à 35 heures sans perte de salaire, mais en renonçant à une augmentation prévue. En revanche, les salariés de l'équipe de nuit, qui sont tous volontaires, passeraient de 36 heures à 32 heures avec une perte de salaire de 10 %.

DÉPÊCHES

■ **SANOFI : le groupe pharmaceutique français a obtenu**, *jeudi* 28 août, de la Commission européenne, l'autorisation de mise sur le marché européen de l'irbésartan, sa nouvelle molécule de traitement de l'hypertension artérielle qui sera commercialisée dès septembre sous les appellations *commerciales d'Approvel* et de Karvea.

■ **VOLVO : le groupe français Renault a cédé** la totalité de la participation (environ 3 %) qu'il détenait dans le capital de Volvo, selon un communiqué publié mercredi 27 août. Cette opération lui a permis de *dégager une plus-value* de 1 *milliard* de francs.

■ **DÉFAILLANCES D'ENTREPRISES : le nombre des défaillances** d'entreprises en France a baissé de 6,7 % en mars par rapport à février, avec 4 066 jugements prononcés par les tribunaux contre 4 359 le mois *précédent*, selon l'INSEE. Cette baisse concerne tous les secteurs, sauf les transports (+ 2,4 %) et le bâtiment-génie civil (+ 0,6 %).

■ **BIC : la Cour suprême de l'Etat de New York a suspendu en appel** l'offre de reprise de la société Sheaffer par ses dirigeants. La décision du juge, qui conteste la validité juridique de la contre-offre du management, remet en selle le groupe français Bic qui avait annoncé, le 31 juillet, le rachat de l'américain (*Le Monde* du 27 août).

• LA BOURSE DE TOKYO a clôturé en légère hausse de 0,1 % jeudi 28 août. L'indice Nikkei a gagné 9,51 points pour terminer la séance à 18 451,45.

• WALL STREET a fini en hausse, la tendance s'inversant dans l'après-midi grâce à une stabilisation du marché obligataire. Le Dow Jones a gagné 0,07 %, à 7 787,33.

• LE DOLLAR progresse face eu franc à 6,1137 francs contre 6,0970 francs la veille, mais baisse face au yen, à 118,55 yens contre 118,85 yens la veille.

• LE DEUTCHEMARK s'effritait très légèrement face au frenc jeudi 28 août en matinée, à 3,3651 francs contre 3,3689 francs mercredi 27 août en soirée.

• L'OR a ouvert en légère baisse jeudi 28 août sur le marché de Hongkong à 325,30-325,60 dollars l'once, contre 325,40-325,80 mercredi à la clôture.

LES PLACES BOURSIÈRES

CAC 40 ↘ Clôture | CAC 40 ↘ 1 mois | CAC 40 ↗ 1 an | MIDCAC ↘ 1 mois

NEW YORK ↘ DOW JONES | LONDRES ↘ FT 100 | MILAN → MIB 30 | FRANCFORT ↗ DAX 30

Rebond à Paris

LA BOURSE de Paris était orientée à la hausse, jeudi 28 août, eo fin de matinée. A 12 heures, l'indice CAC 40 des valeurs vedettes gagnait 0,14 %, à 2 875,70 points. Il avait nuvert eo progressioo de 0,72 %, à 2 892,42 points. Les actions françaises étaient soutenues par le rebond du dnllar (le billet vert s'échangeait à 6,1140 francs et 1,8160 marks) et par les propos rassurants tenus, la veille, par le président de la Bundesbank, qui ont diminué la probabilité d'une hausse des taux en Allemagne.

Le marché était mndérément actif, avec un volume de 2,01 milliards de francs sur le règlement mensuel.

La veille, le redressement du billet vert en cours de séance avait permis à la Bnurse de Paris de mettre fio au mouvemeot de baisse enregistré durant quatre séances. En baisse de 0,76 % à l'ouverture, l'indice CAC 40 avait fini à 2 871,70 points, en progression de 0,09 %.

Indice CAC 40 sur un an

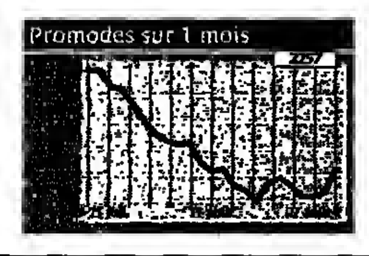
CAC 40 5 jours

Les opérateurs s'atteodent à une grande volatilité des cours pour les prochaines semaines en France avec l'examen du projet de budget 1998, la publication des résultats semestriels des entreprises et la rentrée sociale.

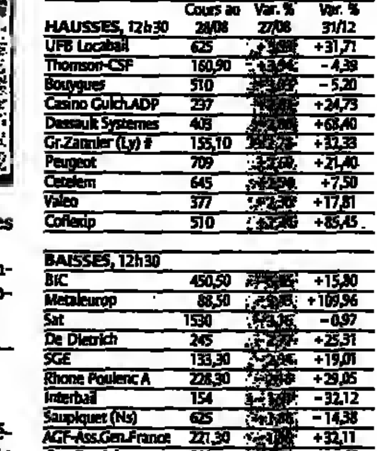
Du côté des hausses, on trouvait UFB Locabail, avec une progression de 5,9 %.

Promodès, valeur du jour

L'ACTION du groupe de distribution a gagné mercredi 27 août 4 %, à 2 257 francs, dans un volume de 51 000 titres. Le groupe fait depuis plusieurs mois l'objet de rumeurs de rapprochement avec Casino. Par ailleurs, selon les opérateurs, Promodès s'intéresserait au groupe belge GIB. GIB est présente dans la distribution, la restauration rapide (Quick) et le bricolage (magasins OBI), deux activités qui seraient revendues en cas de rachat de GIB. La société de Bourse Cheuvreux de Virieu, qui a révisé à la hausse ses prévisions de résultats pour Promodès en 1997 et 1998, conseillait l'achat du titre dès l'ouverture du marché.


Promodes sur 1 mois

PRINCIPAUX ÉCARTS AU RÈGLEMENT MENSUEL

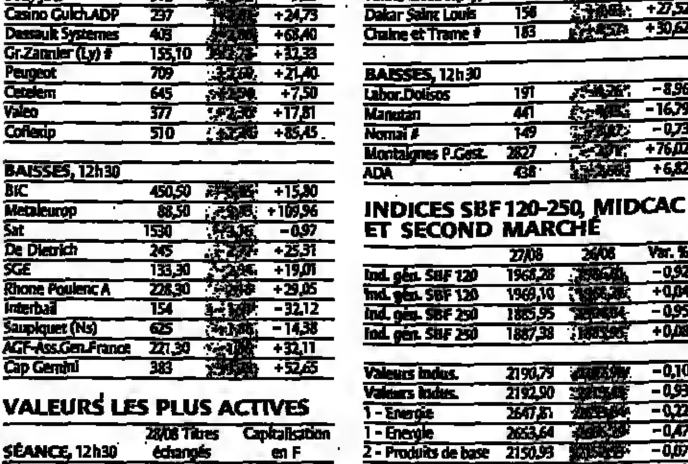


HAUSSES, 12h30	Cours au 28/08	Var. % 27/08	Var. % 31/12
UFB Locabail	625	[illegible]	+31,71
Thomson-CSF	160,90	[illegible]	−4,39
Bouygues	510	[illegible]	−5,20
Casino Guich.ADP	237	[illegible]	+24,73
Dassault Systemes	403	[illegible]	+68,40
Gr.Zannier (Ly) #	155,10	[illegible]	+32,33
Peugeot	709	[illegible]	+21,40
Cetelem	645	[illegible]	+7,50
Valeo	377	[illegible]	+17,81
Coflexip	510	[illegible]	+85,45
BAISSES, 12h30			
BIC	450,50	[illegible]	+15,80
Metaleurop	88,50	[illegible]	+109,96
Sat	1530	[illegible]	−0,97
De Dietrich	245	[illegible]	+25,31
SGE	133,30	[illegible]	+19,01
Rhone Poulenc A	228,30	[illegible]	+29,05
Interbail	154	[illegible]	−32,12
Saupiquet (Ns)	625	[illegible]	−14,38
AGF-Ass.Gen.France	221,30	[illegible]	+32,11
Cap Gemini	383	[illegible]	+52,65

VALEURS LES PLUS ACTIVES

SÉANCE, 12h30	28/08 Titres échangés	Capitalisation en F
Elf Aquitaine	293259	208357308
Alcatel Alsthom	225804	173140053
Carrefour	39399	152102216
Axa	336350	132686651,20
LVMH Moet Hen.	96301	132495344
L'Oreal	52165	116698695
Total	169601	101783526
BIC	213763	96929297,80
Rhone Poulenc A	394526	90806919,50
Air Liquide	78315	74474438

PRINCIPAUX ÉCARTS AU SECOND MARCHÉ



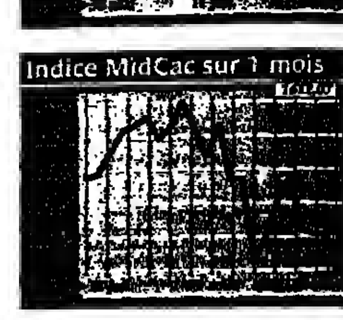
HAUSSES, 12h30	Cours au 28/08	Var. % 27/08	Var. % 31/12
Bisc. Gardeil (B)	60	[illegible]	−12,47
Com 1(B)#	219,40	[illegible]	−26,37
Tonna Electro.(Ny)	242,50	[illegible]	+132,05
Dakar Sainz Louis	158	[illegible]	+27,52
Chaine et Trame #	183	[illegible]	+30,62
BAISSES, 12h30			
Labor.Dolisos	191	[illegible]	−8,96
Manutan	441	[illegible]	−16,79
Nomai #	149	[illegible]	−0,73
Montaignes P.Gest.	2827	[illegible]	+76,02
ADA	438	[illegible]	+6,82

INDICES SBF 120-250, MIDCAC ET SECOND MARCHÉ

	27/08	26/08	Var. %
Ind. gén. SBF 120	1968,28	[illegible]	−0,92
Ind. gén. SBF 120	1969,10	[illegible]	+0,04
Ind. gén. SBF 250	1885,95	[illegible]	−0,95
Ind. gén. SBF 250	1887,38	[illegible]	+0,08
Valeurs Indus.	2190,79	[illegible]	−0,10
Valeurs Indus.	2192,90	[illegible]	−0,93
1 - Energie	2647,81	[illegible]	−0,22
1 - Energie	2653,64	[illegible]	−0,47
2 - Produits de base	2150,93	[illegible]	−0,07
2 - Produits de base	2152,53	[illegible]	+0,68
3 - Construction	1844,95	[illegible]	−1,16
3 - Construction	1853,28	[illegible]	+0,45
Services	2041,37	[illegible]	−1,18
Services	2056,02	[illegible]	+0,72
8 - Distribution	3982,74	[illegible]	−1,06
Sociétés financières	1371,39	[illegible]	−0,21
Sociétés financières	1374,33	[illegible]	−0,75
10 - Immobilier	765,87	[illegible]	−0,10
10 - Immobilier	763,86	[illegible]	−0,26

Indice SBF 250 sur 3 mois


Indice second marché sur 3 mois


Indice MidCac sur 1 mois

Tokyo frémit à nouveau

LA BOURSE de Tnkyo a clôturé en légère hausse de 0,1 % jeudi, l'attrait pour les titres de haute technologie ayant relancé un cnurant d'achats, estimeot les courtiers. L'indice Nikkel a gagné 9.51 points pour terminer la séance à 18 451,45.

La veille, Wall Street avait fini sur une petite hausse, la teodance s'inversant dans l'après-midi grâce à une stabilisation du marché obligataire, soutenu par une petite reprise du dollar. Des achats informatisés et la bonne performance des valeurs pétrolières, sur des commentaires favorables d'analystes, nnt également cnntribné au redressement de la bnurse oew-ynrkaise.

L'indice Dow Jones des valeurs vedettes a gagné 5,11 points (+ 0,07 %), à 7 787,33. L'activité a repris quelque peu, avec eoviroo 495 millions d'actioos échangées.

Les analystes tablent sur une poursuite de la tendance irrégulière des marchés à la fin de la semaine, avant le long week-end de la Fête du travail célébrée lundi 1er septembre aux Etats-Unis.

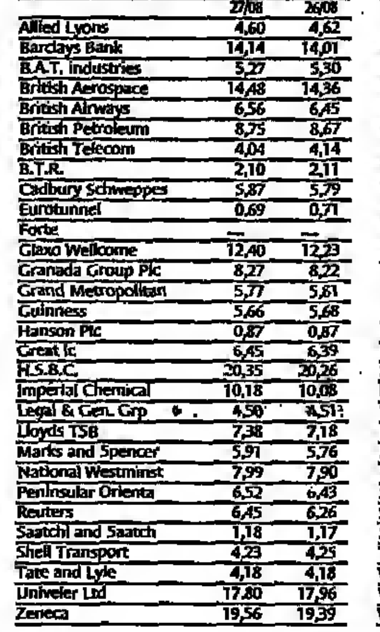
INDICES MONDIAUX

	Cours au 27/08	Cours au 26/08	Var. en %
Paris CAC 40	2871,70	2869,26	+0,08
New-York/DJ indus.	7734,61	7782,22	−0,62
Tokyo/Nikkei	18441,90	18875	−2,02
Londres/FT100	4906,10	4886,30	+0,40
Francfort/Dax 30	3995,66	3959,25	+0,91
Frankfort/Commer.	1330,49	1334,88	−0,32
Bruxelles/Bel 20	2860,42	2860,28	−0,03
Bruxelles/Général	2341,02	2341,82	−0,08
Milan/MIB 30	1161	1161	—
Amsterdam/Gé. Cbs	617,50	617,60	−0,02
Madrid/Ibex 35	581	580,11	+0,15
Stockholm/Affarsal	2477,60	2477,60	—
Londres FT30	3137,80	3123,58	+0,46
Hong Kong/Hang S.	15534	15547,28	−0,08
Singapour/Strait t	1915,96	1925,28	−0,48

NEW YORK
Les valeurs du Dow-Jones

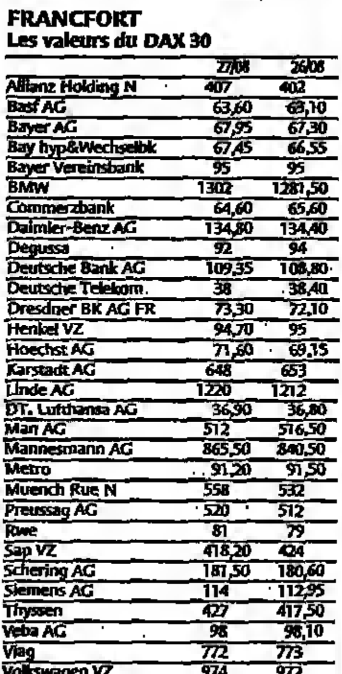
	27/08	26/08
Alcoa	83,93	85,75
Allied Signal	84,06	84,62
American Express	80,06	79,81
AT & T	40,12	40
Boeing Co	55,31	54,43
Caterpillar Inc.	60	58,62
Chevron Corp.	80	78,25
Coca-Cola Co	58,56	59,06
Disney Corp.	78,50	77,50
Du Pont Nemours&Co	64,31	65,18
Eastman Kodak Co	67,31	65,56
Exxon Corp.	63,25	61,87
Gen. Motors Corp.H	64,18	65,06
Gen. Electric Co	62,75	63,43
Goodyear T & Rubbe	62,68	62,93
Hewlett-Packard	62,43	62,43
IBM	103,87	103,31
Intl Paper	53,50	54,43
J.P. Morgan Co	110,31	110,37
Johnson & Johnson	58	57,18
Mc Donalds Corp.	48,06	48,43
Merck & Co.Inc.	92,87	91,62
Minnesota Mng.&Mfg	91,56	91,75
Philip Moris	45,31	45,50
Procter & Gamble C	136,25	137,18
Sears Roebuck & Co	56,37	57,43
Travelers	64,25	64,87
Union Carb.	52,87	52,87
Utd Technol	78,75	78,43
Wal-Mart Stores	35,93	36,06

LONDRES
Sélection de valeurs du FT 100

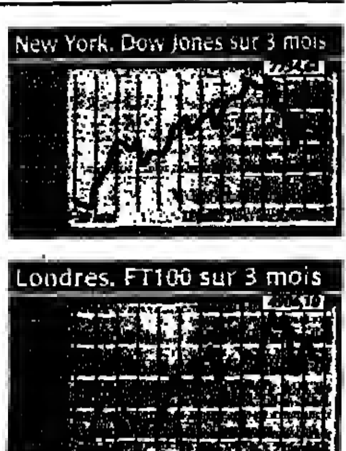


	27/08	26/08
Allied Lyons	4,60	4,62
Barclays Bank	14,14	14,01
B.A.T. industries	5,27	5,30
British Aerospace	14,48	14,36
British Airways	6,56	6,45
British Petroleum	8,75	8,67
British Telecom	4,04	4,14
B.T.R.	2,10	2,11
Cadbury Schweppes	5,87	5,79
Eurotunnel	0,69	0,71
Forte	—	—
Glaxo Wellcome	12,40	12,23
Granada Group Plc	8,27	8,22
Grand Metropolitan	5,77	5,61
Guinness	5,66	5,68
Hanson Plc	0,87	0,87
Great Ic	6,45	6,39
H.S.B.C.	20,35	20,26
Impérial Chemical	10,18	10,08
Legal & Gen. Grp	4,50	4,51
Lloyds TSB	7,38	7,18
Marks and Spencer	5,91	5,76
National Westminst	7,99	7,90
Peninsular Orienta	6,52	6,43
Reuters	6,45	6,26
Saatchi and Saatch	1,18	1,17
Shell Transport	4,23	4,25
Tate and Lyle	4,18	4,18
Univeler Ltd	17,80	17,96
Zeneca	19,56	19,39

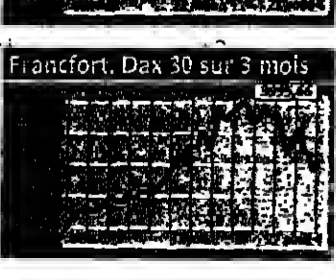
FRANCFORT
Les valeurs du DAX 30



	27/08	26/08
Allianz Holding N	407	402
Basf AG	63,60	63,10
Bayer AG	67,95	67,30
Bay hyp&Wechselbk	67,45	66,55
Bayer Vereinsbank	95	95
BMW	1302	1281,50
Commerzbank	64,60	65,60
Daimler-Benz AG	134,80	134,40
Degussa	92	94
Deutsche Bank AG	109,35	108,80
Deutsche Telekom	38	38,40
Dresdner BK AG FR	73,30	72,10
Henkel VZ	94,70	95
Hoechst AG	71,60	69,15
Karstadt AG	648	653
Linde AG	1220	1212
DT. Lufthansa AG	36,90	36,80
Man AG	512	516,50
Mannesmann AG	865,50	840,50
Metro	91,20	91,50
Muench Rue N	558	532
Preussag AG	520	512
Rwe	81	79
Sap VZ	418,20	424
Schering AG	181,50	180,60
Siemens AG	114	112,95
Thyssen	427	417,50
Veba AG	98	98,10
Viag	772	773
Volkswagen VZ	974	972


New York, Dow Jones sur 3 mois

Londres, FT100 sur 3 mois


Francfort, Dax 30 sur 3 mois

LES TAUX

PARIS ↗ Jour le jour | PARIS ↘ OAT 10 ans | NEW YORK ↘ Jour le jour | NEW YORK ↘ Bonds 10 ans | FRANCFORT → Jour le jour | FRANCFORT ↘ Bunds 10 ans

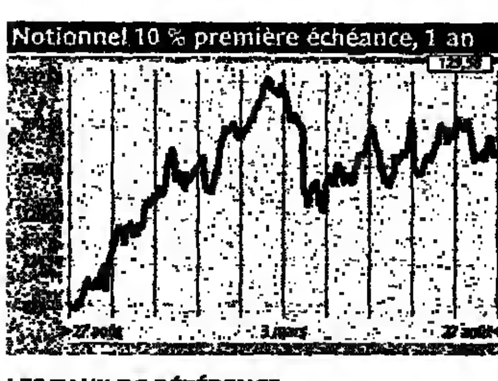
Légère hausse du Matif

LE MARCHÉ obligataire français a ouvert en légère hausse, jeudi 28 août, snutenu par les déclarations apaisantes teoues la veille par le président de la Bundesbank Hans Tietmeyer.

Après quelques minutes de transactions, le contrat notionnel du Matif, qui mesure la performance des emprunts d'Etat, gagnait 4 centièmes, à 129,54 points.

Le taux de l'obligation assimilable du Trésor (OAT) à dix ans s'inscrivait à 5,61 %, soit 0,09 % au-dessous do rendement dn titre allemand de même échéance.

La veille, les obligations américaines avaient terminé la séance en légère baisse, dans un marché calme, les opérateurs attendant la publication des statistiques de croissance au deuxième trimestre. Le taux de l'emprunt à 30 ans s'était inscrit à 6,64 %.


Notionnel 10 % première échéance, 1 an

LES TAUX DE RÉFÉRENCE

TAUX 27/08	Taux jour le jour	Taux 10 ans	Taux 30 ans	Indice des prix
France	3,13	5,60	6,32	1,70
Allemagne	3,05	5,69	6,39	1,80
Grande-Bretagne	7,13	7,07	NC	2,80
Italie	6,88	6,69	7,31	2,60
Japon	0,47	2,23	NC	0,50
Etats-Unis	5,53	6,37	6,65	3,30

MARCHÉ OBLIGATAIRE DE PARIS

TAUX DE RENDEMENT	Taux au 27/08	Taux au 26/08	Indice (base 100 fin 96)
Fonds d'Etat 3 à 5 ans	4,22	4,21	98,50
Fonds d'Etat 5 à 7 ans	5	4,98	100,09
Fonds d'Etat 7 à 10 ans	5,47	5,42	101,48
Fonds d'Etat 10 à 15 ans	5,81	5,77	101,20
Fonds d'Etat 20 à 30 ans	6,39	6,35	102,67
Obligations françaises	5,76	5,73	101,02
Fonds d'Etat à TME	−1,95	−1,96	98,28
Fonds d'Etat à TRE	−2,18	−2,15	98,86
Obligat. franç. à TME	−2,20	−2,03	99,14
Obligat. franç. à TRE	+0,07	+0,07	100,14

LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 6,30 %)

	Achat 27/08	Vente 27/08	Achat 26/08	Vente 26/08
Jour le jour	[illegible]	—	[illegible]	—
Jour le jour	3,1875	—	—	—
1 mois	3,19	3,31	3,22	3,32
3 mois	3,28	3,40	3,33	3,43
6 mois	3,40	3,53	3,43	3,53
PIBOR FRANCS				
Pibor Francs 1 mois	3,3438	—	3,3398	—
Pibor Francs 1 mois	3,3398	—	3,3398	—
Pibor Francs 3 mois	3,4325	—	3,4329	—
Pibor Francs 3 mois	3,4258	—	3,4375	—
Pibor Francs 6 mois	3,5586	—	3,5589	—
PIBOR ÉCU				
Pibor Ecu 3 mois	4,3854	—	4,3758	—
Pibor Ecu 3 mois	4,3950	—	4,3758	—
Pibor Ecu 6 mois	4,4818	—	4,4583	—

MATIF

Échéances 27/08	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
NOTIONNEL 10 %					
Sept. 97	103322	129,58	129,74	129,28	129,42
Dec. 97	6371	98,56	98,70	98,30	98,40
Mars 98	2	97,80	97,80	97,80	97,80
PIBOR 3 MOIS					
Sept. 97	12004	96,51	96,53	96,48	96,49
Dec. 97	21709	96,31	96,34	96,26	96,28
Mars 98	9488	96,19	96,23	96,15	96,17
Juin 98	5299	96,04	96,08	95,98	96,04
ÉCU LONG TERME					
Sept. 97	261	96,60	96,74	96,54	96,54
Déc. 97	—	—	—	—	—

Échéances 27/08	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix

CONTRATS À TERME SUR INDICE CAC 40

Échéances 27/08	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
Août 97	35526	2864	2912	2834	2890
Sept. 97	17063	2868	2920	2847	2902

LES MONNAIES

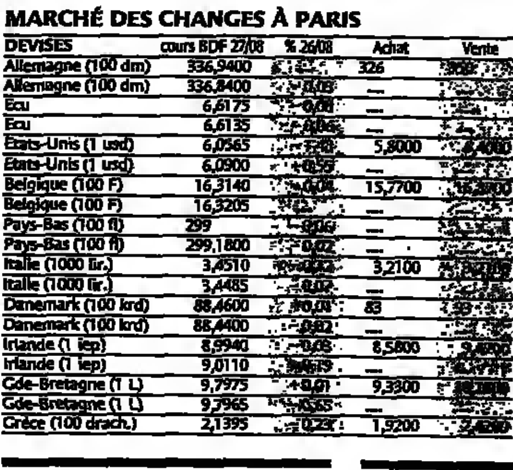
US/F ↘ 6,0565 | US/DM ↗ 1,8046 | US/¥ ↗ 118,8700 | DM/F ↘ 3,3694 | £/F ↘ 9,7965

Progression du dollar

LE DOLLAR s'inscrivait en hausse, jeudi 28 août, lors des premières transactions entre banques sur les places financières européennes. Il s'échangeait à 1,8176 mark et 6,12 francs.

Le billet vert était soutenu par les déclaratinns, la veille, do président de la Bundesbank, qui ont éloigné la perspective d'un resserremeot rapide de la politique monétaire en Allemagne. *« On doit faire attention à une dramatisation de l'évolution des prix en Allemagne »*, a déclaré M. Tietmeyer lors d'une rencontre avec des journalistes à Francfort. La récente hausse des prix en Allemagne tout comme le cours du dollar par rapport au mark ne doivent pas entraîner de panique, selon M. Tietmeyer. Le franc gagnait du terrain, jeudi matin, face à la monnaie allemande. Il cotait 3,3665 francs pour un deutschemark.

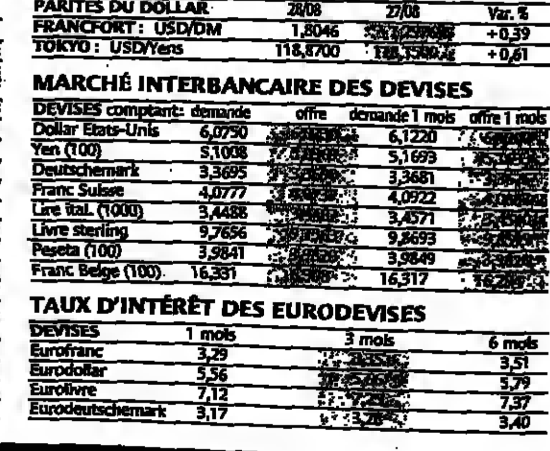
MARCHÉ DES CHANGES À PARIS



DEVISES	cours BDF 27/08	% 26/08	Achat	Vente
Allemagne (100 dm)	336,9400	[illegible]	326	[illegible]
Allemagne (100 dm)	336,8400	[illegible]	—	[illegible]
Ecu	6,6175	[illegible]	—	[illegible]
Ecu	6,6135	[illegible]	—	[illegible]
Etats-Unis (1 usd)	6,0565	[illegible]	5,8000	[illegible]
Etats-Unis (1 usd)	6,0900	[illegible]	—	[illegible]
Belgique (100 F)	16,3140	[illegible]	15,7700	[illegible]
Belgique (100 F)	16,3205	[illegible]	—	[illegible]
Pays-Bas (100 fl)	299	[illegible]	—	[illegible]
Pays-Bas (100 fl)	299,1800	[illegible]	—	[illegible]
Italie (1000 lir.)	3,4510	[illegible]	3,2100	[illegible]
Italie (1000 lir.)	3,4485	[illegible]	—	[illegible]
Danemark (100 krd)	88,4600	[illegible]	83	[illegible]
Danemark (100 krd)	88,4400	[illegible]	—	[illegible]
Irlande (1 iep)	8,9940	[illegible]	8,5800	[illegible]
Irlande (1 iep)	9,0110	[illegible]	—	[illegible]
Gde-Bretagne (1 L)	9,7975	[illegible]	9,3300	[illegible]
Gde-Bretagne (1 L)	9,7965	[illegible]	—	[illegible]
Grèce (100 drach.)	2,1395	[illegible]	1,9200	[illegible]

PARITES DU DOLLAR	28/08	27/08	Var. %
FRANCFORT : USD/DM	1,8046	[illegible]	+0,39
TOKYO : USD/Yens	118,8700	[illegible]	+0,61

MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

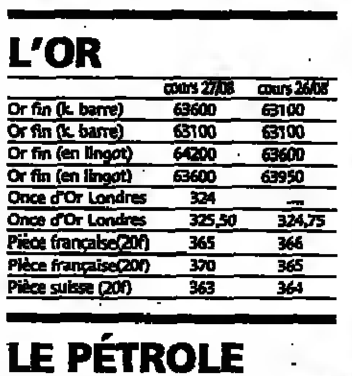


DEVISES comptant:	demande	offre	demande 1 mois	offre 1 mois
Dollar Etats-Unis	6,0750	[illegible]	6,1220	[illegible]
Yen (100)	5,1008	[illegible]	5,1693	[illegible]
Deutschemark	3,3695	[illegible]	3,3681	[illegible]
Franc Suisse	4,0777	[illegible]	4,0922	[illegible]
Lire ital. (1000)	3,4488	[illegible]	3,4571	[illegible]
Livre sterling	9,7656	[illegible]	9,8693	[illegible]
Peseta (100)	3,9841	[illegible]	3,9849	[illegible]
Franc Belge (100)	16,331	[illegible]	16,317	[illegible]

TAUX D'INTÉRÊT DES EURODEVISES

DEVISES	1 mois	3 mois	6 mois
Eurofranc	3,29	[illegible]	3,51
Eurodollar	5,56	[illegible]	5,79
Eurolivre	7,12	[illegible]	7,37
Eurodeutschemark	3,17	[illegible]	3,40

L'OR

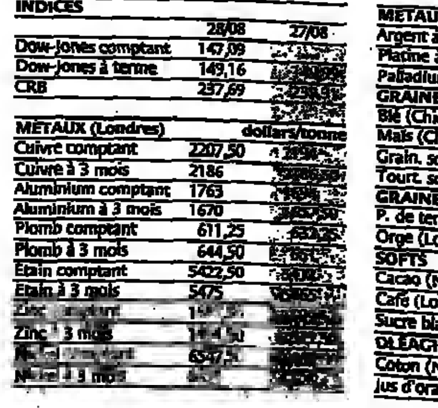


	cours 27/08	cours 26/08
Or fin (k. barre)	63600	63100
Or fin (k. barre)	63100	63100
Or fin (en lingot)	64200	63600
Or fin (en lingot)	63600	63950
Once d'Or Londres	324	—
Once d'Or Londres	325,50	324,75
Pièce française(20f)	365	366
Pièce française(20f)	370	365
Pièce suisse (20f)	363	364

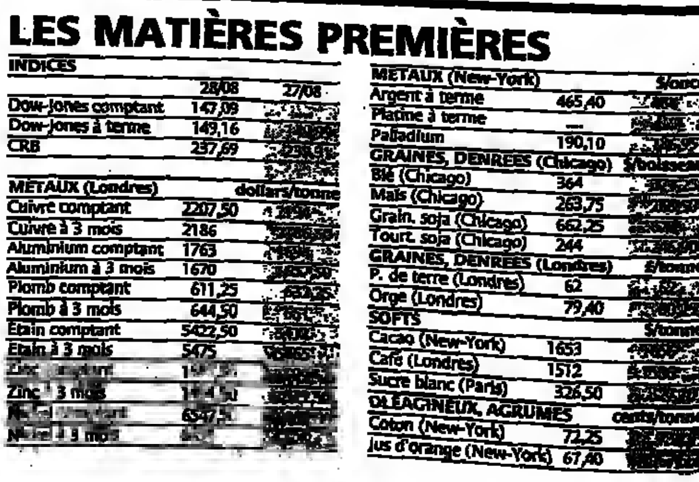
LE PÉTROLE

En dollars	cours 28/08	cours 27/08
Brent (Londres)	18,20	18,57
WTI (New York)	19,29	19,38
Light Sweet Crude	19,25	19,70

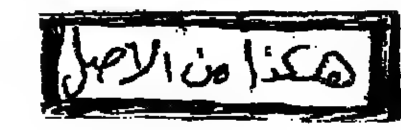
LES MATIÈRES PREMIÈRES

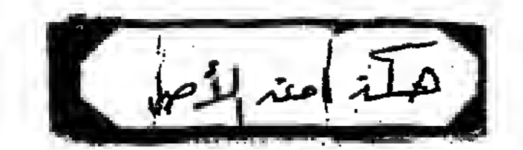


INDICES	28/08	27/08
Dow-Jones comptant	147,09	[illegible]
Dow-Jones à terme	149,16	[illegible]
CRB	237,69	[illegible]
METAUX (Londres)		dollars/tonne
Cuivre comptant	2207,50	[illegible]
Cuivre à 3 mois	2186	[illegible]
Aluminium comptant	1763	[illegible]
Aluminium à 3 mois	1670	[illegible]
Plomb comptant	611,25	[illegible]
Plomb à 3 mois	644,50	[illegible]
Etain comptant	5422,50	[illegible]
Etain à 3 mois	5475	[illegible]
Zinc comptant	[illegible]	[illegible]
Zinc à 3 mois	[illegible]	[illegible]
Nickel comptant	6547,5	[illegible]
Nickel à 3 mois	[illegible]	[illegible]



METAUX (New-York)		$/once
Argent à terme	465,40	[illegible]
Platine à terme	—	[illegible]
Palladium	190,10	[illegible]
GRAINES, DENREES (Chicago)		$/boisseau
Blé (Chicago)	364	[illegible]
Maïs (Chicago)	263,75	[illegible]
Grain. soja (Chicago)	662,25	[illegible]
Tourt. soja (Chicago)	244	[illegible]
GRAINES, DENREES (Londres)		£/tonne
P. de terre (Londres)	62	[illegible]
Orge (Londres)	79,40	[illegible]
SOFTS		$/tonne
Cacao (New-York)	1653	[illegible]
Café (Londres)	1512	[illegible]
Sucre blanc (Paris)	326,50	[illegible]
OLÉAGINEUX, AGRUMES		cents/tonne
Coton (New-York)	72,25	[illegible]
Jus d'orange (New-York)	67,40	[illegible]





RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 28 AOUT

Liquidation : 23 septembre
Taux de report : 3,50
Cours relevés à 12 h 30

CAC 40 ↘ PARIS
−0,19 %
CAC 40 : 2866,28

VALEURS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours	% +−	Compensation (1)
B.N.P. (T.P)	965	[illegible]	+ 0,01	[illegible]
Cr.Lyonnais(T.P.)	950	[illegible]	—	[illegible]
Renault (T.P.)	1835	[illegible]	+ 0,32	[illegible]
Rhone Poulenc(T.P)	2250	[illegible]	—	[illegible]
Saint Gobain(T.P.)	1292	[illegible]	—	[illegible]
Thomson S.A (T.P)	985	[illegible]	—	[illegible]
Accor	935	[illegible]	− 0,64	[illegible]
AGF-Ass.Gen.France	225,50	[illegible]	− 1,86	[illegible]
Air Liquide	938	[illegible]	+ 0,74	[illegible]
Alcatel Alsthom	772	[illegible]	− 1,29	[illegible]
Atos (ex.Axime) CA	629	[illegible]	+ 2,22	[illegible]
Axa	395,40	[illegible]	− 0,83	[illegible]
Bail Investis	738	[illegible]	+ 0,27	[illegible]
Bancaire (Cie)	721	[illegible]	− 0,41	[illegible]
Bazar Hot. Ville	548	[illegible]	+ 1,09	[illegible]
Bertrand Faure	316	[illegible]	− 0,63	[illegible]
BIC	475	[illegible]	− 5,15	[illegible]
BIS	310	[illegible]	− 1,17	[illegible]
B.N.P.	276,30	[illegible]	− 1,15	[illegible]
Bollore Techno.	781	[illegible]	− 0,89	[illegible]
Bongrain	2141	[illegible]	− 1,44	[illegible]
Bouygues	495	[illegible]	+ 3,03	[illegible]
Bouygues Offs.	237,40	[illegible]	+ 1,51	[illegible]
Bull#	62,45	[illegible]	− 0,88	[illegible]
Canal +	998	[illegible]	− 0,30	[illegible]
Cap Gemini	390	[illegible]	− 1,79	[illegible]
Carbone Lorraine	1310	[illegible]	+ 0,66	[illegible]
Carrefour	3878	[illegible]	− 1,49	[illegible]
Casino Guichard	292,50	[illegible]	+ 2,22	[illegible]
Casino Guich.ADP	230,50	[illegible]	+ 2,81	[illegible]
Castorama Dub.(Li)	717	[illegible]	—	[illegible]
C.C.F.	306,90	[illegible]	− 0,58	[illegible]
Cegid (Ly)	593	[illegible]	+ 0,84	[illegible]
Cerus Europ.Reun	34,60	[illegible]	− 0,28	[illegible]
Cetelem	629	[illegible]	+ 2,54	[illegible]
CGIP	1730	[illegible]	− 1,09	[illegible]
Chargeurs	350	[illegible]	—	[illegible]
Christian Dalloz	2400	[illegible]	− 0,79	[illegible]
Christian Dior	929	[illegible]	+ 0,54	[illegible]
Ciments Francais	231	[illegible]	+ 0,64	[illegible]
Cipe France Ly #	643	[illegible]	− 1,71	[illegible]
Clarins	725	[illegible]	—	[illegible]
Club Mediterranee	500	[illegible]	− 0,02	[illegible]
Coflexip	496,80	[illegible]	+ 2,24	[illegible]
Colas	781	[illegible]	+ 1,79	[illegible]
Comptoir Entrep.	10,25	[illegible]	− 0,48	[illegible]
Comptoirs Mod.	2770	[illegible]	− 0,93	[illegible]
CPR	469,50	[illegible]	+ 1,17	[illegible]
Cred.Fon.France	63,50	[illegible]	− 0,78	[illegible]
Credit Lyonnais CI	335	[illegible]	+ 1,19	[illegible]
Cred.Nat.Natexis	369,80	[illegible]	− 0,51	[illegible]
CS Signaux(CSEE)	204,80	[illegible]	− 1,36	[illegible]
Damart	4495	[illegible]	− 0,88	[illegible]
Danone	920	[illegible]	+ 0,76	[illegible]
Dassault-Aviation	1350	[illegible]	− 0,44	[illegible]
Dassault Electro	540	[illegible]	− 0,37	[illegible]
Dassault Systemes	392	[illegible]	+ 2,80	[illegible]
De Dietrich	252	[illegible]	− 2,77	[illegible]
Degremont	414	[illegible]	− 0,96	[illegible]
Deveaux(Ly)#	720	[illegible]	− 0,13	[illegible]
Dev.R.N-P.Cal Li #	44,30	[illegible]	− 0,67	[illegible]
Dexia France	544	[illegible]	—	[illegible]
DMC (Dollfus Mi)	114,50	[illegible]	− 1,31	[illegible]
Dynaction	145,50	[illegible]	+ 1,37	[illegible]
Eaux (Cie des)	699	[illegible]	+ 0,42	[illegible]
Eiffage	321	[illegible]	—	[illegible]
Elf Aquitaine	703	[illegible]	+ 0,99	[illegible]
Eramet	293,60	[illegible]	+ 0,47	[illegible]
Eridania Beghin	816	[illegible]	+ 0,24	[illegible]
Essilor Intl	1533	[illegible]	− 0,06	[illegible]
Essilor Intl.ADP	1410	[illegible]	—	[illegible]
Esso	530	[illegible]	+ 0,37	[illegible]
Eurafrance	2340	[illegible]	+ 0,29	[illegible]
Euro Disney	8,70	[illegible]	− 1,14	[illegible]
Europe 1	1400	[illegible]	− 1,78	[illegible]
Eurotunnel	7	[illegible]	—	[illegible]
Fimalac SA	502	[illegible]	+ 0,39	[illegible]
Finextel	106	[illegible]	—	[illegible]
Fives-Lille	425	[illegible]	—	[illegible]
Fromageries Bel	4100	[illegible]	+ 0,60	[illegible]
Galeries Lafayette	2266	[illegible]	+ 0,08	[illegible]
GAN	139,50	[illegible]	+ 0,50	[illegible]
Gascogne (B)	540	[illegible]	+ 0,74	[illegible]
Gaumont #	438,50	[illegible]	− 0,34	[illegible]
Gaz et Eaux	2610	[illegible]	+ 0,38	[illegible]
Geophysique	744	[illegible]	—	[illegible]
G.F.C.	501	[illegible]	+ 0,79	[illegible]
Groupe Andre S.A.	560	[illegible]	+ 1,78	[illegible]
Gr.Zannier (Ly) #	151	[illegible]	+ 2,71	[illegible]
GTM-Entrepose	335,50	[illegible]	+ 1,34	[illegible]
Guilbert	802	[illegible]	− 0,24	[illegible]
Guyenne Gascogne	2048	[illegible]	− 0,14	[illegible]
Hachette Fili.Med.	1245	[illegible]	+ 1,20	[illegible]
Havas	370	[illegible]	+ 0,54	[illegible]
Havas Advertising	677	[illegible]	+ 0,14	[illegible]
Imetal	842	[illegible]	+ 0,59	[illegible]
Immeubl.France	331	[illegible]	− 0,30	[illegible]
Infogrames Enter.	771	[illegible]	+ 1,16	[illegible]
Ingenico	148	[illegible]	+ 2,02	[illegible]
Interbail	157	[illegible]	− 1,91	[illegible]
Intertechnique	1400	[illegible]	− 1,21	[illegible]
Jean Lefebvre	301,40	[illegible]	+ 0,36	[illegible]
Klepierre	760	[illegible]	+ 0,26	[illegible]
Labinal	1545	[illegible]	—	[illegible]
Lafarge	404	[illegible]	− 0,71	[illegible]
Lagardere	164,70	[illegible]	− 1,01	[illegible]
Lapeyre	371	[illegible]	+ 1,61	[illegible]
Lebon	219	[illegible]	—	[illegible]
Legrand	1114	[illegible]	+ 1,16	[illegible]
Legrand ADP	756	[illegible]	+ 0,52	[illegible]
Legris indust.	229,30	[illegible]	+ 1,17	[illegible]
Locindus	758	[illegible]	—	[illegible]
L'Oreal	2220	2221	+ 0,04	2290
LVMH Moet Hen.	1382	[illegible]	− 1,08	1440
Marine Wendel	617	628	+ 1,78	635
Metaleurop	91,65	88,50	− 3,43	93
Metrologie Inter.	16,95	16,50	− 0,29	15,50
Michelin	350	349	− 0,28	355
Moulinex #	143	144	+ 0,69	143
Nord-Est	118	119,80	+ 1,18	118
Nordon (Ny)	385	387	+ 0,51	370
NRJ #	865	863	− 0,23	880
Olipar	79,70	79	− 0,87	76
Paribas	432	433	+ 0,29	440
Pathe	1162	1155	− 0,60	1140
Pechiney	262	262	—	265
Pernod-Ricard	296,50	297,10	+ 0,20	295
Peugeot	691	709	+ 2,60	685
Pinault-Print.Red	2640	2645	+ 0,18	2750
Plastic-Omn.(Ly)	466	460	− 1,28	480
Primagaz	516	517	+ 0,19	510
Promodes	2257	2303	+ 2,03	2200
Publicis #	568	568	—	588
Remy Cointreau	119,50	120	+ 0,41	128
Renault	165	163,50	− 0,90	185
Rexel	1710	[illegible]	− 0,99	[illegible]
Rhone Poulenc A	233,40	228,30	− 2,18	[illegible]
Rochette (La)	27,40	27	− 1,45	27
Rue Imperiale(Ly)	5590	5600	+ 0,17	5670
Sade (Ny)	189	190	+ 0,52	190
Sagem SA	2949	2918	− 1,05	2910
Saint-Gobain	856	[illegible]	+ 1,28	865
Salomon (Ly)	416,70	[illegible]	+ 2,13	440
Salvepar (Ny)	470	465	− 1,06	470
Sanofi	597	600	+ 0,50	590
Sat	1580	1530	− 3,16	1580
Saupiquet (Ns)	637	625	− 1,88	630
Schneider SA	321,50	321,10	− 0,12	330
SCOR	251	250	− 0,39	[illegible]
S.E.B.	960	969	+ 0,93	985
Sefimeg CA	400	399	− 0,25	408
SEITA	176	176	—	172
Selectibanque	67	66	− 1,49	63
SFIM	910	913	+ 0,32	910
SGE	136,50	[illegible]	− 2,34	[illegible]
Sidel	445,20	445,80	+ 0,13	[illegible]
Silic CA	809	808	− 0,12	835
Simco	459,50	456	− 0,76	470
S.I.T.A.	1153	[illegible]	—	[illegible]
Skis Rossignol	115	[illegible]	+ 1,65	116
Societe Generale	778	768	− 1,28	780
Sodexho Alliance	2747	[illegible]	+ 1,12	[illegible]
Sommer-Allibert	210,90	210,90	—	215
Sophia	221,10	[illegible]	+ 0,22	280
Spir Communic. #	469	[illegible]	+ 0,21	475
Strafor Facom	409	[illegible]	+ 1,22	[illegible]
Suez Lyon.des Eaux	639	[illegible]	− 0,15	[illegible]
Synthelabo	714	720	+ 0,84	740
Technip	749	746	− 0,40	768
Thomson-CSF	154,80	[illegible]	+ 3,94	149
Total	596	[illegible]	—	675
UFB Locabail	590	[illegible]	+ 5,93	560
UIF	411	410	− 0,24	410
UIS	202	[illegible]	− 0,29	200
Unibail porteur	580	585	+ 0,86	580
Union Assur.Fdal	630	629	− 0,15	626
Usinor	111	109,20	− 1,08	113
Valeo	368,50	377	+ 2,30	365
Vallourec	363	364	+ 0,27	378
Via Banque	159	160,10	+ 0,69	163
Worms & Cie	335,90	336	+ 0,02	335
Zodiac ex.dt divid	1390	1387	− 0,21	1430
Elf Gabon	1401	1409	+ 0,57	1488

VALEURS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours	% +−	Compensation (1)
ABN Amro Hol.#	128,90	129,90	+ 0,77	131
Adecco S.A.	2209	2157	− 2,35	2290
Adidas AG #	746	750	+ 0,53	780
American Express	485	488,20	+ 0,65	505
Anglo American #	317,50	317	− 0,15	325
Amgold #	338,90	333	− 1,74	340
Arjo Wiggins App.	17,50	17,70	+ 1,14	18,50
A.T.T. #	240,80	244,40	+ 1,49	245
Banco Santander #	170,60	169,80	− 0,46	172
Barrick Gold #	141,10	141	− 0,07	142
B.A.S.F. #	213	214	+ 0,46	220
Bayer #	228,10	227,50	− 0,26	240
Cordiant PLC	11,55	11,50	− 0,43	11,50
Crown Cork ord.#	307,80	—	—	320
Crown Cork PF CV#	290	—	—	290
Daimler Benz #	461,30	456	− 1,14	475
De Beers #	193,90	195,70	+ 0,92	200
Deutsche Bank #	366,60	365,80	− 0,21	390
Dresdner Bank	246	248,50	+ 1,01	260
Driefontein #	45,40	45,30	− 0,22	46
Du Pont Nemours #	393,40	393	− 0,10	410
Eastman Kodak #	402,30	411,10	+ 2,18	415
East Rand #	1,40	1,40	—	1,35
Echo Bay Mines #	31,75	32	+ 0,78	31
Electrolux #	440	440	—	460
Ericsson #	261,30	262,50	+ 0,45	270
Ford Motor #	267	266,90	− 0,03	265
Freegold #	33,35	32,90	− 1,34	32
Gencor act.regr.	14,10	14,50	+ 2,83	13,50
General Elect. #	384	383,30	− 0,18	410
General Motors #	395	394,70	− 0,07	385
Cie Belgique #	548	—	—	555
Grd Metropolitan	56,30	56,90	+ 1,06	57
Guinness Plc #	54,50	55	+ 0,91	56
Hanson PLC reg.	29,60	29,60	—	30
Harmony Gold #	29,80	29,60	− 0,67	30
Hitachi #	59,60	59,20	− 0,67	64
Hoechst #	240	244,20	+ 1,75	240
I.B.M #	626	635	+ 1,43	650
I.C.I #	101,80	101,80	—	101
Ito Yokado #	340,60	333,60	− 2,05	360
Kingfisher plc #	72	71,50	− 0,69	72
Matsushita #	111,70	113,60	+ 1,70	118
Mc Donald's #	295	294	− 0,33	305
Merck and Co #	565	567	+ 0,35	580
Mitsubishi Corp.#	62,50	62,40	− 0,16	65
Mobil Corporat.#	446	455,80	+ 2,19	455
Morgan J.P. #	667	671	+ 0,59	695
Nestle SA Nom. #	7370	7340	− 0,40	7600
Nipp. MeatPacker #	75,40	75	− 0,53	75
Nokia A	492	488	+ 1,24	315
Norsk Hydro #	319,80	322,20	+ 0,75	325
Petrofina #	2163	2187	+ 1,10	2200
Philip Morris #	270,30	276,30	+ 2,21	270
Philips N.V #	450	448,10	− 0,42	470
Placer Dome Inc #	103,80	104	+ 0,19	108
Procter Gamble #	830	832	+ 0,24	860
Quilvest	352	352	—	355
Randfontein #	10,80	10,85	+ 0,46	11
Rhone Poul.Rorer #	587	559	+ 0,34	595
Rio Tinto PLC #	98	97,15	− 0,86	100
Royal Dutch #	315,40	318,20	+ 0,88	325
Sega Enterprises	180	—	—	181
Saint Helena #	26,50	26,20	− 1,13	26
Schlumberger #	461,40	474,80	+ 2,90	460
SGS Thomson Micro.	572	574	+ 0,34	590
Shell Transport #	41,05	42,80	+ 4,26	42
Siemens #	384,10	383	− 0,28	400
Sony Corp. #	552	556	+ 0,72	585
Sumitomo Bank #	90	91,65	+ 1,83	99
T.D.K #	472,60	494,80	+ 4,69	510
Telefonica #	159,90	159	− 0,56	160
Toshiba #	36,50	35,40	− 3,01	38
Unilever #	1295	1293	− 0,15	1350
United Technol. #	479,90	479,10	− 0,16	495
Vaal Reefs #	324,80	318	− 2,09	315
Volkswagen A.G #	4482	4440	− 0,93	4540
Volvo (act.B) #	161,20	160,90	− 0,18	168
Western Deep #	153	154	+ 0,65	152
Yamanouchi #	147,90	150	+ 1,41	154
Zambia Copper	17,10	16,95	− 0,87	16,50

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché.

DERNIÈRE COLONNE (1) :
Lundi daté mardi : % variation 31/12
Mardi daté mercredi : montant du coupon
Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon
Jeudi daté vendredi : compensation
Vendredi daté samedi : nominal

COMPTANT

Une sélection Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 28 AOUT

OBLIGATIONS	% du nom.	% du coupon
Nat.Bq. 9% 91-02	—	[illegible]
CEPME 9% 89-99 CA#	109,05	[illegible]
CEPME 9% 92-06 TSR	122,07	[illegible]
CFD 9,7% 90-03 CB	121,20	[illegible]
CFD 8,6% 92-05 CB	119,41	[illegible]
CFF 10% 88-98 CA#	106,40	[illegible]
CFF 9% 88-97 CA#	100,38	[illegible]
CFF 10,25%90-01CB#	117,15	[illegible]
CLF 8,9% 88-00 CA#	—	[illegible]
CLF 9%88-93/98 CA#	102,16	[illegible]
CNA 9% 4/92-07	123,25	[illegible]
CRH 8,6% 92/94-03	117	[illegible]
CRH 8,5% 10/87-88#	106,46	[illegible]
EDF 8,6% 88-89 CA#	109,85	[illegible]
EDF 8,6% 92-04 #	118,43	[illegible]
Finansder 9%91-06#	123,55	[illegible]
Finansd.8,6%92-02#	114,77	[illegible]
Floral9,75% 90-99#	110,05	[illegible]
OAT 88-98 TME CA#	100,64	[illegible]
OAT 9/85-98 TRA	101	[illegible]
OAT 9,50%88-98 CA#	104,58	[illegible]
OAT TMB 87/99 CA#	99,94	[illegible]
OAT 8,125% 89-99 #	106,88	[illegible]
OAT 8,50%90/00 CA#	110,25	[illegible]
OAT 85/00 TRA CA#	104,55	[illegible]
OAT 10%5/85-00 CA#	114,45	[illegible]
OAT 89-01 TME CA#	103,10	[illegible]
OAT 8,5% 87-02 CA#	116,77	[illegible]
OAT 8,50% 89-19 #	127	[illegible]
OAT 8,50%92-23 CA#	128,21	[illegible]
SNCF 8,8% 87-94CA	106,09	[illegible]
Suez Lyon.Eaux 90	964	[illegible]

ACTIONS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours
Arbel	77	[illegible]
Baccarat (Ny) ◆	641	[illegible]
Bains C.Monaco	660	[illegible]
Bque Transatlant. ◆	194,50	[illegible]
B.N.P.Intercont.	806	[illegible]
Bidermann Intl ◆	110	[illegible]
B T P (la cie) ◆	7,60	[illegible]
Centenaire Blanzy ◆	440	[illegible]
Champex (Ny) ◆	24,20	[illegible]
CIC Un.Euro.CIP	414	[illegible]
C.I.T.R.A.M. (B) ◆	2051	[illegible]
Concorde-Ass Risq	1280	[illegible]
Continental Ass.Ly.	559	[illegible]
Darblay ◆	550	[illegible]
Didot Bottin	775	[illegible]
Eaux Bassin Vichy ◆	3750	[illegible]
Ecia	988	[illegible]
Ent.Mag. Paris ◆	1450	[illegible]
Fichet Bauche	73,40	[illegible]
Fidel	35,70	[illegible]
Finalens	326,50	[illegible]
F.I.P.P. ◆	329	[illegible]
Fonciere (Cie)	586	[illegible]
Fonc. Lyonnaise #	725	[illegible]
Foncina # ◆	465	[illegible]
Francarep ◆	282	282
France S.A. ◆	1250	1250
From. Paul-Renard ◆	2050	2050
Gevelot ◆	1350	[illegible]
G.T.I (Transport)	190	190
Immobail	142	140,10
Immobanque	606	606
Locamion (Ly) ◆	463	468
Locia	60,20	60,20
Monoprix ◆	243,30	243,30
Metal Deploye ◆	400	400
Mors ◆	7,75	7,25
Navigation (Nle)	102	105
Optorg ◆	326,50	326,50
Paluel-Marmont ◆	290	290
Exa.Clairefont(Ny)	930	[illegible]
Parfinance	282,20	282,10
Paris Orleans	270	270
Promodes (CI)	1920	[illegible]
PSB Industries Ly	440,50	440,50
Rougier #	357,10	357,10
Saga ◆	86	86
S.I.P.H. ◆	301	301
Sofragi	5050	5000
Taittinger	2950	[illegible]
Tour Eiffel ◆	250,10	250,10
Vicat	545	545
Caves Roquefort ◆	1990	1990
Elyo	321	320
Finaxa	338,50	345
Gaillard (M) ◆	1600	1600
Givaudan-Lavirotte ◆	1291	1291
Grd Bazar Lyon(Ly) ◆	150	150
Gd Moul.Strasbourg ◆	1961	1981
Hotel Lutetia	300	300
Hotels Deauville ◆	555	556
Immeubl.Lyon(Ly)#	545	544
L.Bouillet (Ly) ◆	306	306
Lloyd Continental ●	8300	8300
Lordex (Ny) ●	18	18
Mag.Lyo.Ceri.(Ly)# ◆	170	170
Matussiere Forest.	59	59
Moncey Financiere	3175	3330
M.R.M. (Ly) ◆	430	430
Part-Dieu(Fin)(Ly) ◆	110	110
Pechiney Intl	123	126
Poliet ●	485,10	485,10
Sabeton (Ly) ◆	840	840
Samse (Ly)	873	873
Sechilienne (Ly) ◆	1142	1142
Sucr.Pithiviers ◆	3380	3380
Tanneries Fce (Ny) ●	247,90	247,90
Teleflex L. Dupont	112	112,10
Union Gle Nord(Li) ●	220	220

ACTIONS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours
Bayer.Vereins Bank	285	285
Commerzbank AG	224	224
Fiat Ord.	20	19,75
Gevaert	515	516
Gold Fields South	143,50	143,50
Kubota Corp.	24	24
Montedison act.ep.	9,60	9,60
Olympus Optical	46,80	46,80
Robeco	579	577
Rodamco N.V.	189,90	189,30
Rolinco	581	577
Sema Group Plc	142,80	142,80
Solvay SA ●	350	350

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SECOND MARCHÉ

Une sélection Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 28 AOUT

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
Acial (Ns) #	50,05	[illegible]
AFE #	482	[illegible]
Aigle #	300	[illegible]
Albert S.A (Ns) ◆	175	[illegible]
Altran Techno. #	1870	[illegible]
Arkopharma#	300	[illegible]
Montaignes P.Gest.	2906	[illegible]
Assystem #	320	[illegible]
Bque Picardie (Li) ◆	719	[illegible]
Bque Tarneaud(B)#	350,90	[illegible]
Bque Vernes	169	[illegible]
Beneteau #	880	[illegible]
B I M P	99	[illegible]
Boiron (Ly) #	342	[illegible]
Boisset (Ly) #	699	[illegible]
But S.A.	295	[illegible]
Cardif SA ◆	751	[illegible]
C.E.E #	130	[illegible]
CFPI # ●	380	[illegible]
Change Bourse (M) ◆	224	[illegible]
CNIM CA#	229	[illegible]
Codetour	343	[illegible]
Comp.Euro.Tele-CET	428	[illegible]
Conflandey #	319	[illegible]
C.A. Hte Normandie	315	[illegible]
C.A. Paris IDF	789	[illegible]
C.A.Ille & Vilaine	329,50	[illegible]
C.A.Loire Atl.Ns #	292	[illegible]
C.A.Morbihan (Ns)	325	[illegible]
C.A.Pas de Calais	325	[illegible]
C.A.du Nord (Li)	540	[illegible]
C.A. Oise CCI	315,80	[illegible]
C.A. Somme CCI	319	[illegible]
C.A.Toulouse(B)	420	[illegible]
Devanlay	600	[illegible]
Devernois (Ly)	580	[illegible]
Ducros Serv.Rapide ◆	76	[illegible]
Emin-Leydier (Ly)#	409	[illegible]
Europ.Extinc.(Ly)#	399,70	[illegible]
Expand s.a	315	[illegible]
Factorem	695	[illegible]
Faiveley #	219	[illegible]
Finacor ◆	69	[illegible]
Fininfo	720	[illegible]
Fructivie	664	[illegible]
Gautier France #	243,90	[illegible]
Gel 2000	45	[illegible]
GFI Industries #	950	[illegible]
Girodet (Ly) # ◆	34,50	[illegible]
GLM S.A.	267,60	[illegible]
Grandoptic.Photo #	972	[illegible]
Gpe Guillin # Ly	218,50	[illegible]
Kindy #	185	[illegible]
Guerbet	237	[illegible]
Hermes internat.1#	535	[illegible]
Hurel Dubois	715	[illegible]
ICBT Groupe #	225	[illegible]
I.C.C.	130,60	[illegible]
ICOM Informatique	480	[illegible]
Idianova ◆	74	[illegible]
Int. Computer #	89	[illegible]
IPBM	67,50	[illegible]
M6-Metropole TV	602	[illegible]
Manitou #	760	[illegible]
Manutan	460	[illegible]
Marie Brizard #	677	[illegible]
Maxi-Livres/Profra	45	[illegible]
Mecelec (Ly)	60	[illegible]
MGI Coutier #	307	[illegible]
Monneret Jouet Ly#	131	[illegible]
Naf-Naf #	70,10	[illegible]
Norbert Dentres.#	855	[illegible]
NSC Groupe Ny ◆	830	830
Onet #	1002	[illegible]
Paul Predault #	169	165
P.C.W. ◆	19	19
Petit Boy # ◆	97	97
Phyto-Lierac #	403,20	[illegible]
Pochet ◆	818	818
Poujoulat Ets (Ns) ◆	240	[illegible]
Radiall #	751	750
Robertet #	1300	1295
Rouleau-Guichard	340	340
Securidev #	313	[illegible]
Smoby (Ly)#	631	638
Sofco (Ly) ◆	29,40	29,40
Softbus ◆	388,50	388,50
Sogeparc (Fin)	355	355
Sopra #	608	[illegible]
Steph.Kelian # ●	77,10	84,95
Sylea	530	529
Teisseire-France ●	175	175
TF1	494	500
Thermador Hol. #	297	298,50
Trouvay Cauvin #	109,50	[illegible]
Unilog	820	820
Union Fin.France	625	620
Viel et Cie #	123,90	[illegible]
Vilmorin et Cie #	462	461
Virbac	560	[illegible]

NOUVEAU MARCHÉ

Une sélection. Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 28 AOUT

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
Appligene Oncor	51	50,95
Belvedere	810	802
BVRP	189,90	190
Coil	229,50	224
Electronique D2	900	887
FDM Pharma n.	211	210
Genset ●	354	354
Guyanor action B ●	14,25	14,25
High Co. ●	164	164
Infonie	94	94
Joliez-Regol ●	73,90	73,90
Mille Amis	60	60
Naturex	79	80
Olitec	1249	1249
Picogiga ●	205	205
Proxidis	19	19,10
RZI Santé	421	422
Stelax	7,75	7,75

HORS-COTE

Une sélection. Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 28 AOUT

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
Eridania-Béghin CI ◆	145	745
Credit Gén.Ind. ◆	8,50	8,50
Générale Occidentale ◆	178	178
Mumm ◆	998	998
Sté lecteurs du Monde ◆	150	150
Via Crédit (Banque) ◆	25,30	25,30

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

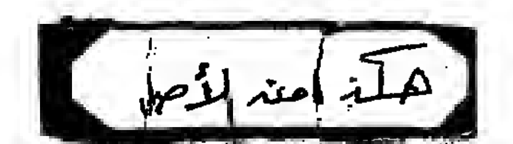
SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ● cours précédent; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SICAV et FCP

Une sélection
Cours de clôture le 27 août

VALEURS	Émission Frais incl.	Rachat net
AGIPI		
Agipi Ambition (Axa)	144,94	[illegible]
Agipi Actions (Axa)	120,18	[illegible]
BANQUES POPULAIRES		
Valorg	2444,06	[illegible]
BNP — 3615 BNP		
Natio Court Terme	14260	[illegible]
Natio Epargne	2223,99	[illegible]
Natio Ep. Capital C/D	17126,18	[illegible]
Natio Ep. Croissance	3257,81	[illegible]
Natio Ep. Patrimoine	142,88	[illegible]
Natio Epargne Retraite	161,32	[illegible]
Natio Epargne Trésor	11283,22	[illegible]
Natio Euro Valeurs	1073,83	[illegible]
Natio Euro Oblig.	1020,28	[illegible]
Natio Euro Oppor.	1110,46	[illegible]
Natio Inter	2216,49	[illegible]
Natio Opportunités	199,48	[illegible]
Natio Revenus	1110,07	[illegible]
Natio Sécurité	11484,30	[illegible]
Natio Valeurs	1379,79	[illegible]
BRED BANQUE POPULAIRE		
Moneden	92783,34	[illegible]
Oblig. ttes caté.	271,09	[illegible]
CDC·GESTION (Groupe Caisse des Dépôts)		
Livret Bourse Inv. D	842,49	[illegible]
Nord Sud Dévelop. C ●	2648,82	[illegible]
Nord Sud Dévelop. D ●	2502,85	[illegible]
MULTI-PROMOTEURS CCBP-CDC		
Patrimoine Retraite C	313,28	[illegible]
Patrimoine Retraite D	303,81	[illegible]
Sicav Associations C	2430,65	[illegible]
CDC TRÉSOR		
Fonsicav C	19736,27	[illegible]
Mutual. dépôts Sicav C	19375,30	[illegible]
CAISSE D'EPARGNE		
Écur. Act. Futur D PEA	283,67	[illegible]
Écur. Capitalisation C	253,05	[illegible]
Écur. Expansion C	83214,09	[illegible]
Écur. Géovaleurs C	3660,96	[illegible]
Écur. Investis. D PEA	228,09	[illegible]
Écur. Monépremière	11376,38	[illegible]
Écur. Monétaire C	13084,40	[illegible]
Écur. Monétaire D	12461,22	[illegible]
Écur. Trésorerie C	321,28	[illegible]
Écur. Trésorerie D	308,81	[illegible]
Écur. Trimestriel D	1998,95	[illegible]
Éparcourt-Sicav D	192,83	[illegible]
Géoptim C	12757,18	[illegible]
Géoptim D	11717,98	[illegible]
Horizon C	2292,78	[illegible]
Prévoyance Écur. D	105,25	[illegible]
Sensipremière C	13162,32	[illegible]
Fonds communs de placements		
Écur. Capipremière C	12072,49	[illegible]
Écur. Sécuripremière C	12019,47	[illegible]
CNCA (INDOCAM Asset Management)		
Amplia ◇	120172,56	[illegible]
Atout Amérique	198,35	[illegible]
Atout Asie	115,85	[illegible]
Atout Futur C	814,61	[illegible]
Atout Futur D	766,85	[illegible]
Coexis	1959	[illegible]
Dieze	2182,99	[illegible]
Elicash ◇	953869,75	[illegible]
Epargne-Unie	214,94	[illegible]
Eurodyn	2689,89	[illegible]
Indicia ●	1770,43	[illegible]
Moné.JC ◇	11998,04	[illegible]
Moné.JD ◇	11616,62	[illegible]
Oblifutur C	548,24	[illegible]
Oblifutur D	525,39	[illegible]
Oraction	1820,72	[illegible]
Revenu-Vert	1204,87	[illegible]
Sévéa ●	118,39	[illegible]
Synthésis	18191,62	[illegible]
Uni Association ◇	121,20	[illegible]
Uni Foncier	1423,98	[illegible]
Uni France	873,14	[illegible]
Uni Garantie C	1898,25	[illegible]
Uni Garantie D	1451,86	[illegible]
Uni Régions	1789,98	[illegible]
Univar C ◇	310,88	[illegible]
Univar D ◇	297,93	[illegible]
Univers Actions	255,31	[illegible]
Univers-Obligations	250,28	[illegible]
CIC BANQUES		
Francic	746,77	725,02
Francic Pierre	139,53	135,47
Francic Régions	1982,64	1924,89
CIC PARIS		
Associc	1124,01	1124,01
Cicamonde	1621,38	1574,16
Converticic	412,35	406,26
Ecocic	1778,88	1727,07
Mensuelcic	10180,46	10079,66
Oblicic Mondial	4021,67	3962,24
Oblicic Régions	1173,31	1155,97
Rentacic	164,90	162,46
CRÉDIT LYONNAIS		
Eurco Solidarité	1389,05	1375,30
Lion 20000 C	17228,40	17228,40
Lion 20000 D	16526,64	16526,64
Lion Associations C	11099,09	11099,09
Lion Associations D	11099,09	11099,09
Lion Court Terme C	26526,30	26526,30
Lion Court Terme D	24052,38	24052,38
Lion Plus C	1575,17	1544,28
Lion Plus D	1502,56	1473,10
Lion Trésor	2453,78	2429,49
Oblilion	2166,90	2145,45
Sicav 5000	742,83	728,26
Slivafrance	1249,69	1225,19
Slivam	596,68	584,98
Slivarente	245,71	240,89
Slivinter	823,34	807,29
Trilion	5209,92	5143,06
Crédit Mutuel		
Avenir Alizes	2356,68	2310,47
CM Option Dynamique	133,70	131,09
CM Option Equilibre	262,51	259,59
Créd.Mut.Mid.Act.Fr.	163,43	159,06
Créd.Mut.Ep.Cour.T.	923,98	923,98
Créd.Mut.Ep.Ind.C	143,77	139,92
Créd.Mut.Ep.J	23031,45	23031,45
Créd.Mut.Ep.Monde	1721,85	1675,77
Créd.Mut.Ep.Oblig.	1881,31	1844,42
Créd.Mut.Ep.Quatre	1107,90	1086,18
Fonds communs de placements		
CM Option Modération	101,89	100,88
LCF E. DE ROTHSCHILD BANQUE		
Asie 2000	939,68	899,22
Saint-Honoré Capital	19974,13	19392,36
St-Honoré March. Emer.	990,81	948,14
St-Honoré Pacifique	802,22	767,67
LEGAL & GENERAL BANK		
Sécuritaux	1838,98	1838,98
Stratégie Actions	1172,16	1127,08
Stratégie Rendement	1987,56	1925
LA POSTE		
Amplitude Amérique	120,99	118,04
Amplitude Europe C	164,15	160,15
Amplitude Europe D	161,41	157,47
Amplitude Monde C	1089,13	1062,57
Amplitude Monde D	1039,04	1013,70
Amplitude Pacifique	114,62	111,82
Eancial D PEA	183,65	179,17
Émergence Poste D PEA	153,28	149,54
Géobilys C	660,27	650,51
Géobilys D	624,70	615,47
Kaleis Dynamisme	1111,74	1089,94
Kaleis Equilibre	1075,86	1054,76
Kaleis Sérénité	1042,97	1032,64
Latitude C	149,07	149,07
Latitude D	135,81	135,81
Oblitys D	622,20	613
Plénitude D PEA	208,28	203,20
Poste Gestion C	14926,13	14926,13
Revenus Trimestr. D	5222,78	3171,07
Solstice D	2367,94	2362,03
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE ASSET MANAGEMENT		
Actimonétaire C	35141,72	38147,72
Actimonétaire D	31062,73	31062,73
Cadence 1 D	1073,50	1062,87
Cadence 2 D	1063,20	1052,67
Cadence 3 D	1063,88	1053,35
Capimonétaire C	412,18	411,77
Capimonétaire D	371,91	371,54
Sogeoblig C/D	9299,86	9207,78
Interoblig C	7551,06	7476,30
Interselection France D	734,43	720,08
S.G. France opport. C	2068,02	2027,47
S.G. France opport. D	1974,18	1935,47
Sogenfrance C	1894,75	1857,60
Sogenfrance D	1731,90	1697,94
Sogepargne D	314,50	311,39
Soginter C	2611,72	2566,39
Fonds communs de placements		
Favor D ●	1598,55	1537,07
Sogeliance D	1693,78	1677,01
Sogenfrance Tempo D	211,55	207,40

SYMBOLES
◇ cours du jour; ● cours précédent.



FOOTBALL Les joueurs du Paris Saint-Germain ont réussi, mercredi 27 août, à rattraper la gaffe commise par leurs dirigeants lors du match aller, en obtenant leur qualification pour la Ligue des champions aux dépens des Roumains du Steaua Bucarest. ● UNE MI-TEMPS a suffi aux Parisiens pour remonter le handicap de trois buts imposé par l'Union européenne de football (UEFA) après le match aller, puisqu'ils menaient 4 buts à 0 après quarante-cinq minutes da jeu. Ils se sont finalement imposés 5-0 sans avoir véritablement été mis en danger. ● LE CAPITAINE brésilien Rai s'est montré très efficace en inscrivant trois buts et en mobilisant ses équipiers. Les 43 000 spectateurs présents au Parc des Princes pour cette soirée de fête n'ont pas ménagé leur soutien. Des supporteurs ont prolongé leur sortie en manifestant leur joie sur les Champs-Elysées.

Les joueurs du Paris-Saint-Germain ont accompli leur mission impossible

Dans un Parc des Princes transformé en stade brésilien, les coéquipiers de Rai ont réussi à remonter le handicap de trois buts infligé par l'UEFA. Ils ont battu le club roumain du Steaua Bucarest (5-0), et se sont qualifiés pour la suite de la Ligue des Champions

C'EST UNE FÊTE, gigantesque, qui va se terminer tard dans la nuit moite de Paris. Une fête qui restera dans la mémoire collective des amateurs de football et d'émotions fortes. Plus de 43 000 invités, installés dans les tribunes d'un Parc des Princes transformé, l'espace d'une soirée exceptionnelle, en bateau ivre. Après le succès des JMJ à Paris, voici venu le temps de la JPJ, la Journée parisienne de la joie. Avec en vedette une équipe, ou plutôt un groupe, soudé dans l'adversité, qui va réussir une missioo que beaucoup estimaient impossible.



FOOTBALL

Ce qui, il y a quelques semaines, ne devait constituer qu'un amuse-gueule européen pour le Paris-Saint-Germain devenait soudain le match de l'année. Les raisons sont connues : une énorme erreur administrative commise par un dirigeant parisien, un jooeur officiellement suspendu présent sur la pelouse de Bucarest, une punition logique de l'UEFA, un match aller perdu sur tapis vert 3-0, et voilà comment une simple rencontre de tour préliminaire programmé au mois d'août devient un évènement majeur.

Pour se qualifier et rejoindre les vrais « grands » d'Europe dans la plus prestigieuse des trois Coupes européennes, cet ambitieux PSG se devait de l'emporter 4-0 face au Steaua. Mission impossible ? La formidable campagne de « teasing » orchestrée par les médias à l'approche de ce match retour peut être considéré comme une merveille du genre. *« Peuple de Paris, debout ! Dans l'adversité, seul contre tous, joueurs roumains et instance internationale, lève-toi et marque ! »* Relayé sur les ondes, les écrans et à longueur de colonnes, ce message a été bien reçu par un public parisien qui adore ces ambiances de corrida où tout peut basculer.

Dans la jeune histoire du club parisien, quelques matches de championnat et de Coupes d'Europe sont déjà entrés dans la mémoire collective depuis le milieu des années 70. Le choc du 18 mars 1993 face au Real Madrid restait, jusqu'à ce *27 août 1997, le souvenir le plus poignant*. Une sorte de fusion entre un public difficile et une équipe ambitieuse. Battus (3-1) à Madrid, les Parisiens, entraînés à l'époque par le Portugais Artur Jorge, l'avaient emporté (4-1) au Parc des Princes, devant 46 000 spectateurs ivres de bonheur.

Face au Steaua, la tâche semblait encore plus délicate. La joie collective o'en a été que plus forte. Pendant tout le match, phénomène rarissime à Paris, le public a poussé, vibré, communié avec son équipe. Et peu importe que les visiteurs d'un soir aient eu l'air de pathétiques fantômes vêtus de rouge. Peu importe que ces joueurs du Steaua aient oublié les fondamentaux du football de haut niveau, qu'ils aient perdu tous leurs duels, qu'ils o'aient pas su ce que tacler ou se replacer veulent dire.

En l'espace d'une mi-temps, ce *PSG déchaîné qui alignait cinq* joueurs à vocation offensive (le duo Maurice-Simone en pointe soutenu par le trio Gava-Leonardo-Rai) avait réglé la note, sans laisser de pourboire. Quatre buts inscrits, aucun encaissé, un tourbillon d'attaques, une agressivité conquérante, bref, une première période spectaculaire à souhait.

Emmenés par un Rai époustouflant, les Parisiens ont écrit sur la pelouse un scénario parfait. Un penalty sifflé pour une faute commise sur Florian Maurice et transformé par Rai dès la 2e minute constituait *une mise en bouche idéale suivie* d'une spécialité brésilienne savoureuse, à savoir un corner de Leonardo ponctué d'une tête victorieuse de Rai. Quelques *antipasti* italiens ensuite avec un superbe but signé Marco Simooe à la suite d'un tir tendu en pivot, et enfin les friandises avec un contre parfaitement conclu par Florian Maurice : 4-0 après quarante-deux minotes de jeu, les jeux sont faits, rien ne va plus...

Pour être juste, il faut rappeler que ce score inespéré acquis en si peu de temps a été rendu possible *par deux exploits signés Christophe* Revault. Pour son baptême européen au Parc, le jeune gardien nouveau venu au PSG jouait gros. En s'interposant avec grande classe sur un tir de Damian Militaru, puis sur un autre de Iosif Rotariu, le gardien vêtu de noir a sauvé son équipe. Et surtout gagné la confiance d'un public qui o'a pas oublié tout ce que soo prédécesseur Bernard Lama avait apporté en matière de calme, de sûreté et de présence pendant de longues années dans le but parisien.

En deuxième période, face à des Roumains toujours aussi timorés, les *Parisiens allaient inscrire un cinquième* et dernier but, copie conforme du deuxième avec un centre de Leonardo et une *tête de* Rai. A ce moment précis, il flottait comme un air brésilien dans les tribunes eo délire. *« Je n'ai jamais connu le Parc comme ça. Ce soir, c'était le plus beau stade du monde ! »* déclarait Ricardo, qui en a pourtant vu d'autres en *Seleçao*, après cette reocontre appelée à rentrer dans l'histoire. *« Le penalty sifflé en tout début de match ne nous a pas libéré puisque mes joueurs étaient libérés dès leur entrée sur le terrain ! Un tel état d'esprit vaut toutes les stratégies... »*

Peodant que les « *Merci Paris, merci Paris !* » dévalaient encore des tribunes, Michel Denisot savourait cette soirée particulière : *« Ce qui nous arrive est une réussite collective, et le public y a pris sa part. La faute de Bucarest n'est pas oubliée, mais je constate surtout que l'erreur individuelle commise n'a pas empêché la marche en avant du club. Depuis le début de la saison, j'affirme que le PSG possède un très bel effectif... »* Uo effectif à la hauteur de ses ambitions, qui sont grandes.

La Ligue des champioos, cette compétitioo aussi lucrative que prestigieuse, débute le 17 septembre avec un système de poules réunissant le gratin du football européen. Le Paris Saint-Germain, vainqueur de la Coupe des coupes en 1995 et finaliste de cette même compétitioo un an plus tard, en fait logiquemeot partie. *Remporter la plus belle des* trois coupes d'Europe est, depuis des semaines, l'objectif avoué de ce *PSG sérieusement renforcé* à l'intersaison.

Mais le triomphe obtenu face une fantomatique formatioo roumaine dans un contexte particulier ne doit pas faire oublier les lacunes et les moments de faiblesse dont foot parfois preuve les joueurs de Ricardo. En attendant, le public parisien a vécu une soirée inoubliable et s'apprête à participer à cette Ligue des champions dans un Parc des Princes qui risque de résonner des airs de samba, pour le plus grand bonheur de Ricardo.

Alain Constant

Barcelone et Newcastle qualifiés dans la douleur

Le FC Barcelone (Espagne) a peiné pour se débarrasser du club letton *Stonko Riga dans le tour préliminaire de la Ligue des champions. Diffi*ciles vainqueurs an match aller (3-2), les Catalans se sont imposés (1-0) à Riga grâce à un but de l'ancien Monégasque Sonny Anderson. Newcastle (Angleterre) a dû attendre la dernière minute de la prolongation face au Croatia Zagreb pour obtenir son billet pour la Ligue des champions. Réduits à dix depuis la fin de la première mi-temps, les Croates avaient refait leur retard du match aller à la fin du temps réglementaire (2-1). Temure Ketsbaïa a finalement incrit le but de la qualification pour Newcastle. La principale surprise du tour préliminaire est venue de Moscou, où le Spartak n'a pas réussi à se défaire des Slovaques du FC Kosice. Battus (2-1) au match aller, les champions de Russie n'ont pu inscrire le moindre but sur leur pelouse. Les Glasgow Rangers (Ecosse) figurent également parmi les victimes du tour préliminaire après leur match nul (1-1) face aux Suédois de Göteborg. Les autres qualifiés sont Rosenborg (Norvège), Besiktas et Galatasaray d'Istanbul (Turquie), Olympiakos du Pirée (Grèce), Sparta Prague (République tchèque), Dynamo Kiev (Ukraine), Feyenoord Rotterdam (Pays-Bas), Bayer Leverkusen (Allemagne), Sporting du Portugal et Liers (Belgique). Le tirage au sort des groupes de la Ligue a lieu vendredi 29 août, et les premiers matchs sont prévus le 17 septembre.

Un capitaine-courage surnommé Rai

CET HOMME est un exemple. De volonté, de courage, d'intelligence. Il o'a pourtant plus rien à prouver depuis longtemps. Mais à le voir ainsi se démener sur la pelouse du Parc des Princes, entraînant de la voix et du geste ses coéquipiers à l'assaut du camp roumain, oo le prendrait volontiers pour un oouvel arrivant désireux de se faire une place au soleil.

Souza Vieira de Oliveira, dit Rai, est un géant du football. Il a été capitaine de la *Seleçoo*, l'équipe nationale du Brésil. Meneur de jeu du Sao Paolo Futebol Clube qui fut, au début des années 90, le meilleur club du monde (deux fois vainqueur de la coupe Intercontinentale contre le champioo d'Europe).

Rai s'est forgé un palmarès en or avant de débarquer à Paris, il y a quatre ans déjà. Depuis, le Brésilien fait le bonheur du Paris *Saint-Germain, en compagnie de plusieurs* compatriotes : Ricardo et Valdo aotrefois ; Edmilson et Leonardo aujourd'hui.

Le Brésil est d'ailleurs à l'honneur en cette soirée de folie, dans un Parc des Princes devenu une petite réplique moderne du Maracana, le stade géant et légendaire de Rio de Janeiro. Parce que Rai, capitaine-courage, livre l'un des plus grands matches de sa somptueuse carrière.

BUTEUR D'EXCEPTION

Un penalty, deux coups de tête victorieux, le voilà transformé en buteur d'exception, qualité qui s'ajoute à celles de meneur de jeu lucide, et même de guerrier impressionoant.

Le Brésil à l'honneur parce que Nascimento de Araujo, dit Leonardo, titulaire indiscutable d'une *seleçao* qui fait rêver les foules du monde entier, a revêtu son habit de lumière à l'occasion de ce qui pourrait être soo dernier match sous le maillot do PSG. *Arrivé du Japon à Paris*, et *déjà en passe* d'être transféré au Milan AC après une seule saison, Leonardo veut remercier une dernière fois un public sous le charme qui o'arrête pas de scander *« Leo à Paris ! »*. Absent lors du match-aller à Bucarest, Leooardo apporte, sur la pelouse du Parc, sa phéooménale vision du jeu, offrant avec délectatioo buts et occasions à ses coéquipiers.

Après le triomphe, les deux Brésiliens, héros d'une soirée particulière, sauront trouver les mots justes pour libérer leurs émotions. *« Je n'ai connu que de bons moments dans ce club. Et cette saison, le PSG offre beaucoup de possibilités offensives, ce qui permet de dévelapper un jeu qui me donne du plaisir... »*, assure Leonardo.

Rai, de soo côté, en appelle au Tout-Puissant : *« Dieu a joué un rôle dans ce match. Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire ressentir de telles émotians. Ce groupe est très fort mentalement. Comme je suis un ancien du PSG, que je connais bien le club, je me sens à l'aise pour faire passer des messages, et le groupe est très réceptif. En tout cas, c'est dans ce genre d'ambiance que l'an se sent vraiment privilégié de faire ce métier. Ce sair, nos supporteurs ont été un peu brésiliens ! »*

ÉLÉMENT STABILISATEUR

De sa voix douce, Rai a parlé de son bonheur, de sa fierté de voir un club, qu'il a appris à aimer, se qualifier dans des conditions exceptionnelles. *Dans quelques mois, il rentrera* au Brésil. Définitivement. En attendant, le PSG a la chance de pouvoir compter sur un tel personnage. Durant les périodes de crise qu'a connues le club parisien depuis quelques années, Rai a toujours été un élément stabilisateur, un homme dont l'aura intellectuelle constitue un repère précieux pour ses coéquipiers.

Les autres joueurs l'écoutent, le suivent et surtout croient en ses qualités. *« Le club n'a jamais été aussi soudé qu'actuellement*, note le Brésilien. *Cette qualificatian, je la dédie aussi à Patrice Loko. Il nous manque. »*

AL. C.

La joie des supporteurs

Plusieurs ceotaines de supporteurs du Paris-Saint-Germain se sont retrouvés sur les Champs-Elysées, dans la ouit do mercredi 27 août, pour fêter la qualification de leur équipe en Ligue des Champions. Klaxons, cris de joie et chansons triomphales : le bonheur des fans parisiens était à la hauteor de lenr accablement après l'annonce de la gaffe des dirigeants du PSG lors du mach aller de Bucarest. La foule en liesse a célébré l'événement comme s'il s'agissait d'une victoire en Coupe d'Europe. Les CRS ont dû intervenir pour rétablir la circulation. Auparavant, les 43 000 spectateurs du Parc des Princes avaient réservé noe longue ovation à leurs héros d'un soir.

Frédéric Magné champion du monde de keirin

LORS des championnats du monde de cyclisme sur piste, Frédéric Magné a gagné, mercredi 27 août, à Perth (Australie), la première médaille d'or du camp français dans le keirin, épreuve de sprint long, d'origine japonaise, qui est disputée en peloton. Le Tourangeau a dominé l'Italieo Roberto Chiappa et l'Allemand Jens Fiedler. *Frédéric Magné (28 ans) compte désormais* deux médailles d'or et deux de bronze en keirin, et quatre d'or en tandem. Dans le kilomètre, Arnaud Tournant est quatrième de l'épreuve remportée par l'Australien Shane Kelly.

■ **LOTO : résultats des tirages n 69 du mercredi 27 août. Premier tirage :** 6, 9, 15, 28, 43, 46 ; complémentaire : 27. Pas de gagnant pour 6 bons ouméros ; 5 numéros, plus le complémeotaire : 73 605 F ; 5 ouméros : 5 675 F ; 4 ouméros : 126 F ; 3 numéros : 14 F.
Second tirage : 8, 13, 31, 34, 37, 41 ; complémentaire : 29. Rapport pour 6 ouméros : 15 091 590 F ; 5 ouméros plus le complémeotaire : 73 605 F ; 5 numéros : 5 955 F ; 4 ouméros : 149 F ; 3 ouméros : 16 F.

A l'US Open de tennis, Tim Henman élimine Thomas Muster

NEW YORK
de notre envoyée spéciale

Le central de Flushing Meadows est le cratère de leur fièvre. Thomas Muster est la lave, il vomit sa puissance, *éructe* ses passioos. Tim Henman est le feu, il souffle son ardeur, sa fougue crépite. C'est du tennis, do beau jeu, de ces matches qui fascinent et pincent les *nerfs à chaque coup de raquette*. Le fameux hasard qui traîne toujours lors des tirages au sort a désigné un premier tour entre l'Autrichien Thomas Muster, tête de série n° 5 et le Britannique Tim Henman, 21e joueur moodial et héros de Wimbledon *puisque* quart-finaliste local depuis deux ans.

TENNIS

Henman est un fleurettiste à la volée *élégante*. Muster est une des têtes de lard des courts. Sa robuste propension à servir un jeu jusqu'au-boutiste, quitte à s'effondrer sur le terrain, force le respect, mais aussi parfois l'agacement de ses adversaires. Le choc est paradoxal. A New York, Thomas Muster est considéré comme un monstre, mais, curieusement, New York ne l'aime pas.

Copains depuis peu, les deux hommes se rencontrent en compétition pour la première fois. Il n'y a pas de scène d'observation. Tim tient sa mise en jeu et dompte la résistance de Muster en happant ses balles lourdes après leur rebond. *Muster galope, Tim s'enhardit*. La balle o'est jamais donnée pour morte. Elle est cueillie au bout d'une amortie pour être giflée, puis redonnée en soufflet. Le smash o'est pas suffisant. Il faut en claquer un autre en cassant le poignet pour trouver l'angle improbable.

TOUS APPLAUDIS

Le premier set est enlevé par Henman en vingt minutes. Le public gronde et attend la bagarre. Il o'y en aura que dans le jeu, âpre mais jamais brutal. Les joueurs s'applaudissent, discutent même, après un beau point. *Le juge de chaise* o'est pas oublié, pris à témoin après un passing-shot tiré en bout de course comme cette amortie caressée le long du filet. En s'entraînant ensemble, Tim et Thomas se sont trouvés un sens de l'humour assez proche, tendance pince-sans-rire.

Aujourd'hui, tous deux se sont régalés. Tim est resté flegmatique, Thomas s'est amusé. Heureux comme un enfant, il a tonné de rire. Après un point acharné, les deux hommes rivés à la volée, Muster a été repoussé par un lob au fin fond du court, puis Henman l'a fait cavaler vers l'avant. Muster a perdu le point, mais il a poursuivi sa course aux trousses d'Henman qui est allé se réfugier derrière un muret.

Mercredi, le public a découvert un autre Muster et s'est pris à son jeu. Cela lui a mis du baume au cœur. Lui, le anti-héros, il s'est senti aimé et il a joué encore plus fort, croisant les coups de son poignet de gaucher. Il a pris le troisième set et Tim Henman a coiffé sa mèche brune. Il ne s'est pas départi de son calme et s'est rué à la volée trop souvent pour voir lui échapper le match (6-3, 7-6 [7-3], 4-6, 6-4).

Au deuxième tour, le Britannique rencootrera, vendredi 29 août, un autre apôtre du service-volée, le Sud-Africain Wayne Ferreira. Uoe partie en miroir qui l'effraie plus que la rencontre avec Thomas Muster. Demi-dieu adulé par les midinettes anglaises, Tim Henman n'est pourtant plus un novice des tournois du Grand Chelem : il en a disputé dix. A vingt-deux ans, il vient à l'US Open pour la troisième fois. C'est ici qu'il a pris la plus grande leçon de tennis de sa vie, il y a un an. Il s'était taillé un chemin jusqu'aux huitièmes de finale où il avait rencontré Stefan Edberg. Au futur retraité, au plus défenseur de l'art en voie de disparition du tennis de l'offensive, il avait pris un set.

« Cette rencontre a été primordiale dans sa carrière, explique David Felgate, l'entraîneur d'Henman. *Il s'est rendu compte qu'il était en droit d'aller vers le filet tout le temps à condition qu'il en ait la capacité. »* Tim Henman s'est tissé un jeu d'attaque plus varié. Son service, par exemple, était parfaitement sculpté, mais son profil était d'une affligeante banalité. Du lancer à la frappe, il en a redessiné les contours. Il sait viser sur le ventre de l'adversaire, lever la balle, la claquer, la retenir, la frôler. *Son jeu de jambes* est plus alerte, à force de plier les genoux il les a rendus plus agiles. Sa panoplie de volées s'est étoffée. *Mercredi, aussi, il* a pu rendre sans rougir des coups du fond du court.

Bénédicte Mathieu

Sandrine Testud surclasse Iva Majoli

Sandrine Testud a battu, mercredi, la Croate Iva Majoli, tête de série n° 4, au deuxième tour de l'US Open (6-4, 2-6, 6-1). La Française avait déjà battu la championne de Roland-Garros, le 22 août, en demi-finale du tournoi d'Atlanta, avant de perdre en finale contre l'Américaine Lindsay Davenport. Mary Pierce s'est qualifiée pour le troisième tour sur forfait de son adversaire, l'Italienne Silvia Farina, alors que la Française menait 6-2, 3-0. La Sud-Africaine Amanda Coetzer a éliminé Alexia Dechaume-Balleret (6-1, 6-1) et l'Italienne Flora Perfetti a battu Sarah Pitkowski (6-4, 6-3).

***Chez les messieurs, Cédric Pioline a dominé* au premier tour le Néerlandais Peter Wessels (6-4, 6-2, 6-2) et Lionel Roux a difficilement battu l'Autrichien Gilbert Schaller (4-6, 0-6, 6-3, 6-2, 6-1). Jérôme Golmard a abandonné alors qu'il était mené 7-6, 6-2, 1-0 par l'Australien Mark Philippoussis.**

Albert du Roy, directeur général adjoint

« Les journaux de France 2 seront très différents de leurs concurrents »

Le nouveau responsable de la rédaction explique au « Monde » comment il va rénover le traitement de l'information

Sous la houlette d'Albert du Roy, les journaux télévisés de France 2 devront s'adresser « à tous les publics », mieux hiérarchiser les sujets présentés à l'antenne, utiliser le spectacle comme *« un moyen et non une fin »* et ouvrir davantage le cercle des experts invités à témoigner. Le « 13 heures » devrait comporter davantage d'aspects magazine et pratique, tandis que le « 20 heures » sera décliné en trois séquences : *« actualité, éclairage, découverte »*. Patrick Chêne continuera à présenter le premier, tandis qu'Albert du Roy se réserve le choix des deux présentateurs du second, entre Béatrice Schönberg, Daniel Bilalian et Bruno Masure. En ce qui concerne les grilles de rentrée, France 2 devrait favoriser la fiction, avec cinq soirées par semaine. Michel Drucker animera désormais son émission le dimanche, tandis que Jean-Luc Delarue sera à l'antenne chaque jour de la semaine.

EN DONNANT à Albert du Roy le titre de directeur général adjoint chargé de la rédaction sur France 2, le président de France Télévision, Xavier Gouyou Beauchamps, a marqué l'importance qu'il entend accorder à l'information sur la chaîne publique. Nommé le 2 juillet, Albert du Roy, cinquante-neuf ans, qui a notamment collaboré à Europe 1 et à *L'Express* avant de diriger les rédactions d'Antenne 2, de *L'Expansion* et de *L'Evénement du jeudi*, a passé son été à réfléchir à une rénovation du traitement de l'information sur France 2. Il en a présenté les grandes lignes lors d'une réunion des trois cents journalistes de la rédaction qui s'est tenue mercredi 27 août, en fin de journée.

« Quelle doit être, selon vous, la spécificité de l'information sur une chaîne du service public ?

– Au-delà des principes de base que sont l'indépendance à l'égard des pouvoirs et le respect du pluralisme des idées, je dirais que nous ne sommes pas là pour dire aux gens ce qu'ils doivent penser, mais pour leur dire ce qu'ils doivent savoir pour penser par eux-mêmes. A part cela, j'ai défini cinq lignes de force. D'abord, France 2 s'adresse à tous les publics, l'élite, le peuple, la ville, la campagne, les jeunes et les vieux ; aux « Mimiles » aussi bien qu'aux « crânes d'œufs » comme on le dit dans cette rédaction.

» Deuxièmement, les journaux et les magazines ne doivent pas seulement répondre aux attentes des publics mais aussi à leurs besoins. Je veux prouver que la logique de l'information et la logique de l'audience ne sont pas incompatibles. Ce que je résume en disant : l'audience pour l'audience, quel intérêt ? La qualité sans l'audience, quel gâchis ! Il faut savoir rendre attractif ce qui est austère et proche ce qui est lointain.

» Troisièmement, il faut une sélection rigoureuse des sujets et les hiérarchiser avec pertinence. Quatrièmement, la place du spectaculaire est essentielle, à condition d'être considéré comme un moyen de faire connaître une information mais en aucun cas comme une fin. Enfin, nous devons élargir le cercle de ceux qui parlent et ne pas nous contenter d'interroger les décideurs et les experts. Il ne s'agit pas pour autant de multiplier les micros-trottoirs, mais d'inviter les gens qui ont l'expérience d'une situation ou d'un problème.

– Comment cette réforme s'appliquera-t-elle dans le déroulement des journaux ?



ALBERT DU ROY

– Je me suis essentiellement attaché à la réforme de ceux de 13 heures et de 20 heures. Il s'agira de deux journaux qui seront très différents entre eux et aussi de ceux de la concurrence. Pour celui de la mi-journée, les mots-clés sont actualité, convivialité et utilité. Les dix premières minutes seront consacrées à un tour complet de l'actualité de la nuit et de la matinée. Ensuite, une séquence de vingt-cinq minutes, plutôt magazine, abordera les questions qui intéressent les gens : l'argent, la santé, les loisirs, l'éducation, la consommation. Ces sujets – deux ou trois par journal – se termineront par des conseils pratiques et des adresses. Il s'agit de faire une information de proximité qui se distingue du genre exotisme provincial de TF 1 et de celle de France 3 qui est essentiellement géographique.

– Et le « 20 heures » ?

– Il se décomposera en trois parties consacrées à l'actualité, l'éclairage et la découverte. Après les quinze premières minutes qui doivent correspondre à un journal complet et factuel, une séquence de douze minutes sera réservée à notre apport original à l'actualité du jour. Deux ou trois sujets traités sous forme de reportages, de portraits, de rétrospectives historiques, etc., devront nous permettre d'approfondir sous un angle que nous avons choisi les points forts de l'information du jour. Le jeudi, cette partie sera réservée à l'interview d'une personnalité qui est au cœur de l'actualité. Elle sera réalisée par Arlette Chabot. Le journal s'achèvera sur une séquence consacrée à un éclairage sur l'avenir, la culture ou les sciences, par exemple.

– Avez-vous choisi les présentateurs ?

– Le « 13 heures » sera présenté par Patrick Chêne. En revanche, rien n'est décidé pour le « 20 heures ». Je veux déjà savoir ce que Daniel Bilalian, Bruno Masure et Béatrice Schönberg pensent du journal que je veux faire et s'ils sont disposés à le présenter. Ensuite, je déciderai.

– Quand les téléspectateurs verront-ils sur l'écran les effets de votre réforme ?

– Maintenant que les orientations sont définies, il va falloir organiser la rédaction, dont Gérard Leclerc va prendre la direction à mes côtés. J'ai dressé un organigramme dans lequel il va falloir mettre des noms en plus de ceux des dix-huit personnes que j'ai déjà désignées aux fonctions-clés. Nous devrions être opérationnels à partir de début octobre.

– Que prévoyez-vous pour les magazines ?

– « Polémiques », « Envoyé spécial », « Thé ou café » ne changent pas. Ce qui va être modifié, ce sont les émissions du lundi en deuxième partie de soirée.

– Une fois par mois, Arlette Chabot et Alain Duhamel présenteront une émission qui sera un face-à-face entre deux personnalités politiques. Les autres lundis abriteront une émission forum conduite par Paul Amar. Mais le renouvellement des magazines sera le chantier de l'année prochaine. »

Propos recueillis par Françoise Chirot

Grilles de rentrée : France 2 met l'accent sur la fiction, France 3 sur les magazines

EN DÉVOILANT séparément, mercredi 27 et jeudi 28 août, les nouveaux programmes de France 2 et de France 3, Xavier Gouyou Beauchamps, président de France Télévision, a voulu souligner *« la personnalité propre »* de chacune des deux chaînes dans leur mission commune de service public. Rappelant que *« la télévision publique s'adresse à tout le public et à tous les publics, et non pas à telle ou telle cible publicitaire »*, M. Gouyou Beauchamps a souhaité répondre au ministre de la culture et de la communication, Catherine Trautmann, qui avait appelé, mardi, *« l'audiovisuel public »* à *« marquer sa différence »* avec les chaînes commerciales (*Le Monde* du 28 août).

« La télévision publique ne recherche pas l'audience à tout prix, a-t-il affirmé. *Elle ne souhaite pas, en cela, s'éloigner de ce que l'on attend d'elle. »* C'est la *« défense des valeurs liées à notre tradition démocratique que l'on retrouve dans tous les aspects de notre programmation, y compris les fictions »*, soulignant que, *« dans tous les grands pays d'Europe, il existe une télévision publique forte »* et qu'il faut *« cultiver ce caractère identitaire de l'Europe »*.

En 1997-1998, France 2 n'innove pas que dans le domaine de l'information (*lire ci-dessus*). La fiction occupera cinq soirées par semaine à 20 h 50, dont trois réservées à la production française. *Le Grand Batre* retracera la vie d'une famille en Camargue, et *Entre terre et mer* ancrera son intrigue, à partir de novembre, chez les marins bretons. Une nouvelle série policière, « PJ », sera diffusée trois vendredis de suite en deux parties de cinquante-deux minutes. Soixante-douze épisodes de « Friends », série produite par la Warner, seront également diffusés en semaine à 18 h 15.

DRUCKER « USÉ »

En matière de divertissements, c'est le dédoublement de l'émission de Jean-Luc Delarue qui fait l'événement. Michel Drucker – « usé » par un « Studio Gabriel » en perte de vitesse – lui succède chaque dimanche de 19 heures à 20 heures avec « Drucker & Co » et « Stars & Co ». Jean-Luc Delarue anime, lui, « C'est l'heure » et « C'est toujours l'heure » – magazine axé sur le service de proximité et l'actualité culturelle – à 19 heures du lundi au vendredi.

France 3, elle, a décidé de *« rénover »* ses magazines, d'installer un débat politique en première partie de soirée, et de renforcer son identité régionale. Le magazine d'information « La marche du siècle », encore objet de négociations entre Jean-Marie Cavada, son créateur-animateur, et M. Gouyou Beauchamps, devrait être diffusé un mercredi sur deux à 20 h 50. *« Un accord de principe »* a été trouvé, mais la diffusion de « La marche » reste conditionnée à la *« mise sur pied d'une nouvelle émission »* qu'animerait M. Cavada et dont les termes n'ont pas encore été finalisés. Patrick de Carolis, ex- M 6 et nouveau directeur des magazines et des documentaires de France 3, animera à partir de décembre un magazine de grands reportages.

La rentrée sur France 3, c'est aussi le retour de Christine Ockrent en prime time. Elle concoctera, avec la rédaction de la chaîne, la nouvelle émission politique mensuelle diffusée à 20 h 50. Considéré comme *« un pari risqué »*, ce débat *« inscrira nos interrogations et quelques-unes de nos certitudes dans un contexte européen »*, a expliqué la journaliste.

REDEVANCE « ANTICIPÉE »

La chaîne « optimisera » son vivier constitué de quatre-vingt-trois antennes en régions, grâce à un nouveau réseau numérique. Des émissions nationales y seront réalisées et des sujets régionaux seront diffusés nationalement. « Faut pas rêver », de Sylvain Augier, fera sa rentrée en Haute-Savoie, et une « Une des Unes régionales » clôturera le « 12/13 » national. Enfin, le développement des éditions locales et régionales pourrait *« redémarrer avant la fin de l'année »*, grâce, selon le président de France Télévision, à *« l'anticipation »* budgétaire de la hausse de 5 % de la redevance audiovisuelle annoncée, mardi, par Mme Trautmann.

Florence Amalou

Le PDG de Radio-France se prépare à une rentrée délicate

L'avenir du Mouv' sera un test pour l'autorité de Michel Boyon

MICHEL BOYON, PDG de Radio-France, saisira-t-il l'occasion de la présentation de la grille de rentrée de France-Inter, vendredi 29 août, pour affirmer son autorité et ses ambitions pour son entreprise ? Après un printemps et un été au cours desquels se sont succédés la naissance agitée du Mouv' (la radio pour les jeunes du service public), les grognements dans les couloirs et quelques éclats sur l'antenne, le PDG n'a pas intérêt à faire un faux pas.

Avant son départ en vacances, M. Boyon s'était fait houspiller par le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA). Le 24 juillet, en recevant les responsables de la station, Hervé Bourges, président de l'organisme de régulation s'était interrogé sur les *« pas de clerc, annonces mal maîtrisées ou une crise plus profonde de conception de l'antenne généraliste de France Inter, dont le lent recul en termes d'audience est sans doute symptomatique »*. Et il avait ajouté : *« A quoi doit-on aujourd'hui que le sentiment de confiance qui s'était instauré [entre vous et le personnel] se dégrade ? »*. Auparavant, le CSA avait tout de même donné quitus à M. Boyon pour sa gestion financière de l'entreprise, qui a réalisé un bénéfice de 900 000 francs en 1996. D'ailleurs, les collaborateurs de Radio-France en ont profité puisqu'ils ont tous reçu en juillet 3 500 francs au titre de l'intéressement. Mais cela n'a semble-t-il pas suffi à désamorcer les critiques. *« Dès qu'on introduit des éléments de changement, cela est perturbant. En outre, dans cette maison qui est transparente, les gens ne sont pas enrégimentés. Il y a toujours un bouillonnement, et les collaborateurs ont l'habitude de dire ce qu'ils pensent »*, analyse Michel Boyon, qui se dit *« impavide »* face à cette situation.



Un des endroits sensibles de la Maison ronde est le secteur de l'information. Quelques mutations mal gérées ont déclenché une mini-fronde contre le directeur de la rédaction, Jean-Luc Hees. Une voix faite pour le micro et un regard gris-vert dont il joue admirablement, cet ancien correspondant à l'étranger a accusé le coup. A l'occasion d'un séminaire, qu'il veut organiser en septembre, il souhaite *« ramener de la raison »* dans ses troupes et les remobiliser autour d'une grille où l'information étrangère devrait être valorisée et le traitement de l'actualité économique et sociale prendre un ton nouveau. Du côté des programmes, l'autorité du directeur Jacques Santamaria a été fragilisée par les colères publiques, notamment de Laurent Ruquier et Gérard Miller, lors de l'élaboration de la grille de rentrée.

FRANCE-CULTURE APAISÉE

A France-Culture, en revanche, l'ébullition provoquée au printemps par la nomination de Patrice Gélinet comme directeur semble être retombée. La préparation de la nouvelle grille, qui sera dévoilée en octobre se fait dans le plus grand secret, mais elle ne semble pas déclencher de grandes révoltes. Sauf de la part de quelques septuagénaires, qui en sont écartés pour raison d'âge.

Pour Michel Boyon, le passage le plus difficile reste le Mouv', dernier-né du service public. Aux termes de l'accord passé en juin entre lui et Catherine Trautmann, ministre de la culture et de la communication, la jeune radio devrait faire l'objet d'un premier examen de sa croissance dans la deuxième quinzaine de septembre. *« Il s'agira de voir si le contenu convient à une radio de service public et si les thèmes abordés correspondent à l'attente des jeunes »*, prévoit M. Boyon.

D'ici là, la station va peaufiner ses programmes. Dans l'ancien studio 109 de la Maison ronde, transformé en radio du troisième millénaire, une cinquantaine de jeunes collaborateurs sont installés derrière des écrans où apparaissent Internet, le DAB et le RDS pendant que des lignes multicolores indiquent qu'un disque ou un message sont diffusés à l'antenne. Mais l'ambiance n'y est pas toujours sereine. *« Nous avons commencé trop tôt et il était difficile de maîtriser un nouveau matériel, d'élaborer un nouveau contenu tout cela dans une grille qui n'était pas fixe et avec un personnel censé être polyvalent »*, commente un participant.

Durant l'été, Olivier Nanteau, le directeur du Mouv', qui a l'air fatigué de ceux qui ont été privés de vacances, s'est efforcé de recadrer ses programmes et de discipliner ses troupes. Son objectif est de mettre *« des archipels de contenu dans un grand océan de musique »*. En septembre, l'antenne devrait être rythmée par des rendez-vous toutes les deux heures trente et le traitement de quelques grands thèmes comme le corps, l'emploi ou l'alimentation permettront de donner au Mouv' l'apparence d'un programme.

En réalité, cette radio pour les jeunes embarrasse tout le monde. A l'intérieur de Radio-France, ses détracteurs savent bien qu'il serait délicat d'arrêter cette expérience. A l'extérieur, notamment au Parti socialiste, certains, qui rêvent d'en découdre avec M. Boyon, prônent l'arrêt du Mouv' en posant la même question qu'Ivan Levaï, ancien directeur de l'information de Radio-France dans *Le Monde* : *« Faut-il aujourd'hui encore inventer des radios pour les jeunes, pour les vieux, pour les Auvergnats, les ménagères, les gays ? »*.

Plus prosaïquement, l'avenir du Mouv', et peut-être celui de Michel Boyon se jouera sur le budget et les fréquences. En effet, il faudra bien trouver la quarantaine de millions de francs nécessaires au fonctionnement de cette station et les fréquences qui permettent de la sortir de son ghetto des dix-sept villes moyennes dont seuls actuellement les habitants peuvent l'écouter.

F. Ch.

La télévision « plus forte que la réalité » du cinéaste Jean-Luc Godard

LE TEMPS d'un entretien accordé au *Monde de l'éducation*, le cinéaste Jean-Luc Godard s'imagine patron de chaîne et propose plusieurs solutions radicales pour sortir de cette télévision *« qui ne pose pas les questions évidentes »*.

Constatant que celle-ci est faite par des hommes et par des femmes, Godard s'étonne de ne jamais voir leur corps : *« Je me souviens d'avoir vu une fois Christine Ockrent en Israël. On la voyait debout. Et se révélait le fait qu'elle avait des jambes, qu'elle était faite de chair et de sang. Je voyais quelqu'un d'autre, un être humain, une femme en l'occurrence. »*

Une fois ce corps restauré dans son intégralité à l'écran, le réalisateur suggère, dans le cas où il serait ministre de l'information, de mettre chaque grande chaîne de télévision sous la tutelle d'un grand ministère : *« France 2, par exemple, serait celle de la justice, celle de la guerre serait TF 1, et ainsi de suite. La télévision leur servirait à répandre et à produire les idées qui leur semblent justes et bonnes. Ce serait un véritable ministère au sens religieux du terme.*

» Quand il y aurait une affaire concernant les finances, comme celle où Bernard Tapie est mis en cause, ce serait à FR 3 (...) de diffuser le sujet. (...) Puisque ce sont eux, les ministères, qui dirigent la France, il me semblerait logique de voir à la télévision dans quelle "direction" nous allons. La justice, par exemple, diffuserait, à 14 heures, tous les flagrants délits, régulièrement, automatiquement, dans quantité de tribunaux différents. »

Godard propose également de modifier le contenu des chaînes de sport où l'on verrait des sports connus comme le tennis – *« pas seulement les grands matches, mais aussi les petits, ou les éliminatoires comme celles de Roland-Garros »* –, et d'autres moins connus, comme le canoë ou le volley-ball féminin.

Il créerait également une chaîne du travail où l'on pourrait suivre un ouvrier pendant une heure, et une autre consacrée à la santé où l'on assisterait à une opération, *« puis on verrait le malade rejoindre sa chambre et recevoir un repas qu'il ne peut pas manger. D'abord, parce qu'il est mauvais, ensuite, parce que, même s'il était bon, il ne pourrait pas l'avaler puisqu'on vient de lui ôter l'estomac noué. Et puis on verrait que la brave Martiniquaise qui l'aide à manger ne gagne que 6 000 francs par mois. »*

« MARÉCHAL-ME-VOILÀ »

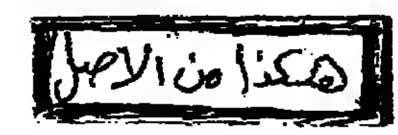
S'il coordonnait une chaîne consacrée à la politique, Godard verrait bien les ministres porter le costume de l'emploi. *« Chaque soir, le ministre interviendrait pour nous donner des nouvelles et faire sa note de synthèse »*, explique-t-il. Elisabeth Guigou porterait un habit à mi-chemin entre la robe noire de l'avocat et l'hermine du procureur, et Jean-Pierre Chevènement serait habillé en *« maréchal-me-voilà »*.

« Je décris une réalité imaginaire mais qui est, je crois, plus forte que la réalité, ajoute le cinéaste. *Ce n'est pas du cirque, loin de là. »*

Le conseil des ministres serait aussi filmé intégralement, avec plusieurs caméras, sous tous les angles, de manière à ce que l'on voie si *« c'est passionnant, ennuyeux ou ridicule, et comment les grandes décisions se prennent »*.

« Cela rendrait peut-être les ministres enfin responsables, conclut Jean-Luc Godard, *et le citoyen-spectateur un peu plus exigeant. Robert Musil ne pourrait plus dire que nous ne sommes pas capables de nous libérer nous-mêmes, et que nous nommons cela une démocratie. »*

★ ***Le Monde de l'éducation, de la culture et de la formation*, septembre 1997, 28 francs (« La télévision », rédacteur en chef invité : Dominique Wolton).**



Pluies à l'ouest, accalmie ailleurs

LE FLUX d'ouest perturbé reste d'actualité pour vendredi. Éclaircies et averses prévaudront sur la plupart des régions. Une oouvelle zone pluvieuse arrivera par l'ouest l'après-midi. Les régions méditerranéennes retrouveront le soleil, mais au prix d'un vent violent.

Bretagne, Pays-de-Loire, Basse-Normandie. – La matinée se passera sous un ciel variable, avec quelques ondées résiduelles. A la mi-journée, le ciel se couvrira en Bretagne et l'après-midi se passera sous la pluie et un vent de sud-ouest, atteignant 80 km/h en rafales. Les pluies gagneront la Basse-Normandie et les Pays-de-Loire en soirée. Il ne fera guère plus de 20 degrés.

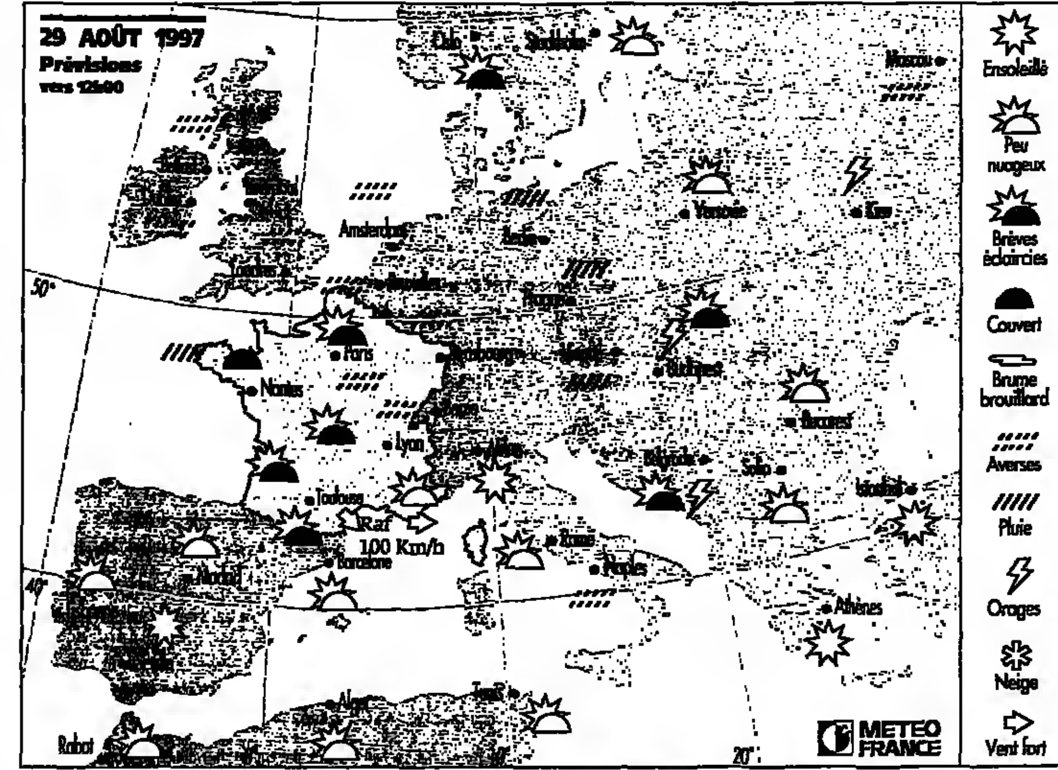
Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. – Après la grisaille matinale présente des Flandres aux Ardennes un temps changeant se mettra en place, avec alternance d'éclaircies et d'averses. En soirée, le ciel se couvrira de la Haute-Normandie à l'Ile-de-France et au Centre. Il fera de 19 à 21 degrés.

Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. – De petites pluies s'attarderont en matinée près des frontières. Ensuite, le soleil percera le rideau nuageux, mais jamais durablement, et des averses se produiront encore. Il fera de 18 à 21 degrés.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. – Le bassin Aquitain connaîtra encore un ciel chargé en matinée. Le ciel offrira ensuite quelques périodes ensoleillées. Il fera de 20 à 23 degrés.

Limonsin, Auvergne, Rhône-Alpes. – Nuages et ondées traîneront une bonne partie de la journée dans les Alpes. Ailleurs, un cocktail d'éclaircies et d'averses se mettra en place. Il fera de 19 à 21 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. – Le soleil sera de retour mais il faudra s'abriter du vent. Les rafales atteindront 80 à 100 km/h du golfe du Lion au Var, 120 km/h en Corse. Il fera de 24 à 27 degrés.



PRÉVISIONS POUR LE 29 AOÛT 1997
Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; * : neige.

				PAPEETE	21/25 S	KIEV	16/23 P	VENISE	19/23 N	LE CAIRE	23/33 S
				POINTE-A-PIT.	25/30 S	LISBONNE	16/25 N	VIENNE	13/19 P	MARRAKECH	20/37 S
				ST-DENIS-RÉ.	17/23 N	LIVERPOOL	14/18 S	**AMÉRIQUES**		NAIROBI	14/21 C
				EUROPE		LONDRES	14/21 P	BRASILIA	13/28 S	PRETORIA	9/24 N
				AMSTERDAM	14/20 P	LUXEMBOURG	11/18 P	BUENOS AIR.	20/28 N	RABAT	17/27 S
FRANCE métropole		NANCY	11/18 N	ATHENES	24/31 S	MADRID	13/25 N	CARACAS	25/32 S	TUNIS	23/30 S
AJACCIO	15/26 S	NANTES	12/21 N	BARCELONE	16/25 N	MILAN	16/26 S	CHICAGO	16/24 N	**ASIE-OCÉANIE**	
BIARRITZ	14/21 N	NICE	17/25 S	BELFAST	12/17 P	MOSCOU	16/26 P	LIMA	19/24 C	BANGKOK	28/36 C
BORDEAUX	13/22 N	PARIS	13/21 N	BELGRADE	15/27 N	MUNICH	9/16 P	LOS ANGELES	18/25 S	BOMBAY	26/29 P
BOURGES	12/19 N	PAU	12/20 N	BERLIN	15/20 P	NAPLES	21/26 P	MEXICO	13/22 N	DJAKARTA	26/31 N
BREST	14/20 P	PERPIGNAN	16/26 S	BERNE	10/18 P	OSLO	17/24 N	MONTREAL	16/21 P	DUBAI	31/39 S
CAEN	14/19 N	RENNES	13/21 N	BRUXELLES	13/20 P	PALMA DE M.	17/27 S	NEW YORK	20/25 N	HANOI	26/31 P
CHERBOURG	12/20 N	ST-ETIENNE	11/19 N	BUCAREST	18/32 N	PRAGUE	12/18 P	SAN FRANCIS.	17/22 S	HONGKONG	26/33 N
CLERMONT-F.	12/19 N	STRASBOURG	12/19 N	BUDAPEST	15/25 S	ROME	17/26 S	SANTIAGO/CHI	8/22 S	JERUSALEM	21/30 S
DIJON	12/19 N	TOULOUSE	14/22 N	COPENHAGUE	19/23 P	SEVILLE	17/31 S	TORONTO	14/22 S	NEW DEHLI	26/30 P
GRENOBLE	11/21 N	TOURS	12/20 N	DUBLIN	10/17 P	SOFIA	17/28 N	WASHINGTON	20/27 N	PEKIN	20/29 S
LILLE	13/20 N	**FRANCE outre-mer**		FRANCFORT	13/19 P	ST-PETERSB.	16/23 N	**AFRIQUE**		SEOUL	26/31 S
LIMOGES	12/18 N	CAYENNE	22/32 N	GENEVE	12/20 P	STOCKHOLM	18/24 N	ALGER	18/29 N	SINGAPOUR	27/31 P
LYON	14/21 N	FORT-DE-FR.	25/30 S	HELSINKI	16/23 N	TENERIFE	17/24 S	DAKAR	26/30 P	SYDNEY	12/21 S
MARSEILLE	16/26 S	NOUMEA	18/22 S	ISTANBUL	23/30 S	VARSOVIE	15/25 N	KINSHASA	20/29 N	TOKYO	24/31 S

Situation le 28 août à 0 heure TU

Prévisions pour 30 août à 0 heure TU

LE CARNET DU VOYAGEUR

■ **ANTILLES.** La compagnie AOM propose des tarifs promotionnels du 1er septembre au 18 octobre sur les vols vers les Antilles (Guadeloupe et Martinique) : de Paris, à partir de 2 290 F, l'aller-retour. Le nombre de places est limité mais il n'y a pas de contraintes de réservation. Du 9 septembre au 31 décembre, la compagnie accepte, à bord de ses vols Paris-Cayenne, sans surcoût un excédent de bagages de 10 kg. Réservations au 0803-00-12-34.

■ **AFRIQUE DU SUD.** Région exceptionnelle pour la variété de sa faune et de sa flore, le parc national du Drakensberg souhaite être inscrit sur la liste du patrimoine mondial établie par l'UNESCO, où ne figure aucun site sud-africain. Le parc abrite 550 cavernes ornées de 30 000 peintures attribuées au peuple San, qui vivait de la chasse et de la cueillette.

VENTES

La famille des faïences d'Apt

MOINS CONNUES que les faïences de Moustiers ou de Marseille, les créations des manufactures de la région d'Apt, dans le Lubéron, oot connu au XVIIIe siècle une grande renommée qui ne se limitait pas à la Provence. Artistiques et non populaires, leur âge d'or se situe de la fin du XVIIIe siècle – vers 1770 – au début du XIXe.

La poterie fait partie des ressources économiques traditionnelles du pays d'Apt, mais les premières pièces de grande qualité sortent d'un four construit en 1728 à Castellet, à douze kilomètres d'Apt. César Moulin, fils d'un faïencier d'Apt, fait venir à Castellet des ouvriers italiens. Utilisant les terres ocres d'Apt et de Roussillon, c'est lui qui met au point cette superbe couleur jaune paille, parfois légèrement orangée, caractéristique de cette production.

STYLE ROCAILLE

Soupières, légumiers, jardinières, fontaines, vaisselle fine ont pour modèle des pièces d'orfèvrerie. Alors qu'un édit de Louis XV prescrit l'envoi au Trésor des objets en or et en argent, les barons de Brancas, les ducs de Villard et les seigneurs de cette région font surmouler leur argenterie pour en garder les modèles.

Les faïenciers d'Apt suivent ceux de Castellet dans cette voie, et ces pièces, d'une finesse exceptionnelle, reproduisent les plus beaux modèles d'orfèvrerie d'inspiration Louis XIV ou Louis XV. Ce qui explique que les grands centres voisins, Moustiers et Marseille, oot très peu influencé la production aptoise.

Vernissés ou émaillés, les modèles originaux subissent peu à peu des modifications qui les rapprochent des silhouettes des faïences classiques. Des statues, des bénitiers, des groupes viennent compléter le répertoire, dont l'ornementation adopte ensuite le style rocaille. Les couleurs évoluent aussi, et au jaune orangé succède un émail jaspé où le noir alterne avec des teintes jaunes plus ou moins claires.

Après la coupure de la Révolution apparaît la production de style Directoire, d'une parfaite sobriété de lignes, toujours dans les mêmes tons de jaune, qui se perpétue sous l'Empire. Cette période voit la naissance d'un nouvel effet, un marbré à prédominance de noir pailleté de jaune et de brun, appelé « nougatine » ou « brocatelle ». Les formes très pures sont inspirées de l'antique.

ESSOR QUASI INDUSTRIEL

Viennent ensuite des séries de personnages fantaisie, chasseurs, bergers, figurines dans le goût naïf des santons provençaux, et des bustes d'hommes célèbres. A partir de la seconde moitié du XIXe siècle, les faïences d'Apt prennent un essor quasi industriel qui inflige une dégénérescence aux formes et à la couleur jaune. Ces modèles rustiques et utilitaires sont courants dans le Lubéron.

Sur le marché, les faïences d'Apt à la nougatine ont la préférence du public. On trouve des assiettes à partir de 4 000 francs, des pichets et leurs bassins autour de 25 000 francs, des écuelles à bouillon couvertes à 10 000 ou 12 000 francs. Les modèles dits d'orfèvrerie de couleur jaune sont un peu moins chers : 6 000 à 7 000 francs pour un pichet et son bassin, 10 000 à 15 000 francs les pièces de forme Empire ou Directoire (soupières, vases, etc.), 1 000 à 1 500 francs les tasses et leurs soucoupes.

La statuaire fin XVIIIe-début XIXe se négocie entre 5 000 et 15 000 francs selon l'originalité du sujet et les dimensions. Les faïences fabriquées entre 1850 et la fin du siècle se vendent entre 1 000 et 1 500 francs.

Catherine Bedel

Calendrier

ANTIQUITÉS

● **Saint-Tropez** (Var), sur le port, jusqu'au dimanche 7 septembre. De 10 à 13 heures et de 17 à 22 heures, soixante-deux exposants. Entrée : 35 francs.
● **Parly 2** (Yvelines), Centre commercial, jusqu'au samedi 6 septembre, de 11 à 22 heures du mardi au vendredi ; le lundi de 11 à 20 heures, le samedi de 10 à 20 heures et le dimanche de 11 à 19 heures, quatre-vingts exposants. Entrée libre.
● **Coulans-sur-Gée** (Sarthe), Château, du vendredi 29 au dimanche 31 août, de 9 à 19 heures, vingt-cinq exposants. Entrée : 10 francs.
● **Mauriac** (Cantal), halle des sports, avenue du Commandant-Gabon, samedi 30 et dimanche 31 août, de 9 à 19 h 30, quarante exposants. Entrée : 15 francs.
● **La Chapelle-d'Angillon** (Cher), salle des fêtes et esplanade, samedi 30 et dimanche 31 août, de 9 à 19 heures, soixante-dix exposants. Entrée libre.

BROCANTES

● **PARIS, Village Saint-Paul** (4e arrondissement), samedi 30 et dimanche 31 août, déballage.
● **Roscoff** (Finistère), salle polyvalente, samedi 30 et dimanche 31 août, quarante exposants.
● **CHAMPVERT** (Nièvre), samedi 30 et dimanche 31 août, cent exposants.
● **BEAUBEC-LA-ROSIÈRE** (Seine-Maritime), le Bagageot, samedi 30 et dimanche 31 août, quatre cents exposants.

DÉPÊCHES

■ **Histoires tissées.** Le Palais des papes d'Avignon expose la « tenture de la vie de saint Etienne » réalisée à Bruxelles vers 1500. Il s'agit de douze tapisseries en laine et soie illustrant sur 45 mètres de long la légende du premier martyr chrétien. Cette œuvre est présentée avec des sculptures, vitraux et enluminures du Moyen Âge.
★ **Jusqu'au 28 septembre, de 9 à 20 heures. Jusqu'à 21 heures les** ***vendredis et samedis.***

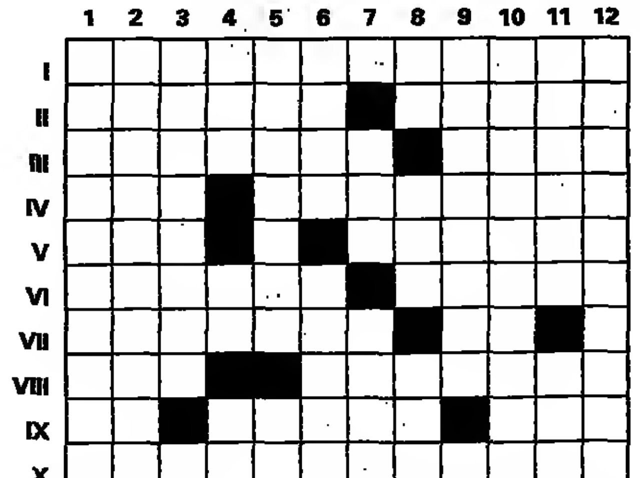
■ **Antiquaires à Monaco.** Un nouveau Salon d'antiquaires s'installe à l'Espace Fontvieille ; soixante exposants proposent du mobilier italien en marqueterie et bois doré, des tableaux et des bronzes Renaissance et des objets d'art. Sont également présentés une centaine de tableaux de l'école vietnamienne du XXe siècle.
★ **Espace Fontvieille, du 29 août au 7 septembre, de 15 à 21 heures, entrée 60 francs.**

■ **Art maya dans le Finistère.** L'abbaye romane de Daoulas abrite, jusqu'au 7 septembre, 300 pièces provenant du site maya de Copan, prêtées par divers musées du Honduras : statues, stèles, objets sacrificiels, récipients d'albâtre, bijoux de jade (*Le Monde* daté du 20-21 juillet).

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 97186

♦ 505 *Jeux de mots :* *3615 LEMONDE, tapez SOS (2,23 F/min).*



HORIZONTALEMENT

I. Monvement routier en période de vacances. – II. Crée un mouvement routier à la fin des vacances. Libère quand on le lâche. – III. Respectueuses des horaires. Choix. – IV. Condamné par la morale. A de gros intérêts dans les affaires. – V. Officier à la cour du sultan. Couvrir le sol. – VI. Exprimez avec véhémence. Bernard et Bertrand au cinéma. – VII. Importe et rapporte. Dans les règles. – VIII. Classe les huiles. A une bonne pointe de vitesse. – IX. Personnel. Céda pour un certain temps. Fit le premier pas. – X. Leur comportement et leurs manières sortent de l'ordinaire.

VERTICALEMENT

1. Partisan du feu pour le feu. – 2. Etroitement limités à la France. – 3. Championne de course à pied, elle ne fut battue que par Hippomène. – 4. Travaille en profondeur. Négation. La bande à Léo. – 5. Joindre les deux bouts. Son vrai nom, c'est Rê. – 6. Grandes mesures du temps. Mettez bas à l'envers. – 7. Point. S'alimenta à la source. – 8. Lettres de parjure. Un petit plus. Sur les vagues. – 9. Equiper du matériel nécessaire. – 10. Absence totale de croyance. – 11. Se termine quand on se couche. Point pour le lever. – 12. Prendras avec force.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 97185

HORIZONTALEMENT

I. Reconversion. – II. Exacerbée. La. – III. Chic. Pet. PMU. – IV. Radis. Rodait. – V. Eu. Pollues. – VI. Artin. Urbain. – VII. Test. Résidai. – VIII. Is. Arès. Nèpe. – IX. Aléa. Nanar. – X. Noue. Causals.

VERTICALEMENT

1. Récréation. – 2. Exhaures. – 3. Caïd. Ts. Au. – 4. Occipitale. – 5. Ne. Son. Ré. – 6. VRP. Réac. – 7. Eberlués. – 8. Retours. Nu. – 9. Se. Débinas. – 10. Pasadena. – 11. Olmi. Iapal (lapai). – 12. Nautoniers.

L'ART EN QUESTION

n° 29

En collaboration avec Réunion des Musées Nationaux

Une main pour rendre la justice

L'ABBAYE ROYALE de Saint-Denis conservait jusqu'à la Révolution les instruments du sacre – les *regalia* – utilisés à la cathédrale de Reims. Parmi eux se trouvaient les éperons, l'épée dite Joyeuse, le sceptre et la main de justice.

En ce jour solennel et grandiose, le futur roi était conduit jusqu'à la cathédrale, où il prêtait serment et recevait les « *insignes de chevalerie* » ; puis l'archevêque lui faisait l'onction avec l'huile sainte, le roi revêtait les vêtements du sacre – le manteau semé de fleurs de lis – et recevait les instruments. Alors, l'archevêque déposait sur sa tête la couronne royale.



Main de justice des rois de France. Ivoire, or, pierres précieuses ; hauteur : 39,2 cm. Paris, Musée du Louvre

Comme les couronnes médiévales, la main de justice a été détruite pendant la Révolution. Pour qui fut-elle fabriquée après la Révolution ?

● Charles X
● Napoléon Ier
● Napoléon III

Réponse dans *Le Monde* du 5 septembre

Solution du jeu n° 28 (*Le Monde* du 22 août)
Louis François Bertin, dit Bertin l'Aîné (1766-1841), a été le fondateur et le directeur du *Journal des débats*.

Le Monde est édité par la SA Le Monde. La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.
Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437.
ISSN 0395-2037
Imprimerie du Monde 12, rue M. Gunsbourg 94852 Ivry cedex
Le Monde PUBLICITÉ
Président-directeur général : Dominique Alduy
Vice-président : Gérard Morax
Directeur général : Stéphane Corre
21 bis, rue Claude-Bernard - BP 218
75226 PARIS CEDEX 05
Tél : 01-42-17-39-00 - Fax : 01-42-17-39-26
PRINTED IN FRANCE

DISPARITIONS

Clodomiro Almeyda

Un compagnon de Salvador Allende

ANCIEN vice-président chilien, Clodomiro Almeyda est mort d'un cancer, lundi 25 août, à Santiago-du-Chili.

Né dans la capitale chilienne le 11 février 1923, Clodomiro Almeyda a été une figure majeure de la gauche latino-américaine pendant plus de trois décennies. Avocat devenu professeur de philosophie, essayiste, parlementaire, ministre et dirigeant d'un courant qui cherchait la voie d'un « marxisme latino-américain », Clodomiro Almeyda a participé, aux côtés de son camarade Salvador Allende, au renforcement du Parti socialiste chilien qui, après de longues années d'opposition, réussit enfin, en septembre 1970, à installer l'un des siens à la tête de l'Etat. On sait ce qu'il advint, mille jours plus tard, de « la voie chilienne au socialisme » à la définition de laquelle, ministre des affaires étrangères du gouvernement de l'Unité populaire, puis ministre de la défense, ministre de l'intérieur, et vice-président, Clodomiro Almeyda avait si largement contribué.

Incarcéré après le coup d'Etat militaire de septembre 1973 dans l'île de Dawson, dans l'extrême Sud chilien, Clodomiro Almeyda quitta le pays après sa libération. Il passa de longues années en République démocratique allemande (RDA) et au Mexique avant de revenir au Chili, en 1987, malgré l'interdiction de séjour qui pesait encore sur lui. Aussitôt arrêté, il fut à nouveau déporté. Propulsé entre-temps à la tête de l'une des fractions d'un Parti socialiste éclaté par la défaite de 1973, il contribua, en alliance avec le Parti communiste, à la création du Mouvement démocratique populaire (MDP), puis du Parti de la gauche socialiste (PAIS), prenant le contre-pied de ses camarades *renovados* qui avaient décidé de faire alliance avec la démocratie-chrétienne pour accélérer la fin du régime militaire. Cela ne l'empêcha pas de participer, en décembre 1989, à la réunification du Parti socialiste chilien, qui s'apprêtait à participer au premier gouvernement démocratique de l'après-Pinochet. Patricio Aylwin, un ancien compagnon de la faculté de droit devenu président de la République, lui confia l'ambassade chilienne de Moscou, alors que s'y faisaient sentir les premières conséquences de la chute du mur de Berlin. C'est à cette époque que, juste retour des choses, il y donna refuge à Erich Honecker, numéro un déchu d'une RDA disparue, soudain privé de ses protecteurs soviétiques emportés à leur tour.

Rentré définitivement au Chili en 1993, Clodomiro Almeyda y avait repris son activité universitaire. Il dirigeait l'école de sociologie de l'Université du Chili.

Eduardo Olivares

François Lachenal

Un passeur de textes et un ami des peintres

L'ÉDITEUR suisse François Lachenal, fondateur des Editions des Trois Collines avec Jean Descoullayes, né en 1918 à Genève, s'est éteint vendredi 22 août à son domicile genevois.

Bien que son action clandestine sous la domination nazie ait été héroïque en son genre, François Lachenal était assez élégamment discret pour en parler peu. Attaché à la légation suisse à Vichy à partir de 1942, puis à Berlin, il a fait passer de l'autre côté de la frontière, à la barbe des autorités nazies qu'il fréquentait quotidiennement, les manuscrits de poètes et d'écrivains résistants, et non des moindres ! Au cours des années de guerre, ce tout jeune homme a édité en Suisse et diffusé ailleurs Paul Eluard, Aragon, Jean Paulhan, Vercors, Pierre Emmanuel, Pierre Seghers, entre autres. Après guerre, il continuera son travail de passeur en éditant notamment, toujours aux Trois Collines, des livres de Sartre, de Grothuysen, de Benda, de Tzara, et de grands volumes d'art, tel l'ensemble des dessins de Paul Klee. En outre, c'est lui qui, avec une petite équipe, anima et diffusa de 1940 à 1945 la revue *Traits*, qui fut inquiétée par la police d'une Suisse qui avait trop vite tablé sur la victoire hitlérienne.

TÉMOIN PRIVILÉGIÉ

Ami des peintres, en particulier de Picasso, membre du Collège de pataphysique, François Lachenal fut aussi un artisan efficace du rapprochement franco-allemand dans le domaine de l'art et des idées. Directeur culturel des établissements Boehringer, il anima en Allemagne, de 1959 à 1988, les Journées internationales d'Ingelheim, festival esthétique centré chaque année sur un pays différent.

En 1995, l'institut Mémoires de l'édition contemporaine avait consacré à son œuvre éditoriale un volume d'hommage, et le Centre culturel suisse une exposition. Les nombreux articles rédigés par François Lachenal au fil des décennies, mais aussi son étonnant journal de guerre, demeuré inédit, font de lui à la fois un acteur et un témoin privilégiés d'un temps de tourments.

Roger-Pol Droit

■ **Mgr JEAN DELEDICQUE**, évêque auxiliaire de Lille et président de la commission des migrations de la conférence épiscopale de France, est mort, lundi 25 août à Lille, des suites d'une longue maladie. Né le 2 mars 1925 à *Billy-Montigny* (Pas-de-Calais), Mgr Deledicque avait été ordonné prêtre en 1952 et nommé évêque auxiliaire de Mgr Jean Vilnet à Lille en 1987.

NOMINATIONS

MOUVEMENT PRÉFECTORAL

Sur proposition du ministre de l'intérieur, Jean-Pierre Chevènement, le conseil des ministres du mercredi 27 août a procédé au mouvement préfectoral suivant : **Bernard Boubé**, trésorier-payeur général du Tarn-et-Garonne, est nommé secrétaire général de la préfecture d'Ile-de-France, en remplacement de Bernard Hagelsteen, nommé préfet du Maine-et-Loire, par le conseil des ministres du 23 juillet. **Philippe Parant**, directeur de la surveillance du territoire, est nommé préfet hors cadre, et **Jean-Jacques Pascal**, directeur des Journaux officiels, le remplace à la DST (*Le Monde* du 28 août). **Jean Sarton du Jonchay**, sous-préfet de Nogent-sur-Marne (Val-de-Marne), âgé de soixante-quatre ans, **René Millancourt**, sous-préfet de Saint-Quentin (Aisne), âgé de soixante-trois ans, et **Héric Guérin du Grandlaunay**, sous-préfet de Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), âgé de soixante ans, sont nommés préfets hors cadre, chargés d'une mission de service public relevant du gouvernement. Sur proposition du premier ministre, **Jean-Paul Bolufer**, directeur du cabinet du préfet de l'Ile-de-France, est nommé directeur des Journaux officiels, en remplacement de Jean-Jacques Pascal, qui devient directeur de la DST. **Paul Roncière**, haut commissaire de la République en Polynésie française, est nommé secrétaire général de la mer, en remplacement de Didier Quentin, qui a été élu député (RPR) de Charente-Maritime.

[Né le 11 juin 1946 à Paris, Bernard Boubé intègre le corps préfectoral à sa sortie de l'ENA, en mai 1974. Il est chargé de mission, puis directeur du cabinet du directeur des collectivités locales, jusqu'en juillet 1977. Devenu sous-préfet, il est, successivement, secrétaire général de la préfecture de la Réunion de juillet 1977 à décembre 1980, sous-préfet d'Albertville (Savoie) jusqu'en juin 1982, secrétaire de la préfecture de la Manche jusqu'en octobre 1984, chargé de mission auprès du préfet du Bas-Rhin jusqu'en janvier 1985, secrétaire général pour les affaires régionales d'Alsace jusqu'en janvier 1988 et sous-préfet de Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) jusqu'en avril 1990. Il est alors nommé préfet du Cantal, poste qu'il occupe jusqu'en octobre 1992, date à laquelle il devient préfet de la Corrèze. Il est placé hors cadre en mai 1993 et nommé directeur des stages à l'ENA. Il occupe cette fonction jusqu'en mai 1996, date à laquelle il est nommé trésorier-payeur général du Tarn-et-Garonne.]

[Né le 25 mars 1943 à Limoges (Haute-Vienne), Jean-Jacques Pascal est devenu administrateur civil au ministère de l'intérieur à sa sortie de l'ENA, en mai 1969. Il a été directeur du cabinet du préfet de la Lozère de juillet 1969 à juillet 1972, secrétaire général de la préfecture du Territoire de Belfort jusqu'en avril 1974, chargé de mission auprès du préfet des Alpes-Maritimes jusqu'en novembre 1979, sous-préfet d'Arles jusqu'en octobre 1981, puis de Béthune jusqu'en mai 1984. A cette date, il devient directeur du personnel de la police nationale. Il est nommé préfet du Gers en mai 1986, directeur des affaires économiques et de la formation professionnelle à la préfecture de la région Ile-de-France en novembre 1987, et préfet de la Manche en août 1988. De juin 1990 à février 1992, il est directeur central des renseignements généraux. Nommé préfet du Val-d'Oise en février 1992, il devient directeur des Journaux officiels en juillet 1995.]

[Né le 5 novembre 1946 à Alger, Jean-Paul Bolufer est affecté au secrétariat général du gouvernement à sa sortie de l'ENA, en mai 1974. Il entre au cabinet du maire de Paris, Jacques Chirac, en juin 1978. Il en est chef adjoint jusqu'en juillet 1979, directeur adjoint jusqu'en octobre 1984, et chargé de mission jusqu'en 1985, année qu'il passe à l'Institut des hautes études de défense nationale. En avril 1986, il est nommé directeur du cabinet du secrétaire d'Etat chargé de la francophonie, Lucette Michaux-Chevry. En octobre 1988, il est à nouveau chargé de mission auprès du maire de Paris, Jacques Chirac. En août 1989, il devient directeur du cabinet du président du conseil régional de Midi-Pyrénées, Marc Censi (UDF-PR), et directeur général des services. Il avait été nommé directeur du cabinet du préfet de la région Ile-de-France, Joël Thoraval, le 17 avril 1996.]

[Né le 6 septembre 1942 à Blois (Loir-et-Cher), Paul Roncière est affecté au ministère des départements et territoires d'outre-mer à sa sortie de l'ENA, en mai 1968. D'abord chef de la circonscription des Tuamotu-Gambier (Polynésie française) de décembre 1969 à mai 1973, il devient adjoint au sous-directeur des affaires économiques, financières et du plan jusqu'en août 1974. Il est sous-préfet de Mauriac (Cantal) jusqu'en septembre 1975, secrétaire général de la préfecture de Haute-Corse jusqu'en novembre 1977, sous-préfet d'Avallon (Yonne) jusqu'en avril 1979, directeur du cabinet du préfet de la région Nord-Pas-de-Calais jusqu'en octobre 1981, sous-préfet d'Arles (Bouches-du-Rhône) jusqu'en février 1985, secrétaire général de la préfecture de la Martinique jusqu'en septembre 1987 et sous-préfet de Brest (Finistère) jusqu'en décembre 1992. Il est nommé préfet de la Haute-Saône en décembre 1992, puis haut commissaire de la République en Polynésie française en juillet 1994.]

EDUCATION NATIONALE

Maryse Quéré a été nommée recteur de l'académie de Caen lors du conseil des ministres du 27 août, en remplacement de Philippe Lucas, décédé le 12 août (*Le Monde* du 15 août).

[Née le 24 janvier 1944 à Longwy-Bas (Meurthe-et-Moselle), docteur en mathématiques et en sciences (spécialité informatique), Maryse Quéré a accompli l'essentiel de sa carrière universitaire à Nancy. Maître de conférences, puis professeur d'informatique à l'Institut universitaire de technologie (IUT) de Nancy depuis 1969, elle est responsable d'un centre de formation à l'informatique de l'académie de Nancy-Metz de 1981 à 1985. Elle crée et dirige jusqu'en 1988 le Centre lorrain d'enseignement par ordinateur, puis l'un des nouveaux Centres d'initiation à l'enseignement supérieur (CIES) entre 1989 et 1991. Après un bref passage comme directeur de l'information et de la communication au ministère de l'éducation nationale, Maryse Quéré devient, en 1993, conseiller du ministère en nouvelles technologies.]

AU CARNET DU « MONDE »

Anniversaires de naissance

– Chamonix, 1937.
Concarneau, 1997.
Aymeric, Gwénolé et Charlotte Prié,
Romain et Alexis Ruiz,
Cannelle et Perrine Delmas,
souhaitent à leur merveilleux

Papily

un joyeux anniversaire.

Mariages

– M. et Mme Jovan ZEC,
M. et Mme Yves CHEVALIER,
sont heureux de faire part du mariage de leurs fille et fils,

Marguerite et Benoît,

célébré le 30 août 1997 en la cathédrale de Tours.

Décès

– Mme Henriette Bensimon,
son épouse,
Claude et Gilbert Bensimon,
ses enfants,
Lynn Myers, Christine Payan,
ses belles-filles,
David, Maïa, Daniel, William,
ses petits-enfants,
ont l'immense douleur de faire part du décès, le 25 août 1997, dans sa quatre-vingt-quatrième année, de

Joseph BENSIMON.

Conformément à ses volontés,
il n'y aura ni cérémonie,
ni fleurs ni couronnes.

Cet avis tient lieu de faire-part.

– Jean-Louis, Robert et Thierry Chiss informent leurs amis et collègues du décès de leur mère,

Paule CHISS,

survenu le 24 août 1997, à Paris.

– Le président Pierre Tchernia,
Et les membres de la commission de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques,
font part de leur tristesse après la disparition de leur ami et sociétaire

Robert PINGET.

Ils adressent à ses proches et à ses amis l'expression de leurs sentiments affectueux.

SACD,
11 *bis*, rue Ballu,
75449 Paris Cedex 09.

(*Le Monde* du 27 août.)

– Mme Elisabeth Crespi,
son épouse,
Jonathan et Léa,
ses enfants,
M. et Mme Carlo Crespi,
ses parents,
Emmanuele Crespi,
Alexandro et Assunta Crespi,
Madeleine et Keith Struthers,
Cynthia et Arnaud de Belloy,
Maurice Crespi,
ses frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, neveux, nièces,
Et toute sa famille,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Roberto Nils CRESPI,

survenu le 25 août 1997, dans sa quarante-huitième année.

La crémation religieuse aura lieu le lundi 1er septembre, à 11 heures, en l'église Saint-Germain-des-Prés, Paris-6e.

La cérémonie aura lieu dans la plus stricte intimité familiale.

44, chemin des Hauts-Graviers,
91370 Verrières-le-Buisson.

– M. et Mme Jean et Yolande Czernichow
et leurs enfants,
M. et Mme Paul et Joëlle Czernichow
et leurs enfants,
M. et Mme Emile et Martine Papiernik,
leurs enfants et petits-enfants
M. et Mme Louis et Viviane Lerner,
leurs enfants et petits-enfants
M. et Mme Henri et José Cimerman,
leurs enfants et petits-enfants
Mme Germaine Lobel,
ses enfants et petits-enfants,
Mme Jeanine Czernichow,
ses enfants et sa petite-fille,
ont la profonde tristesse de faire part de la mort de leur mère, sœur et belle-sœur,

Mme Emma Solange CZERNICHOW,
née MANDEL,

le 17 août 1997, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Elle a été inhumée le 21 août, au cimetière du Montparnasse.

– Reiko, Ruth Kirby,
Jean-Sébastien, Marc-Antoine, François, Claire, Paul, Joseph, Bibiane Yoshiko,
ses enfants,
ont le regret de faire part du décès de

André Thomas KIRBY
« Daddy »,

le 23 août 1997, dans sa soixante-dix-septième année, à Paris-14e.

L'inhumation aura lieu lundi 1er septembre, à 10 h 30, au cimetière du Montparnasse (entrée boulevard Edgar-Quinet).

224, avenue du Maine,
75014 Paris.

– Mme Jean Douard,
née Cécile Effroy,
son épouse,
M. et Mme Georges Stephanoff
et leurs enfants,
M. et Mme Guy Phélipon
et leurs enfants,
M. et Mme Patrick Juillard,
et leurs enfants,
Mme Catherine Douard,
et ses enfants,
M. et Mme Philippe Douard,
et leurs enfants,
ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Jean DOUARD,
administrateur civil,
officier de la Légion d'honneur,
croix de guerre 1939-1945,
commandeur de l'ordre national du Mérite,

survenu le 26 août 1997, dans sa quatre-vingt-dixième année.

La cérémonie religieuse sera célébrée le vendredi 29 août, à 14 h 30, en l'église Saint-Jean-Baptiste de Châtellerault (Vienne).

Cet avis tient lieu de faire-part.

8, place du Général-Beuret,
75015 Paris.

– Arlette Furet-Alphaize,
son épouse,
Juliette et François Berges,
Pierre-Jean Furet,
Adrienne et Gilles Furet-Langlois,
ses enfants,
Nicolas, Marguerite, Valentin et Angèle,
ses petits-enfants,
Marcel et Denise Furet,
son frère et sa belle-sœur,
Noële Furet-Richet,
ont le chagrin de faire part du décès de

Jean FURET

survenu à Paris, le mardi 26 août 1997.

L'inhumation aura lieu le vendredi 29 août, à 15 heures, au cimetière du Père-Lachaise.

Cet avis tient lieu de faire-part.

19, rue de la Pierre-Levée,
75011 Paris.

– Le directeur de l'Ecole nationale d'arts de Cergy-Pontoise,
Les enseignants,
Le personnel administratif et technique,
Les étudiants,
ont la profonde tristesse de faire part du décès, survenu le 26 août 1997, de

M. Joël MOULIN,
artiste, professeur.

– Pierre Gibert SJ,
Anne-Marie Gibert,
Jean-Marie et Doris Gibert,
leurs enfants et petits-enfants,
Geneviève Gibert,
Bernadette et Dominique Lamirand,
et leurs enfants,
Marie-Françoise et Christian Raffin,
et leurs enfants,
Les familles Gibert et Roure,
font part, dans la peine et l'espérance, du rappel à Dieu de

Mme Marie-Antoinette GIBERT,
née ROURE,

leur mère, grand-mère, arrière-grand-mère et parente,

décédée le 26 août 1997, dans sa quatre-vingt-dixième année.

Les obsèques auront lieu en l'église Saint-Genès de Thiers, le vendredi 29 août, à 14 h 30, suivies de l'inhumation au cimetière des Limandons.

19, rue Conchette,
63300 Thiers.

– Catherine Janicot-Lachenal,
Daniel Janicot et Thomas,
Elisabeth et Alfred Werner,
leurs enfants et petits-enfants,
à Genève,
Ariane et Bernard Garbade,
leurs enfants et petits-enfants,
à Zurich,
Jacoba Vauthier,
à Genève,
Christiane et Jean-Pierre Doll,
et leur fille,
à Buchillon,
François Vauthier,
ses enfants,
et Alexandra Woog, à Trélex,
Annick et Patrick Janicot,
et leurs enfants,
Ainsi que Margarita, Javier et Paloma Rojas,
à Genève,
Ainsi que les familles parentes, alliées et amies,
ont le grand chagrin de faire part du décès de

François Paul LACHENAL,

leur très cher père, beau-père, grand-père, frère, parent et ami, enlevé à leur tendre affection le vendredi 22 août 1997, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

L'inhumation a eu lieu dans l'intimité, le 26 août, à Genève.

6, rue Casimir-Périer,
75007 Paris.

(*Lire ci-dessus.*)

CARNET DU MONDE

Fax : 01-42-17-21-36

– Mme Georges Huchard,
Denise et Christian Remond,
Paul-Henri et Odile Huchard,
Irène et Dominique Clauzel,
Jean et Viviane Huchard,
Marie-Thérèse et Alain Soutas,
Pierre Huchard et Catherine de Butler,
Colette Huchard et Jean-Jacques Mathy,
Ainsi que leurs enfants et petits-enfants,
font part du rappel à Dieu de

Georges HUCHARD,
ingénieur des arts et métiers (CL25),

survenu le 16 août 1997, dans sa quatre-vingt-douzième année.

2, rue de l'Ancienne-Mairie,
38320 Poisat.

– Mme Renée Sebille,
Mme Georgette Sebille,
ses cousines,
M. Marcel Tardieu,
ses enfants et petits-enfants,
Mme Elisabeth Sebille
et ses enfants,
M. et Mme Jacques de Zerbi,
leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Willibald Kargl,
leurs enfants et petits-enfants,
Ses cousins, petits-cousins et arrière-petits-cousins,
M. Jacques Bence,
son filleul,
Mme Jacques Bence,
et leurs enfants,
Les familles Bence, Carrive, Debergue, Equilbey, Farges, Kichilov et Kleinknecht,
ont la profonde tristesse de faire part du décès de

Mme Elisabeth LEBEAU,
née SEBILLE,
conservateur en chef honoraire
à la Bibliothèque nationale
chevalier de la Légion d'honneur,
chevalier des Palmes académiques,

survenu le 26 août 1997, dans sa quatre-vingt-dix-septième année, munie des sacrements de l'Eglise.

La cérémonie religieuse sera célébrée le lundi 1er septembre, à 11 heures, en l'église Saint-Sulpice, Paris-6e, suivie, selon ses volontés, de l'incinération au cimetière du Père-Lachaise, dans l'intimité familiale et amicale.

Cet avis tient lieu de faire-part.

91, rue de Rennes,
75006 Paris.

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.

Remerciements

– Mme Louise Brugnon-Leclere,
son épouse,
Ses enfants et petits-enfants,
Sa famille,
Le conseil municipal de Saint-Michel,
remercient les proches et les amis pour leur aide et leurs témoignages d'affection envers

M. Maurice BRUGNON,
député honoraire de l'Aisne,
maire honoraire de Saint-Michel,
officier de la Légion d'honneur,

décédé à l'âge de quatre-vingt-huit ans, à Saint-Michel, le 21 août 1997.

Anniversaires de décès

– Il y a dix ans disparaissaient

Paul, Eliane et Julien.

Ayez une pensée pour eux...

De la part de Caroline, Alice et François.

– Le 12 août 1994,

Gilbert SUDRES

nous a quittés.

« Was it not Fate
whose name is also Sorrow. »

Blaye-les Mines (Tarn).

Communications diverses

– Responsable d'une maison de retraite, savez-vous que vous pouvez encore vous inscrire à

UN DIMANCHE SAVOUREUX,

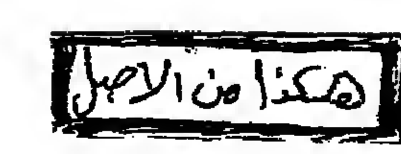
organisé par le mouvement La Flamboyance, qui se déroulera partout en France

LE 5 OCTOBRE 1997.

Huit cents maisons de retraite sont déjà inscrites.

Rens. : Régie GéA.
Tél. : 03-85-20-21-87.
Tél. : 03-85-34-17-33.

Un tarif dégressif de 50 % est accordé sur une deuxième parution (Texte identique)





FESTIVAL Du 10 au 30 août, la ville d'Edimbourg accueilla le Festival international, consacré depuis cinquante ans à la musique, à la danse et au théâtre. *A côté de la programmation officielle, six festivals ont lieu :* le Fringe – le « off » de la manifestation principale –, le Military Tattoo, festival de musique militaire, un festival de cinéma, un da jazz et *de blues, et un du livre.* ● PENDANT cette période, la capitale écossaise est menacée d'implosion : plus de six cent mille spectateurs se pressent dans les rues, les salles, les pubs. *L'ambiance y est gaie, familiale et internationale.* ● LE DIRECTEUR du Festival, Brian Mac Master, a invité le Français Stéphane Braunschweig. Pour la première fois, le metteur en *scène a monté* un *Shakespeare* en anglais, *Mesure pour mesure.* Cet évènement témoigne d'un renouveau artistique et d'un réel désir d'ouverture sur l'Europe.

Edimbourg, la ville aux six cent mille spectateurs

Le Festival international célèbre ses cinquante ans dans une ambiance unique en Europe. Le public, gai, familial et international, y trouve de tout : opéra, théâtre, danse, concerts, musique militaire, café-théâtre... Le pire et le meilleur

EDIMBOURG
de notre envoyée spéciale

Des cracheurs de feu, des enfants qui dansent le rap, des distributeurs de tracts, des groupes de musique – du classique à la flûte des Andes catégorie Los Craignos, en passant par des percussionnistes post-babas tendance planant-végétariens –, une mariée tout droit sortie de *Breaking the Waves*, de Lars von Trier, des maquilleurs, un jeune homme qui crie « *I need lave* », un joueur de cornemuse qui – allez savoir pourquoi – s'est posté au carrefour le plus bruyant et joue comme s'il était seul sur la lande d'Ecosse... On trouve tout, sur High Street, la rue où bat le cœur du Festival international d'Edimbourg. Une rue en pente, avec, en haut, le château, et en bas, très loin, une tache bleue qui attire le regard : la mer du Nord.

Evidemment, le ciel est souvent gris, parfois des parapluies s'ouvrent : ceux des touristes qui ne se lassent pas de s'agglutiner le long des quelques centaines de mètres les plus chauds de la rue, un œil sur les attractions, l'autre sur les magasins de souvenirs (peluche de Nessy, le gentil monstre vert du Loch Ness, pour 5 livres, environ 50 francs, pulls en cashmere de 10 à 100 livres, whisky comme s'il en pleuvait). L'ambiance est gaie, familiale, internationale. Et la foule, innombrable.

Pour ses cinquante ans, le Festival d'Edimbourg bat son record de fréquentation : 250 000 spectateurs pour la partie officielle, plus de 600 000 pour le Fringe – le « off ». Par comparaison, le Festival « in » d'Avignon a rassemblé 107 000 spectateurs en juillet.

Et ce n'est pas tout. Du 10 au 30 août, la capitale de l'Ecosse accueille également un festival de cinéma, un de blues et jazz, un du livre, et le fameux Military Tattoo, qui réunit des musiques militaires venues du monde entier. Ce sont donc des publics très divers qui se côtoient dans la ville, menacée d'implosion (elle compte 450 000 habitants en temps normal). Les taxis anglais tournent à plein régime, les hôtels et les bed and breakfast sont pris d'assaut, les pubs regorgent de monde. Dans la nuit, après 1 heure, on voit dans les rues des fêtards un peu bagards, de vieilles dames à la permanente blanche impeccable et à la démarche incertaine.

Pourtant, dans la journée, tout semble calme dès qu'on quitte le centre. La ville est étendue, les salles de spectacle se cachent souvent derrière des façades discrètes. *Comme à Avignon, tout endroit vide peut faire l'affaire.* Hangars, galeries marchandes, cafés, écoles, églises abritent le Fringe, qui cet été atteint un pic : 1 278 spectacles ! Du théâtre, bien sûr, mais aussi de la musique, de la danse, des *revues*, et *surtout* des one-man-shows.

Par centaines, ils s'affichent sur des murs entiers, dans une débauche de photographies criardes, ringardes, mais efficaces. Ce sont surtout les one-man-shows qui attirent les *foules* (de 9 heures à 1 heure) où de nombreux acheteurs se mêlent aux spectateurs. An Fringe Office, on explique au visiteur étranger que le « off » d'Edimbourg est de plus en plus un marché, où les télévisions viennent chercher les Mister Bean de demain, un des comiques les plus populaires en Grande-Bretagne.

Le Fringe est né en 1947, comme le Festival. Cette année-là, huit troupes de théâtre qui n'étaient pas invitées par les officiels ont décidé de venir à Edimbourg et de jouer en marge (*fringe*), espérant obtenir la reconnaissance du public et de la presse. Cinquante ans plus tard, la Fringe Society représente une énorme organisation. Elle gère les salles, la billetterie, l'accueil des troupes, la publicité. Tous ceux qui veulent se produire dans des salles de la ville doivent passer par elle – ce qui n'est pas une mauvaise manière de maîtriser l'anarchie. En revanche, la Fringe Society reste fidèle à une règle intangible : pas de cootrôle sur les spectacles. Le bureau, situé dans High Street, ne désemplit pas de toute la journée. Les festivaliers y trouvent un précieux calendrier quotidien, le *Daily Diary*, qui permet de se repérer dans la jungle des propositions.

Le Festival officiel, lui, loge son administratioo sur le même trottoir, au premier étage feutré d'un hôtel de la chaîne Holiday Inn. C'est là que l'on rencontre Brian Mac Master, directeur depuis six ans et héritier d'une loogue tradition. Il lui revient de maintenir l'esprit d'Edimbourg, qui repose sur deux axes : offrir un grand nombre de représeotations dans une période courte, et proposer des billets à des prix peu élevés (les places d'opéra les plus chères *sont à moins de 500 francs).*

TINA MERANDON

Stéphane Braunschweig, dans la lignée de Vitez

A Edimbourg, Stéphane Braunschweig, âgé de trente-trois ans, a signé sa première mise en scène en anglais, *Mesure pour mesure*, de Shakespeare. Un spectacle qu'on verra à Nanterre en novembre, dans le cadre du Festival d'automne. Cet ancien élève de l'Ecole normale supérieure, et d'Antoine Vitez, s'était imposé en 1988 avec *Les Hommes de neige* – une trilogie réunissant Büchner, Brecht et Horvath. Fin lecteur, brillant, il procède en magicien de la machinerie théâtrale pour mettre à jour Sophocle, Tchekhov, ou monter, à l'opéra, Beethoven ou Janacek.

> Il y a deux axes :
> offrir
> un grand nombre
> de représentations
> dans une période
> courte,
> et proposer
> des billets
> à des prix peu élevés

Dans le programme se côtoient des productions lyriques – *Ariane à Naxos*, de Richard Strauss, *Platée*, de Rameau, *Macbeth*, de Verdi –, de la danse – Twyla Tharp, Régine Chopinot, Jiry Kylian, le San Francisco Ballet –, de nombreux coocerts, et du théâtre, avec deux spectacles phares – *La Cerisaie*, de Tchekhov, dirigée par Peter Stein, et *Measure for measure*, de Shakespeare, mis en scène par le Français Stéphane Braunschweig.

Tout cela représente ceot cinquante représentations, pour un budget de 6 millions de livres (environ 60 millions de francs) – ce qui est peu. Sur cette somme, l'Etat donne 600 000 livres et la ville d'Edimbourg 1,2 million de livres. Le reste provient de sponsors, supporteurs, donateurs. « *Du point de vue financier, c'est un festival risqué*, explique Brian Mac Master. *Il faut jongler, convaincre les artistes de venir pour peu d'argent, trouver de nouvelles sources de revenus.* » Pour ses cinquante ans, le Festival a lancé une gemme d'alcools – bière (14,50 freocs), scotch whisky (douze ans d'âge, 5 centilitres, 30 francs), vin rouge et blanc (cuvée Régis, 40 francs). On les trouve dans les locaux de la billetterie du Festival.

Ces difficultés n'entament pas l'énergie de Brian Mac Master. L'bomme est décidé à redonner une véritable envergure ioternationale au Festival, dont l'aura s'était quelque peu ternie. « *Je voudrais*, dit-il, *que de gronds metteurs en scène européens montent des pièces de Shakespeare en anglais. J'ai demandé à plusieurs, Stéphane Braunschweig été le premier à répondre oui.* »

Le jeune Français a choisi *Mesure pour mesure*, qu'il a montée à sa manière, précise, aiguë, intelligente. La pièce a été donnée dix-neuf fois dans un théâtre de six cents places, devant des salles combles et conquises. La critique, elle, s'est divisée. Alors que la presse internationale et écossaise ont apprécié, la presse anglaise s'est montrée très négative. Pourquoi ? « *C'est une vieille histoire*, dit-on à Edimbourg. *Une histoire entre l'Ecosse et l'Angleterre.* »

Brigitte Salino

★ Edinburgh International Festival, jusqu'au 30 août. Informations, 3, Princess Street, Edinburgh. Tél. : 00-44-131-557-9655.

Le canular comme un art à Aurillac

Cette manifestation consacrée au théâtre de rue s'est achevée le 23 août

AURILLAC
de notre envoyé spécial

A Aurillac, les marchands de parapluies ont fait grise mine. Pour la première fois depuis longtemps, ils n'ont pas profité de l'aubaine annuelle : celle qui voit se conjuguer le mauvais temps et le triplement de la population citadine. La foule, proche de cent mille personnes sur *quatre jours, était bien au rendez-*vous, mais le soleil a pour ainsi dire brillé en permanence pendant le Festival international de théâtre de rue dont la 12e édition s'est achevée samedi 23 août.

Ce fut une vraie fête, pour les Aurillacois et pour les autres venus parfois de très loin, pour les familles, les routards et les professionnels. Il faut dire que la municipalité et le festival, échaudés par quelques frictions lors des années précédentes, n'avaient rien laissé au hasard. Tout était organisé pour que les différentes populations soient accueillies dans les moins mauvaises conditions. Chacun chez soi la nuit *et tous ensemble pendant* la *journée* et le soirée. Et, hormis quelques contrôles policiers parfois mal vécus, notamment à l'entrée de la ville, la manifestation s'est déroulée dans l'euphorie, rassemblant en plein cœur de la cité, là où se donnaient la plupart des spectacles, un immense public bigarré, disparate mais bon enfant.

En plein air ou sous chapiteau, sur le bitume, la terre ou l'herbe, posées *ou déambulant*, presque en *intimité* devant une poignée de spectateurs, devant ou au milieu de la foule, quelque trois cents compagnies officielles et de passage, comme on dit ici pour éviter la classique distinction « in » et « off », ont offert une image plutôt *réjouissante* du théâtre et des arts de la rue. Et, contrairement à Chalon-sur-Saône, les meilleures surprises, à une exception près, ne sont pas venues d'ailleurs mais de l'Hexagone. Ces spectacles, très différents dans leur forme et dans leur tonalité, possèdent pourtant en commun un certain nombre de qualités : cohérence du propos avec un parti pris mené à son terme, *professionnalisme*, *inventivité*.

Dans le genre poétique et merveilleux, la compagnie allemande Ton und Kirschen est apparue presque sans concurrence, au moins dans le « in ». Dirigée par deux anciens du Footsbarn, Margarete Biereye et David Johnston, la troupe e proposé un charmant *Pyrame et Thisbé*, où les comédiens, trois bouts de ficelle, quelques mâts et voiles de fortune dans les *mains*, *fabriquent* avec élégance du rêve et du rire, dans la lignée des meilleures mises en scène du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, dont le spectacle s'inspire à l'évidence. De même, présenté en « off », le *Triptyque* de la compagnie Rasposo, *s'inspirant* de l'univers de Jérôme Bosch, offrait un très joli spectacle, tout de grâce babillé. Une synthèse réussie du cirque *et du théâtre que* d'*autres*, *comme* la troupe danoise Acid Cirq, privée cette fois de la complicité de Joseph Nadj, n'ont fait qu'esquisser.

> Deux comédiens,
> dont l'un
> se promenait
> de toits en façades
> et de gouttières
> en balcons
> sans jamais
> toucher le sol

A l'opposé de cet univers, *Taxi*, proposé par le trio de compagnies infernales Générik Vapeur, Turbulence et Agence tartare, emmenait le public dans une déambulation folle derrière une dizaine de vieilles Mercedes, depuis la mise à sac d'une agence de l'ANPE jusqu'à un élevage de chèvres, terme d'un voyage surprise qu'ont seuls découvert les curieux les plus indifférents à l'état de leurs vêtements. Spectacle totalement déglingué, très di*rectement en prise sur* la *rue et en* conflit avec elle, qui aurait pu être encore plus fou si des problèmes d'espace et de circulation avaient été réglés.

Dans le même esprit de jeu avec la rue, mais cette fois sans gêne particulière, la compagnie Les Piétons e fait merveille avec seulement deux comédiens dont l'un, (dés) obéissant aux ordres de l'autre, se *promenait de toits en façades et* de gouttières en balcons sans jamais toucher le sol. Uo spectacle eo forme de prouesse sportive.

Autre genre représenté avec succès à Aurillac : le canuler. La compagnie 26 000 Couverts a inventé une île appelée Poddémie et, pour faire croire à son existeoce, elle a installé dans la cour du palais de justice des stands où le public pouvait découvrir les traces de la culture poddème et même voir quelques représentants de cette population inconnue. Une opération, disait-on, réalisée grâce à une agence spécialisée dans les animations de centres commerciaux. Cré*dules et incrédules se sont affrontés*, les seconds ayant le plus grand mal à convaincre les premiers qui, de bonne foi, se sont très vite offusqués des mauvais traitements infligés à ces bizarres invités du bout du monde.

A des degrés divers, les autres compagnies officielles ont été moins convaincantes, même si parfois des images fortes sont nées dans l'espace de la nuit. Ici un excès de confiance dans la technique, le spectaculaire on l'insolite, là le piège d'un quotidien par trop banal. Faut-il eo reodre responsable l'insuffisance des moyens ? Peut-être. En tout cas, pour tenter de résoudre *collectivement les problèmes, vient* de se créer ici La Fédération, une association qui vise à regrouper les professionnels français des arts de la rue. La bataille éthique et financière est pour bientôt.

Jean-Louis Mingalon

Le 54e Festival de Venise rend un hommage confus à Michelangelo Antonioni et à Gérard Depardieu

La Mostra rate sa cérémonie d'ouverture

La 54e Mostra s'est ouverte dans la confusion par une cérémonia inaugurale qui était censée rendre hommage à Michelangelo Antonioni, Gérard Depardieu et Alida Valli. Le Festival cinématographique, lui, a débuté sous un meilleur jour avec « Deconstructing Harry », le dernier Woody Allen, qui ne faiblit pas. L'histoire drolatique, mélancoliqua et grinçante d'un écrivain dont l'oeuvre autobiographique prend vie sur l'écran.

VENISE
de notre envoyé spécial

« Regardez autour de vous, vous constaterez que je ne suis pas là », dit la tête géante de Woody Allen sur l'écran du Palais du cinéma. Il a bien fait de ne pas venir assister à cette soirée d'ouverture du 54e Festival de Venise, où se projetait son nouveau film, *Deconstructing Harry*. Non seulement parce que le tournage de son opus suivant est de toute manière une plus utile occupatioo mais parce que la confusion et la désinvolture, mêlées qui règnent sur cette soirée inaugurale du 27 août, quelque part entre foutoir, dont on peut sourire, et pure goujaterie, auraient sans doute mis fort mal à l'aise le grand cinéphile hypocondriaque new-yorkais. Porté sur l'irrévérence, il aurait à la rigueur pu apprécier le traitement erratique infligé aux officiels – dont Catherine Trautmann, venue sceller l'alliance franco-italienne pour la relance du cinéma européen avec son homologue Walter Veltroni. Il est douteux qu'il ait apprécié la manière cavalière dont ont été traités les premiers primés de cette Mostra, à commencer par Michelangelo Antonioni, à qui on fit faire un petit tour sur scène pour lui donner un Lion d'or, en remplacement de celui reçu en 1964 pour *Le Désert rouge* mais qui lui avait été volé, comme toutes ses récompenses (Le Festival de Cannes a déjà procédé à la même opération avec sa Palme d'or).

MOSTRA DE VENISE

Le vieux cinéaste adresse alors à la foule, qui l'applaudit, debout, mais très formellement, un sourire aussi large que crispé, où on jurerait voir passer un éclair de rage pure. Attributaire d'un Lion d'or à la carrière, Gérard Depardieu, tout sveltesse et sourire, fait de son mieux pour avoir l'air content d'être là et trouver importante la récompense que lui remet Mario Monicelli. Le cinéaste dirigea le comédien, il y a près de vingt ans, dans le très oubliable *Rosy la bourrasque* que tout le monde semble d'ailleurs avoir oublié, à commencer par sa vedette. Alida Valli, elle, a coupé au plus court. Elle avait auparavant fait savoir à la presse italienne qu'elle considérait que l'hommage arrivait avec une bonne trentaine d'années de retard.

ÉVÉNEMENT SANS SURPRISE

Mais qui a besoin de ces cérémonies, dont le rythme et le ton sont réglés par les exigences du petit écran, qui fait l'insigne honneur de diffuser les palinodies de la société du grand, réduites à une célébration de sous-préfecture ? Et qui a envie de regarder à la télé ces événements sans grâce et sans surprise qui débouchent sur les discours venus d'un apparatchik et d'un ministère ? Encore les mauvaises manières faites aux hommes et femmes de cinéma sont-elles moindres que celles faites à leurs films, évoqués par des extraits (du *Désert rouge*, de *Senso*, de *La Femme d'à côté*) projetés en images vidéo infectes, dans une salle où on ne se donne pas la peine de faire le noir. Felice Laudadio, le nouveau patron de la Mostra, n'a pas caché qu'il envisageait de nombreuses réformes pour les éditions à venir ; il peut inscrire les cérémonies d'ouverture sur la liste. Peut-être que, finalement, Woody Allen aurait pu venir : il aurait trouvé à cette soirée inaugurale l'inspiration pour une de ses scènes de cérémonies officielles dont il sait comme personne faire un événement terriblement comique.

Jean-Michel Frodon

L'un des films les plus affolants de Woody Allen

DECONSTRUCTING HARRY. Film américain de Woody Allen, avec Woody Allen, Caroline Aaron, Richard Benjamin, Elisabeth Shue. 1 h. 36.

VENISE
de notre envoyé spécial

Oans le dernier plan du film, Harry (Woody Allen) s'installe devant sa machine à écrire et tape, en même temps qu'il énonce d'un air inspiré ses quelques notes d'un futur roman : *« Rifkin menait une existence fragmentaire et décousue et en était orrivé à cette conclusion : tout le monde connaît la vérité et passe sa vie à la déformer. Seule son écriture était sereine, cette écriture qui de bien des façons lui avait sauvé la vie. »* Si l'oo ignore quel roman pourrait procéder de cette ultime mise en abîme, on sait en revanche qu'elle clôt l'un des films les plus échevelés et les plus affolants de Woody Allen, feu d'artifice de faux-semblants autobiographiques, de coq-à-l'âne narratifs, d'explosions dialoguées et de mélancolies de plus en plus avouées.

C'est dire que toute teotative d'en restituer la substance tient de la gageure. Le personnage central, Harry, est écrivain de son état. Tout familier de l'oeuvre allénienne le reconnaîtra sans peine : il s'agit d'un petit juif new-yorkais, souffreteux, narcissique, lâche, concupiscent et prodigieusement bavard. Ce type assez peu reluisant vit évidemment séparé de sa femme, qui lui interdit de voir leur fils de peur qu'il ne le déprave, et est en train de perdre une ravissante blonde qui lui annonce qu'elle le quitte pour se marier avec un de ses meilleurs amis. Invité par ailleurs par son ancienne université qui veut lui rendre hommage, Harry ne trouve rieo de mieux à faire que de s'y rendre eo compagnie d'une prostituée noire avec laquelle il vient de passer la ouit, de son fils, qu'il a kidnappé à la sortie de l'école, et d'un ami qui cultive si bien son hypocondrie qu'il finit par eo avoir une attaque.

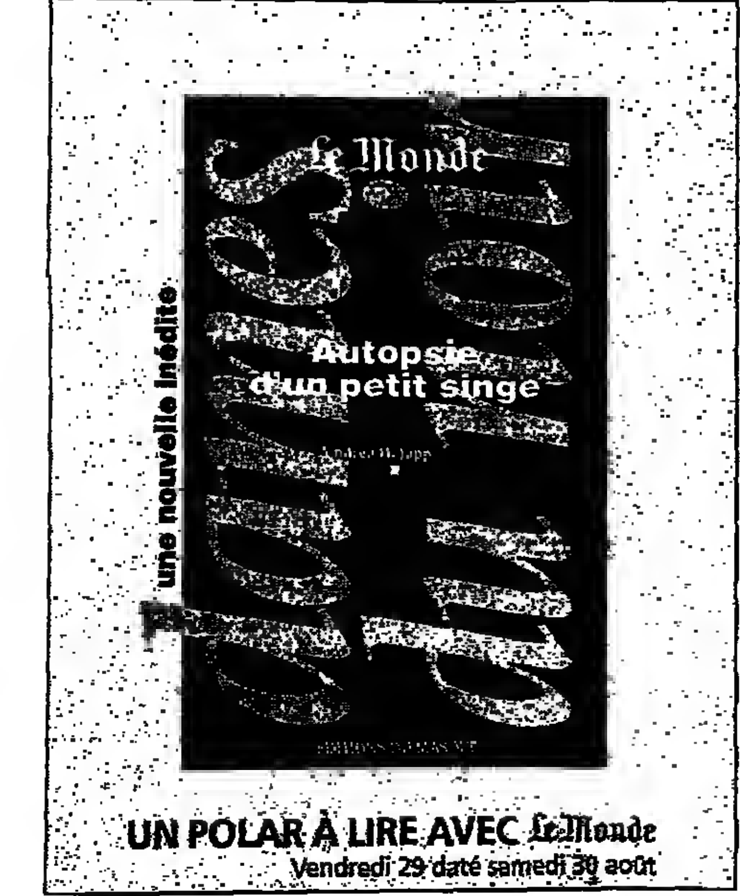
Harry s'inspire délibérément de sa lamentable existence pour écrire de la littérature fort appréciée du public et de la critique, nettement moins de ses proches, qui s'y retrouvent à livre ouvert. Et c'est ainsi que, du point de vue de l'architecture du film, tout se complique puisque les scènes autobiographiques de ses livres sont incarnées à l'écran par d'autres personnages.

Un feu d'artifice de faux-semblants autobiographiques, de coq-à-l'âne narratifs

L'univers de Harry s'éclaire et se déroule ainsi à la fois de la visioo qu'il en donne dans ses livres, vision évidemment maladive, délirante, riche de tous les fantasmes grotesques dont la nature a généreusement couvert ce déluge neurasthénique. Passent ainsi une psychanalyste juive qui se jette à la tête de ses patieots, puis redécouvre la foi, un jeune homme qui succombe si intensément à une prostituée chinoise que la mort frappe à sa porte, un acteur (Robin Williams) victime d'une mauvaise mise au point et qui ne parvient pas à se sortir du flou, sans parler des abîmes conjugaux que recèle le vieux et paisible Max Pinchus, *alias* le propre père du héros.

Pour ne rien simplifier, certains de ces personnages, dont le propre *alter ego* de Harry, entreprennent de philosopher avec leur auteur, ce dernier apparaissant pour sa part en personne dans une vision kitsch de l'Enfer tiré de ses écritures. Et voilà comment Harry construit en même temps qu'il se déconstruit dans le plus infernal des puzzles hallériens. Jetées dans le film avec un titre impérial de la convention dramatique, ces scènes sont toujours convoquées par le biais du langage, un dialogue, un simple mot les faisant surgir comme par magie. Cette façon de passer d'un registre à l'autre sans crier gare et de mettre le réalisme du cinéma à l'épreuve des puissances du langage est un des éléments récurrents du rituel de ce cinéaste. Mais voici longtemps qu'il ne l'avait aussi radicalement employé, livrant clé en main la recette de son cinéma, dans un grand fourbi d'éclats de rire auxquels contribuent des dialogues étincelants, mais où flotte, aussi, un inquiétant rictus.

Jacques Mandelbaum



Genesis en route vers la troisième génération

A Berlin, le groupe a présenté son nouvel album et son nouveau chanteur Ray Wilson. Il succède à Peter Gabriel et à Phil Collins

BERLIN
de notre envoyée spéciale

Pour le lancement mondial, le 26 août, de son nouvel album, *Calling All Stations*, le groupe Genesis avait choisi Berlin, ville symbole de la réconciliation démocratique entre les peuples. Et comme dans cet appel désespéré lancé en onze titres par l'homme moderne perdu dans l'immensité des réseaux et des stimuli, il s'agit de communiquer quand même, les dinosaures du rock anglais avaient convié les médias du monde entier à découvrir *Calling All Stations* dans la tour de télévision de Berlin, cette grosse boule en acier inoxydable perchée sur une colonne de béton, qui fut inaugurée en 1969 et signait alors la réussite de l'ingénierie socialiste. Il s'en dégage un parfum de défi technologique un peu rétro, qui ne pouvait déplaire à un groupe précurseur sur scène avec l'utilisation d'éclairages révolutionnaires (le Vari-Lite dès 1981) ou de la haute définition en vidéo (les écrans géants Jumbotrons dix ans plus tard, etc.), et auteur d'un concept musical globalisant.

La tour de télévision fut un symbole. Du Télécafé, restaurant panoramique pivotant sur lui-même à 207 mètres de hauteur, ceux de l'Est pouvaient contempler Berlin dans son intégrité, et, occasionnellement, rêver aux lumières de l'Ouest. Le mur est tombé, Christo a emballé le Reichstag avant sa restauration, en cours, et les touristes continuent de grimper dans les *« ascenseurs-express, 6 mètres par seconde »*, comme l'explique la brochure officielle, intitulée *La Tour de télévision de Berlin, une expérience bien élevée*. Uo qualificatif opportun pour les très *smarts* et très *british*, Mike Rutherford (guitare) et Tony Banks (claviers), les quadragénaires du Surrey, survivants du groupe initial, désormais flanqué d'un jeune chanteur Ray Wilson à la place de Phil Collins, parti en avril 1996.

Du haut de ses 100 millions d'albums vendus – l'équivalent de la population du Japon, souligne le magazine anglais *Q* – depuis *From Genesis to Revelation* (1969) jusqu'à *We Can't Dance* (1992), Genesis peut se permettre de contempler le monde et de naviguer à sa guise dans les stratégies de marketing discographique.

MINI-CONCERT ACOUSTIQUE

Virgin, leur maisoo de disques pour le monde, à l'exception des Etats-Unis où le groupe porte la bannière d'Atlantic Records, filiale de Warner Bros., peut pavoiser : rieo qu'eo Allemagne, troisième marché discographique mondial, les préventes atteignaient, à l'avant-veille de la sortie de l'album, 300 000 exemplaires. Environ trois ceots représeotants des grands médias mondiaux, avec un fort contingent venu d'Europe de l'Est, avaient fait le voyage jusqu'à Berlin pour écouter un mini-concert acoustique (et flemmard) du nouveau Genesis et visionner le clip de *Congo*, premier extrait de *Calling All Stations* expédié sur les ondes de la planète Terre, sorte de voyage initiatique dans une Afrique mythique, où se croisent *L'Aventurier de l'Arche perdue* et *Highlander*.

Fortement structurée, l'équipe Genesis a, depuis trente ans, le don de la survie inscrit dans sa carte génétique. Le style – de l'éther théâtralisé de la première époque à la variété carrée des temps derniers – a subi des mutations biologiquement prévisibles. Peter Gabriel, qui en fut le chanteur et l'inspirateur jusqu'à son départ en 1975 après l'énorme succès de *The Lamb Lies down on Broadway*, portait sûrement en lui le monolithisme quelque peu ennuyeux de *We Can't Dance* (1992). Phil Collins, le batteur qui prit sa place au chant, showman éblouissant, dans la précisioo lyrique et dépouillée de *A Trick of the Trail* (1975) introdnisait les platitudes un peu froides de *And Then There Were Three* (1978). Genesis a résisté. *« Pete* [Gabriel], rappelle Mike Rutherford, *était celui qui disait que personne dans Genesis n'était indispensable, et je pense qu'il avait raison. »*

Le cadre musical o'a jamais éclaté, mais a subi des déformations drastiques. Avec le départ de Collins, qui finissait par brouiller l'image *« Genesis »*, les deux gentlemen compositeurs restant ont dû recruter.

Ils oot trouvé Ray Wilson, vingt-huit ans, chanteur au timbre légèrement lyrique et éraillé, typique du « son » Genesis. Wilson a un aplomb, un culot monstres. Pour sa première apparition publique, à Berlin, accompagné par Banks, Rutherford et Nir Zickyahu, un batteur débauché dans le groupe anglais Hidden Persuaders, il a donné une version courte et dépouillée de *Supper's Ready*, long délire acide de vingt-six minutes mené en 1972 par un Peter Gabriel plus épique que jamais. Il faut oser.

Véronique Mortaigne

★ *Calling All Stations*, 1 CD 7243-8-44607-2. Sortie mondiale le 29 août.

La difficile aventure d'un film colombien

La rareté des productions nationales oblige à des montages compliqués

BOGOTA
de notre correspondante

« Faire un film en Colombie, c'est comme vouloir réinventer le cinéma depuis le début... Il n'y a pas de laboratoire, ni de bonne caméra, ni de machine à couper les négatifs, ni même de salle de montage », raconte Nicolas Buenaveotura, conteur de profession et coréalisateur avec Manuel José Alvarez du dernier long métrage colombien intitulé *La Deuda* (la dette) ou *La mort insolite et non moins surprenante résurrection et seconde mort de Ali Ibrahim Mario de los Altos Pozos y Resuello, dit El Turco* (le Turc).

Le film, une coproduction française, sorti sur les écrans colombiens le 15 août, devrait arriver prochainement en France. Et comme chaque fois qu'un film national sort eo Colombie – parce qu'ils sont rares, entre zéro et six par an – c'est dans tout le pays un événement. La première semaine, pas moins de cinquante mille spectateurs se sont déplacés pour voir *La Deuda*, soit presque autant que pour le succès commercial américain *Men in black*...

Pour réaliser le film, Nicolas Buenaventura et Manuel José Alvarez ont dû aller chercher les caméras et enregistrer la musique – magistrale, écrite par l'Argentin Luis Bacalov, vainqueur de l'Oscar de la meilleure musique 1995 pour le film italien *Il postino* – en Italie ; les équipements de lumière vienneot des Etats-Unis ; la post-production a été faite dans des studios en France. 35 % du film a été tourné en prises uniques grâce à des acteurs très professionoels, le budget total n'a pas dépassé 1 million de dollars (environ 6 millions de francs) et le tout a été réalisé en moins de six mois.

UN CONTE EN TROIS PARTIES

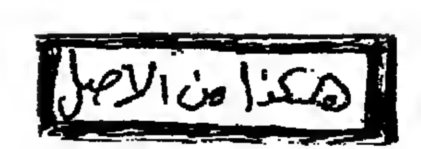
Le scénario, écrit par Nicolas Buenaventura, âgé de trente-cinq ans, de double nationalité française et colombienne, avait remporté plusieurs prix culturels. La presse en Colombie a généralement dénoncé le côté « Garcia Marquez » do film.

Cette critique, très colombienne – car le Prix Nobel de littérature est dans soo pays natal la référence obligée – est dans le reste du moode plutôt un véritable compliment. *« C'est aussi un hommage à un des plus grands écrivains du monde »*, affirme Nicolas Buenaventura, qui ajoute : *« Dans ma famille il y a par exemple vingt-sept Nicolas Buenaventura et ce n'est pas un roman de Garcia Marquez, c'est le milieu où je suis né »*.

L'histoire est découpée comme un conte très colombien, en trois parties : l'agonie et la mort, la peur et la culpabilité, le châtiment et le pardon. Tout se passe au Paradis, un village traditionnel aux rues pavées, bordées de grandes maisons blanches et coloniales. Un homme agonise sur la place principale. Les babitants, certains avec remord, d'autres avec de la peur et le reste sans aucune pitié, le laissent mourir, sans l'aider.

L'homme est prêteur sur gages et tout le village est en gage chez lui. On l'appelle El Turco (le Turc), car il est étranger, et on l'enterre dans une tombe improvisée au bout du cimetière. Tous croient que sa mort est un soulagement. Le maire, qui est aussi le commissaire et dont la fortune est forcément en gage, fait passer le décret dit « de l'oubli », par lequel chacun pourra récupérer ses biens et oublier ses dettes. Mais bientôt, la culpabilité vient rôder, le cadavre d'El Turco disparaîtra et le village aura du mal à retrouver sa tranquillité.

Anne Proenza



JEUDI 28 AOÛT

TF 1

20.44

INTERVILLES 97
Divertissement présenté par Jean-Pierre Foucault, Thierry Roland, Nathalie Simon, Olivier Chiabodo. Nîmes rencontre Béziers (156 min). 478550374

23.20

2000 AVENUE DE L'OCÉAN
Téléfilm [2/2] de Joel Schumacher, avec Lisa Hartman, Drew Barrymore (120 min). 1024119
La propriétaire de la villa du 2000 Malibu Road est incarcérée pour meurtre. Le sergent chargé de l'affaire, et qui ne croit pas à sa culpabilité, porte ses soupçons sur les trois colocataires de la suspecte...

1.20 et 3.05, 4.10 Histoires naturelles.

2.15 et 2.55, 4.00, 4.40 TF 1 nuit. 2.30 Cas de divorce. Série. Cremer contre Cremer (25 min).

France 2

20.50

DES TRAINS PAS COMME LES AUTRES
Documentaire. [8/9] Brésil (95 min). 3015022

22.30 Expression directe.
22.40 Vue sur la mer. (70 min). 1584577
23.50 Journal, Météo.
0.10 Rallye. Paris-Moscou.

0.20

TOUTE LA NUIT POUR FAIRE COURT
Courts métrages (205 min). 58167732

3.45 24 heures d'infos. 4.00 Ile aux ours. 4.15 Vue sur la mer (80 min).

France 3

20.50

▶ STAVISKY... ■ ■
Film d'Alain Resnais, avec Jean-Paul Belmondo, Charles Boyer (1974, 120 min). 548577
Un film rêvé sur la légende d'un escroc hors du commun.

23.00 Journal, Météo.

23.25

COMMENT ÇA VA ?
Magazine présenté par Jean Lanzi.
Prostate, un combat d'hommes ; Un vaccin contre le mélanome ; Comment ça marche ? Les veines ; Massa (50 min). 1230312

0.15 Les Grands rendez-vous du siècle. L'histoire du mandat [2/2] (55 min). 7502876
1.10 Espace francophone. Magazine présenté par Dominique Gallet et Mona Makki. Cinéastes africains (30 min). 5004436

Arte

20.40

SOIRÉE THÉMATIQUE : ▶ LA MAFIA
Soirée proposée par Jean-Michel Meurice et Fabrizio Calvi.

20.50 et 0.40 Dernières nouvelles de la Mafia. Documentaire (35 min). 7018645
Affaiblie par la lutte menée contre elle par des juges et des policiers intègres et courageux, la Mafia, qui a bénéficié pendant plus de quarante ans d'une presque totale impunité, a entamé une restructuration qui l'amène à changer à la fois de méthode et d'objectifs.
21.25 Familles macabres. Documentaire (115 min). 5026225
Une « famille » qui apparaît sous son vrai jour : cruauté et barbarie.
23.20 Entretien avec Giulio Andreotti. Documentaire (10 min). 2205732
23.30 La Parade des saigneurs. Documentaire (70 min). 5421854
Le maxi-procès de Palerme, qui avait débuté le 10 février 1986, a aussi été qualifié de « Nuremberg de la Mafia ».
1.20 Une maison au bord de la mer. Documentaire (rediff., 35 min). 31507588
1.55 Tasmaniac. Documentaire d'Andreas Rogenhagen (rediff., 45 min). 4154728

M 6

20.45

LES BRANCHÉS À SAINT-TROPEZ
Film de Max Pecas, avec Olivia Dutron (1983, 100 min). 829138
En vacances à Saint-Trop', deux jeunes couples perdent leur argent.

22.25

LES CONTES DE LA CRYPTE
Série Δ (100 min). 1492770
La perle noire.
Des meurtres sont commis pour de bien singuliers motifs (avec Whoopi Goldberg).
La peinture au sang.
Tête d'affiche.

0.05 La Maison de tous les cauchemars. Série O.

2.00 CharlElie Couture en concert. 3.05 Turbo (rediff.). 3.30 Jazz 6 (rediff.). 4.30 Culture pub (rediff.). 4.45 Movida opus 2. Documentaire (50 min). 5.35 Coulisses. Dee Dee Bridgewater (rediff.). 6.00 Mister Biz, best of (rediff., 25 min).

Canal +

20.35

I LOVE YOU, I LOVEYOU NOT ■
Film de Billy Hopkins, avec Jeanne Moreau (1996, 85 min). 383041

22.00 Flash d'information.
22.05 La vie comme elle est... Court métrage.

22.25

MONEY TRAIN ■
Film de Joseph Ruben, avec Wesley Snipes, Woody Harrelson (1995, v.o., 104 min). 1533383
Deux agents de la sécurité font équipe pour réduire la délinquance dans le métro de New York. L'un est bluffeur et amateur de poker. Pour régler une dette de jeu, il décide, la nuit de Noël, de s'emparer de l'argent que transporte le « Money train ».

0.10 Tennis. En direct. 4e jour de l'US Open (362 min). 17506320

Radio

France-Culture

20.50 Du jazz pour tout bagage.
21.10 Communauté des Radios publiques de langue française.
22.10 Les Chemins de la connaissance.
22.40 Nocturne. [4/5].

0.05 Du jour au lendemain (rediff.). 0.50 Coda. 1.00 Les Nuits de France-Culture. (rediff).

France-Musique

20.00 Concert. Prom's. Donné en direct, par l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig, dir. Nevile Marriner : Œuvres de Wagner ; R. Schumann, Mendelssohn.
22.30 Concert. Aux temps de Goya. Donné par la Compania Lirica Madrid Goyesco et l'Orchestre de chambre Goyesco, dir. German Torrellas, basse : Œuvres de De Laserna.

0.00 Comment l'entendez-vous ? 2.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique

20.40 *Les Soirées.* Thomas Mann et la musique.

22.30 Les Soirées... (suite). 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.

TV 5

20.00 La Maison de jade. Film de Nadine Trintignant (1988, 95 min). 91272409
21.35 Rose. Court métrage d'Alain Berliner.
22.00 Journal (France 2).
22.30 La Suisse et la guerre : Neutre ou pleutre ?

Planète

20.35 ▶ Loin du Vietnam.
22.30 Sur la terre des pharaons. [3/3].
23.20 Femmes du No Future.
0.15 Des hommes dans la tourmente. [16/32]. *MacCarthy versus Welch.*

Voyage

20.30 Suivez le guide.
22.30 Planète aventure. Trou de fer.
23.00 Chez Marcel. Magazine. Invitée : Michelle Valandina.

Histoire

21.00 Histoire, le film : La Croisée des destins ■ ■ Film de George Cukor (1955, 120 min). 504557041
23.00 La Légende du Paris-Roubaix. Documentaire.
0.00 Encyclopédies : Europe, notre histoire. [1/3]. 1945-1955, une paix de charbon-acier (300 min).

Paris Première

21.00 L'Impossible Monsieur Bébé ■ ■ ■ Film de Howard Hawks (1938, N., v.o., 100 min). 27068883
22.40 Les Documents du JTS. Les maîtres du regard : Bela Lugosi.
23.10 Friedrich Gulda joue Mozart. Concert enregistré en 1986 (70 min). 14131041

France Supervision

20.45 Waterzool.
22.05 London Brass. D'Olivier Mille.
23.00 Requiem de Mozart. Concert enregistré au pied des rochers des Météores, en Grèce (55 min). 32409041

Ciné Cinéfil

20.30 Premier bal ■ ■ Film de Christian-Jaque (1941, N., 100 min). 9782751
22.10 La Carioca ■ Film de Thornton Freeland (1933, N., v.o., 90 min). 8200751

Ciné Cinémas

20.30 Les Racines du ciel ■ Film de John Huston (1958, 125 min). 39976374
22.35 J'embrasse pas ■ ■ Film d'André Téchiné (1991, 115 min). 73917374

Festival

20.30 Les Durs à cuire ■ Film de Jack Pinoteau (1964, N., 85 min). 46975668
21.55 Les Rois du rire au cinéma. D'André Halimi.
23.05 Gorille mon ami.

Série Club

20.45 University Hospital. Secrets.
21.35 Madame et ses flics. Ultra-léger meurtre.
22.30 Alfred Hitchcock présente. L'homme qui en savait trop peu.

Téva

20.55 Le Club de la chance ■ ■ Film de Wayne Wang (1993, 95 min). 505012022
23.00 Clair de lune. Tu t'en sortiras, David.

Canal Jimmy

20.00 Le Meilleur du pire.
20.30 Leningrad Cowboys Go to America ■ Film d'Aki Kaurismäki (1989, v.o., 80 min). 88493383
21.50 Chronique de la route.
21.55 Drugstore Cowboy ■ ■ Film de Gus Van Sant (1989, v.o., 95 min). 72726790
23.30 Souvenir. A bout portant : Michel Polnareff.
0.25 Une fille à scandales. Un acteur plein de ressources.

Disney Channel

20.35 Les Envahisseurs.
21.30 Darby O'Gill et les farfadets ■ Film de Robert Stevenson (1959, 90 min). 167867
23.00 Au cœur du temps.
23.45 Sylvie et compagnie. Noces d'argent.
0.10 Thierry la Fronde. Feuilleton (25 min).

Eurosport

12.00 et 18.00, 22.30 Cyclisme. En direct. Championnat du monde sur piste à Perth (150 min). 5449577
17.00 et 18.30, 19.30, 23.00 Jeux mondiaux 1997. Korfball.
20.30 Football. En direct. Coupe des Coupes. Match retour : Shelbourne–Kilmarnock (120 min). 307490

Muzzik

19.50 L'Art du chant. Les ténors, basses, barytons.
21.00 Le Concert des trois ténors. Enregistré au Dodger Stadium à Los Angeles en 1994 (115 min). 509112845
22.55 Jazz Voices. Concert enregistré au Festival de jazz de Montreux en 1995 (60 min). 506388845
23.55 Musiques espagnoles. Concert enregistré à Puteaux (40 min). 508390577

Chaînes d'information

CNN

Information en continu, avec, en soirée : 20.00 et 23.00 World Business Today. 20.30 et 21.00, 1.00 World News. 21.30 World Report. 22.00 World News Europe. 22.30 Insight. 23.30 World Sport. 0.00 World View. 1.30 Moneyline. 2.15 American Edition.

Euronews

Journaux toutes les demi-heures, avec, en soirée : 19.15, 19.45, 20.15, 20.45, 21.45, 22.45 Economia. 19.20, 20.20, 21.20, 22.20 Analysis. 19.39, 20.09, 20.39, 21.09, 21.39, 22.09, 22.39, 23.09 Europa. 19.50, 20.50, 21.50, 22.50 Sport. 23.15, 0.15, 1.15 No Comment. 23.45 Style. 0.45 Ecologia.

LCI

Journaux toutes les demi-heures, avec, en soirée : 19.16 et 23.16 Ruth Elkrief. 20.13 et 20.45 Le 18-21. 20.30 et 22.30 Le Grand Journal. 21.10 et 22.12 Le Journal du Monde. 21.17 et 22.19, 22.44 Journal de l'Economie. 21.26 Cinéma. 21.42 Talk culturel.

LES CODES DU CSA
O Accord parental souhaitable.
Δ Accord parental indispensable ou interdit aux moins de 12 ans.
☐ Public adulte ou interdit aux moins de 16 ans.

VENDREDI 29 AOÛT

TF 1

15.35 Côte Ouest.
16.30 21, Jump Street. Série. Le chemin des écoliers.
17.25 Extrême limite. Série. Patronne d'un jour.
17.55 Les Années fac. Série. Prise d'otages.
18.25 Ali Baba. Jeu.
19.00 Mokshû Patamû. Jeu.
19.50 et 20.40 Météo.
20.00 Journal, Trafic infos.

20.45

1, 2, 3, SÉRIES
20.45 Walker, Texas Ranger. O La cible.
21.35 Les Dessous de Palm Beach. O Thérapie de groupe.
22.35 La Ville du grand secret. O La jolie crémière.

23.25

DE PLUS EN PLUS
Magazine présenté par Carole Rousseau. Invité : Michel Leeb.
La plus grande collection de voitures ; La plus petite voiture ; Le plus jeune chef d'orchestre ; Le vin le plus cher ; Ceux qui rient le plus ; Le plus grand QI ; La famille qui a adopté le plus d'enfants ; La plus petite école ; Le village le plus asiatique ; Le chien le plus rapide ; Les messes les plus animées (85 min). 7166097

0.50 et 1.55, 2.55, 4.00, 4.40 TF 1 nuit.
1.00 et 2.00, 3.05, 4.10 Histoires naturelles.

4.55 Musique (15 min).

France 2

15.20 Assédicquement vôtre. Téléfilm de M. Frydland. (110 min). 9577981
17.10 Matt Houston. Série.
18.05 Les Années collège. Série. Gentils mensonges.
18.40 et 4.15 Les Z'amours.
19.20 Qui est qui ? Jeu.
19.55 Au nom du sport.
20.00 Journal, A cheval !, Météo, Point route.

20.55

LES ARNAQUEUSES
Téléfilm de Thierry Binisti, avec Tania Da Costa, Elise Tielrooy (95 min). 3819894
Deux arnaqueuses sur le point d'être emprisonnées sont contraintes de mettre leurs « talents » au service de la police.

22.40

LA RAGE AU CŒUR
Téléfilm O de Robin Davis, avec Christine Boisson, Clémentine Célarié (95 min). 3992271
Une veuve dirige une petite imprimerie familiale en difficulté. Un soir, elle se rend en urgence au chevet de sa fille violentée dans le RER. Elle oublie d'éteindre les rotatives...

0.15 Journal, Météo.
0.30 Rallye. Paris-Moscou.
0.45 Tatort. Un sale boulot (105 min). 3957818

2.35 Les Sentiers de la favelle. Documentaire. 3.20 Les Gens du fleuve. Documentaire. 5.20 7e continent. Documentaire. [5/5]. 5.50 Baby Folies (20 min).

France 3

16.55 40°. Invités : Julien Lepers, Laurent Boyer, Le groupe Nacache.
18.20 Questions pour un champion. Jeu.
18.50 Météo des plages.
18.55 Le 19-20 de l'information.
20.02 Météo.
20.05 Fa si la chanter. Jeu.
20.30 Tout le sport.

20.50

THALASSA
Magazine. Irréductibles Cunas (65 min). 208455
Au large de l'isthme de Panama, la tribu des Cunas résiste aux « bienfaits » de la civilisation. Foncièrement indépendants, ils préservent farouchement leur tradition et leur autonomie.

21.55

FAUT PAS RÊVER
Magazine présenté par Sylvain Augier.
Laos : Les bûcherons d'eau douce ; France : Les bergers d'abeilles ; Grande-Bretagne : L'île aux motards (50 min). 5458504

22.55 Journal, Météo.
23.10 Le Festival de Montreux. Panique au music-hall.
0.10 Je suis resté vivant. Documentaire d'Emmanuel Audrain (50 min). 3309653
1.00 Capitaine Furillo. Série. Ça n'est jamais fini avant le mot de la fin (50 min).

La Cinquième

18.30 Le Monde des animaux. Prédateurs insolites : l'arme fatale de l'oiseau secrétaire.

Arte

19.00 Tracks. Magazine. Planète Prague.
19.30 7 1/2. Magazine. Un monde parfait : Voyage au cœur des Témoins de Jehovah.
20.00 Brut. Magazine. Best of (25 min). 18252
20.25 Documenta. Reportage.
20.30 8 1/2 Journal.

20.45

▶ JENNY MARX, LA FEMME DU DIABLE
Téléfilm de Michel Wyn, avec Marie-Christine Barrault, Carlo Brandt (95 min). 588441
Au grand dam de sa famille, Jenny von Westphalen, aristocrate prussienne, épouse, le 28 juin 1843, un jeune philosophe aux idées réformistes : Karl Marx.

22.20

GRAND FORMAT : BERNAUERSTRASSE
Documentaire de Hans Dieter Grabe. Des Berlinois au pied du mur (75 min). 6533829
Lorsque le 13 août 1961 les autorités est-allemandes décident de boucler la frontière avec Berlin-Ouest, les habitants de la Bernauerstraße rivalisent d'imagination pour prendre la fuite. Films d'amateurs et témoignages.

23.35 Eating ou le dernier secret des femmes ■ ■ Film de Henry Jaglom, avec Nelly Alard (1990, v.o., 105 min). 3582610
1.20 Le Dessous des cartes. Magazine.
1.30 La Vie en fleurs. Documentaire de Kolin Schult (rediff., 80 min). 9174194

M 6

18.00 Highlander. Série.
19.00 Raven. Série.
19.54 Six minutes d'information.
20.00 et 3.45 Mister Biz, best of.
20.30 La Météo des plages.
20.35 Capital 6. Magazine. Education nationale : premier employeur de France.

20.45

FX
EFFETS SPÉCIAUX, LA SÉRIE
Série (105 min). 485349
Prototypes explosifs.
Une invention de Rollie allèche des trafiquants d'armes.
Le signe des gémeaux.
Le scénario d'un film présente d'étranges similitudes avec des meurtres non élucidés.

22.30

LE CAMÉLÉON
Réunion de famille [2/2]. Série (60 min). 43558
Jarod va de révélation en révélation...

23.30 J'ai épousé un tueur. Téléfilm O de John Madden, avec Annabelle Apsion (115 min). 8277813

2.25 Fréquenstar. Magazine. Invité : Etienne Daho (rediff.). 4.10 Jazz 6 (rediff.). 5.05 Culture pub (rediff.). 5.20 Turbo (rediff.). 5.45 Fan de, best of (rediff., 25 min).

Canal +

16.55 Tennis. Résumé du 4e jour de l'US Open.
17.40 Le Dessin animé.
▶ En clair jusqu'à 20.30
18.30 Les Muppets.
19.05 Les Conquérants du feu. Série.
19.50 Flash d'information.
19.57 Le Zapping.
20.00 10 années formidables.

20.15

FOOTBALL
Monaco - Metz. En direct. 5e journée du Championnat de France de D1. 20.30 Coup d'envoi. A la mi-temps, le journal du Foot (120 min). 84962

22.30 Les K.O. de Canal +.
22.50 Flash d'information.

23.00

BRAVEHEART ■ ■
Film de Mel Gibson, avec Mel Gibson, Patrick McGoohan (1995, 169 min). 32249726
En 1280, Edward Ier, roi d'Angleterre, a pris le trône d'Ecosse et gouverne d'une poigne de fer. Un paysan dont la famille a été exterminée dans sa jeunesse et dont la femme vient d'être assassinée prend la tête de la révolte. Cette fresque historique à gros budget.

1.50 Tennis. En direct de Flushing Meadow : 5e jour de l'US Open (309 min).

Radio

France-Culture

20.50 Du Jazz pour tout bagage. L'ouïe [5/5].
21.10 Communauté des Radios publiques de langue française. Les inventeurs du futur [5/5].
22.10 Les Chemins de la connaissance.
22.40 Nocturne. [5/5].

0.05 Du jour au lendemain. (rediff.). 0.50 Coda. 1.00 Les Nuits de France-Culture (rediff).

France-Musique

20.00 Festival de Montreux-Vevey. Concert donné en direct, par l'Orchestre baroque de Fribourg, dir. Gottfried von der Goltz : Œuvres de Mozart : Symphonie n° 10 ; Concerto pour piano et orchestre n° 23, Andreas Staier, piano ; Bella mi fiamma : Resta, o cara, scène dramatique K 528 ; Ah, lo previdi Ah, t'invola agl'ochi miei, scène dramatique d'Andromède K 272 ; Symphonie n° 40 ; L'Enlèvement au sérail : air de Constance.
23.00 Concert. Donné le 5 juin, au studio 106 de Radio-France. Œuvres de Piazzola.

0.00 Comment l'entendez-vous ? (rediff.). 2.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique

20.40 Les Soirées. Riccardo Muti, chef d'orchestre. Symphonie n° 4, de Schubert ; Rhapsodie sur un thème de Paganini, de Rachmaninov ; Le Poème de l'extase, de Scriabine ; Ivan le Terrible, extraits, de Prokofiev.

22.30 Les Soirées... (suite). 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.

TV 5

20.00 Jeux sans frontières (France 2 du 18/8/97).
21.45 Grand tourisme. Magazine.
22.00 Journal (France 2).
22.30 Vue sur la mer (France 2 du 21/8/97).
23.40 Viva. Magazine.

Planète

20.35 ▶ Calle San Luis Potosi n° 181.
21.35 Un été aux îles Malouines.
22.25 Les Pistes du Far West. [2/2]. La terre de tous les espoirs.
23.20 Portrait robot. [4/6]. L'OCRTEH.
23.50 ▶ Loin du Vietnam (115 min).

Histoire

20.00 Encyclopédies : Europe, notre histoire. [1/3]. 1945-1955, une paix de charbon-acier.
21.00 De l'actualité à l'histoire. Animé par Marc Ferro et Jean-Pierre Langellier, éditorialiste au *Monde*. La SNCF est-elle encore un service public ? Quelle terre pour Israël ?
22.00 Il était une fois le monde : Pour tout l'or du Transvaal. Téléfilm de Claude Boissol [2/6] (60 min). 506542320

Paris Première

21.00 Tel est Serrault. De Jean-Luc Prévost et Jean-Louis Remilleux.
22.00 Le JTS des festivals. Magazine.
22.30 La Bohème. Opéra de Giacomo Puccini. Enregistré à l'Opéra de Sydney (120 min). 8121558

France Supervision

19.00 Les Francofolies 1997 : Medeiros, Personne, Mengo, Chedid. Concert (90 min). 39377839
20.30 Performances d'acteurs 1996.
21.40 Festival Chopin : Valses. Concert enregistré à l'Orangerie du parc de Bagatelle, à Paris (60 min). 83348349
22.40 Tant que le monde sera. De Suha Arin. [5/6]. Et il dicta aux eaux. [6/6]. De ce monde disparut Sinan, un des maîtres de l'architecture.

Ciné Cinéfil

20.30 Au diable la célébrité ■ Film de Stefano Vanzina Steno et Mario Monicelli (1949, N., v.o., 95 min). 9663436
22.05 Nid d'espions ■ Film de Richard Wallace (1943, N., v.o., 95 min). 73827707

Ciné Cinémas

21.00 Les Evadés ■ ■ Film de Frank Darabont (1995, 140 min). 84830897
23.20 Police Academy 7 : Mission à Moscou. Film d'Alan Metter (1993, v.o., 85 min). 65184271
0.45 Les Démons du maïs, les moissons de l'enfer. Film de David F. Price (1992, 90 min). 47810276

Festival

20.30 Le Joyau de la couronne. Téléfilm de Jim O'Brien [5/5]. (105 min). 10158891
22.15 L'homme qui revient de loin. Téléfilm de Michel Wyn [6/6]. (70 min). 86730558

Série Club

19.50 Monsieur Ed. Ed the Beneficiary.
20.15 Les Arpents verts. The Computer Age.
20.45 Two. L'évasion.
21.35 et 1.30 Madame et ses flics. La robe qui tue.
22.30 Alfred Hitchcock présente. La vie devant soi.
23.00 University Hospital. Secrets.
23.45 Le Saint. Tentative de meurtre (50 min).

Canal Jimmy

20.00 The Muppet Show. Invitée : Deborah Harry.
20.25 Star Trek. Nous, le peuple.
21.15 Destination séries.
21.50 Game On. Barbe à papa et sucre d'orge (v.o.).
22.20 Dream On. La nurse (v.o.).
22.50 Seinfeld. Le dîner (v.o.).
23.15 Top bab. Magazine.
23.55 *La Semaine sur Jimmy.*
0.05 New York Police Blues. Retour aux sources (v.o.).
0.50 Spin City. Un maire à Miami (v.o.).
1.15 Sinatra (60 min).

Disney Channel

20.10 Parole de chien.
20.35 Juste pour rire.
21.10 Profession critique.
21.35 Sinbad.
22.05 Les Cent vies de Black Jack Savage. Les rivaux.
22.50 L'Arbre et les Fourmis.
23.45 Sylvie et compagnie.

Téva

20.30 et 22.30 Téva interview. Invitée : Sophie Coignard.
20.55 Nos meilleures années. Si la photo est bonne. Bien dans sa tête.
23.00 Clair de lune.
23.50 Téva spectacle (90 min).

Eurosport

12.00 et 17.30, 22.00 Cyclisme. En direct. Championnat du monde sur piste à Perth (Australie) (60 min). 980962
13.00 et 19.00 Motocyclisme. En direct. Championnat du monde de vitesse. Grand Prix de la République tchèque. Essais des 125 cc à Brno (60 min). 998610 14.00 Essais des 500 cc (75 min). 6232455 15.15 Essais des 250 cc (75 min). 3202184
20.00 et 21.00, 0.30 Jeux mondiaux 1997. Haltérophilie dames, body-building.

Voyage

20.35 Suivez le guide.
22.30 Planète aventure. Shumula.
23.00 Chez Marcel. Magazine. Invitée : Rachel Kaplan.

Muzzik

20.00 Brendel joue Beethoven. Concert (60 min). 500004271
21.00 Magma. Concert enregistré à l'auditorium des Halles, à Paris en décembre 1996 (75 min). 501625184
22.15 The Zawinul Syndicat... Concert enregistré en 1997 (120 min). 507880962

Chaînes d'information

CNN

Information en continu, avec, en soirée : 20.00 et 23.00 World Business Today. 20.30 et 21.00, 1.00 World News. 21.30 World Report. 22.00 World News Europe. 22.30 Insight. 23.30 World Sport. 0.00 World View. 1.30 Moneyline. 2.15 American Edition.

Euronews

Journaux toutes les demi-heures, avec, en soirée : 19.15, 19.45, 20.15, 20.45, 21.45, 22.45 Economia. 19.20, 20.20, 21.20, 22.20 Analysis. 19.39, 20.09, 20.39, 21.09, 21.39, 22.09, 22.39, 23.09 Europa. 19.50, 20.50, 21.50, 22.50 Sport. 23.15, 0.15, 1.15 No Comment. 23.45 Artissimo. 0.45 Visa. 1.45 Art Collection.

LCI

Journaux toutes les demi-heures, avec, en soirée : 19.16 et 23.16 Ruth Elkrief. 20.13 et 20.45 Le 18-21. 20.30 et 22.30 Le Grand Journal. 21.10 et 22.12 Le Journal du Monde. 21.17 et 22.19, 22.44 Journal de l'Economie. 21.26 Cinéma. 21.42 Talk culturel. 0.15 Le Débat.

Les films sur les chaînes européennes

RTBF 1

21.35 Voulez-vous un bébé Nobel ? Film de Robert Pouret (1980, 90 min). Avec Jean-Pierre Marielle, Darry Cowl, Daniel Prévost.

RTL 9

22.40 Claude et Greta. Film de Max Pecas (1969, 90 min). Avec Astrid Frank. *Erotique.*
0.40 Du Guesclin. Film de Bernard de Latour (1948, N., 90 min). Avec Fernand Gravey. *Aventures.*
2.10 La Flic chez les poulets. Film de Luciano Martino (1975, 90 min). Avec Edwige Fenech. *Comédie policière.*

TSR

23.35 Les Yeux de la terreur. Film de Rodney McDonald (1995, 95 min). Avec Paula Barbieri, Jeff Trachta, Kimberly Kelly. *Suspense.*

Les programmes complets de radio, de télévision et une sélection du câble et du satellite sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi.
Signification des symboles :
▶ Signalé dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
■ On peut voir.
■ ■ Ne pas manquer.
■ ■ ■ Chef-d'œuvre ou classique.
♦ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

Lady Di a enfreint la règle de neutralité observée par la famille royale britannique

L'entretien accordé au « Monde » est largement commenté à Londres

LONDRES
de notre correspondant

« Beaucoup de bruit pour rien », à l'instar du titre de la célèbre pièce de Shakespeare, ou dangereux précédent constitutionnel, comme l'affirme l'opposition conservatrice ? Les apparences, l'émoi causé en Grande-Bretagne par l'entretien accordé au *Mande* par la princesse de Galles (*Le Mande* du 28 août), voot plutôt en faveur de la première version, mais la réalité est sans doute plus proche de la seconde.

« Je ne me souviens pas d'une telle positian partisane en faveur d'une formatian politique ou hostile à une autre exprimée par une personnalité royale, depuis le soutien du prince régent, futur Georges III, en faveur des canservateurs au XVIII[e] siècle. Heureusement qu'il s'agit de Diana. Depuis son divorce il y a un an, elle n'est plus – techniquement – membre de la famille royale. Si elle fait lo "une" des jaurnaux, elle n'est pas prise au sérieux sur le plan politique, ce qui n'est pas le cas du prince Charles » : comme l'indique David Starckey, spécialiste de la royauté britannique à la London School of Economics, le retentissement médiatique des critiques de Diana contre le précédent gouvernement conservateur et son soutien à l'actuel premier ministre travailliste, Tony Blair, sont inédites en tout cas, et sans équivalent.

Ni le célèbre cri du cœur du prince de Galles, futur Edouard VIII, au début des années 30 en faveur des chômeurs du pays de Galles, (*« Il faut faire quelque chose »*), ni même l'incroyable confession télévisée du prince Charles en 1994 n'ont été de même nature. Rien n'illustre mieux la portée de « l'affaire » que la satisfaction ouvertement exprimée du secrétaire au Foreign Office, Robin Cook : *« Je n'ai jamais critiqué quelqu'un pour avoir été franc à propos des agissements de l'équipe ministérielle précédente. »*

Les propos icoooclastes de la princesse de Galles tranchent avec l'attitude de stricte neutralité observée par la reine Elizabeth II tout au long d'un règne de quarante-cinq ans, non sans histoires. La souveraine, qui n'a jamais accordé d'interview de sa vie, a constamment veillé à ne pas s'ingérer dans la vie politique britannique. Fidèle à la devise de Bagehot, éminent économiste du XIX[e] siècle, elle s'est cantonnée à formuler des avertissements ou à exprimer des encouragements en privé aux politiciens reçus en audience, conformément aux usages. Tout au plus a-t-elle exigé du premier ministre, parfois, un *« supplément d'information »*, une indication qui lui permet de faire connaître discrètement sa désapprobation. Tel fut le cas lors de l'invasion par les Etats-Unis en 1983, sans consultation préalable avec Londres, de l'île de la Grenade, membre du Commonwealth, dont elle est le chef d'Etat attitré, ou de l'utilisation par l'aviation américaine de bases britanniques pour bombarder la Libye en 1986.

COUP DE TÊTE

La seule *« inquiétude »* exprimée par la souveraine date de 1986, à propos des risques d'éclatement du Commonwealth, conséquence du refus répété de Margaret Thatcher d'approuver des sanctions contre l'Afrique du Sud, ou au sujet des tensions sociales créées par la longue grève des mineurs. Le palais de Buckingham avait immédiatement démenti cette fuite dont l'auteur, le chef du service de presse, Michael Shea, avait été contraint à la démission. L'unique possibilité pour la reine de s'exprimer à titre personnel est le traditionnel discours de Noël, qu'elle rédige elle-même et dont elle choisit le thème, au demeurant dépourvu de toute polémique. Quant à soo directeur de la communication, aujourd'hui un ex-diplomate australien, il a repris à son compte la citation de Benjamin Disraeli : *« Ne jamais se plaindre, jamais s'expliquer » (« Never complain, never explain »)*.

La reine s'entretient rarement avec les correspondants royaux dûment accrédités, même lors de ses tournées à l'étranger, quand, un verre à la main, elle échange quelques mots avec quelques privilégiés qui ne peuvent lui poser aucune question. Sa seule réunion avec les patrons de journaux date des années quatre-vingt, quand elle les avait conviés à Buckingham Palace pour leur demander de laisser sa bru d'alors en paix.

Certes, les autres membres de la famille royale n'ont pas hésité à faire connaître leur opinion sur des sujets politiquement sensibles. Mais les critiques du duc d'Edimbourg contre le gâchis de la politique agricole commune ou celles de la princesse Anne sur le manque de moyens du budget de la coopération n'ont jamais porté que sur ces deux sujets. Des positions en flèche dn prince Charles (architecture, pauvreté, écologie...), n'a jamais transpiré la moindre position ouvertement partisane.

Pour beaucoup, la sortie de Diana au *Monde*, loin d'être une gaffe ou un coup de tête, est un geste délibéré, destiné à embarrasser son ancien époux, un an après la proclamation du divorce. Sa petite phrase sur l'attitude contrastée du gouvernement et la nouvelle opposition sur les mines antipersonnel braque les projecteurs sur les rapports étroits entre le prince Charles et la gauche. Ainsi, le secrétaire d'Etat sans portefeuille Peter Mandelson a publiquement revendiqué le soutien du prince de Galles aux programmes gouvernementaux de lutte contre la drogue ou de remise au travail des jeunes chômeurs.

Marc Roche

Nicole Notat juge irréalistes les « 35 heures payées 39 »

Désaccord avec M. Strauss-Kahn sur l'annualisation du temps de travail

LE PROJET de loi-cadre sur les 35 heures – principal sujet de la conférence nationale sur l'emploi, les salaires et la réduction du temps de travail, prévue dans un mois entre le gouvernement et les partenaires sociaux – échauffe les esprits. Visiblement irritée par les informations publiées par *Le Monde* du 27 août, faisant état d'une note émanant de son ministère, et qui propose d'instaurer les 35 heures au 1[er] juillet 2000, Martine Aubry les a démenties : *« Cette note, je ne la connais pas »*, a-t-elle affirmé, mercredi, à l'issne du conseil des ministres.

La ministre de l'emploi et de la solidarité a en revanche confirmé qu'elle allait recevoir syndicats et patronat. Un document de travail doit être remis, dans dix à quinze jours, au premier ministre.

Interviewés tous les deux dans *Le Nauvel Observateur* du 28 août, Dominique Strauss-Kahn et Nicole Notat développent deux approches opposées de la réduction de la durée du travail. Le ministre de l'économie et des finances affirme que le gouvernement *« n'a pas de projet concernant l'annualisation du temps de travail »*. S'opposant à tout accroissement suplémentaire de la flexibilité du travail, M. Strauss-Kahn estime qu'une loi-cadre *« ne peut ni ne doit régenter l'ensemble des modalités de passage aux 35 heures »*. *« La loi d'applicotian ne devrait intervenir qu'après abautissement de la concertation »* avec les partenaires sociaux, explique-t-il.

De son côté, la secrétaire générale de la CFDT indique que sa centrale est favorable à l'annualisation du temps de travail, *« quand elle permet la créatian d'emploi et la réductian de la précarité »*. La dirigeante syndicale juge irréalistes *« les 35 heures payées 39 »*. La vision de la CFDT *« consiste à associer la réduction du temps de travail à une madernisatian de l'arganisatian du travail. C'est la seule qui permette de nouvelles embauches »*, explique M[me] Notat. De même, en confirmant son soutien à loi Robien, elle explique que la CFDT ne refuse pas une diminution des salaires, liée à la réduction du temps de travail : *« Pour la CFDT, la participation des salariés n'est ni exclue ni automatique. Quarante-six pour cent des accords Robien se sont conclus avec le maintien du salaire, 42 % avec une baisse de certaines rémunérations, et 6 % avec un gel. »*

Les Verts ont réclamé, mercredi 27 août, l'entrée en vigueur, avant le 1[er] janvier 1999, de la réduction à 35 heures hebdomadaires de la durée du travail. *« Tout retard dans l'application des 35 heures a pour conséquence environ 200 000 chômeurs de plus par semestre »*, affirment-ils. L'ancien ministre socialiste Marie-Noëlle Lienemann a de son côté jugé, mercredi : *« La loi sur les 35 heures sans perte de salaire est une urgence absolue pour l'emploi »* et *« L'échéance ne saurait être reportée à l'an 2000. »*

Succès confirmé pour la loi Robien

Neuf mois après son entrée en application, le succès de la loi de Robien ne se dément pas. Cette loi prévoit des allégements de charge pour les entreprises qui réduisent le temps de travail de 10 % ou de 15 %, soit de manière « offensive », pour embaucher, soit de manière « défensive », pour limiter les suppressions d'emplois.

Durant le seul mois de juillet, 152 conventions ont été signées – 920 depuis la mi-octobre, – selon les chiffres publiés mercredi 27 août par le ministère de l'emploi et de la solidarité. Sur ce nombre, le ministère recense 622 accords « offensifs », concernant 45 399 salariés, et 298 accords « défensifs », en concernant 57 350. Les accords défensifs, nettement moins nombreux, émanent de plus grandes entreprises que les accords offensifs, ce qui explique que le nombre de salariés qu'ils concernent soit plus élevé.

LA RÈGLE DU JEU

QUAND son crédit est mis en cause, un journal doit des explications à ses lecteurs.

L'édition du *Monde* du 27 août a reçu, dans la journée de mercredi, deux démentis officiels, d'origine et de nature différentes. *« Cette note, je ne la connais pas »*, a déclaré Martine Aubry à l'issue du conseil des ministres. La ministre de l'emploi et de la solidarité entendait ainsi démentir l'existence d'une note des services de son ministère, préconisant notamment l'instauration des 35 heures hebdomadaires de travail le 1[er] juillet 2000, dont nous avions révélé la teneur. *« La princesse n'a pas formulé de telles critiques »*, a fait savoir le cabinet de Lady Diana. La princesse de Galles entendait ainsi démentir une phrase de son entretien avec Annick Cojean, lors du huitième épisode de notre série « Retour sur images », dans laquelle elle jugeait *« tellement désespérant »* l'ancien premier ministre britannique, John Major.

Dans les deux cas, nous maintenons nos informations et démentons les démentis.

Lors de l'entretien qu'elle accorda, le 13 juin, durant une heure, à notre collaboratrice, Lady Diana a bel et bien prononcé cette phrase : *« The former one was so hopeless » (« Son prédécesseur* [de Tony Blair] *était tellement désespérant. »)* Lauréate de l'Association des femmes journalistes (1993), de la Fondation Mumm (1995) et du prix Albert-Londres (1996), Annick Cojean est une journaliste professionnelle reconnue et confirmée qui, de plus, parle couramment anglais.

Une note technique sur la réalisation de la semaine des 35 heures a bel et bien été élaborée, à la demande du cabinet de M[me] Aubry, par trois services du ministère de l'emploi : la direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques ; la direction des relations du travail ; la délégation à l'emploi. Elle fut achevée en fin de semaine dernière et transmise à l'attention du ministre. Comme nous le précisions, cette contribution, destinée à nourrir sa réflexion, n'engage pas M[me] Aubry, qui est en train d'arrêter sa position sur ce dossier.

Qu'une même édition du *Monde* contrarie une ministre de la République française et une princesse de la monarchie britannique pourrait faire sourire. Nous préférons nous en étonner. En l'espèce, nous n'avons fait qu'assumer le rôle normal de la presse dans une démocratie vivante : faire parler longuement Lady Diana de ses convictions et de ses combats publics, et non pas de sa vie privée ; suivre pas à pas l'élaboration d'une décision politique essentielle pour la vie quotidienne de nos concitoyens.

On le sait, l'information, libre et responsable, ne fait pas bon ménage avec la communication, contrôlée et maîtrisée par les pouvoirs. Nos lecteurs comprendront aisément que nous sommes au service de la première, et non de la seconde.

E. P.



Baisse significative de la pauvreté en Asie

LA PAUVRETÉ a baissé plus rapidement en Asie que partout dans le monde grâce à la persistance d'un fort taux de croissance, relève un rapport publié par la Banque mondiale. La pauvreté aurait largement diminué en Chine, en Corée du Sud, à Singapour et à Taïwan. *« Ce déclin de la pauvreté est probablement sans précédent dans l'histoire de l'humanité »*, a affirmé l'un des auteurs du rapport. Celui-ci remarque cependant qu'un milliard d'Asiatiques, de la Mongolie à l'Inde, continuent de vivre avec moins d'un dollar par jour. – *(AP.)*

DÉPÊCHES

■ **POLLUTION : deux plages de Cannes-La Bocca (Alpes-Maritimes) ont été de nonveau interdites à la baignade, mercredi** 27 août. La pollution bactérienne de la mer trouve son origine dans la défaillance d'une station d'épuration. Ces plages, à l'ouest de Cannes et à la limite de Mandelieu, avaient déjà été fermées le 22 août, après une pollution du même type provoquée par des rejets consécutifs à de violents orages.

■ **JEUNESSE : un couple d'adolescents âgés de seize ans a donné naissance** à une fille pesant 3,560 kilogrammes, mercredi 27 août à Toul (Meurthe-et-Moselle). Agé de trente-deux ans, le grand-père de la petite Malaury s'est vanté d'être *« le plus jeune papy de France »*. Les parents, Peggy et Kevin, sont lycéens.

BOURSE

TOUTE LA BOURSE EN DIRECT 3615 LEMONDE

Cours relevés le jeudi 28 août, à 10 h 15 (Paris)

FERMETURE DES PLACES ASIATIQUES

Tokyo Nikkei	18451,45	+0,05	–4,70
Honk Kong index	14876,10	–4,23	+10,59

Tokyo. Nikkei sur 3 mois

OUVERTURE DES PLACES EUROPÉENNES

	Cours au 28/08	Var. en % 27/08	Var. en % fin 96
Paris CAC 40	2890,20	+0,64	+24,81
Londres FT 100	4921,70	+0,30	+19,50
Zurich	—	—	—
Milan MIB 30	21325	+0,19	+35,85
Francfort Dax 30	—	—	—
Bruxelles	14184	+0,11	+34,18
Suisse SBS	—	—	—
Madrid Ibex 35	6622,39	+0,66	+28,47
Amsterdam CBS	—	—	—

Tirage du *Monde* daté jeudi 28 août : 470 801 exemplaires

Les trois quarts des emplois-jeunes seraient d'initiative locale

JEAN LE GARREC (Nord), animateur du groupe de travail des députés socialistes sur l'emploi des jeunes, et Jean-Claude Boulard (Sarthe), rapporteur dn projet de loi de Martine Aubry, ont indiqué, mercredi 27 août, qu'ils avaient obtenu du gouvernement que les décrets d'application du texte, qui devrait être discuté à partir du 15 ou du 16 septembre à l'Assemblée nationale, seraient prêts *« en même temps »* que le texte lui-même, sous réserve d'adaptation, afin d'*« aller vite »*.

Le vote définitif du projet de loi destiné à créer 350 000 emplois, financés à 80 % par l'Etat, pourrait, selon les députés socialistes, intervenir dès la mi-octobre et les premiers contrats être conclus à la fin de ce même mois.

M. Boulard a indiqué qu'il déposera un amendement pour que les *« trois quarts »* des nouveaux emplois *« proviennent d'initiatives locales »*, collectivités ou associations, et que les administrations de l'Etat n'en bénéficient que pour un quart. Le succès du projet dépend de *« la dynamique de mobilisation des acteurs locaux »*, a expliqué le député, aussi faut-il éviter que le projet ne prenne un aspect *« trop étatique »*. MM. Le Garrec et Boulard ont ainsi regretté l'annonce par le ministère de l'éducation nationale de la création de 75 000 emplois-jeunes d'ici à la fin de 1998 (*Le Monde* du 28 août).

TEMPS PLEIN GARANTI

M. Boulard déposera, entre autres, un amendement garantissant que tout emploi-jeune sera un temps plein, quitte à créer des formules de *« temps partagé »*, cofinancé par un *« groupement d'emplayeurs »*. Estimant que le législateur ne doit pas rester silencieux sur l'autre volet du plan-emploi, concernant le secteur privé, *« même si cet aspect relève de la discussian entre les partenaires saciaux »*, M. Boulard a annoncé un amendement créant un dispositif destiné à permettre aux jeunes de créer eux-mêmes leur entreprise.

Fabien Roland-Lévy

